



**HAL**  
open science

# Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol : le cas de ir

Mathilde Quitard

► **To cite this version:**

Mathilde Quitard. Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol : le cas de ir. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010. Français. NNT : 2010PA030084 . tel-00914388

**HAL Id: tel-00914388**

**<https://theses.hal.science/tel-00914388>**

Submitted on 5 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS III**

**ÉCOLE DOCTORALE 122 – EUROPE LATINE – AMERIQUE LATINE  
EA 170 - LANGUES ROMANES : ACQUISITION, LINGUISTIQUE, DIDACTIQUE  
[CALIPSO]**

**Thèse de Doctorat**

**Études Hispaniques et Latino-Américaines**

**Mathilde QUITARD**

**RECHERCHES SUR LA SEMI-AUXILIARITE EN ESPAGNOL :  
LE CAS DE *IR***

*Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Gilles Luquet*

**Soutenu le 2 octobre 2010**

**Jury :**

Madame Marie-France Delport	Professeur, Paris IV
Monsieur Bernard Darbord	Professeur, Paris X
Monsieur Gilles Luquet	Professeur, Paris III
Monsieur José-Antonio Vicente Lozano	Professeur, Rouen

Otros tantos temas de tesis para cogotudos.  
Julio Cortázar, *Rayuela*<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Madrid, Cátedra, edición de Andrés Amorós [1963] 1997, cap. 43, p. 425.

A Marianne Quitard, pour son soutien inconditionnel  
A Justino Gracia Barrón, pour son inspiration et ses précieux  
conseils  
A Monsieur Gilles Luquet, pour ses enseignements





## Préambule

Les réactions n'ont pas manqué à l'annonce d'une thèse sur le verbe *ir*. D'un verbe qui semble si banal, si insignifiant. « Plusieurs centaines de pages sur un seul verbe ? » « Est-ce que cela mérite une thèse ? Employer *ir*, c'est parler de mouvement. Voilà, c'est dit, en une phrase », « Mais qu'y a-t-il donc à dire d'un tel verbe, s'il ne comprend que deux lettres ? »... autant de réactions, parfois moqueuses, souvent amusées, toujours intriguées.

Et pourtant, l'intérêt de ce verbe ne fait aucun doute. La perception d'un signifié en apparence si limpide se heurtait à une pléthore de descriptions parfois contradictoires chez les « professionnels » de la langue – grammairiens, lexicographes et linguistes –, toutes écoles linguistiques confondues. La « vulgarité » même de ce petit mot, ses fréquence et diversité d'emploi, mais aussi le recours à des paradigmes aussi hétéroclites ne pouvaient qu'éveiller la curiosité.

Par ailleurs, un phénomène en particulier attirait notre attention : celui de la prétendue « semi-auxiliarité », et plus largement, de l'auxiliarité. En effet, en plus d'être qualifié de verbe de mouvement, il semblait que *ir* pouvait être, dans certaines circonstances, élevé au rang – ou réduit à la tâche ingrate et servile – d'auxiliaire. Il est apparu très vite que cette catégorisation pouvait constituer un excellent point de départ pour tenter d'approcher le statut de l'auxiliarité, d'en comprendre le fonctionnement discursif, mais surtout de dépasser l'apparente polysémie du verbe pour en appréhender le signifié.



## Introduction

### Postulats

#### Cadre théorique général

Bien que les travaux de Gustave Guillaume n'aient pas porté directement sur la langue espagnole, la psychomécanique du langage nous a paru offrir un cadre idéal à l'étude d'un verbe tel que *ir*, d'autant que si dans le domaine de l'hispanisme plusieurs études ont récemment porté sur ce verbe<sup>2</sup>, il nous semblait nécessaire d'approfondir la question. Il nous a paru évident qu'au-delà de l'observation de ses manifestations dans le discours, la définition du verbe en langue passait par une observation de son signifiant.

#### Une linguistique du signifiant

[...] le signifiant [...] n'est présenté que comme  
l'extériorisation du signifié [...]  
Michel Launay<sup>3</sup>

Il est nécessaire de s'entendre sur la valeur que nous accordons à ce terme afin d'éviter, dès l'abord, toute confusion. Par signifiant nous entendons l'aspect matérialisable d'un signe, représenté par une certaine structure phonologique – à distinguer de sa réalisation phonique. Signifiant et signifié sont en Langue aussi indissociables que les deux faces d'une pièce de monnaie. A tout signifiant correspond donc un signifié et inversement ; ce postulat nous semble être la condition nécessaire à une analyse objective du signe, indépendante de tout contexte, étrangère aux interprétations conditionnées par des situations d'une infinie variété.

Nous nous efforcerons donc d'adopter une démarche **sémasiologique**<sup>4</sup> et non d'établir une liste des valeurs possibles de *ir* qui n'ajouterait rien aux travaux lexicographiques déjà existants.

---

<sup>2</sup> Nous pensons en particulier aux travaux de Gilles Luquet (2000), « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole », in *Actes du XI<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique*, à paraître, et de María Jiménez et Justino Gracia Barrón (2006), « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 61-76.

<sup>3</sup> Michel Launay (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », in *La linguistique fantastique*, Denoël, 1985, p. 335.

<sup>4</sup> Rappelons la définition donnée par *le Petit Robert* : « sémasiologie : science des significations, partant du mot pour en étudier le sens. » in *Robert, (Le Petit)-Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert [1967] 1993, s. v. sémasiologie.

Avant d'entreprendre cette analyse, il nous semble nécessaire de nous arrêter sur certains concepts. Nous illustrerons les propos qui suivent par des exemples qui, s'ils s'éloignent quelque peu du thème de l'auxiliarité, du système verbal et du verbe *ir*, peuvent permettre de mieux appréhender notre sujet.

### Signifié et référent

La référence, en effet, est chose à construire dans le moment du besoin. La langue est ce qui dans l'instant nous en fournit le moyen.  
MoLaChe<sup>5</sup>

Distinguer Langue et Discours ne suffit pas. Il est également nécessaire de distinguer clairement signifié et référent. Un signifié, bien qu'il renvoie à un référent du monde, aussi abstrait soit-il, ne se confond pas avec lui, et ne nous est pas totalement accessible.

L'acte de nomination suppose un regard sur le monde, regard qui varie en fonction des langues, des cultures ou de ses utilisateurs. Ainsi, l'être (partie des *realia*) désigné en français par le signifiant *souris* deviendra pour le locuteur espagnol *ratón*, pour le locuteur anglais *mouse* et ainsi de suite. En français, il pourra également renvoyer à un être humain de sexe féminin quelque peu manipulateur, ou encore à une couleur, références que ni l'espagnol ni l'anglais n'exploitent, alors que ces trois langues s'accordent pour désigner l'un des accessoires informatiques les plus indispensables au moyen de ce signe. Dans chacune de ces langues, on a un seul signifiant, ce qui, dans le cadre qui est le nôtre, implique un seul signifié, le signe pouvant, lui, renvoyer à plusieurs réalités<sup>6</sup>.

### Le statut de la Langue

[...] le discours n'est pas seulement un ensemble représentatif, mais une représentation redoublée qui en désigne une autre – celle-là même qu'elle représente.  
Michel Foucault, *Les mots et les choses*<sup>7</sup>

A l'inverse, la maîtrise d'une langue varie d'une personne à l'autre ; pourtant, on ne peut concevoir la langue comme une somme de perceptions et de nominations

---

<sup>5</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1985), « Pour une linguistique du signifiant », in *Actes du colloque de linguistique hispanique*, Rouen, Les Cahiers du CRIAR, n°6, Collection Linguistique Hispanique, Rouen, Université de Rouen, n°111, p. 97.

<sup>6</sup> De même qu'un seul et même prénom ou nom peut renvoyer à des personnes différentes. Pour qui connaît plusieurs Marie ou plusieurs Pierre, le contexte se chargera de sélectionner la personne à qui le prénom *réfère*.

<sup>7</sup> Paris, 'Tel' Gallimard [1966] 1990, chap. IV, II, p. 106.

différentes car un tel postulat ne pourrait expliquer la possibilité de communication entre ses utilisateurs. Il faut donc accepter de concevoir la Langue en général, et la langue espagnole en particulier, comme un réservoir de formes, accessible à tous, y compris à ceux dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle ; une langue appréhensible et compréhensible à travers un apprentissage et un « comprémissage ».

On pourrait dire, en reprenant la formulation que Raymond Ruyer appliquait à la main<sup>8</sup>, que le mot se matérialise en nous, mais est un « prononcé » du mot de langue, la réalisation d'une continuité sémantique, d'un sens qui nous dépasse. Ou comme il le dit un peu plus loin :

Nous composons, en *psychogénèse*, non seulement à partir des résultats acquis d'une *morphogénèse*, préalable, mais en continuant cette morphogénèse<sup>9</sup>.

Ainsi, tout comme nous percevons un aspect d'un signifié lorsque nous le mettons en œuvre, notre discours est en quelque sorte un reflet – un effet, une réalisation – de la Langue. En cas de vocalisation, la vibration sonore produite finit par s'évanouir, mais la langue persiste au-delà des locuteurs. Seule une disparition de l'ensemble des locuteurs combinée à l'absence ou à la disparition de toute trace écrite peuvent empêcher cette persistance.

En revanche, son activation en Discours, sa vie, dépendent bien des locuteurs, et est donc subordonnée à leur subjectivité, à leur compétence.

Les signes, qui ont presque une dimension spatiale, palpable, et qui l'acquièrent lorsqu'ils sont réalisés, permettent au locuteur une approche différente d'un point de vue « directionnel »<sup>10</sup>. Le signe ne change pas, la Langue ne s'altère pas, en revanche la compétence du locuteur change, une compétence conditionnée par l'éducation, la culture, et plus précisément par son idiolecte spécifique, par sa maîtrise d'une partie du système et par les réseaux d'associations et d'oppositions qu'il établit.

Il nous semble donc qu'il faille envisager le mot en fonction du *sens* (du point de vue) où *on* le prend, et non en fonction du sens qu'*il* prend.

Or dans le Discours, il est inconcevable de penser que le locuteur ait conscience de chacune des facettes, ou de toutes les capacités discursives des signes qu'il met en œuvre. Il construit ce qu'il sait ou pense acceptable ou enfreint les règles, afin d'offrir un sens à ses propos, une vision d'ensemble dans laquelle chaque terme équivaut à une étincelle (*un fogonazo* pour reprendre la formulation de María Consuelo Herrera Caso<sup>11</sup>, qui correspond d'ailleurs à une réalité neurologique) :

---

<sup>8</sup> *La gnose de Princeton*, Paris, Fayard, collection Pluriel [1974] 1977, p. 77.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 129. Raymond Ruyer parle de morphogénèse organique, mais ses propos nous semblent pouvoir s'appliquer à la langue.

<sup>10</sup> C'est ce que révèlent des expressions comme « *en toda la extensión de la palabra* » (phrase fétiche de doña Lupe dans *Fortunata y Jacinta*), ou en français, « dans tous les sens du mot ».

<sup>11</sup> Formule utilisée au cours d'un débat à l'occasion de la communication de Gilles Luquet, « La grammaticalisation d'un signe implique-t-elle nécessairement sa désémantisation ? Remarques au sujet des descriptions du marqueur espagnol *bueno* et de son équivalent français », présentée le 8 décembre 2007 dans le cadre du GERLHIS (Groupe d'Études et de Recherche en Linguistique Hispanique).

Toutes ces étendues différentes, extrêmes et moyennes, sont incluses *en puissance* dans le nom.

Employer pleinement le nom serait les penser et les évoquer toutes d'un coup. C'est trop, beaucoup trop, pour le discours réel dont le but est limité, et du moment qu'on parle pour communiquer des idées, il existe une nécessité inéluctable de choisir entre les diverses formes contenues en puissance dans le nom.<sup>12</sup>

Lorsque le linguiste cherche à définir la valeur d'un signifié, il tend généralement à lui attribuer un bien trop grand nombre d'informations.

Ces signes, par ailleurs, se mettent en relation les uns avec les autres, et forment des réseaux, et plus largement, un système. Un système qui peut changer, évoluer, au niveau du locuteur et au niveau de la langue. Un système fait de matrices signifiantes, à la fois réservoir de formes – virtuelles – et réseau vivant, dans lequel les rapports sont en constante évolution. Un système comparable aux « machines créatrices de sens » :

Ces possibilités sont donc « virtuellement présentes » « dans une sorte de tableau des liaisons possibles »<sup>13</sup>. Et l'on peut créer des liaisons entre colonnes et rangées en « conditionnant » la machine et en dégager une signification. On peut aussi chercher des incompatibilités entre les structures et la signification et trouver des analogies inattendues.<sup>14</sup>

Tout comme ces machines qui permettent l'accomplissement de tâches, et même la création de nouvelles tâches, la langue, en évoluant, offre un potentiel de renouvellement, des possibilités créatrices. Le plus souvent, ce sont les relations qui changent, et non la Langue elle-même, la métaphore, la métonymie, l'analogie créant de nouveaux rapports, de nouvelles possibilités, sans pour cela altérer la langue, réservoir qui reste à notre disposition.

Bien évidemment, concevoir la langue de la sorte peut conduire à certaines difficultés : quelle marge de manœuvre cela nous donne-t-il ? La langue d'aujourd'hui est-elle la même que celle du XVIII<sup>e</sup> ? Dans quelle mesure évolue-t-elle ?

Il existe une réponse simple à ce problème : il suffit de postuler qu'un terme n'évolue réellement que lorsque sa forme change matériellement ; il se produit alors *effectivement* un changement de signifié, puisque le signe a changé. Est-ce à dire que le signifié de notre *souris* n'a pas changé après l'apparition de l'auxiliaire informatique (les signes *ratón* et *mouse* sont d'ailleurs dans le même cas) et la nomination qui l'a accompagnée ?

Pour quelqu'un qui ignore tout de l'informatique, ou un voyageur temporel arrivant d'un passé pré-informatique, une souris reste l'animal (dans son système de représentation(s), il n'entre pas en relation avec un écran, un clavier, un tapis... mais seulement avec un rat, un chat, le fromage, la névrose...).

---

<sup>12</sup> Gustave Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, A.G. Nizet [1919] 1975, p. 22.

<sup>13</sup> *La gnose de Princeton*, p. 126.

<sup>14</sup> Raymond Ruyer, *Cybernétique*.

On peut ici rappeler la phrase de Michel Foucault :

« [...] le mot [se donne] comme représentation d'une représentation : si bien qu'on ne peut penser un mot – aussi abstrait, général et vide qu'il soit – sans affirmer la possibilité de ce qu'il représente.<sup>15</sup> »

Mais pour la Langue, en tant que réservoir, le signifié s'est-il enrichi ou au contraire s'est-il abstrait ?

Faut-il considérer les noms, qui renvoient à une réalité, au monde, de la même façon que les formes grammaticales ? L'hypothèse de la polysémie nous semble difficilement acceptable, pourtant, dans certains cas comme celui de la souris, on a du mal à concevoir que le signifié de ce mot contenait déjà la possibilité de s'appliquer à cet intermédiaire (permettant l'accès) entre nous et le monde informatique devenu quasiment une prolongation de nous-même, un auxiliaire moteur.

Reconnaître l'aptitude d'un signe particulier à se prêter à toute sorte d'emplois métaphoriques ou métonymiques, c'est la reconnaître pour tous les signes de la langue. C'est cette capacité qui semble être exploitée par les poètes et quiconque utilise la langue de façon créative. Mais ce n'est que si une communauté linguistique valide ces choix que le signe en vient à référer à une nouvelle réalité. Cette exploitation était permise par le signifié, qui ne change pas. Seule sa capacité à référer change, et cela est suffisant pour que tout le système change avec elle, que de nouveaux liens se créent, de nouvelles relations s'établissent. De nouvelles matrices qui pourront générer de nouvelles réalisations discursives.

Notre champ de représentation peut donc s'élargir, s'amplifier d'un nouvel usage que l'on découvre ou que l'on crée, on peut tout à coup percevoir un nouveau trait signifiant, une qualité, une forme qui permet de référer à une réalité autre ou nouvelle<sup>16</sup>. Cela reste une question de point de vue, de perception, et non de vision.

N'est-il pas vrai que la découverte d'une étymologie non perçue auparavant peut modifier notre perception du signe et affecter l'entier de notre système de représentation, nous faire percevoir des liens que nous ne percevions pas, ou en créer de nouveaux ? Le mot, en Langue, portait déjà cela en lui. Le signe peut donc se remotiver à chaque instant pour les utilisateurs de la langue.

Pour en finir avec cette souris, on constate que rien n'oblige à considérer plusieurs sens, une abstraction ou un enrichissement diachronique. Il suffit de définir ce que nous entendons par *souris*, c'est-à-dire les traits que nous retenons pour l'identifier : il s'agit d'un animal de petite taille, que l'on peut styliser comme étant un corps ovoïde pourvu d'une longue queue, qui plus est rongeur, et supposé futé. Parler de la souris informatique revient à solliciter, non pas un sens supplémentaire du mot, mais les traits physiques, dans leur stylisation. Le contexte indiquera quels traits – nécessaires et suffisants – sont signifiants, et reconnus. Utiliser ce terme pour qualifier une personne

---

<sup>15</sup> *Les mots et les choses*, chap. IV, p. 133.

<sup>16</sup> On peut penser à une publicité récente, pour un fournisseur d'accès à internet, qui affirme : « Un même mot peut couvrir plusieurs réalités ».

de sexe féminin (« quelle souris ! ») revient à solliciter un autre des traits contenus dans le signifié – et non pas dans l’animal, dans l’objet du monde, car la langue *n’est pas* le monde, comme le dit Michel Foucault –, celui d’une personne sournoise. Une autre communauté linguistique retiendra peut-être autre chose... Dans tous les cas, cette utilisation n’est pas contenue dans le signe, sans quoi le signe aurait dû changer matériellement, se reconstruire, reconstruire son signifiant, lorsqu’il en est venu à s’appliquer à l’objet informatique. Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier parlent de « loi de convenance » :

[...] En cas de disconvenance, il y a changement dans le signifié, c’est-à-dire changement de propriété signifiante [...] Là, comme en bien d’autres cas, **le signifié propose, le signifiant dispose**.<sup>17</sup>

L’utilisation n’est pas contenue dans le signe, mais celui-ci la permet. Considérer que le signe contient plusieurs sens, en Langue, c’est faire entrer la métaphore ou la métonymie en Langue. Or il s’agit bien de procédés discursifs. Il faut également préciser que ce cas est bien différent de celui d’une homophonie accidentelle – mais acceptée – où les homophones rentrent dans différents paradigmes.

Dans une lexie figée, les termes ne prennent pas non plus « un autre sens », mais leur association renvoie à une réalité particulière, indépendante de chacun de ces termes. Dans le cas d’un *chemin de fer*, la combinaison des trois signes renvoie à une réalité nouvelle, qui cherche dans la langue des outils pour *se* signifier et acquérir une existence linguistique (d’autres langues auront recours à une création lexicale : *ferrocarril, railway...*). La réalité observée et perçue fait l’objet d’une nomination (quasi-adamique), et se *réalise* à travers la langue.

Car si chacun possède son propre idiolecte, nous partageons la même langue, et la même façon de l’utiliser, tout au moins dans les grandes lignes. Cependant notre mise en œuvre particulière et personnelle diffère de toutes et chacune des mises en œuvre d’autrui. Notre appréhension-compréhension des signes diffère sans doute d’une personne à l’autre, ne coïncidant jamais parfaitement, mais nous sommes capables de suivre le cheminement de la pensée d’autrui et de reconstituer pour nous, en fonction de notre propre appréhension, le sens, le contenu (la pensée, ou pour Michel Launay, le cheminement, le « penser »). Nous serons plus ou moins sensible à certaines relations, à certains mots, à une certaine musicalité, et nous ignorerons peut-être – inconsciemment – une partie du message. Nul besoin de comprendre tous les mots d’un texte ou d’un discours pour en comprendre le contenu global.

Il est peut-être nécessaire à ce stade de concevoir, entre la langue et le discours, un niveau intermédiaire permettant la mise en relation entre les termes de la langue, et l’activation et la réalisation d’un Discours. Et c’est à ce niveau, celui de la compétence linguistique<sup>18</sup>, pour reprendre l’expression des composants du groupe MoLaChe<sup>19</sup> et de

---

<sup>17</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », in *Modèles linguistiques*, T. VI, fasc. 2, p. 39.

<sup>18</sup> Ce niveau, certains, dont Gustave Guillaume, le nomment *langage*. Ce terme nous semble néanmoins ambigu, et c’est pourquoi nous ne l’utiliserons pas.

Marie-France Delport, et non au niveau de la langue même, que peuvent s'actualiser toutes les possibilités :

La linguistique traditionnelle étudie son objet, la langue, dans sa manifestation extérieure, dans ses effets ; mais elle se préoccupe peu de le connaître dans son organisation potentielle tel qu'il existe en nous provisionnellement, à l'état de repos, lorsque nous ne sommes engagés dans aucune activité de langage. Elle se place ainsi, sans s'en rendre un compte exact, dans des conditions fort différentes de celles dans lesquelles opère le sujet parlant, qui possède la langue en lui et pour qui l'action de langage consiste en une suite d'actualisations des virtualités de divers ordres que la langue contient.<sup>20</sup>

Car considérer, comme Michel Launay, que « Rien ne se produit en discours qui n'ait été permis, et en quelque sorte, prévu, par la langue [...] »<sup>21</sup>, ou comme Gustave Guillaume que « Tout le devenir du système s'est inscrit dans la langue [...] »<sup>22</sup>, c'est conférer à la Langue une trop grande puissance qui rend difficilement compréhensible sa malléabilité. Concevoir en langue l'ensemble des possibilités discursives, toutes les capacités combinatoires de et pour chacun des signes qui la compose la rend inopératoire. C'est pourquoi le concept de compétence linguistique nous semble indispensable pour appréhender l'étude du signe.

### La compétence linguistique

« When I use a word [...] it means just what I choose it to mean. »<sup>23</sup>

Lewis Carroll, « Humpty Dumpty », in *Through the Looking-Glass*<sup>24</sup>

Comme le dit Michel Launay, il faut envisager une « **solution de continuité** entre la langue et le discours »<sup>25</sup> (et en « *déduire* le chemin particulier »<sup>26</sup>). Les signifiés proposent, la communauté linguistique dispose, pourrait-on dire, à l'instar de Humpty Dumpty.

<sup>19</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 38.

<sup>20</sup> Gustave Guillaume, in *Temps et verbe-L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion [1929-1945] 1970, p. 121.

<sup>21</sup> Michel Launay (1976), « Le verbe et la phrase. Problèmes posés à la grammaire systématique et à la grammaire générativo-transformationnelle », in *Mélanges Casa Velázquez*, 12, p. 460.

<sup>22</sup> Gustave Guillaume, *Le problème de l'article...*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>23</sup> « Lorsque j'emploie un mot, MOI [...] il signifie ce que je veux qu'il signifie, ni plus ni moins », in [http://colegio.francia.oral.free.fr/contes/lewis\\_carroll/acm101.htm](http://colegio.francia.oral.free.fr/contes/lewis_carroll/acm101.htm), « il veut dire exactement ce qu'il me plaît qu'il veuille dire... ni plus ni moins. » in *De l'autre côté du miroir*, traduction de Jacques Papy, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>24</sup> London, Penguin [1865-1871] 1998, p. 186.

<sup>25</sup> Michel Launay (1977), « Langue, Discours et Penser : une lecture de la grammaire systématique », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, XIII, éd. De Boccard, p. 432.

<sup>26</sup> Michel Launay (1977), « Langue, Discours et Penser... », *op. cit.*, p. 434.

Si la compétence linguistique de chacun est unique, il existe cependant un minimum de stabilité et de compétences communes qui permettent la communication. Cette stabilité est une condition nécessaire pour que les locuteurs puissent communiquer, dans laquelle tout écart peut créer l'incompréhension temporaire – et dans ce cas un nouvel équilibre peut se redéfinir – ou définitive si elle ne trouve pas d'écho chez les récepteurs du message.

*L'emploi* des signes, leur mise en œuvre, est lié à la compétence du locuteur ou de l'émetteur, et leur appréhension et compréhension, à celle de l'allocataire ou plus largement du récepteur. La (re)connaissance des traits qui composent le signifié, et la sollicitation de certains d'entre eux ou l'innovation, sont du domaine de la compétence, puisqu'il s'agit d'une capacité à faire usage de ce que la langue offre comme outils.

La mise en œuvre de ces compétences permet à la Langue de se réorganiser, d'établir de nouvelles relations, ou même d'en laisser disparaître certaines, car inutiles (ou inutilisées) ; elle permet aux signes d'intégrer de nouveaux paradigmes, de rentrer dans de nouveaux réseaux d'associations mais aussi d'oppositions. Il est donc à la fois question des apports (de signification) et des rapports<sup>27</sup>.

Plutôt que de supposer que ces rapports sont présents en Langue, nous pensons que tout se joue dans cet espace intermédiaire entre le virtuel – la langue qui offre un potentiel combinatoire et sémantique quasi-illimité – et le domaine concret du discours effectivement réalisé, unique. Entre les deux se trouve le champ restreint du « prêt à parler », un niveau qui répond à un certain nombre de normes reconnues et acceptées, sans pourtant être totalement figées ou inviolables. Ce prêt à parler représente le passage du potentiel au réalisé : il constitue donc le domaine du possible. Si l'on prend la métaphore du jeu d'échec, la partie – la phrase effectivement réalisée – n'est qu'une réalisation particulière de toutes les parties jouables répondant à des règles particulières. Les pions – les signes – obéissent à ses règles de positionnement, de hiérarchie et de relation – rapports sémantiques et structure syntaxique en accord avec leur nature et leur rôle, et la seule possession des pions ne permet en aucun cas de jouer une partie, pas plus que la connaissance des signes et de leur valeur, en admettant que l'on puisse accéder à leur signifié, ne permet de générer une phrase qui fasse sens.

Ce domaine du possible, cette compétence linguistique surordonnée à chacun n'est pas la somme des compétences de chacun, mais l'ensemble des possibilités du système répondant à certaines lois. L'ensemble des possibles, en amont de la matérialisation, dans lequel nous puisons et que nous rendons effectif, en en actualisant une partie, en en extrayant une partie signifiante dont nous voulons qu'elle exprime notre pensée ou notre penser.

Ce n'est donc pas la langue que l'on maîtrise, mais son mode d'emploi. Chacun en a une *certaine* maîtrise, qui est particulière et unique, mais qui s'appuie sur un socle suffisamment partagé pour que la communication puisse effectivement avoir lieu. L'enfant ou l'étranger n'apprennent donc pas la Langue, ou seulement pendant un très

---

<sup>27</sup> Gustave Guillaume distingue « la survenance des apports, qui est fait de diachronie, et [...] l'institution des rapports entre les apports historiquement survenus et retenus », in *Principes de linguistique théorique*, p. 58-59.

court laps de temps pendant lequel ils n'identifient que des mots isolés. C'est bien de son mode d'emploi qu'ils font l'apprentissage, un mode d'emploi qui contient des structures, des rapports, ainsi qu'une prosodie. Le mimétisme est quant à lui une étape passagère qui laisse place à l'affranchissement et à la capacité d'émettre un discours en suivant des lois particulières que l'on reconnaît d'abord, que l'on assume et intériorise ensuite.

Michel Launay avait d'ailleurs posé le problème en ces termes, alors qu'il évoquait les rapports entre le verbe et son sujet :

[...] de quelle nature est ce « quelque chose » que les formes linguistiques symbolisent en langue ? Que doit-il être pour que les signifiés de discours en découlent ? [...] comment se fait la **transition** du signifié de langue au signifié de discours ? Comment le sujet parlant, partant de la connaissance qu'il a du signifié de langue de la forme, est-il capable d'en déduire tous ces signifiés de discours ?<sup>28</sup>

Un peu plus loin il reprenait :

Toute la question est de savoir « *d'où viennent* » ces rapports. Sont-ils à mettre au compte de la sémantèse verbale ? A celui de la morphologie verbale ? A celui de la sémantèse ou de la morphologie des autres mots de la phrase ? A celui d'une syntaxe tardive ? C'est à cette question qu'il faudra bien répondre. La grammaire systématique postule que tous les faits de syntaxe sont la conséquence au niveau de la phrase de conditions réunies en langue dans le mot.<sup>29</sup>

Que les mots conditionnent, par leur nature, leur capacité à entrer dans telle et telle combinatoire, que « tel signifiant de tel idiome ne puisse véhiculer que tel et tel **sens** et n'apparaître que dans tel et tel type de **combinaisons** »<sup>30</sup>, certes. Mais qu'ils contiennent ces capacités combinatoires en eux, dès la langue, cela nous semble peut probable.

C'est pourquoi il nous semble nécessaire d'envisager ce stade intermédiaire de la compétence linguistique. Mais comment expliquer la capacité de compréhension par autrui d'un message que l'on produit ? Nous ferons de nouveau référence à Michel Launay qui a proposé une théorie à ce sujet.

### Le « penser » de Michel Launay

Le « penser » de Michel Launay est une façon originale d'aborder la question de la compréhension linguistique. Précisons que le processus qu'il décrit est à distinguer absolument du temps opératif décrit par Gustave Guillaume. Suivre le cheminement de

<sup>28</sup> Michel Launay (1977), « Langue, Discours et Penser... », *op. cit.*, p. 426.

<sup>29</sup> Michel Launay (1976), « Le verbe et la phrase... », *op. cit.*, p. 467.

<sup>30</sup> Michel Launay (1985), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *op. cit.*, p. 328.

la pensée d'autrui n'implique pas une reconstruction sans cesse renouvelée de la lexigénèse de chacun des signes mis en œuvre dans le discours effectivement produit. D'ailleurs, si concevoir un temps opératif est nécessaire, on peut douter que le locuteur le mette en œuvre beaucoup plus d'une fois. Comme le dit Didier Bottineau, il est fort probable qu'une fois l'itinéraire parcouru, nous empruntons des raccourcis sans renouveler le parcours dans toute son extension. Une fois le système temporel compris, de façon inconsciente et non raisonnée, nul besoin d'envisager chaque étape de sa construction et de son organisation, en modes, succession temporelle etc. à chaque nouvelle énonciation. Cette construction et cette organisation existe en Langue, mais la compétence linguistique de chacun ne la recompose pas indéfiniment.

Mais revenons à Michel Launay. Celui-ci affirme que :

[...] une langue est un système de représentation de l'univers pensable. [...] une forme linguistique, quelle qu'elle soit, a pour signifié de langue une certaine *opération mentale de représentation*. J'insiste sur le terme *opération* : *Penser* (puisque c'est de cela qu'il s'agit : pour parler, il faut *penser* ce dont on parle) [...] on distinguera l'*activité mentale* [...] du *produit* de cette activité (le pensé [...]).<sup>31</sup>

Une fois cette distinction posée entre *pensée* et *penser*, il conclue que dans toute échange linguistique :

[J'invite mon interlocuteur] à faire mentalement la *même opération*, à effectuer le même acte, ce qui, au résultat, devrait lui permettre d'obtenir un *pensé* identique au mien [...] parler c'est dire à mon interlocuteur non pas : « voilà ce que je pense » (voilà ma *pensée*), mais « voilà ce que je fais » (voilà mon *penser*). [...] je déclare être en train d'effectuer l'opération mentale correspondante, et que j'invite mon interlocuteur à en faire autant.<sup>32</sup>

Il ne s'agit donc pas d'échanger des idées, au moyen de signes, mais bien de faire suivre par l'autre un cheminement, un parcours cognitif et sémantique :

[...] les formes linguistiques distinguent (et disent) les *chemins à parcourir*, et non le lieu auquel ils aboutissent. [...] je puis aboutir au même lieu en empruntant des chemins différents [...] je puis produire un même *représenté* par des combinaisons d'opérations différentes.<sup>33</sup>

Ce dernier postulat rend compte de la réalité linguistique et communicationnelle : on peut considérer que plusieurs énoncés, différemment formulés, renvoient à une même réalité, ou plutôt, à une même représentation. Pourtant, le parcours le mettant en œuvre est différent, le chemin suivi n'est pas le même.

Ce parcours cognitif et sémantique c'est, d'après nous, la compétence linguistique qui lui permet de l'appréhender. Une compétence qui se construit au moyen d'une « théorie du faire » :

---

<sup>31</sup> Michel Launay (1977), « Langue, Discours et Penser... », *op. cit.*, p. 436.

<sup>32</sup> *Ibid*, p. 437-438.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 439.

Chaque signifiant linguistique serait le signifiant d'un *faire*, et comme tel, serait utilisé en discours chaque fois que s'y exerce ce faire. L'ensemble des signifiants dont se compose une langue constituant un système qui est une *théorie de ce faire*.<sup>34</sup>

Il nous faut maintenant revenir sur la relation entre sémantique et syntaxe.

### **Langue et Discours, sémantique et syntaxe**

Si le passage de la Langue au Discours peut-être envisagé sous l'angle de la compétence linguistique, les rapports qu'entretiennent sémantique et syntaxe sont également à considérer. La syntaxe fonde son fonctionnement sur la sémantique et sur les rapports qui **se tissent entre les mots** – pour former des matrices signifiantes – et qui permettent à la fois l'apprentissage et, que l'on nous pardonne la création lexicale, le « com/prentissage » (la compréhension permise par l'opération de penser avec autrui, comme l'explique Michel Launay, de suivre son cheminement et non son chemin parcouru). On pourrait également imaginer que la valeur des mots peut se trouver altérée par leur usage.

L'auxiliarité apparaît comme un phénomène particulièrement intéressant, puisqu'il mêle justement sémantique et syntaxe. Car l'auxiliarité se fonde sur le concept de grammaticalisation – dans lequel un morphème perd une partie de son sens – et de périphrase – que l'on pourrait définir comme unité syntaxique constituée de plusieurs éléments, mais dont le sens n'est pas la somme de chacun des éléments qui la constitue. Elle se fonde donc sur des critères sémantiques d'une part, syntaxiques de l'autre.

Il nous faudra donc faire la part de l'un et de l'autre à travers l'analyse de ces deux concepts, grammaticalisation et périphrase. C'est ce que nous nous proposons de faire dans la première partie de ce travail.

## **Méthode**

### **Analyse d'exemples**

#### **Pour une linguistique de corpus**

Nous n'utiliserons pas dans l'analyse d'exemples « fabriqués ». En effet, il nous semble que l'analyse s'en trouverait faussée, puisqu'un linguiste créant ses exemples de

---

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 445.

toutes pièces, aussi intellectuellement honnête soit-il, introduit sa subjectivité de locuteur et de linguiste dans leur conception.

Afin de tenter de réduire au maximum la part de cette subjectivité, nous aurons recours à des exemples attestés, essentiellement littéraires. Nous avons choisi de constituer un corpus littéraire et « contemporain » (au sens large, à savoir de la fin du XIX<sup>e</sup> à nos jours). Nous avons tâché d'offrir un large éventail de modalités d'énonciation (dialogues, descriptions...) et de niveaux de langue, de rendre compte de l'ensemble des genres littéraires, afin d'observer la langue dans toute sa richesse.

### Synchronie et diachronie littéraire

Comme nous l'évoquons un peu plus haut, notre choix s'est porté sur un corpus littéraire qui, à nos yeux, est un réflet de ce qu'est l'espagnol contemporain. La période dont nous essayons de rendre compte possède en effet une certaine cohérence temporelle puisqu'elle offre une langue parfaitement accessible à la compréhension du lecteur d'aujourd'hui. La stabilité linguistique, qu'une étude en synchronie permet, nous semble être la condition nécessaire – mais non suffisante – à l'analyse du signifié. En effet, une somme de synchronies ne constituant pas une diachronie, et la stabilité du système étant une condition nécessaire à la compréhension des locuteurs, il nous a semblé préférable de restreindre le cadre de notre analyse à une époque déterminée, afin non seulement de mieux appréhender le verbe *ir*, mais également la façon dont il se met en relation avec le reste du système, à un moment donné.

Nous ferons néanmoins une part à la diachronie<sup>35</sup> dans la dernière partie de ce travail, afin de mieux approcher le signifiant du verbe *ir* dans sa dimension historique et globale, et d'affiner l'approche de son signifié.

### Aire géographique

Nous avons souhaité ne pas circonscrire notre corpus à la littérature péninsulaire, puisque, s'agissant d'un verbe aussi courant que *ir*, la littérature des deux rives offrait la possibilité d'observer ce verbe dans des contextes géographiquement et culturellement divers. L'emploi de verbes tels que *ir* – emploi partagé, bien qu'inégalement, par tous les locuteurs hispanophones – entre dans la composition d'un socle sémantique et syntaxique commun qui permet à cette communauté linguistique de maintenir une relation communicationnelle depuis des bases géographiquement et culturellement éloignées, en somme de partager une compétence.

---

<sup>35</sup> A lire le *Diccionario de documentos alfonsíes* (Madrid, Arco Libros, 2000), on se rend compte que les « sens » attribués à *ir* n'ont guère changé en diachronie ; cependant, on ne peut en dire autant de chacun des autres éléments du système.

### **Analyse théorique**

Nous consacrerons le premier chapitre à l'auxiliarité (et à la semi-auxiliarité) et à la pertinence de la notion de périphrase, afin de définir le cadre théorique de notre travail. Nous essaierons en outre de déterminer le degré de pertinence des critères habituellement retenus pour l'identification des périphrases (procédures d'identification), ce qui nous amènera à aborder la question des liens entretenus par la sémantique et la syntaxe, la langue et le discours, en bref, à revenir de façon concrète sur l'hypothèse de la compétence linguistique.

Nous analyserons ensuite les différentes possibilités discursives offertes par le verbe *ir* à travers des exemples attestés de notre corpus littéraire.

Nous tenterons enfin d'approcher le signifié du verbe, tout d'abord à travers une analyse contrastive de plusieurs verbes qui lui sont traditionnellement associés, et avec lesquels il entretient visiblement une relation privilégiée, après quoi nous nous livrerons à une observation attentive des signifiants composant son paradigme.

## I – De l’auxiliarité

Le concept d’auxiliarité est rarement remis en question. Il n’est cependant peut-être pas inutile de chercher à comprendre la nature de ce phénomène. S’agit-il d’un phénomène qui appartient au domaine de la langue (puisqu’il suppose une « perte de sens ») ou à celui du discours (l’auxiliarité implique la mise en relation d’au moins deux unités de sens) ?

Le plus souvent, ceux qui observent et décrivent la langue ne font pas état de l’imbrication entre les deux niveaux, alors qu’elle mérite qu’on s’y attarde.

### *L’auxiliarité*

Voyons tout d’abord de quelle façon l’auxiliarité est décrite chez les linguistes et les grammairiens.

Pour Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo :

Auxiliaridad: noción que se refiere al carácter de apoyo que manifiestan los verbos auxiliares que configuran una perífrasis verbal con las formas no finitas de los verbos principales con los que constituyen una unidad.<sup>36</sup>

...Emilio Martínez Amador :

Damos este nombre, derivado de *auxilio*, a los verbos que lo prestan a los otros, ora en la conjugación perifrástica de sus tiempos compuestos, ora en la voz pasiva, ora en las conjugaciones perifrásticas. Tales son *haber* y *ser* [...].<sup>37</sup>

...ou Montserrat Veyrat Rigat :

[El verbo principal] es autónomo semánticamente hablando pero deja de serlo desde el punto de vista sintáctico, ya que necesita apoyarse en el infinitivo.<sup>38</sup>

Nous reviendrons ultérieurement sur le rapport entre auxiliarité et périphrases, et sur les caractéristiques de chacun des éléments (marque personnelle, temporelle, etc.).

Il est question dans ces définitions d’appui et d’aide (« *apoyo* », « *auxilio* ») induite par le terme même d’« *auxiliaire* ». Si l’on voulait filer la métaphore, on ne manquerait pas de remarquer la générosité et l’abnégation de ces verbes, qui « prêtent leur aide » à d’autres.

---

<sup>36</sup> Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición, Introducción al conocimiento, el procesamiento y los déficits sintácticos*, Madrid, Síntesis, 1995, p. 265.

<sup>37</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, Barcelona, Sopena, 1954, s. v. *Verbos auxiliares*.

<sup>38</sup> Montserrat Veyrat Rigat, « La categoría “verbo” : un enfoque perceptivo », in *Tonos Digital*, n°3, marzo 2002.

Distinction est faite entre des auxiliaires et des verbes « principaux », ces deux catégories de verbes étant les deux composantes d'une même unité. Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo, vont jusqu'à établir une hiérarchisation des verbes, classés en plusieurs catégories ou « *clases* » :

[...] los verbos se agrupan en clases, tales como principales y auxiliares o copulativos y predicativos. La base de la primera clasificación [...] es que los principales poseen estructura argumental, mientras que los auxiliares carecen de ella. La distinción anterior tiene como consecuencia que sólo los primeros pueden ser predicados y, por lo tanto, los únicos que pueden constituir por sí solos una oración. Los segundos, en cambio, participan en la predicación como elementos de apoyo de un verbo principal, a través de los cuales se expresan nociones relacionadas con el tiempo, el modo, el aspecto, la persona y el número, de manera que ambos verbos (auxiliar y principal) componen un complejo verbal que funciona como una unidad.<sup>39</sup>

D'après les auteurs, les verbes auxiliaires sont des verbes sur lesquels d'autres verbes peuvent s'appuyer. C'est bien ce qui semble se produire dans les énoncés suivants :

[...] Yo **he** vivido y **he** muerto y hasta el día de hoy no sé lo que es el miedo.  
Jorge Luis Borges, "Diálogo de muertos" in *El hacedor*, p. 32.

Te dejaré en paz, Susana. Conforme **vayas** repitiendo las palabras que yo te diga, te **irás** quedando dormida.  
Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, p. 183.

Dans la perspective des auteurs cités plus haut, les verbes *vivir* et *morir* d'une part, *repetir* et *quedar* d'autre part – ou plutôt les formes verbales *vivido*, *muerto*, *repitiendo* et *quedando* – s'adjoignent les compétences de *haber* dans le premier cas et de *ir* dans le second, ce qui leur permet alors d'exister sans avoir à porter les marques temporelles, personnelles... puisque c'est l'auxiliaire qui s'en charge, qui « gère le rapport sujet / prédicat »<sup>40</sup>.

Si l'on suit ce raisonnement, l'auxiliaire est donc celui qui ne peut fonctionner seul, qui ne peut constituer un prédicat. On peut se demander quel besoin un verbe, qui fonctionne parfaitement tout seul, éprouve de trouver appui sur un autre verbe. Inversement, ces auxiliaires ont-ils toujours besoin d'auxilier ? Rien n'est moins sûr, en particulier pour *ir* :

– ¡Que nos **vamos**!  
– Ya **voy** –  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 21.

<sup>39</sup> Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición...*, op. cit., p. 263.

<sup>40</sup> Didier Bottineau (2003), « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », Philippe Monneret, (dir.), *Cahiers de linguistique analogique*, no 1 – Juin 2003, *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), Dijon, p. 220.

Les phrases avec *ir* sont ici réduites à leur plus simple expression et *ir* assume l'entier de la fonction prédicative, dans l'invitation à partir du père comme dans la réponse du fils.

On constate donc que la dépendance présumée de *ir* n'est pas une contrainte de fonctionnement. Rien n'oblige *ir*, sémantiquement ou syntaxiquement, à se trouver dans la dépendance d'un autre verbe.

Pourtant *ir* est bien reconnu par un grand nombre de théoriciens comme étant, parfois, un auxiliaire.

[Los verbos que pueden ser auxiliares] se emplean como variantes de *estar* [...]:  
*ir, venir, andar...* [...] <sup>41</sup>

Cependant, un problème – voire plusieurs – se pose. Car comme le dit Josse de Kock :

Las listas [de los auxiliares son] variables [...] sin que los criterios de clasificación queden siempre claros [...] <sup>42</sup>

Cette remarque sur la variabilité des listes et des auxiliaires recensés est des plus justes. La plupart des ouvrages offrent des listes, qui ne concordent pas toujours, mais qui coïncident en un point, ou plutôt en trois : elles s'achèvent presque toujours par des points de suspension évocateurs, qui sont la matérialisation de l'embarras des auteurs lorsqu'il leur faut délimiter la catégorie qu'ils prétendent décrire.

D'ailleurs Josse de Kock fait très justement remarquer que « *Ninguna gramática sugiere una explicación lingüística de la auxiliaridad* » <sup>43</sup>.

En dehors d'un petit nombre d'auteurs <sup>44</sup> qui établissent des critères syntaxiques – ce que nous avons appelé des « procédures d'identification » dont nous tenterons d'évaluer la validité plus avant –, les critères ne sont pas toujours clairement établis, et, sont en réalité le plus souvent inexistantes. La plupart des grammairiens considèrent l'existence de l'auxiliarité comme un dogme qu'il n'y a pas lieu de remettre en cause.

Josse de Kock définit plus loin ce qu'il entend par auxiliarité :

A nuestro modo de ver la auxiliaridad es una función gramatical independiente de los elementos discretos que afecta e indiferente a su relación con la realidad designada. En segundo lugar creemos que la definición debe derivarse

---

<sup>41</sup> Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », in *Nueva Revista de Filología Hispánica – Homenaje a Alfonso Reyes*, año XV, n<sup>os</sup> 3-4, p. 326-327.

<sup>42</sup> Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación, II Gramática*, Salamanca, Ediciones Universitarias de Salamanca, 1990, p. 126.

<sup>43</sup> *Ibid*, p. 126.

<sup>44</sup> En particulier Emilio Alarcos Llorach, Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo, Chrystelle Fortineau, Leonardo Gómez Torrego, Antonio Narbona Jiménez, Sven Skydsgaard, Ramón Trujillo, et enfin Montserrat Veyrat Rigat.

experimentalmente de la realidad lingüística y no idearse a partir de una concepción teórica lógica, semántica, metafísica, psicológica, etc. De aquí se desprende que la auxiliaridad puede ser derivada de la observación del código lingüístico por simple comparación de sus elementos constituyentes en el eje sintagmático como paradigmático y en el nivel cualitativo como cuantitativo [...]<sup>45</sup>

Dire qu'il s'agit d'une « fonction grammaticale » *indépendante* des éléments qui la constituent revient à nier qu'elle affecte les verbes qui y participent ou qu'elle soit une conséquence de leur sémantisme (en d'autres termes, de leur **signifié**). Cela revient à dire, en somme, qu'il n'existe pas de relation de cause à effet entre la nature des verbes auxiliaires et leur capacité à entrer dans un certain fonctionnement syntaxique. L'affaire est peut-être un peu plus complexe, mais De Kock a le mérite de poser le problème et d'appeler à un retour à l'observation-appréhension du **fait linguistique**, une observation non biaisée par une idéologie qui agirait comme un prisme ou un verre teinté.

C'est d'ailleurs une démarche de ce type que nous adopterons dans notre analyse (en particulier en confrontant et en mettant en relation les axes syntagmatiques et paradigmatisques de *ir* et d'autres verbes qui lui sont associés).

Si l'auxiliarité ne peut s'expliquer de façon exclusivement syntaxique, ainsi que le suggère Josse de Kock, comment justifier le recours à la distinction entre verbes auxiliaires et verbes au sémantisme dit « plein » ?

### Verbe plein vs verbe auxiliaire

L'auxiliarité oblige à envisager qu'il existe une gradation sémantique<sup>46</sup> dans le domaine verbal : il y aurait des verbes pleins, et des verbes moins pleins<sup>47</sup>. Des verbes dont la valeur ou le poids sémantique serait inversement proportionnel à leur capacité à « servir » d'autres verbes, ou plus précisément, d'autres formes verbales.

Pourtant force est de constater que ces verbes semblent connaître la même « perte de valeur » dans des circonstances qui ne relèvent pas de l'auxiliarité :

---

<sup>45</sup> Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación, op. cit.*, p. 126.

<sup>46</sup> La Real Academia parle de « grados », in *Esbozo de una Nueva Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe [1973] 1996, p. 3334.

<sup>47</sup> Cette distinction se trouve chez de nombreux auteurs : Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, colección Nebrija y Bello [1994] 1995, p. 259 ; Jean Bouzet, *Grammaire espagnole*, Paris, Belin [1946] 1992, Chap. XV ; Rufino José Cuervo, in Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, Madrid, EDAF, 1996, n. 72, p. 441 ; Bernard Darbord et Bernard Pottier, *La langue espagnole*, Paris, Nathan Université, 1994, § 203 ; Samuel Gili y Gaya, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, VOX [1961] 1964, § 89-91 et *Esbozo...*, *op. cit.*, § 3. 12 ; Rufino José Cuervo, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, continuado y editado por el Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1993, s. v. *ir*, III-VI, p. 771 et VI, p. 790 et María Moliner, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos [1975] 1982, s. v. *ir*, p. 168.

– [...] Siento que te va a **ir** mal [...]   
 Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, p. 85

...ce qui conduit certains grammairiens à avoir recours à l'explication par la métaphore :

Ni siquiera en casos con “ir” debe hablarse siempre de total gramaticalización; más bien se trata en ciertas ocasiones de desplazamiento semántico metafórico. Así, en “el agua *va a dar* al mar”, “ir” sigue siendo un verbo de movimiento, si bien en un contexto de personificación.<sup>48</sup>

Cela donne à penser que *ir*, verbe de mouvement, peut cesser à tout moment de l'être. Il ne nous est cependant pas dit ce qu'il devient alors. Quant au concept de grammaticalisation, nous l'aborderons dans les pages qui suivent.

Pour Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche, s'il y a perte sémantique, il n'en reste pas moins quelque chose du signifié initial :

[...] tenemos construcciones de uso fuertemente condicionado por el modo de acción y por el significado original del auxiliar.<sup>49</sup>

Tout cela semble parfaitement logique. Ne perçoit-on pas le mouvement, bien que réduit à sa plus simple expression, dans l'énoncé suivant ?

Hubo un tiempo en que yo pensaba mucho en los axolotl. **Iba** a verlos al acuario del Jardín des Plantes y me quedaba horas mirándolos, observando su inmovilidad, sus oscuros movimientos.   
 Julio Cortázar, *Axolotl*.

Bernard Pottier évoque également cette capacité de *ir* à servir d'auxiliaire :

Verbos (*comer...*), verbos que pueden ser auxiliares: *ser, querer, ir*, auxiliares (que no son verbos) *soler*, y generalmente *haber*.<sup>50</sup>

Pour lui, il y a donc trois catégories, celle des « verbes » (catégorie dans laquelle rentre la plus grande partie des verbes espagnols, comme le suggèrent les points de suspension), celle des verbes qui *peuvent être* auxiliaires (et donc ne le sont pas toujours), et celle de ceux qui le sont effectivement, et qui se compose de deux membres, dont l'un (*haber*) n'est pas certain de devoir figurer là. On apprend que les « véritables » auxiliaires, qui ressemblent à des verbes, et fonctionnent comme eux « n'en sont pas ». On le comprend aisément, les auteurs entendent par là que *soler*<sup>51</sup> et

<sup>48</sup> Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de ir a + infinitivo », in *Revista de Filología Española*, T. LIX, Cuadernos 1°-4°, Madrid, Instituto Cervantes, 1979, p. 310.

<sup>49</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, (éds.), *El pretérito imperfecto*, Madrid, Gredos, 2004, p. 548 (« Las perífrasis con los verbos de movimiento *venir, ir, andar* + gerundio »).

<sup>50</sup> Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, p. 326.

<sup>51</sup> Si l'on accepte la classification de Bernard Pottier, il faut également accepter qu'une catégorie ne soit constituée que d'un seul élément (dans notre cas, celui du verbe *soler* pour la catégorie des auxiliaires). En effet *soler* est contraint de « s'adjoindre » un infinitif, s'il souhaite exister dans la phrase. Mais peut-on encore parler de catégorie lorsqu'un seul élément la constitue ?

*haber* ne peuvent fonctionner seuls, contrairement aux autres verbes. La réserve pour *haber* est nécessaire si l'auteur veut rendre compte de l'existence de *hay*. Pourtant soustraire ces deux formes du domaine verbal nous semble quelque peu excessif, puisque chacune d'entre elles porte bien un type particulier d'opération, qui, si elle est très abstraite, n'en est néanmoins pas inexistante.

C'est de cette triple compartimentation que l'on arrive à la définition d'un troisième degré, celui des verbes à moitié vides, ou à moitié pleins : les « semi-auxiliaires ».

### Les semi-auxiliaires

Certains grammairiens établissent trois catégories de verbes : les verbes dits « pleins », les verbes auxiliaires, et des verbes dont la taxinomie révèle l'ambiguïté : les semi-auxiliaires. Les limites entre ces catégories sont pour le moins floues ; s'il semble y avoir un consensus sur l'appartenance de certains verbes aux unes ou aux autres, d'autres ne font pas l'unanimité et sont inégalement représentés dans les listes.

Pour Bernard Pottier :

Se suele hablar de verbo auxiliar (*ser, haber, estar, tener*) y de verbo semi-auxiliar (*ir, salir, querer, andar, quedar, etc.*)<sup>52</sup>

Remarquons qu'autant la liste des auxiliaires est catégoriquement fermée, autant, comme le faisait remarquer Josse de Kock, celle des semi-auxiliaires est ouverte, ou reste volontairement floue :

*Certains*<sup>53</sup> verbes, appelés semi-auxiliaires, peuvent être substitués aux auxiliaires habituels pour exprimer des nuances particulières.<sup>54</sup>

Un semi-auxiliaire serait donc un verbe qui, sans abandonner son sens plein dans certaines situations discursives, perd une partie, plus ou moins importante, de son sens, pour venir au secours d'un autre verbe. Dans ce cas de figure, on continuerait cependant de percevoir la trace de ce sens premier, mais celui-ci ne serait plus qu'une ombre, qu'une dilution de lui-même, un résidu parfois si ténu que l'on pourrait presque considérer le verbe comme vidé de son sens.

Dans l'*Esbozo*, la Real Academia fait elle aussi appel à ce principe qui se veut explicateur :

Decimos que un verbo desempeña la función de *auxiliar* cuando, al encabezar una perífrasis verbal, *pierde total o parcialmente su significado propio*.<sup>55</sup>

---

<sup>52</sup> Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, 325-331.

<sup>53</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>54</sup> Gabriel Vincent, Jean-Paul Duviols, *Grammaire espagnole*, Paris, Bordas [1993] 2002, § 109, p. 89.

<sup>55</sup> Real Academia Española, *Esbozo...*, *op. cit.*, § 3. 12. 2.

Gili y Gaya, dans la même veine, laisse le champ libre à l'interprétation :

Como todos estos verbos<sup>56</sup> (con excepción de *haber*) conservan en la lengua moderna su acepción propia, el sentido habrá de decidir, en cada oración en que aparezcan tales perífrasis, si su significación se ha *perdido* o se ha *oscurecido en grado suficiente* para estimarlos como verbos *auxiliares*.<sup>57</sup>

Remarquons au passage que dans tous ces propos, les listes ne se correspondent pas. Le désaccord sur le nombre et l'identité des auxiliaires est pour le moins suspect. Les grammairiens ne tombent-ils pas dans l'erreur qui consiste à multiplier les catégories à l'infini, une tendance qui n'est pas sans rappeler les (trop) nombreuses entrées des dictionnaires ?

La posture prudente de Jean Coste et Augustin Redondo – lorsqu'ils décrivent les structures avec gérondif – rend peut-être mieux compte de la réalité de ce phénomène linguistique :

Le gérondif espagnol peut être construit avec certains verbes qui *jouent le rôle de semi-auxiliaires*.<sup>58</sup>

Et pourtant, n'est-ce pas là une façon de cautionner l'existence supposée de cette catégorie ?

Il nous faut préciser que seuls les grammairiens francophones s'embarrassent de cette catégorie supplémentaire<sup>59</sup>. Or s'il est vrai que la distance permise par l'observation de l'espagnol depuis le français peut être un gage d'objectivité, et que la différence entre les fonctionnements syntaxiques du français et de l'espagnol peuvent également conduire à une surenchère taxinomique, le grammairien espagnol, lui, ne s'embarrasse pas de cette catégorie. Elle ne nous semble d'ailleurs pas répondre à une exigence linguistique, mais « seulement » à une volonté pratique visant à faire appréhender la langue espagnole par des lecteurs francophones. On peut cependant douter de l'efficacité de ces définitions, qui restent très vagues et sujettes à de multiples interprétations :

L'espagnol emploie très fréquemment le gérondif associé à un autre verbe conjugué à un temps personnel ou employé à l'infinitif. Le nombre de ces *semi-auxiliaires* permet de jouer sur une riche gamme de *nuances* qui renforcent l'*expressivité* de l'action dite par la forme verbale simple. [...] él **iba vestido** de negro... (F. Hernández) = Lui était habillé de noir...<sup>60</sup>

---

<sup>56</sup> Samuel Gili y Gaya évoque les verbes *ir, deber, tener, estar, volver, ser*.

<sup>57</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, *op. cit.*, § 89. Voir également p. 119.

<sup>58</sup> Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, SEDES [1965] 1971, p. 464. C'est nous qui soulignons.

<sup>59</sup> On retrouve cette catégorie chez Jean-Marc Bedel, Jean Coste et Augustin Redondo, Pierre Gerboin et Christine Leroy.

<sup>60</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, Paris, P. U. F, collection « Major », 1997, § 398 (« Emploi du gérondif après les semi-auxiliaires »). Voir cette notion également chez Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, *op. cit.*, p. 464 ; Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, collection « Points » [1991] 1994, p. 285 (« Les périphrases verbales »).

Ni la définition, ni les exemples l'illustrant ne permettent à l'apprenti hispaniste d'appréhender le rôle joué par *ir*, les « nuances » ou « l'expressivité » que ce verbe est censé apporter, et dont l'emploi contraste avec le français.

Il faut enfin souligner que cette notion n'est pas l'apanage des grammairiens de l'espagnol, mais qu'elle s'applique également au français, ainsi qu'en fait état le *Petit Robert* :

*Verbe semi-auxiliaire*, ou ELLIPT *un semi-auxiliaire* : verbe pouvant servir d'auxiliaire, avec un infinitif (ex. aller, devoir, faire, laisser, paraître...).<sup>61</sup>

Il est encore une fois question de « servir », de jouer un rôle, d'avoir une fonction, bien qu'en français ces constructions ne soient reconnues (d'après le Robert) que pour des combinatoires avec infinitif. Ici comme en espagnol, la liste reste ouverte (aux interprétations)...

Une dernière remarque enfin : on voit mal comment un auxiliaire ne peut l'être qu'à moitié... Mais peut-être faut-il chercher la réponse à cette question dans les concepts de grammaticalisation, de désémantisation ou dématérialisation.

### Grammaticalisation, désémantisation, dématérialisation

Pour justifier l'existence de l'auxiliarité, et la perte de sens<sup>62</sup> des verbes dits auxiliaires, certains ont recours aux notions de grammaticalisation, de désémantisation, ou, en d'autres termes, de dématérialisation.

Il est souvent question de grammaticalisation chez les auteurs espagnols<sup>63</sup> :

[...] las perífrasis verbales presentan un escaso nivel de gramaticalización en lo que respecta a su desarrollo semántico.<sup>64</sup>

Si, comme le dit Antonio Narbona Jiménez, la grammaticalisation affecte le lexème (ou en d'autres termes, le contenu sémantique, le signifié d'un verbe), on peut se demander pourquoi on ne constate aucun changement au niveau matériel du signifiant. Ou pourquoi il n'existe pas deux verbes légèrement distincts, dont l'un serait la version matériellement réduite de l'autre.

Gramaticalización: a) Meillet (1912) : atribución de carácter gramatical a una palabra autónoma. [...] La gramaticalización es un cambio que afecta el **lexema**

<sup>61</sup> Robert (*Le Petit*)-Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert [1967] 1993, s. v. *semi-auxiliaire*.

<sup>62</sup> Voir cette idée chez Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, mais aussi chez les Académiciens de la Real Academia, Samuel Gili y Gaya, Emilio Alarcos Llorach ou encore dans le *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* de Rufino José Cuervo, *op. cit.*

<sup>63</sup> En plus des auteurs cités ci-après, voir l'*Esbozo* et Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de IR A + INFINITIVO », *op. cit.*, p. 310.

<sup>64</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, *op. cit.*, p. 567.

dentro de **construcciones** bien delimitadas, y se produce gracias a la confluencia de **factores léxicos, sintácticos, morfosintácticos y discursivos**.<sup>65</sup>

Rappelons que l'objectif déclaré de Manuel Pérez Saldanya est d'« analizar la formación de perífrasis “perfectivas” con *ir* y *venir* a partir de la teoría de la Gramaticalización »<sup>66</sup>. D'après lui, la grammaticalisation s'applique aux verbes *ir* et *venir* :

Gramaticalización: a) Meillet (1912): atribución de carácter gramatical a una palabra autónoma.

**Los verbos *ir* y *venir*** son candidatos óptimos para la gramaticalización:

- son verbos muy usuales;
- tienen un significado muy general, y
- aparecen con frecuencia seguidos de una forma verbal no finita, como en las oraciones de movimiento final [...].<sup>67</sup>

Pour l'auteur, la fréquence d'emploi de ces verbes, leur abstraction et la présence de formes verbales dans leur environnement sont donc des critères déterminants qui leur confèrent un potentiel de grammaticalisation.

Pour Antonio Narbona Jiménez, il s'agit d'un processus historique :

Los verbos *modales* suelen estudiarse con estrecha relación con los denominados auxiliares. Para diferenciar ambas clases se acude normalmente a un criterio esencialmente histórico, la *gramaticalización*, proceso descrito como “una pérdida total o parcial de su significado” (2 RAE 73 § 3.12.7); se distinguiría así el uso auxiliar de *deber...* o *soler* que “sólo modifica la forma de expresión del sintagma en el que ocurre, sin alterar en nada la sustancia del contenido del verbo principal; se trata, en suma, de una gramaticalización total de dicho verbo”.<sup>68</sup>

Un processus historique au cours duquel le verbe perd une partie plus ou moins importante de son contenu lexical. Le propos est illustré par l'un des auxiliaires, *soler*, qui « modifie le tout » sans « altérer » l'opération qu'il auxilie.

Il resterait à expliquer comment un verbe peut « altérer la substance » d'un autre mot (sa « substantifique mœlle », *i. e.* son signifié), et en quoi les mots en général « s'altèrent » les uns les autres. Il est certain qu'ils interagissent, mais cela n'affecte en rien ce qui les constitue. On peut en revanche penser que le choix d'un verbe porteur d'un signifié particulier constitue un apport de signification dans une combinatoire. A l'échelle de la phrase, chacun des signes apporte son contenu lexical, et rien de plus ne se produit lorsque deux verbes se suivent. Un peu plus loin, Manuel Pérez Saldanya définit plus précisément ce qu'il entend par grammaticalisation :

---

<sup>65</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*, del léxico a la gramática », in *VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Mérida, 2006, p. 1-2.

<sup>66</sup> *Ibid*, p. 1.

<sup>67</sup> *Ibid*, p. 1.

<sup>68</sup> Antonio Narbona Jiménez, *Sintaxis española : Nuevos y viejos enfoques*, Barcelona, Ariel, 1989.

- a) La gramaticalización es un proceso de cambio según el cual una unidad asume un valor más gramatical y menos léxico dentro de una construcción muy delimitada.
- b) En muchos casos se produce a causa de la interacción del significado de la unidad que se gramaticaliza con factores gramaticales, textuales y pragmáticos.

Revenons sur le premier point. Dire de la « première unité » qu'elle « assume une valeur plus grammaticale », à savoir, que l'auxiliaire porte les marques personnelles et temporelles<sup>69</sup>, implique que la seconde, à l'inverse, est moins grammaticale. Or, s'il est vrai que la forme verbale qui suit les « auxiliaires » est toujours une forme quasi-nominale (en construction directe ou indirecte), elle porte une marque, « impersonnelle » on en conviendra, mais une marque quand même. Quant à la valeur « moins lexicale » de l'auxiliaire, comme nous l'avons déjà évoqué, on peut se permettre d'en douter. Il n'y a donc là, pour nous, aucun critère recevable.

*Ir* figure parmi les verbes « désémantisés » :

- Verbos auxiliares fuertemente desemantizados (*haber, estar, ir, venir, tener...*)  
 b) *verbos de movimiento desemantizados* Muchos verbos de movimiento como *ir, andar, salir, venir, etc.*<sup>70</sup>

Mais si l'on envisage la possibilité de la désémantisation du verbe *ir*, quel contenu doit-on lui supposer ? Cela pose la question de l'aliénabilité, ou de la non-intégrité – circonstancielle –, du signifié de ces verbes.

Or dans tous ces exemples, les auteurs semblent perdre de vue un élément essentiel : s'il y avait réellement grammaticalisation, ou désémantisation, on pourrait s'attendre à ce qu'il y ait morphématisation, processus qu'il convient de décrire maintenant.

### **La morphématisation**

On pourrait envisager un effacement partiel ou total du signifié s'il y avait morphématisation, ou altération suffisante du signifiant de l'auxiliaire<sup>71</sup>. Or rien de tel ne se produit, tous ces verbes au contraire gardent, contre vents et marées, leur intégrité sémiologique. Pour que l'on puisse réellement parler de morphématisation, il faudrait que le signifiant ne puisse plus fonctionner de façon autonome. Or *ir* fonctionne parfaitement en dehors de combinatoires verbales. Son signifiant est certes « très peu fourni », mais rien ne semble indiquer une tendance à l'agglutination, à se lier physiquement, par préfixation ou suffixation, au verbe qu'il est censé auxiliariser. Il se

<sup>69</sup> Cf. Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición...*, *op. cit.*, p. 263.

<sup>70</sup> Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia Española, Colección Nebrija y Bello, Madrid, Espasa, 1999-2000, § 38.3.4.1.

<sup>71</sup> Car comme nous l'évoquions plus haut (cf. p. 8 de ce travail), signifiant et signifié sont les deux versants indissociables du signe. Le constat de l'unicité de l'un induit donc, si l'on suit cette logique, l'unicité de l'autre.

maintient au contraire de façon très stable, et n'est en rien comparable au verbe *haber*, dans la circonstance toute particulière de son intégration à l'infinitif pour former le futur synthétique.

Enfin, si ces verbes n'étaient que de simples morphèmes ayant perdu toute autonomie, ainsi que l'affirme Jean-Marc Bedel<sup>72</sup>, on ne voit pas comment des énoncés tel que « ¡ voy ! » ou « *vamos* » pourraient être produits.

Qu'est-ce qui amène donc les auteurs de la *Grammaire explicative de l'espagnol* à affirmer que :

[L'antériorité] prédispose aussi ces verbes à l'auxiliarisation. Tous, plus ou moins, s'auxiliarisent, depuis les verbes d'existence les plus essentiels (*haber, ser*), jusqu'aux auxiliaires (*andar, venir, etc.*). L'auxiliarisation implique un allègement du signifié (ces verbes ne sont plus employés avec leur contenu sémantique plein). Cet allègement du signifié entraîne un allègement du signifiant.<sup>73</sup>

De quel allègement du signifiant est-il question ? Rien qui ne s'offre à nos yeux dans le cas de *ser* et des auxiliaires évoqués. De plus, le raisonnement semble quelque peu tourner en rond : l'antériorité (sémantique) conduit à l'auxiliarisation, qui elle-même conduit à un allègement du signifié, et donc à l'antériorité. Le concept d'antériorité est néanmoins intéressant, et nous lui accorderons une place plus avant.

Une fois de plus, Josse de Kock, commentant le principe de dématérialisation invoqué par la Real Academia, fait très justement remarquer qu'on ne peut dire de ces verbes qu'ils se réduisent à des morphèmes de conjugaison et critique l'utilisation de la notion de périphrase :

Se trata de una definición de inspiración diacrónica, debida probablemente a que el auxiliar de conjugación es un fenómeno relativamente reciente cuya procedencia léxica es aún perceptible, ya que, en general, el empleo originario del verbo ahora auxiliar no se concibe aún como un morfema de conjugación, generalmente antepuesto a la forma verbal, sino más bien como un lexema debilitado. De ahí el término erróneo, de perífrasis verbal que se da a una forma conjugada prefijada en lugar de sufijada en latín.

Una definición tan completamente semántica es relativamente imprecisa y de aplicación subjetiva. En cada caso el *Esbozo* deja a cada cual su libre albedrío y recomienda, en caso de necesidad, recurrir al diccionario. Probablemente por lo mismo la Academia no da una lista cerrada de los auxiliares españoles.<sup>74</sup>

Et une fois de plus, Josse de Kock fait remarquer l'absence révélatrice d'une liste fermée d'auxiliaires, et le renvoi tout aussi révélateur au « libre arbitre », ce qui pour

<sup>72</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., p. 115 et 116.

<sup>73</sup> Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan [1994] 1995, p. 282.

<sup>74</sup> Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación*, op. cit., p. 125.

une grammaire normative est une première et un aveu d'impuissance à rendre compte de la langue.

Une autre explication est fréquemment proposée pour expliquer les différentes « valeurs » de *ir* : l'explication par la métaphore.

### **L'explication par la métaphore**

Certains auteurs finissent par admettre qu'il n'est pas facile de distinguer les cas dans lesquels le verbe est « désémantisé » de ceux dans lequel il s'agit d'un emploi métaphorique<sup>75</sup>, comme le révèle la très vague définition d'Andrés Bello :

Antes de todo se debe advertir que cada forma del verbo suele tener, además de su valor propio y fundamental, otros diferentes en que se convierte el primero según ciertas reglas generales. Distinguimos, pues, en las formas del verbo un significado fundamental de que se derivan otros dos, el secundario y el metafórico.<sup>76</sup>

D'autres expliquent même la grammaticalisation par la métaphore :

c) Tanto la metáfora como la metonimia intervienen en los procesos de gramaticalización [...] La metáfora aparece en procesos de gramaticalización débil, y en general, en los primeros estadios; la metonimia, en cambio, aparece en todos los estadios de gramaticalización y puede implicar una gramaticalización fuerte, que borre totalmente el significado inicial del elemento gramaticalizado.<sup>77</sup>

d) En el caso de *ir* el cambio se produce semánticamente, a partir de un proceso metonímico de convencionalización de inferencias discursivas y, sintácticamente, a partir del reanálisis de construcciones de movimiento final.<sup>78</sup>

Si l'on ne peut nier que nous utilisions très souvent les signifiés de langue de façon métaphorique ou métonymique, ou comme le dit Antonio Narbona Jiménez, que « en la sintaxis se comprueban a cada paso alteraciones o deslizamientos del significado [empleos metafóricos etc.] »<sup>79</sup>, il n'est pas sûr que l'on puisse les lier à la grammaticalisation.

---

<sup>75</sup> Voir Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, *op. cit.*, p. 260 ; Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, *op. cit.*, § 90 p. 106, « sentido traslaticio », et la Real Academia, qui emploie les mêmes termes ; Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de IR A + INFINITIVO », *op. cit.*, p. 310. Nous exploiterons les propos de Leonardo Gómez Torrego lorsqu'il sera question des combinatoires avec *a* et l'infinitif.

<sup>76</sup> Andrés Bello, *Gramática de la lengua española*, *op. cit.*, § 620.

<sup>77</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*... », *op. cit.*, p. 7.

<sup>78</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>79</sup> Antonio Narbona Jiménez, *Sintaxis española*, *op. cit.*, p. 83.

Manuel Pérez Saldanya met en relation aspect, modalité et acte de parole et explique par la métaphore le passage de la réalité spatiale au procès (matière verbale qui implique donc du temps) :

**Construcciones metafóricas:** los estados de cosas se conceptualizan como **lugares** y el proceso que conduce de un estado a otro como **movimiento** [...] <sup>80</sup>

Même s'il est vrai que l'on peut décrire le mouvement comme une combinaison d'espace et de temps, nous ne voyons pas en quoi le passage d'un état à un autre implique forcément du mouvement, il faudrait alors parler de changement d'état.

Enfin, il faut être très prudent avec cette notion bien commode de métaphore, car d'une part, ce n'est pas la langue qui procède par métaphore, mais ses utilisateurs, la langue ne faisant qu'« autoriser » ces exploitations discursives lorsqu'elles s'accordent avec les caractéristiques du signifié ; d'autre part, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une figure de substitution qui implique donc deux éléments distincts (évoquer une réalité en faisant appel à un autre terme que le terme normalement employé). Rien de tel ne se produit lorsque l'on utilise le verbe *ir*.

Il est temps maintenant de considérer l'approche adoptée par Gustave Guillaume et les linguistes se réclamant de la psychosystématique.

## **L'approche de Gustave Guillaume**

### **La subduction guillaumienne**

Chez Gustave Guillaume il n'est pas question de dématérialisation mais de « subduction ». Les deux termes ne sont pas équivalents, puisque Gustave Guillaume lui-même distingue deux types de subduction : la subduction ésotérique et la subduction exotérique. Nous distinguerons également des deux premières la subduction historique. Cette triple distinction n'est pas purement rhétorique. Elle permet d'affiner l'analyse et de distinguer divers niveaux, là où les auteurs que nous avons cités antérieurement les confondent en un seul phénomène, ce qui les conduit à des conclusions rapides et imprécises.

### **Subduction ésotérique et subduction exotérique**

Gustave Guillaume définit dans un premier temps la subduction exotérique :

---

<sup>80</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*... », *op. cit.*, p. 4.

Au début, la subduction du verbe n'est sensible que par rapport aux autres verbes. Ainsi, *être*, qui ne peut avoir alors que le sens plein d'« exister », apparaît subductif, idéellement antécédent, par rapport au reste de la matière verbale. Ne faut-il pas « d'abord » être pour pouvoir « ensuite » se mouvoir, aller, venir [...], etc., etc. La subduction, aussi longtemps qu'elle ne dépasse pas ce degré, laisse au verbe qui en fait l'objet, la plénitude de sa signification. Ainsi limitée, nous la nommerons *subduction exotérique* (extérieure : non cachée dans le mot, non secrète en lui).<sup>81</sup>

Il établit donc une hiérarchie sémantique de verbes, certains préexistant « idéellement » aux autres. Remarquons que le mouvement arrive très vite après l'existence qui est, elle, la condition fondamentale à toute opération. Cette hypothèse d'une antériorité sémantique de certains verbes par rapport aux autres est reprise de façon approfondie par Gilles Luquet dans sa description des prétérifs forts en espagnol :

Une véritable hiérarchie s'établit en fait entre les notions exprimées par les verbes de la langue, une hiérarchie en vertu de laquelle certaines de ces notions *préexistent* aux autres, c'est-à-dire se situent dans leur *antécédence* conceptuelle.<sup>82</sup>

Il faut préciser par ailleurs, que non seulement ces verbes « fondamentaux » s'organisent les uns par rapport aux autres, mais qu'ils le font également à plus grande échelle, puisqu'ils se situent dans l'antériorité notionnelle d'autres verbes dont ils expriment le caractère général (ce sont des verbes hyperonymes).

De cette subduction exotérique en dérive une autre, cette fois-ci au niveau du signifié de langue lui-même :

Plus avant, dans sa propre marche, la subduction a d'autres conséquences. Elle conduit le verbe non plus seulement au-dessous des autres verbes, mais au-dessous des sens moins subductifs qu'il a, dans le procès même de sa subduction, occupés antérieurement. Autrement dit, elle le fait subductif intérieurement : par rapport à lui-même. D'exotérique qu'elle était initialement, la subduction en s'amplifiant, devient *ésotérique* (intérieure : cachée dans le mot, secrète en lui).<sup>83</sup>

Gustave Guillaume établit donc une chronologie conceptuelle : les verbes s'organisent *d'abord* au sein du système verbal de façon hiérarchisée, pour *ensuite* appliquer la subduction à leur signifié même. La capacité à se subduire « ésotériquement » révèle – ou rend possible – un emploi élargi :

[le verbe *être*] prendra dans la subduction plus ou moins profonde de l'idée d'existence un sens moins pénétrable, *aussi facile à manier que difficile à fixer*. Le contraste, frappant, tient à ce que la subduction ésotérique ramène le mot en

---

<sup>81</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », in *Langage et science du langage*, Paris, A.G. Nizet [1933-1958] 1994, p. 74-75. Gustave Guillaume décrit plus précisément les verbes français qui se situent dans l'antériorité sémantique des autres in *Temps et verbe*, *op. cit.*, p. 47-48.

<sup>82</sup> Gilles Luquet, « Un cas de motivation du signe linguistique : l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des prétérifs indéfinis », in *Regards sur le signifiant*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>83</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », *op. cit.*, p. 75.

deçà de la **pensée pensée** – d’où la difficulté proportionnelle d’en fixer le sens – et l’engage pour autant dans la **pensée pensante** – d’où la facilité proportionnelle de maniement.<sup>84</sup>

La fréquence d’emploi est inversement proportionnelle à l’abstraction du verbe et à sa lisibilité (« d’où la difficulté proportionnelle d’en fixer le sens »), puisque, habilité à servir dans de très nombreuses situations, il se révèle un outil linguistique précieux.

Nous reviendrons sur la lisibilité du signe, qui, pour nous, n’est brouillée que par l’ombrage du contexte.

Bien que le raisonnement suivi par Gustave Guillaume soit séduisant, on en revient, avec la subduction ésotérique, à l’idée que nous avons antérieurement rejetée de dématérialisation, de perte de sens, pour reprendre ses termes, « d’instabilité sémantique » :

La subduction doit à son allure essentiellement différentielle de devenir dans la langue, en s’y développant, un facteur d’instabilité sémantique. [...] Sous une subduction ésotérique nulle ou voisine de la nullité, le verbe *avoir* signifiera « posséder », le verbe *will*, « vouloir », le verbe *werden*, « devenir ». Sous une subduction ésotérique accusée, les mêmes verbes prendront par une descente plus ou moins profonde au-dessous d’eux-mêmes, qui en fera des auxiliaires, une signification dont l’impénétrabilité sera proportionnelle à la descente accomplie.<sup>85</sup>

Reste à voir si l’on peut défendre l’idée d’une subduction historique.

### Subduction ésotérique et diachronie

Le problème de la subduction historique, si elle existe, est qu’il est quasiment impossible de déterminer le moment où le signifié se subduit, à moins de constater un changement sémiologique flagrant, qui s’accompagne généralement d’une variation d’ordre syntaxique (les contraintes et les possibilités changent, car c’est tout le système qui se réorganise). Et on ne peut, quelle que soit la posture adoptée, défendre l’idée d’une subduction en synchronie<sup>86</sup>.

---

<sup>84</sup> *Ibid*, p. 75.

<sup>85</sup> *Ibid*, p. 76.

<sup>86</sup> Ainsi que le précise Marie-France Delpont : « une subduction diachronique peut fort aisément se concevoir sans qu’on lui adjoigne la représentation d’interceptions qui refléteraient en synchronie ses diverses étapes ». Pour l’auteur, « supposer, à un stade de son histoire, la coexistence de sens plus ou moins subduits » [serait] « confondre le signifié et les expériences du monde auxquelles ce signifié permet de référer ». *In Deux verbes espagnols : haber et tener. Étude lexico-syntaxique – Perspective historique et comparative*, Paris, Éditions Hispaniques, 2004, p. 65.

## L'approche « néo-guillaumienne »

### Du signifié de puissance à la capacité référentielle

Tout d'abord, rappelons que Gustave Guillaume parle de « signifié de puissance », ou « signifié conceptuel » et de « signifié d'effet » ou « signifié référentiel ». De nombreux linguistes actuels reprennent l'expression utilisée par Antoine Meillet de « capacité référentielle ». Gustave Guillaume, dans sa volonté de distinguer nettement la Langue et le Discours, distingue deux niveaux de signifiés :

Le signifié de puissance est l'amont du phénomène ; le signifié d'effet en est l'aval.<sup>87</sup>

Mais Gustave Guillaume rend son modèle bien trop puissant, comme le fait remarquer Michel Launay :

Il faudrait pouvoir énumérer au moins un certain nombre de contraintes sur ces « chemins » qui conduisent du signifié de langue au signifié de discours.<sup>88</sup>

Une telle démarche est nécessaire, d'autant que pour Gustave Guillaume, c'est à la fois l'idée et la relation qui se trouvent dans le signifié, et le passage de l'un à l'autre se fait en un temps infime :

Les noms, tels qu'ils existent en nous, à l'état de puissance, ont entre eux une infinité de liens, et il suffit, dans bien des cas, d'en prononcer un pour qu'aussitôt d'autres, en plus ou moins grand nombre, viennent mentalement s'y joindre.<sup>89</sup>

Le problème, c'est que le signifié de puissance est bien trop *puissant*, et n'apparaît que comme une alternative purement rhétorique à la polysémie, une nomination qui ne résoud en rien la question.

De même, nous pensons qu'il est dangereux d'envisager la capacité référentielle du mot au niveau de la langue, d'inclure la compétence linguistique au sein de son signifié, car cela rend le signifié indéfinissable et protéiforme, alors que sa face matérielle ne change pas. En revanche, envisager le stade intermédiaire que constitue la compétence linguistique permet d'envisager la mise en œuvre de la langue de façon plus mobile et variable, d'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre, d'un sujet à l'autre... comme l'a dit Gustave Guillaume :

---

<sup>87</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes *op. cit.*, p. 83.

<sup>88</sup> Michel Launay (1977), « Langue, Discours et Penser... », *op. cit.*, p. 435.

<sup>89</sup> Gustave Guillaume, *Le problème de l'article...*, *op. cit.*, p. 162.

La même idée, revenant à intervalles, se colore de reflets différents et reparaît, cependant, sur mes lèvres, exprimée par les mêmes mots. Les termes n'ont pas changé, mais le sentiment qui vibre en eux n'est plus le même.<sup>90</sup>

D'après nous la « capacité référentielle » n'appartient pas à la langue, mais au domaine de l'expérience linguistique : à un signe correspondent plusieurs modes d'emplois.

## **Pour une approche « unitaire »**

Si notre démarche s'appuie en partie sur des postulats guillaumiens (et en particulier sur la motivation du signe), elle s'en distingue dans l'analyse de l'auxiliarité et dans son explication par la subduction.

La motivation du signe est en effet l'un de nos principaux postulats. Car sans tomber dans un cratylisme primaire, nous pensons comme Michel Launay :

[...] qu'il ne peut y avoir *disconformité* entre le signifiant et le signifié (ce qui suppose donc un **critère**), qu'il y a limitation de l'arbitraire, et donc motivation relative de ce rapport.<sup>91</sup>

C'est parce que nous nous trouvons face à un verbe unique que nous ne retenons pas comme signifiante la distinction entre verbe plein et verbe auxiliaire. De ce fait, c'est l'auxiliarité dans son ensemble que nous pensons devoir remettre en cause, ou redéfinir. Car rien n'oblige *ir* et les autres supposés auxiliaires à « quêter en dehors d'eux-mêmes le support indispensable à leur existence »<sup>92</sup>.

### **Un signe unique**

#### **L'unité du signifiant**

L'unité du signifiant de *ir*, qui se présente à notre regard, partout et toujours, constitue pour nous un principe inaliénable qui doit servir à la fois de point de départ et de point d'ancrage à notre analyse.

Dans un tel cadre, et en raison du principe d'économie de la langue, parler de sens, d'acception, de capacité référentielle (dans les cas où cette expression ne fait que remplacer les deux premiers) ne nous semble pas judicieux et ne nous semble pas faire état de la réalité linguistique observée.

<sup>90</sup> *Ibid*, p. 36.

<sup>91</sup> Michel Launay (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *op. cit.*, p. 335.

<sup>92</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », *op. cit.*, p. 75.

Car reconnaître deux verbes *ir*, dont l'un rentre dans la catégorie des auxiliaires, revient à accepter la co-existence en une même forme d'un verbe de mouvement plein, et de son homonyme au sens « moins plein », et il faudrait alors assumer les conséquences lourdes entraînées par la polysémie.

A ce signifiant unique nous tenterons donc d'associer un signifié unique, pour autant que l'on puisse l'approcher. Tout porte à croire que la langue tend à réduire l'arbitraire, et que le système se construit et se reconstruit en permanence, dès lors qu'il y a variation signifiante (*i. e.* du signifiant) d'une partie de ces composants. Reste cependant la question de l'homonymie.

### L'homonymie

La question de l'homonymie est épineuse, comme le soulignent Jean-Claude Chevalier, Michel Launay et Maurice Molho :

[...] le critère de l'homonymie [...] est quasiment insaisissable. Les dictionnaires en font implicitement l'aveu : ils multiplient les entrées, ou, à l'intérieur d'une même entrée, les artifices typographiques séparant les acceptions.<sup>93</sup>

Dans le cas de *ir*, on ne peut non plus postuler que suivant les usages et les sens divergeants que l'on croit percevoir, on puisse se trouver face à des verbes homonymes (à la fois homophones et homographes). On ne peut parler d'homonymes que lorsque deux formes identiques entrent dans des paradigmes complètement distincts, et qui ne rentrent pas dans les mêmes réseaux d'association et d'oppositions. C'est le cas par exemple de *fuera* forme verbale inactualisante<sup>94</sup>, qui entre en relation avec le reste du paradigme/des formes personnelles inactualisantes, et avec toutes les formes de première et troisième du singulier, des verbes *ser* et *ir*, et plus largement, de tous les verbes de la langue, et de *fuera* adverbe spatial, qui entre en relation et tous les termes qui expriment l'« extériorité ».

Dans le cas de *ir*, la plupart des formes entrant dans son paradigme lui sont propres, et ne se rapportent qu'à lui (*voy, vas...*). Mais il en est quelques-unes qui mériteront une attention particulière : le paradigme du prétérit (*fui, fuiste...*) et de la forme inactuelle (*fuera, fueras...*), mais aussi une forme impérative (*ve*, et sa forme populaire *ves*). Car pour citer Michel Launay :

[...] la distinction du signifié de langue et du signifié de discours était déjà une solution au problème (crucial) de la **polysémie**, dans la mesure où la démarche

---

<sup>93</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 28.

<sup>94</sup> Nous adoptons dans ce travail la distinction établie par Gilles Luquet qui distingue les modes actualisant et inactualisant, deux modes que les signifiants discriminent de façon évidente. En effet, le mode inactualisant est reflété sémiologiquement par l'indiscrimination entre la personne de rang 1 et la personne de rang 3, ce qui le différencie du mode actualisant, qui distingue sémiologiquement ces deux personnes. Nous renvoyons à l'article de Gilles Luquet, « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol ? », in *Modèles linguistiques*, vol. 37, 1998, XIX, 1, 89-97.

prétendait réduire à un signifié de puissance unique une pluralité et une diversité de signifiés d'effet. [...] l'extension du principe de la motivation relative nous fait franchir un pas de plus : ce sont maintenant des *homonymies* et des *paronymies* jusque-là considérées comme immotivées qui trouvent tout à coup une *raison d'être* dans la définition qui est donnée des signifiés sous-jacents. [Il y a] accommodation *réciproque* entre le signifiant et le signifié.<sup>95</sup>

Comme le disent les composants du groupe MoLaChe :

[La] pression analogique n'a produit ses effets qu'en raison d'un rapport préexistant entre les signifiants en cause.<sup>96</sup>

Après cette étude du phénomène de l'auxiliarité, qui appartient à la fois à la sémantique (existence supposée de plusieurs catégories liées au contenu sémantique, plein ou atténué, voire « vide ») et à la syntaxe (fonctionnement dans la phrase), il nous faut aborder la question de l'existence des périphrases verbales, qui appartiennent à la syntaxe, à la « phrase », ainsi que l'indique leur nom. Car si ce phénomène est traditionnellement associé à celui de l'« auxiliarité », il nous faudra déterminer si la remise en cause de l'un implique la remise en cause de l'autre.

### **Le concept de périphrase verbale**

Il faut tout d'abord préciser qu'il s'agira dans les pages qui suivent de périphrases *verbales*. La précision s'impose puisque le concept de périphrase est ambigu.

Ce concept peut renvoyer à une *circonlocution*, c'est-à-dire à une façon **détournée** et non-économique de référer à une idée<sup>97</sup> – la *péri/phrase* ou la *circon/locution* tournent autour de la chose, il s'agit d'un « *rodeo de palabras* » –, par souci de précision ou par insuffisance ressentie d'un seul mot à exprimer l'idée. Il s'agit donc d'une notion qui appartient au domaine de la rhétorique, et donc, du *Discours*.

Mais il peut également renvoyer à un autre fait de discours – et il s'agira de préciser s'il a un statut en langue, et si oui, de quel ordre – dans lequel plusieurs unités lexicales semblent constituer une unité sémantique (une « coalescence des constituants dématérialisés<sup>98</sup> » pour reprendre la formulation de Didier Bottineau), et non la somme des éléments qui composent la combinatoire.

---

<sup>95</sup> Michel Launay (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *op. cit.*, p. 335.

<sup>96</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 39.

<sup>97</sup> Pour *le Petit Robert*, *s. v. périphrase* : « latin *periphrasis*, mot grec, de *periphrazein*, « parler par circonlocutions ». Figure qui consiste à exprimer une notion, qu'un seul mot pourrait désigner, par un groupe de plusieurs mots ». Le Robert précise qu'en linguistique, ce terme est entendu comme : « Groupe de mots synonyme d'un seul mot », et qu'il est synonyme de *paraphrase*.

<sup>98</sup> Cf. Didier Bottineau (2008), « Les périphrases verbales “progressives” en anglais, espagnol, français et gallo », à paraître.

Emilio Martínez Amador, qui consacre une entrée à la périphrase, distingue ces deux circonlocutions et tournures ou conjugaisons périphrastiques :

**PERIFRASIS.**– Vale esta voz en castellano lo mismo que **Circunlocución**, y es una figura retórica que consiste en expresar por medio de un rodeo de palabras algo que hubiera podido decirse con menos o con una sola [...] Pero aparte de esta significación retórica, y por tanto propia de la estilística, en Gramática tiene la perífrasis un valor sin igual, por cuanto con ella expresamos diversas modificaciones del verbo, dando origen a las conjugaciones llamadas *perifrásticas* [...].<sup>99</sup>

Martínez Amador parle de « diversas modificaciones del verbo », et de « conjugaciones perifrásticas ». Il faut donc comprendre que pour lui, ces périphrases constituent des paradigmes, construits à partir du verbe principal.

Gustave Guillaume, sans parler de périphrases, évoque les lexies figées, dont l'un des composants est un verbe :

La subduction ésotérique n'est pas le fait des seuls verbes auxiliaires. Elle atteint [...] nombre d'autres verbes choisis parmi les plus **généraux** et porteurs, comme tels, d'une subductivité latente. En cela réside la possibilité systématique d'expressions du type *prendre feu* [...] Cet appel de complément à partir de la matière a beau être tardif, et minime à proportion, il confère à l'expression résultante une homogénéité remarquable. Son comportement au niveau du langage est celui d'un verbe étroitement spécifié qui s'exprimerait en plusieurs mots.<sup>100</sup>

Faire entrer le substantif dans le domaine verbal est peut-être excessif. S'il est vrai que la lexie, dans sa totalité, réduit le champ d'application du verbe à travers un procédé spécifique – le propre de ce type d'expressions étant de se construire sans article –, c'est bien du fait du substantif qui le suit, qui, en tant que complément directement incident, impose son signifié et par la même réduit l'application de l'opération à lui seul. Ces expressions, parce qu'elles ont été acceptées sous cette forme, sont en quelque sorte figées, mais n'impliquent pas forcément une « subductivité latente ».

Le *Manual de fraseología española* parle quant à lui de « colocaciones », de « sintagmas libres » con « cierto grado de **restricción combinatoria** determinada por el uso (cierta **fijación interna**<sup>101</sup>) » et de « petrificación de la idiomática ».<sup>102</sup>

Cependant, lorsque l'on parle de périphrases verbales, rien de tel ne se produit, puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler de lexies figées, dans lesquels deux mots ou davantage se trouvent associés immuablement, dans le même ordre et sous la même forme.

<sup>99</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 328 et s. v. *perífrasis*, p. 1109.

<sup>100</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », op. cit., p. 83.

<sup>101</sup> *Manual de fraseología española*, Madrid, Gredos, 1996, p. 53.

<sup>102</sup> *Id.*

En effet, il s'agit ici de deux formes grammaticales, sujettes à variation, une variation aussi étendue que l'est le domaine verbal et qui, de plus, admettent parfaitement de se trouver dans un ordre altéré, acceptent des éléments interpolés, etc. Nous verrons par ailleurs si certains des verbes considérés comme auxiliaires imposent des restrictions sémantiques ou non aux éléments qui les accompagnent.

Nous parlions plus haut du principe d'économie. Il est souvent suggéré que la périphrase verbale n'est qu'une option coûteuse, une extension formelle de la « forme simple », à savoir, du verbe apparaissant habituellement en deuxième position, le verbe « auxilié ».

Dans le domaine de la langue espagnole, le concept est largement accepté et tous les auteurs qui y recourent reconnaissent une unité entre deux éléments :

[...] ambos verbos (auxiliar y principal) componen un complejo verbal que funciona como una unidad. Dicho complejo, conocido tradicionalmente con el nombre de perífrasis verbal [...]<sup>103</sup>

Remarquons que Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo disent de la combinatoire formée par les deux verbes qu'elle « **funciona** como una unidad ». Cette nuance est importante, car elle suppose qu'il ne s'agit pas d'une unité de langue.

Bernard Pottier, quant à lui, définit les deux éléments de la combinatoire comme :

Dos elementos de naturaleza combinatoria opuesta modificante con  $n$  variables (número finito) y modificado con  $x$  variables (número infinito) [...] en teoría, todos los verbos existentes en la lengua.<sup>104</sup>

Il distingue à nouveau les deux catégories dont nous parlions plus haut, l'auxiliaire, dont le nombre est limité (bien que nous ayons vu que l'inventaire reste flou), et l'auxilié, position que peut occuper tout verbe de la langue, y compris donc ceux qui peuvent être auxiliaires, ce qui nous ramène à la question de la pertinence et de l'existence de cette distinction catégorielle. Bernard Pottier nuance son propos par l'emploi de l'incise « *en teoría* » mais ne s'en explique pas.

Le premier élément est donc considéré comme un modificateur qui n'apporte aucune information nouvelle, le second étant alors l'élément modifié, le seul à porter ou apporter une véritable information, et à porter la prédication.

Or, comme le fait remarquer Rafael Lapesa :

[...] la idea de la pérdida o atenuación del significado propio del auxiliar en la perífrasis es muy vaga e imprecisa [...] hay verbos como *seguir*, *comenzar*, que se combinan con infinitivos, gerundios o participios, pero sin perder su significación propia y formando conjuntos que desde el punto de vista funcional podrían considerarse perífrasis.<sup>105</sup>

<sup>103</sup> Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición...*, *op. cit.*, p. 263.

<sup>104</sup> Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, p. 326.

<sup>105</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, Madrid, Gredos, 2000, p. 879.

Remarquons que l'imprécision dont parle Rafael Lapesa se manifeste souvent dans les définitions qui utilisent à l'envie des adjectifs tels que « *diversos* » ou « *muchos* » lorsqu'elles évoquent les verbes auxiliaires, sans proposer de délimitation claire.

On peut se demander pourquoi il y aurait des verbes plus « touffus » que d'autres, qui ne perdraient pas leur signification, alors que d'autres, forcément plus « abstraits » seraient sujets à l'usure et pourraient entrer dans des périphrases. On en revient à l'idée de valeur lexicale « **originelle** ».

En buena medida el tipo de modificación en cada caso está fuertemente determinado por el valor léxico original del verbo que funciona como auxiliar en la perífrasis.<sup>106</sup>

Comment un verbe en modifie-t-il un autre ? De façon générale et au niveau de la phrase, les éléments ne font que se compléter. On peut concevoir qu'au fur et à mesure qu'ils apparaissent, les éléments de la phrase qui apportent leur signifié, sélectionnent un champ sémantique qui conditionne les éléments qui l'entourent, et qui éventuellement en restreignent le champ. Il s'agit donc d'une affaire de contexte, et non de catégorie ou de modification sémantique.

Ce que Casares qualifie de « sintagma » :

[...] conglomerados donde las palabras se funden en un bloque significante y se influyen recíprocamente" (Casares, 1950)<sup>107</sup>

Encore une fois nul besoin de fusion matérielle, et d'ailleurs elle ne se produit pas, pour que les mots s'influencent mutuellement ; car cette influence réciproque concerne tous les mots de la langue, dès lors qu'ils entrent en relation dans la phrase (*i. e.* en discours).

José María Jiménez Cano, citant Guillermo Rojo, utilise également la notion de syntagme, celle de périphrase lui semblant trop ambiguë :

Guillermo Rojo [...] define el término sintagma [que] en su interior configura una estructura propia cuyos elementos mantienen a su vez relaciones de parte a todo.<sup>108</sup>

Une autre approche de la périphrase la décrit comme porteuse d'une valeur aspectuelle :

[...] las perífrasis verbales españolas [...] pueden ser definidas en términos aspectuales. [...] En el primer caso, las perífrasis parecen operar de modo principal sobre el modo en que se desarrolla el evento descrito, su modo de acción: duratividad, dinamicidad, telicidad, gradualidad, iteratividad. En buena medida el tipo de modificación en cada caso está fuertemente determinado por

<sup>106</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 567.

<sup>107</sup> José María Jiménez Cano, *Acercamiento a las unidades sintácticas sintagma y oración*, in [www.um.es/tonosdigital](http://www.um.es/tonosdigital)

<sup>108</sup> José María Jiménez Cano, *Acercamiento a las unidades sintácticas...*, op. cit.

el valor léxico original del verbo que funciona como auxiliar en la perífrasis. [...] En el segundo caso, tenemos perífrasis que funcionan en mayor o menor grado como marcadores aspectuales, clasificando en primer lugar el evento como concluido o inconcluido [...]<sup>109</sup>

On en revient encore à l'influence d'un verbe sur l'autre, et l'on se demande pourquoi on ne pourrait pas simplement parler d'apport de signification de chacun des verbes qui apparaissent en filigrane derrière les « modos de acción » évoqués : *estar* avec le gérondif pour la durativité, *traer* et le « participe passé » pour la dinamicité, *ir* dans sa construction avec la préposition *a* et l'infinitif pour la télélicité<sup>110</sup>, *ir* également, cette fois accompagné du gérondif pour la gradualité, et enfin *volver a* suivi de l'infinitif pour l'itérativité.

C'est considérer que ces verbes ne sont pas *toujours* porteurs de ces valeurs, ce qui n'est pas sûr, et de cette gêne face à la réalité des signifiés surgit le besoin de faire appel à cette idée de « *valor lexical original* », sans expliquer comment on peut justifier la coexistence de plusieurs valeurs.

Parler d'aspect n'est guère plus satisfaisant, car c'est encore une fois faire se chevaucher plusieurs niveaux d'analyse. Bien entendu, certains verbes portent en eux, dans leur signifié, la marque de l'achèvement, d'autres pas, selon que leur lexicogène déclare des bornes ou non. Il est facile de prétendre d'un énoncé tel que « *empezó haciendo* » qu'il véhicule l'idée d'inaccompli, et inversement, de « *acabó haciendo* » qu'il déclare un événement « *concluso* », qui parvient à son terme...

Les auxiliaires aspectuels sont, pour José María Jiménez Cano, des auxiliaires distincts des auxiliaires modaux ou des auxiliaires temporels :

Los verbos auxiliares se clasifican generalmente de acuerdo con la naturaleza de las modificaciones que llevan a cabo en los conceptos verbales. Mientras los auxiliares modales (*deber, poder, haber de*, etc.) expresan la interpretación o estado mental del hablante y los auxiliares temporales (*ir a, haber de, acabar de*, etc.) expresan el tiempo de la acción, los auxiliares de aspecto expresan alguna parte o aspecto de la acción. Y pueden reflejar gran variedad de calificaciones del verbo principal: pueden cargar el acento sobre la iniciación de la acción [...], el fin de la acción [...], la repetición habitual [...], la progresión [...]<sup>111</sup>

A l'instar de Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche que nous citons un peu plus haut, José María Jiménez Cano attribue une valeur aspectuelle à des formes verbales qui portent cette valeur sans doute ailleurs que dans des périphrases. Ils ne peuvent donc pas être qualifiés d'auxiliaires.

<sup>109</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 567.

<sup>110</sup> « En linguistique, la **télélicité** (du grec τέλος, la fin) est la propriété d'un verbe ou d'un syntagme verbal qui présente une action ou un événement comme menés à leur terme en un sens ou un autre. Un verbe ou syntagme verbal possédant cette propriété est dit **télique**, alors que s'il présente l'action ou l'événement comme non achevés il est dit **atélique**. » in <http://fr.wikipedia.org/wiki/Télélicité>

<sup>111</sup> Charles E. Kany, *Sintaxis Hispanoamericana*, versión española de Martín Blanco Álvarez, Madrid, Gredos, 1969, p. 239.

Dans le cas où l'on accepterait cette valeur aspectuelle, il faudrait redéfinir la notion même d'aspect. Car on pourrait alors la situer à plusieurs niveaux : tout d'abord au niveau lexical, comme le suggèrent ces auteurs, puis au niveau modal et temporel (modes actuels ou inactuels ; imparfait ou présent comme expression de l'inaccompli face au prétérit par exemple). Enfin il ne faudrait pas oublier la morphologie temporelle du verbe principal, dans laquelle on peut lire une valeur aspectuelle (inaccompli du gérondif, et éventuellement de l'infinitif – « temps » du potentiel, temps à venir –, ou accompli des formes participiales).

On peut douter qu'il y ait « *morfologización de la sintaxis* » :

[...] cada palabra se identifica con una función sintáctica, produciéndose una identificación entre clase de palabra, función sintáctica y complemento. El resultado es una casi completa **morfologización de la sintaxis**,<sup>112</sup>

... car il faudrait qu'il y ait identification entre le mot et sa fonction. Or comme le dit Jiménez Cano lui-même :

La concepción de las clases de palabras como *partes orationis* supone la asignación estable (casi identificación) de unas determinadas funciones sintácticas con unas determinadas clases de palabras; v. gr.: S-Sustantivo<sup>113</sup>

Rien de tel ne se produit avec le verbe *ir*, pas plus qu'avec la plupart des verbes considérés comme auxiliaires, puisque leur fonction ne se limite pas à celle d'un support morphologique devant une forme non personnelle, mais qu'ils peuvent également fonctionner seuls. La dépendance n'est donc pas un critère approprié et on ne peut pas même parler de liberté conditionnée.

Emilio Alarcos Llorach fait d'ailleurs remarquer que la dépendance du gérondif avec le verbe sous forme personnelle est toute relative :

Tampoco el gerundio, en función de atributo o de adyacente circunstancial (§ 203-205), pierde del todo su independencia por muy soldado que esté con el verbo personal. Por ello, uno y otro pueden ser eludidos como el adjetivo en la función de atributo: en *Lo está*, el referente pronominal *lo* es sustituto del adjetivo en *Está caliente*, del gerundio en *Está ardiendo* y del participio en *Está quemado*. Pero por lo común el gerundio parece modificar con su presencia el sentido habitual de ciertos verbos y no puede afirmarse que funcione como atributo: en *Anda diciendo tonterías*, *Iba acabando la tarea*, *Venía quejándose de sus achaques*, *Seguimos pensando lo mismo*, el conjunto de auxiliar y gerundio añade a la noción léxica de este un sentido de duración o continuidad.<sup>114</sup>

En résumé, comme le fait remarquer Michel Launay :

---

<sup>112</sup> José María Jiménez Cano, *Acercamiento a las unidades sintácticas...*, *op. cit.*

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, *op. cit.*, § 319, p. 264.

En montrant que la distinction syntagme périphrastique/syntagme non-périphrastique n'est pas morphologiquement marquée [...] c'est l'existence même de la catégorie linguistique à laquelle est censé s'appliquer ce terme [d'auxiliaire] qui est en cause.<sup>115</sup>

Car tel est le constat : aucune marque morphologique ne distingue un « syntagme périphrastique », pour reprendre la formulation de Launay, d'un syntagme composite considéré comme « non-périphrastique ». Rien, dans leur morphologie, ne permet de les distinguer, et le seul critère auquel il est fait appel est un critère lexical, qui repose lui-même sur un processus hautement contestable et dans le cas de *ir*, non-attesté, celui de la dématérialisation. Or, en retour, la dématérialisation est attribuée à la capacité à entrer dans des périphrases. Une circularité conceptuelle qui se nourrit elle-même afin de justifier l'existence d'une catégorie inexistante.

Jiménez Cano propose néanmoins le recours à un niveau intermédiaire, un niveau qui ressemble fort à ce que nous avons appelé compétence linguistique et qu'il définit lui-même comme « *una unidad intermedia entre palabra y oración* »<sup>116</sup>. Pour lui :

La palabra [...] no puede seguir considerándose como *pars orationis*. La unidad intermedia es unidad sintáctica con estructura interna (formal) específica, exclusiva y tipologizable. [...] se sitúa en el nivel que hemos llamado émico macromolecular.<sup>117</sup>

Il distingue la « *ubicación molecular (morfológica)* », et « *macromolecular (más sintáctica)* »<sup>118</sup>. Une distinction qui, comme la compétence linguistique, évite de faire entrer en Langue – dans les signifiés eux-mêmes – l'ensemble du fonctionnement syntaxique.

Observons un instant ce qui se passe dans le cas particulier de la combinatoire *ir* + gérondif. La langue espagnole établit un parcours expressif particulier : associer un verbe tel que *ir* à une forme gérondive lui paraît apporter une expressivité supplémentaire dont l'emploi de la forme verbale « simple » est dépourvue. Ce parcours expressif (les « *matices* » qu'évoquent d'aucuns), réalisé au travers d'une combinatoire récurrente – sans que l'on puisse véritablement parler de figement –, celle de *ir*+ gérondif, prend dans les grammaires le nom de périphrases verbales ou de syntagmes :

Cuando un verbo forma parte de determinadas perífrasis o sintagmas fijos que pueden afectar a todas las formas de su conjugación, se producen en el significado del verbo *ciertos matices* o alteraciones expresivas. Damos a estos sintagmas el nombre de *perífrasis verbales*.<sup>119</sup>

---

<sup>115</sup> Michel Launay, *Recherches sur l'auxiliarité (le verbe, l'auxiliaire et la phrase en espagnol actuel)*, Paris IV (Thèse de doctorat d'État dactylographiée, sous la direction de Maurice Molho), 1980, p. 53.

<sup>116</sup> José María Jiménez Cano, *Acercamiento a las unidades sintácticas...*, *op. cit.*

<sup>117</sup> *Ibid.*

<sup>118</sup> *Ibid.*

<sup>119</sup> Real Academia Española, *Esbozo*, *op. cit.*, § 3. 12.

Las **perífrasis verbales** consisten en un conjunto de palabras que sustituyen las formas ordinarias del verbo. Se emplean para expresar diferentes matices de la acción verbal.<sup>120</sup>

Les périphrases en question sont formées d' « auxiliaires » (« *verboides* ») ou de « semi-auxiliaires » et d'une forme non personnelle ou quasi-nominale :

On appelle ici *périphrase verbale* une forme constituée d'un verbe dit *semi-auxiliaire*, suivi d'un infinitif, d'un gérondif ou d'un participe passé.<sup>121</sup>

Ou dans les termes d'Andrés Bello, de « *derivados verbales* » :

Llamo *derivados verbales* ciertas especies de nombres y de adverbios que se derivan inmediatamente de algún verbo y que le imitan en el modo de construirse con otras palabras. No hay más derivados verbales que el *infinitivo*, el *participio* y el *gerundio*.

El *gerundio* es un derivado verbal que hace el oficio de adverbio, y termina en *ando*, *endo* [...] <sup>122</sup>

Des périphrases dans lesquelles donc, seul le premier terme porte les marques temporelles et personnelles, comme le dit Emilio Alarcos Llorach :

Constan [las perífrasis verbales] de un primer componente, una forma verbal con morfema de *persona*, y un segundo componente que ha de ser uno de los derivados verbales, infinitivo, gerundio o participio.<sup>123</sup>

...en accord avec la Real Academia :

Las perífrasis usuales en español son numerosas, y consisten en el empleo de un verbo auxiliar *conjugado* seguido de infinitivo, gerundio o participio.<sup>124</sup>

Tant et si bien que certains auteurs considèrent ces combinatoires comme des paradigmes à part entière, des « conjugaisons périphrastiques » :

**Conjugaciones perifrásticas.** pasiva, voces. Todas ellas [estas voces] tienen en común la formación mediante un verbo auxiliar con un participio, un gerundio y principalmente un infinitivo. [...] Estas conjugaciones, que Lenz llama voces perifrásticas y que según otros deberían llamarse frases verbales (pues así se evitan equívocos con la denominación de *conjugaciones perifrásticas*, que se aplica también a los tiempos compuestos), se pueden dividir en tres grupos, según el verboide (infinitivo, gerundio o participio) que acompañe al verbo auxiliar.<sup>125</sup>

<sup>120</sup> Xabier Osarte Garayoa, *Comentarios sobre la lengua castellana*, Barcelona, Edunsa, 1995.

<sup>121</sup> Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, op. cit., p. 285.

<sup>122</sup> Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., § 442, p. 442.

<sup>123</sup> Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, op. cit., § 314. Voir également Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición...*, op. cit., p. 263.

<sup>124</sup> Real Academia Española, *Esbozo...*, op. cit., § 3. 12. 1b.

<sup>125</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

Les grammairiens voient dans la possibilité de ces trois constructions un outil permettant de couvrir toutes les périodes temporelles (en accord avec la vision tripartite du temps des langues indo-européennes), le passé – à l'aide du participe –, le présent – avec le gérondif –, et le futur – dans la combinatoire avec l'infinitif :

En general, cuando el verboide es *infinitivo*, la acción tiene carácter progresivo; cuando es *gerundio*, lo tiene durativo, y cuando es *participio*, lo tiene perfectivo. La primera tiene, en general, relación con el futuro; la segunda, con el presente, y la tercera, con el pasado.<sup>126</sup>

Ces combinaisons forment une unité nucléaire, un « núcleo oracional (que) puede consistir en una combinación de unidades que funciona en conjunto como lo hace un solo verbo<sup>127</sup> ». La *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* partage ce point de vue :

Una perífrasis verbal es la unión de dos o más verbos que constituye un solo 'núcleo' del predicado.<sup>128</sup>

...ainsi que Xabier Osarte Garayoa :

[Las perífrasis verbales] Están compuestas por un **verbo en forma personal**, que funciona como auxiliar en el sistema verbal, y por un **infinitivo, participio o gerundio**, que funcionan como núcleos del sintagma verbal. Ambos verbos confieren a la perífrasis una **significación unitaria** y funcionan como **núcleo** del predicado verbal.<sup>129</sup>

...qui d'ailleurs distingue plusieurs types de périphrases :

- a) **Perífrasis modales**: Estas perífrasis informan sobre la actitud del hablante ante la acción verbal [haber, deber...]
- b) **Perífrasis aspectuales**: Estas perífrasis se emplean para informar sobre el desarrollo de la acción verbal.
- c) **Perífrasis de carácter ingresivo**: El hablante presenta la acción a punto de iniciarse. Las estructuras más frecuentes son: **ir a** e **infinitivo**.
- d) **Perífrasis de carácter durativo**: El hablante presenta la acción en su desarrollo.<sup>130</sup>

Étrangement, *ir* + gérondif ne figure pas dans la dernière catégorie, ce qui pose la question de la validité d'une telle classification.

Mais s'il est vrai que certains verbes peuvent entrer en construction directe avec l'infinitif, d'autres recourent à une préposition (*a*, *de*) ou à une conjonction (*que*), en somme, à des relateurs, des intermédiaires, ce qui place ces combinaisons sur un autre plan :

---

<sup>126</sup> *Ibid*, p. 328.

<sup>127</sup> Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, *op. cit.*, p. 259.

<sup>128</sup> Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, *op. cit.*, § 51.1.

<sup>129</sup> Xabier Osarte Garayoa, *Comentarios sobre la lengua castellana*, *op. cit.*

<sup>130</sup> *Ibid*.

1° Conjugación progresiva: Se construye con un auxiliar con *a, de o que* y un infinitivo.<sup>131</sup>

*Amando*, en su calidad de participio activo, *sirve* en segundo lugar para formar tiempos compuestos en unión de un verbo que accidentalmente tome carácter de auxiliar, cuales son *estar, andar, venir* y algunos otros; combinaciones en que, quedándole al verbo sólo una *significación genérica* y asumiéndola específica el participio, se forma de los dos una serie de tiempos compuestos en que el *participio hace el principal papel*, y que por esta razón puede considerarse como una rama de la conjugación del verbo del que sale el participio; así *yo estoy pensando*, más denota la idea de *pensar* que la de *estar* [...]<sup>132</sup>

Pourtant, nier l'apport de signification du verbe « auxiliaire », c'est nier qu'il porte une information qui lui est propre, et on peut se demander alors quel besoin la langue éprouve d'y avoir recours.

Il s'agit simplement de deux opérations concomitantes et compatibles, dont l'une est porteuse d'une information si abstraite qu'elle semble s'effacer devant la survenance simultanée d'un autre procès, sémantiquement plus fourni, toutes deux ne posant pas de problème de compatibilité. Il y a cependant bien deux opérations puisque deux verbes il y a, et dans nos langues, nul besoin de faire porter aux deux verbes les marques modales, temporelles, et personnelles. Pour reprendre une formulation que Gustave Guillaume utilisait en un autre contexte<sup>133</sup>, ces deux opérations sont *isochrones* :

[...] l'événement auquel il se réfère appartient nécessairement à la même époque que l'événement principal.<sup>134</sup>

Puisqu'aucune marque morphologique ne permet de justifier le concept de périphrase, observons ce qui se produit fonctionnellement. Pour cela, nous passerons en revue les tests dont les grammairiens se servent pour identifier de façon « formelle » les périphrases et les distinguer des tournures « non-périphrastiques ».

## Les procédures d'identification à l'épreuve

Si elles s'avèrent opératives, ces procédures pourraient justifier l'existence discursive des périphrases, ou tout au moins d'un certain degré de cohésion entre les différents termes de la combinatoire. Dans le cas contraire, il faudra admettre que le lien cohésif est totalement subjectif, et que seule la compétence linguistique des interlocuteurs permet d'expliquer la possibilité combinatoire du verbe *ir* avec d'autres éléments.

<sup>131</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

<sup>132</sup> Rufino José Cuervo, in Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., n. 72, p. 441.

<sup>133</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », op. cit., p. 77.

<sup>134</sup> Voir sur la question de la personne Chrystelle Fortineau, *Le gérondif espagnol. Éléments de syntaxe et de sémantique*, Paris IV (Thèse de doctorat dactylographiée, sous la direction de Jean-Claude Chevalier), Décembre 1997, p. 342.

L'observation de ce qui se produit à chaque instant de la production phrastique – une démarche analogue à la chronosyntaxe d'Yves Macchi – permettra également de déterminer si ces effets sont du domaine de la Langue, du Discours, ou tout simplement le résultat d'une vision d'ensemble et d'une renégociation sémantique permanente, d'un va-et-vient entre anticipation et remémoration.

D'après Marina Fernández Lagunilla et Alberto Anula Rebollo :

Existen pruebas sintácticas que permiten medir la condición de auxiliar de un verbo y consecuentemente el grado de fusión entre los dos tipos de verbos señalados.<sup>135</sup>

Montserrat Veyrat Rigat, quant à elle, parle de « pruebas » ou de « tests », sans préciser ce dont il s'agit :

Las pruebas o tests que se aplican a los verbos para determinar su carácter pleno o auxiliar han sido establecidas a partir de la observación de su comportamiento sintáctico y/o semántico.<sup>136</sup>

L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit de savoir si ces combinatoires fonctionnent réellement comme des unités discursives.

Observons que Rafael Lapesa pose la question de la validité de ces procédures :

Los criterios funcionales para delimitar perífrasis tampoco están muy claros. Algunos lingüistas han sentido la necesidad de comprobar, por ejemplo con procedimientos de conmutación, si una suma de dos verbos constituye una perífrasis o no. Así se llega a la definición que da Gómez Torrego: “perífrasis verbal es la unión de una forma verbal auxiliar con otra que no lo es, de modo que constituyan ambas una unidad semántico-sintáctica capaz de funcionar en la oración como núcleo verbal”. En esta definición se exige que el elemento auxiliado sea un infinitivo, un gerundio o un participio. Ello dejaría fuera una perífrasis muy abundante, sobre todo en la lengua coloquial, originada ya en el latín vulgar: *va y dice, fue y dijo*.<sup>137</sup>

Il nous faudra, à plusieurs reprises, imaginer ce que l'on peut ou ne peut dire pour comprendre la raison de ces possibilités ou impossibilités discursives, et savoir si la catégorisation dont elles font l'objet se justifie ou non.

Nous allons donc *analyser* chacune des ces procédures : la commutation, le support commun, l'interrogation, la pronominalisation, le complément, la négation, l'interpolation et, enfin, l'inversion.

<sup>135</sup> Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición...*, op. cit., p. 263.

<sup>136</sup> Montserrat Veyrat Rigat, « La categoría “verbo”... », op. cit. L'auteur renvoie à Fontanella de Weinberg (1970).

<sup>137</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 879.

### Commutation, substitution, permutation

La commutation ou substitution est l'un des procédés utilisés le plus fréquemment pour déterminer la nature périphrastique ou non périphrastique des combinatoires (avec gérondif, « participe passé » ou avec infinitif précédé d'une préposition). Il s'agit cependant d'un procédé fort discutable, puisque « dire autrement, c'est dire autre chose », comme le fait remarquer Ramón Trujillo :

Con criterios “externos”, como los que hemos venido viendo, puede pensarse efectivamente que *se* es “necesario” en *se levanta* y “superfluo” en *se va* o en *se mueve*, si se ignora el hecho esencial y evidente de que aunque *va* y *muere* puedan ocasionalmente referirse a los mismos acontecimientos, **no significarán nunca lo mismo** [...] El hecho, por ejemplo, de que se diga tanto *el abuelo murió* como *el abuelo se murió*, para describir el mismo acontecimiento, no quiere decir que signifiquen lo mismo [...] **usar sinónicamente dos expresiones no significa que sean iguales, sino que son iguales las situaciones a que las referimos.**<sup>138</sup>

Le *Manual de fraseología española* recourt à la substitution (*tertium comparationis*) et à l'« élimination (o adición) »<sup>139</sup> d'éléments de la combinatoire. La possibilité d'éliminer un élément constituerait une preuve que cet élément n'est pas indispensable et peut donc être qualifié de simple auxiliaire sans teneur sémantique. Pourtant, substituer *estar haciendo* à *ir haciendo* et les prétendre équivalents, ou affirmer que *ir haciendo* est une simple variante de *hacer* revient à nier la spécificité des signifiés mis en œuvre. Si certaines substitutions sont syntaxiquement possibles, aucune structure ou combinatoire n'est sémantiquement équivalente à une autre.

Leonardo Gómez Torrego propose différentes procédures d'identification (commutation et permutation), établissant, dans le cas de la commutation, des équivalences entre différentes propositions de nature pourtant différente :

Conmutaciones : vas a trabajar/vas al trabajo  
Permutaciones : vas a trabajar al taller, vas al taller a trabajar. Vas a marcharte a la plaza, \*vas a la plaza a marcharte<sup>140</sup>

La commutation *vas a trabajar/vas al trabajo* pose un premier problème : *el trabajo* est perçu ici comme le lieu où l'on travaille, donc équivalent approximatif de *trabajar*. Or si dans cet exemple la commutation semble fonctionner, il suffit de changer *trabajar* et *trabajo* par une autre paire verbe-substantif pour apercevoir les limites de ce procédé : *vas a soñar/\*vas al sueño, vas a beber/\*vas a la bebida* rendent évidentes ces limites. Rien n'a changé du côté de *ir* et de la construction syntaxique, et pourtant, les énoncés impliquant un substantif, en plus de ne pas pouvoir commuter avec la « périphrase » comprenant l'infinitif, sont irrecevables. Une procédure qui n'est

<sup>138</sup> C'est nous qui soulignons. Ramón Trujillo, *Introducción a la semántica española*, Madrid, Arco Libros, 1988, p. 224.

<sup>139</sup> *Manual de fraseología española*, op. cit., p. 53.

<sup>140</sup> Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de IR A + INFINITIVO », op. cit., p. 311-312.

opérateur que dans certains cas ne permet pas de valider ou d'invalider la catégorisation périphrastique. Rafael Lapesa évoque d'ailleurs la limite de cette procédure :

Perífrasis verbal se supone, pues, la combinación de dos verbos, uno fijo y otro variable. [...] Habría que ver también la posibilidad de que el infinitivo pueda sustituirse por un demostrativo o indefinitivo neutro, o por un sustantivo de significación semejante: “voy a comer” no es igual que “voy a la comida”, aunque sí podría sustituirse por “voy a eso”.<sup>141</sup>

Remarquons également que, dans le cas des permutations, « *\*vas a la plaza a marcharte* » est une séquence bancale, car elle ne permet pas de se représenter une situation dans la réalité. Déclarer *vas a la plaza* puis *a marcharte*, c'est dire que le sujet se déplace en direction de *la plaza* d'où il repart de nouveau, et c'est cela qui rend l'énoncé redondant et bancal, et non une quelconque cohésion brisée entre *vas* et *a marcharte*.

De plus, dans *vas a marcharte a la plaza, te* établit un lien avec *vas* puisque tous deux renvoient à une deuxième personne ; or si le pronom réfléchi lié par enclise à l'infinitif est également lié au verbe à la deuxième personne, il s'en suit une impression de cohésion forte.

Il suffit de choisir un autre verbe que *marchar(se)*, tel que *comer* ou *divertir(se)*, pour que les énoncés ne posent plus de problème de permutation : « *vas a comer a la plaza* » et « *vas a la plaza a comer* » semblent équivalents, et la présence d'un pronom n'y change pas grand-chose : « *vas a divertirte a la plaza* » et « *vas a la plaza a divertirte* » offrent la représentation d'un même événement. Au terme de la phrase, les mêmes éléments nous ont été livrés, et la différence ne sera que minime. On le voit donc, les permutations ne constituent pas une procédure opératoire, et ne permettent pas de distinguer toujours les tournures périphrastiques des simples combinatoires.

Soit l'énoncé suivant :

No sólo **iba** a clase puntualísimo y cargado de apuntes, sino que se ponía en la grada primera para mirar al profesor con cara de aprovechamiento, sin quitarle ojo, cual si fuera una novia, y aprobar con cabezadas la explicación, como diciendo: “yo también me sé eso y algo más”.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 105.

Si Galdós avait par exemple écrit « *No sólo iba puntualísimo a clase, y cargado de apuntes* », l'effet global aurait été sensiblement le même, mais l'accent aurait davantage porté sur la ponctualité du personnage que sur sa destination.

Une première procédure, donc, qui ne nous semble pas opératoire.

Un autre procédé que la commutation est souvent évoqué : il s'agit de l'identité des « sujets » relatifs à chacun des termes de la périphrase.

---

<sup>141</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 880.

### Le support commun

Plutôt que de sujet, nous parlerons ici de support, le terme de sujet étant trop ambigu puisque dans le savoir commun il peut renvoyer soit à l'« agent », soit au sujet grammatical et qu'il n'y a pas toujours identité entre ceux-ci. Par support nous entendons donc le socle de prédication.

D'après Chrystelle Fortineau, dans une périphrase :

[...] les supports des deux formes verbales (SUP<sub>G</sub> et SUP<sub>VP</sub>) sont nécessairement coréférentiels<sup>142</sup>.

Ce qui différencie ces combinatoires d'autres combinatoires, comme l'affirme Antonio Narbona Jiménez :

La dualidad predicativa resulta asimismo clara con los verbos de mandato y prohibición [...] no es posible la correferencialidad de sujetos [...] hay casos en los que el significado del verbo principal se encuentra condicionado por el modo seleccionado por el hablante (*dijo que venías / vinieras hoy*) [...].<sup>143</sup>

Cependant il s'agit de deux cas de figure bien distincts, car l'impossibilité d'une co-référentialité est imposée par la nature même des verbes évoquée par le grammairien : dire, ordonner ou défendre implique toujours une personne différente de celui qui produit le dire, l'ordre ou la défense. Cela implique également une construction indirecte imposée par la nature « dative » de l'acte de parole. Rien de tel ne se produit dans le cas de *ir* dont l'opération décrite est concomitante de celle dite par le gérondif ; la co-référentialité suffit d'ailleurs à expliquer la cohésion, sans que l'on ait à avoir recours à quelque dématérialisation ou auxiliaire que ce soit.

En los casos de auxiliarización es el verbo en infinitivo el que *selecciona* el sujeto; mientras que en los casos de no auxiliarización de "ir", es este verbo el que impone las restricciones selectivas.<sup>144</sup>

Ainsi, si les deux formes verbales sélectionnent le même argument, ce qui est le cas entre *ir* et la forme qui suit, ou plus largement, entre tout verbe servant de support à une forme quasi-nominale et celle-ci, la **sensation** d'unité n'en est qu'accentuée. Il faut préciser que les « *restricciones selectivas* » attribuées à *ir* ne reflètent aucune réalité, puisque *ir* peut se combiner à toute sorte de verbes, et n'impose justement aucune restriction à cet égard.

Dans les énoncés suivants, les deux verbes – et ils sont parfois même trois – partagent le même support de prédication :

---

<sup>142</sup> Chrystelle Fortineau, *Le gérondif espagnol*, op. cit., p. 196. Les abréviations SUP<sub>G</sub> et SUP<sub>VP</sub> correspondent respectivement au support du gérondif et à celui du verbe dit principal.

<sup>143</sup> Antonio Narbona Jiménez, *Sintaxis española*, op. cit., p. 86.

<sup>144</sup> Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de IR A + INFINITIVO », op. cit., p. 311.

[...] cuando Rovira y yo ya **íbamos** llegando a la pensión, se nos apareció el policía [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 196.

Lo que nos propuso Cortázar fue una magna obra de arquitectura, en donde uno puede **ir** poniendo los cuartos conforme a sus necesidades y su gusto estético.

René Avilés Fabila, *Sobre Cortázar*.

Al propio tiempo arramblaban por los espéndidos pañuelos de Manila, que habían **ido** descendiendo hasta las gitanas.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 151.

Dans le premier énoncé, *Rovira y yo* sont support à la fois de *ir*, qui porte la désinence, et de *llegar* ; *uno* est le support de *poder*, de *ir* et de *poner*, et enfin « *los pañuelos de Manila* » de *ir* et de *descender*. C'est à ce facteur, à la possibilité de co-référentialité, qu'il faut attribuer l'impression de cohésion.

Le support peut d'ailleurs se trouver postposé au verbe sans pour autant remettre en question la possibilité de co-référentialité :

Los caminos están embaldosados de hierro, y por allí encima **van** los coches echando demonios.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 131.

Il suffit donc que le socle de prédication soit partagé par les deux verbes mis en œuvre dans la phrase pour que l'impression de cohésion se fasse sentir.

Il nous faut maintenant voir la portée d'une autre procédure, celle de l'interrogation.

### L'interrogation

Les grammairiens voient en l'interrogation la possibilité d'identifier les périphrases et de les distinguer des tournures non périphrastiques, conférant par conséquent un statut linguistique à la mise en question des énoncés.

Prenons pour exemple Emilio Alarcos Llorach qui déclare :

[...] en *Anda diciendo tonterías, Iba acabando la tarea, Venía quejándose de sus achaques, Seguimos pensando lo mismo*, el conjunto de auxiliar y gerundio añade a la noción léxica de éste un sentido de duración o continuidad. Por otra parte, tales oraciones no podrían ser respuestas a preguntas que inquiriesen por un atributo o adyacente circunstancial, tal como sucede en *¿Cómo anda? –Ando regular; ¿Cómo iba? –Iba tranquilo; ¿Cómo viene? –Viene deprisa; ¿Cómo seguís? –Seguimos así*. Sí contestarían a formulaciones en que se mantuviese el

esquema de *verbo* + *gerundio* esto es, ¿*Qué andas haciendo?* ¿*Qué iba haciendo?* ¿*Qué viene haciendo?* ¿*Qué seguís haciendo?*<sup>145</sup>

Il est vrai que la question acceptant les premiers énoncés proposés par Emilio Alarcos Llorach (« *Anda diciendo tonterías* », etc.) doit contenir les deux éléments de la combinatoire. Mais cela ne fait que confirmer que le gérondif n'est pas un élément auxilié par le « premier » verbe, qui n'est donc pas un élément décoratif, simple expression d'une nuance. Le gérondif n'est pas une modalité ou un attribut du verbe « principal » comme dans les exemples proposés ensuite par le grammairien (« *Ando regular* », etc.), et c'est pour cela que l'on ne peut énoncer la question au moyen de ¿*cómo* ? ; à l'inverse, les verbes supports du gérondif pourraient apparaître comme une modalité de cette opération, *va caminando* pourrait appeler une question telle que ¿*cómo camina* ?, mais ne pourrait pas en être à son tour la réponse. Il faudrait passer par une explicitation du type *camina de forma continua*, et la chose se compliquerait si l'on utilisait *andar* plutôt que *ir*.

Il faut également souligner que pour la question « ¿*Cómo andas* ? », on peut imaginer deux réponses : l'une qui se situerait dans la sphère du mode (« (*ando regular*) », l'autre dans celle de la motricité, variante spatiale de la modalité (« (*ando mal (porque voy cojo)* »). L'interrogation ne permet donc pas de distinguer ce que l'on tendrait à distinguer les « périphrases » (si l'on envisage ce concept comme l'expression syntaxique du domaine de la modalité) des combinatoires simples (qui se situeraient dans un domaine plus spatial).

Toutes ces procédures sont donc, on le voit, éminemment artificielles et ne permettent de parvenir à aucune conclusion satisfaisante. Nous allons cependant revenir sur certains aspects des propos de l'auteur en abordant la question du complément.

### Le complément

Pour Michel Launay, serait auxiliaire le verbe qui, dans une combinatoire, aurait perdu la possibilité de régir un complément<sup>146</sup>. Le complément serait alors incident à l'ensemble de la combinatoire.

Pourtant dans l'énoncé suivant, où l'on pourrait aisément percevoir un lien cohésif entre *voy* et *a trincar*, sans même intervertir l'ordre des mots, le complément locatif dépend bien de *ir* :

Yo me **voy** al aeropuerto a trincar a la chica.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 148.

Après avoir déclaré l'existence d'une personne de premier rang (*yo*) affectée d'une réflexivité (*me*), celle-ci devient gène et site<sup>147</sup> d'une opération (*voy*) comme

<sup>145</sup> Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, op. cit., § 319, p. 264-265.

<sup>146</sup> Michel Launay, *Recherches sur l'auxiliarité (le verbe, l'auxiliaire et la phrase en espagnol actuel)*, Paris IV (Thèse de doctorat d'État dactylographiée, sous la direction de Maurice Molho), 1980, p. 102.

l'indique la terminaison verbale. Une opération habituellement perçue comme un mouvement, mais que nous qualifierons pour l'instant de dynamisme reconduit. Ce dynamisme reconduit d'un être de premier rang trouve pour destination un lieu (*aeropuerto*) auquel elle est liée par une préposition (*a*) ; c'est alors que se lie un autre élément, verbal cette fois, incident à tout ce qui précède (*trincar*) et pour terminer la complémentation, le destinataire de cette opération (*la chica*).

Que l'on modifie l'ordre, bien que les éléments soient les mêmes et leurs signifiants inchangés, et l'on percevra davantage en *voy* son aspect temporel, qui était pourtant également présent dans la première possibilité. Il faut préciser qu'en cas de permutation, si le complément locatif peut aisément se déplacer en fin de phrase, le complément de *trincar* ne peut, lui, s'éloigner de son support verbal<sup>148</sup>.

De plus, *ir* étant un verbe intransitif, les compléments d'objet (compléments « accusatifs » ou « datifs », compléments d'objet ou d'attribution) se rapportent tout naturellement au verbe qui les accompagne dans la combinatoire.

L'opérativité de cette procédure est donc toute relative, et ne permet pas non plus de distinguer les « périphrases » des énoncés non périphrastiques.

Il nous faut maintenant évoquer l'une des procédures dont il est le plus souvent question : la pronominalisation.

### **La pronominalisation**

La pronominalisation – et en particulier l'antéposition du pronom<sup>149</sup> – est, d'après la tradition, un autre des indices qui permet de reconnaître une périphrase.

Prudent dans la catégorisation du verbe comme auxiliaire (« *el supuesto verbo auxiliado* »), Rafael Lapesa décrit cette procédure de la façon suivante :

Otro procedimiento para identificar perífrasis es la posibilidad o no de que en la respuesta a una pregunta el supuesto verbo auxiliado pueda pronominalizarse o no.<sup>150</sup>

Il illustre cette procédure par la possibilité de répondre à *quieres hacerlo* par *quiero*, et l'impossibilité de répondre *\*lo quiero*, ce qui est naturel puisque le pronom est complément de *hacer*.

<sup>147</sup> Jean-Claude Chevalier distingue dans l'opération le *gène* qui génère l'opération, du *site* auquel s'applique.

<sup>148</sup> Il est fort probable que dans ce cas-là, la préposition choisie soit *en* : « *yo me voy a trincar a la chica en el aeropuerto* ».

<sup>149</sup> Sur les 142 énoncés qu'il propose, Michel Bénaben relève 106 proclises contre 36 enclises (*in Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys, 1993, p. 109). Jean-Marc Bedel, Jean Bouzet, Jean Coste et Augustin Redondo et enfin Michel Launay remarquent aussi cette tendance.

<sup>150</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, *op. cit.*, p. 880.

Leonardo Gómez Torrego analyse plus particulièrement le cas de *ir* :

Con los verbos *ir* y *venir* no gramaticalizados (¿no auxiliares?) seguidos de infinitivo, también se admiten la anteposición y posposición de clíticos, aunque la configuración perifrástica de la construcción sea discutible. Ejemplos:

[...] Fue a decírselo a su padre a la iglesia/Se lo fue a decir a su padre a la iglesia

Convieni, no obstante, puntualizar que cuando aparece la anteposición, los verbos *ir* y *venir* no admiten entre ellos y el infinitivo ningún complemento circunstancial que pudieran regir.

\*Se lo fue a la iglesia a decir a su padre. (frente a Fue...)

Esto parece demostrar que existen casos perifrásticos o semi-perifrásticos con *ir* y *venir* como auxiliares no gramaticalizados. Dicho de otro manera : cuando a los verbos *ir* y *venir* delante de infinitivo les preceden los clíticos, debe hablarse de perífrasis verbales al margen de si están o no gramaticalizados, obsérvese, al hilo de esta afirmación, la ambigüedad del ejemplo siguiente : Se lo fue a contar a la policía en el peor momento.

Esta oración puede significar :

a) Se lo contó a la policía (se destaca el valor de inoportunidad). Valor gramaticalizado de *ir*.

b) Fue a la policía a contárselo. Valor no gramaticalizado.

Tanto en a) como en b), se trata de una perífrasis verbal tal y como demuestra la anteposición de los clíticos.<sup>151</sup>

Il faut bien préciser que ce sont les mêmes éléments qui sont mis en œuvre dans un ordre différent. Chacun d'entre eux livrera une information qui lui est propre, et la variabilité de leur position entraînera bien entendu des conséquences différentes.

Ainsi dans les énoncés proposés (*fue a decírselo / se lo fue a decir*), commencer par la forme verbale *fue*, c'est déclarer l'existence d'un être de troisième rang ; commencer par le pronom *se*, c'est déclarer d'emblée à la fois l'existence d'un être (bénéficiaire ou réflexif), et d'une opération qui va s'appliquer à cet être, dont on ne sait encore s'il va en être le support. La perspective est quelque peu différente, bien qu'au terme de la combinatoire toutes les informations soient livrées (opérations dont le support est un être de troisième rang, être sur lequel s'applique l'une de ces opérations, destinataire et lieu).

Prenons maintenant l'énoncé irrecevable et identifié comme tel par notre auteur. Lorsque l'on découvre l'énoncé « *\*se lo fue a la iglesia a decir a su padre* » on sait, dès la survenance de *lo*, que ce pronom de rappel mémoriel va exiger un verbe l'acceptant, c'est-à-dire, acceptant un complément direct. Or lorsque *fue* apparaît, il ne satisfait pas ces conditions. Le pronom est anaphorique par essence, et son apparition renvoie à un élément déjà déclaré ou à déclarer. En l'absence de contexte, et **en ouverture** de phrase, comme dans l'exemple employé par Leonardo Gómez Torrego, nous attendons de découvrir au plus vite l'**incidence** du pronom, et le complément circonstanciel ne satisfait pas les contraintes imposées par *lo* (qui apparaît forcément comme complément de *decir*) ; la phrase ne fait pas sens. Au contraire, poser le verbe *decir* comme support immédiat des deux pronoms qui s'y rapportent (enclise : *fue a decírselo a su padre*) est

---

<sup>151</sup> Leonardo Gómez Torrego, *Manual de Español Correcto*, Madrid, Arco Libros, 5a ed. [1989] 1994.

la seule solution possible, sans quoi *lo* reste en attente d'un support verbal adéquat qui n'arrive que trop tard. De plus, dans « *(se lo) fue a la iglesia* » le complément locatif se rapporte tout naturellement à la forme *fue*.

Remarquons que « *\*lo fue a la iglesia* » ne serait à cet égard pas plus recevable, en raison du fonctionnement et des exigences **positionnelles** du pronom, et non du fonctionnement d'une éventuelle périphrase.

Comme le dit Walter Porzig (1957), cité par le *Manual de fraseología española*, tous les mots ont une force d'attraction, des affinités sémantiques avec d'autres mots ou formes :

[...] todas las palabras tienen, en cierto modo, un “campo de fuerza” alrededor que determina su posibilidad combinatoria. Así, cada verbo puede tener un determinado círculo de posibles sujetos y, si es transitivo, de objetos.<sup>152</sup>

Dans *voy a mi casa soñando* et *voy soñando a mi casa* la destination concrète (*casa*), le parcours réalisé (*ir*) et l'activité (*soñar*) qui s'y inscrit (simultanéité du gérondif) sont les mêmes.

De plus, l'interprétation par reformulation du dernier exemple considéré ambigu (« *Se lo fue a la iglesia a decir a su padre* ») est contestable. Cet énoncé n'est équivalent ni à l'une ni à l'autre de ces propositions (ni à « *Se lo contó a la policía* », ni à « *Fue a la policía a contárselo* »).

Dans les deux cas on trouve les mêmes éléments, mais dans le premier on met en avant la relation de *ir* avec un complément locatif, ce qui confère une impression de mouvement ; dans le second en revanche, l'accent est mis sur le rapport de *ir* avec la forme verbale pour laquelle il sert de support, le gérondif, et l'impression est cette fois du domaine temporel.

Si l'on observe ce qui se produit dans les énoncés suivants, on constate que *enterar*, *acostumbrar*, *parecer*, *estrechar*, *defender*, *encontrar*, *cansar*, sont tous des verbes potentiellement pronominalisables :

¿*Se va usted enterando?*

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 331.

¿*Te vas enterando?*

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 327.

Cierto que físicamente el apreciable chico le desagradaba ; pero también es verdad que *se iba acostumbrando* a él, que sus defectos no le parecían ya tan grandes y que la gratitud iba ahondando mucho en su alma.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 626.

---

<sup>152</sup> *Manual de fraseología española, op. cit.*, p. 54.

Con las murrias de estos últimos tiempos, el pobre chico no caía en la cuenta de que *se iba pareciendo* a los poetas melencólicos...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 294.

El círculo que la rodeaba *se iba estrechando*, y la dama empezaba a sofocarse.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 363.

Hombre, *nos vamos defendiendo*, no hay queja...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 179-180.

MUCHACHA 1<sup>a</sup>.

Por todas partes *nos vamos encontrando* gente.

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Primero, Cuadro Segundo, p. 58.

Pasadas dos semanas, advertían que *se iba cansando* [...] empezaban las omisiones, los olvidos, los descuidillos, y todo esto iba en aumento hasta que la repetición de las faltas anunciaba la proximidad de otro estallido.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 618.

Des verbes pronominalisables donc, qui, lorsqu'ils apparaissent, acceptent le pronom existentiel, qui semble alors se rattacher à eux. Plus précisément, dans l'énoncé suivant :

¿*Se va pasando* eso?

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 536.

...on constate que l'impression de cohésion dépend de l'opération mise en œuvre, et des compléments qui suivent plutôt que de la syntaxe pronominale, du choix de l'enclise ou de la proclise : une fois « *se va* » posé, et *pasando* apparue, *eso* interdit toute interprétation locative, et toute dissociation des deux éléments de la combinatoire. La tendance proclitique semble rompre l'unité. Ici, comme dans l'énoncé suivant, *pasar* apparaît clairement comme un verbe disant une opération temporelle, et non spatiale, ce qui démultiplie son affinité avec *ir* :

La ilusión de lo pintoresco *se iba pasando*.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 230.

Le lien avec le verbe « auxilié » est encore plus évident lorsque le pronom qui apparaît est un pronom de rappel mémoriel. Evident lorsque le pronom est en position enclitique :

Benjamín la mató [...] ¿Quieres culpables? **Vamos buscándolos**, no estés chingándome la borrega jefe.

Paco Ignacio Taibo II, *Sombra de la sombra*, p. 119.

Tout aussi évident lorsqu'il précède la combinatoire, en position proclitique :

YERMA.

Yo tengo la idea de que las recién paridas están como iluminadas por dentro y los niños se duermen horas y horas sobre ellas, oyendo ese arroyo de leche tibia que *les va llenando* los pechos para que ellos los mamen...

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Tercero, Cuadro Primero, p. 91.

Le pronom *les* exige à la fois un verbe qui accepte un complément « datif », et la présence d'un attributeur. Si *ir* peut parfois assumer ce rôle, l'attributeur est ici impliqué par la forme gérondive. Pronom et verbe au gérondif encadrent alors *ir* et l'unité semble indéniable. Mais la présence du complément d'attribution ne permet de déduire à une réelle unité, il s'agit d'une conséquence et non d'un *a priori* apodictique.

Dans le cas des combinatoires dans lesquelles l'enclise est permise sur chacune des deux formes verbales – c'est-à-dire, lorsque *ir* est à l'infinitif, au gérondif, à l'impératif –, la cohésion ne semble pas altérée, que l'on fasse le choix de l'une ou l'autre possibilité enclitique :

Al **ir** *acercándose* a su mesa, Sara tuvo una sensación familiar. Una descarga eléctrica recorrió su espinazo.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 103.

« *Al ir acercándose* », ou « *al irse acercando* » sont également possibles. De même, dans l'énoncé :

**Vete** *enterando*.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 319.

Ce n'est que rétrospectivement, après renégociation, que l'on y voit une périphrase, puisque lorsque *vete* apparaît, il pourrait parfaitement se suffire à lui-même, et que c'est l'apparition de *enterando*, gérondif ayant besoin d'un support, qui établit le lien.

En revanche, la cohésion ne se maintient pas dès lors que la forme pronominalisée est suivie d'une préposition :

¡Pues **vete** a restablecer lo que quieras a la puta calle, mamarracho!

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 125.

*Vete a restablecer* ne peut pas être considéré comme équivalent de *ve a restablecer*, la cohésion est rompue. Le complément direct « *lo que quieras* » confirme l'impossibilité de pronominaliser le verbe *restablecer*, et le complément « *a la puta calle* » ancre l'opération *vete* dans l'espace.

Il en va de même dans l'énoncé offrant une syntaxe enclitique sur les formes conjuguées de *ir* – syntaxe considérée aujourd'hui comme archaïque ou archaïsante :

[...] delante de su caridad luminosa **ibanse** *levantando* las desdichas humanas, y reclamando el derecho a la misericordia.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 363.

Enfin, observons un énoncé qui pourrait être considéré comme ambigu :

MUCHACHA 2<sup>A</sup>. (*Se va* riendo alegremente.)

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Primero, Cuadro Segundo, p. 61.

*Se* introduit une certaine ambiguïté, du fait de son signifié, qui peut paraître à la fois dire la réflexivité et la pronominalisation simple.

Mais c'est la modalisation offerte par l'adverbe qui permet à l'énoncé de prendre des allures de périphrase. Car si l'on avait trouvé à la place d'*alegremente* un complément locatif, on aurait été tenté d'y voir le « verbe *irse* » suivi d'un gérondif, et donc un mouvement d'éloignement en direction du lieu dit par le complément. *Riendo* n'aurait rien fait d'autre que de décrire une opération se déroulant simultanément, plutôt que l'action principale se déroulant progressivement du fait de son auxiliaire *ir*. Bien évidemment, *va riéndose* aurait levé toute ambiguïté, puisque le pronom *se*, en position enclitique, apparaît attaché matériellement et sémantiquement à la forme gérondive, offrant à *reir* la possibilité de la réflexivité.

Pourtant, notre énoncé tel qu'il est ne doit pas être considéré ambigu, puisque, que l'on ajoute un adverbe de manière ou un complément de lieu, la première partie de la séquence est inchangée, et on ne peut prétendre qu'elle déclare deux représentations opératives différentes selon les éléments qui la suivent.

L'analyse attentive de ces énoncés prouve que seule la dissociation du pronom, et sa position en ouverture de la combinatoire peut faire naître un doute, et sembler rompre la sensation d'unité. Ou inversement, que l'enclise offre une cohésion du fait de sa propre cohésion matérielle.

Une fois de plus, les conclusions offertes par quelques énoncés ne permettent pas de généraliser. La pronominalisation n'apparaît donc pas non plus comme une procédure définitoire puisqu'elle ne permet pas de déterminer s'il y a périphrase ou non. Plus exactement, la pronominalisation n'est pas un argument susceptible de confirmer valablement l'existence des périphrases. Mais qu'en est-il de la négation ?

### **La négation**

Certains voient dans l'incapacité de la négation à s'interpoler entre les deux éléments de la combinatoire une preuve de leur cohésion syntaxique<sup>153</sup>. Or que se passe-t-il réellement ? S'agit-il d'un critère pertinent ? Il nous semble qu'il faille répondre par la négative, puisque la contrainte syntaxique positionnelle imposée à l'élément négateur interdit que celui-ci : 1) se postpose à une forme conjuguée (*\*voy no corriendo*), 2) s'antépouse à une forme quasi-nominale (*id.*).

Reste à éprouver la solidité de ce lien cohésif à travers l'interpolation d'éléments autres que des compléments prépositionnels.

---

<sup>153</sup> C'est le cas de Marina Fernández Lagunilla, Alberto Anula Rebollo, *Sintaxis y cognición*, *op. cit.*, p. 263.

## L'interpolation

L'interpolation de certains éléments bien particuliers ne semble pas être un facteur qui mette en danger l'impression de cohésion, en particulier s'il s'agit d'adverbes ou de locutions adverbiales :

Estas construcciones permiten la interposición de adverbios y frases adverbiales [...] *iba ya saliendo* [...] <sup>154</sup>

También hay que mencionar que muchas de estas conjugaciones [perifrásticas], aunque no todas, permiten intercalar, entre el verbo auxiliar y el resto de las mismas, otras palabras u oraciones. <sup>155</sup>

On remarquera qu'Emilio Martínez Amador reste vague à la fois sur les « *conjugaciones perifrásticas* » acceptant ou non une insertion, et sur la nature de cette insertion.

Les énoncés démontrent que ni les adverbes, ni les « sujets » (grammaticaux, qu'ils soient sous la forme de pronoms, de noms ou de groupes nominaux) interpolés ne rompent l'impression d'unité :

**Iba** doña Lupe a soltarle otra andanada.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 312.

¿de quién **iba** yo a enamorarme metida todo el día en el internado?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, II 34.

**Iba** yo contemplando aquel alegre espectáculo de la ciudad en fiestas [...] cuando una mano se puso en mi hombro con tal fuerza que me hizo doblar las rodillas.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 239.

Y ya **íbamos** todos escuchando un pecho y otro [...].

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 202.

**Va** un hombre triste caminando por una acera, respira, y a la par que él respira respira el mundo entero [...]

A. Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 233.

Remarquons que les textes anciens présentent également des exemples d'interpolation :

SOSIA.

Tristán, devemos **yr** muy callando, porque suelen levantarse a esta hora los ricos, los cobdiciosos de temporales bienes, los devotos de templos,

<sup>154</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, *op. cit.*, § 90.

<sup>155</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 331-332.

monasterios y yglesias, los enamorados como nuestro amo, los trabajadores de los campos y labranças, y los pastores que en este tiempo traen las ovejas a estos apriscos a ordeñar, y podría ser que cogiessen de pasada alguna razón por do toda su honrra, y la de Melibea se turbasse.

Fernando de Rojas, *La Celestina*, Madrid, Cátedra, 1997, p. 287.

Qu'il s'agisse de « périphrases avec infinitif » ou « avec gérondif », la seconde partie de la combinatoire semble tout aussi soudée au verbe *ir* que si aucun élément n'était venu s'interpoler entre eux, que cet élément soit un pronom (*todos*), un pronom sujet (*yo*), un nom propre précédé d'un titre de respect (*doña Lupe*) ou un groupe nominal plus complexe (*un hombre triste*).

La « mise en facteur » de plusieurs éléments qui trouvent en *ir* leur support est également possible :

El día, fiel a vastas leyes secretas, **va** desplazando y confundiendo las sombras en el pobre recinto [...]

Jorge Luis Borges, « El testigo », in *El hacedor*, p. 39.

[...] delante de su caridad luminosa **ibanse** levantando las desdichas humanas, y reclamando el derecho a la misericordia.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 363.

...ainsi qu'une mise en facteur associée à une interpolation :

[...] ahora se creen con derecho a robar y a ensuciar la memoria de los muertos, porque ya sé que ahora **van** por ahí murmurando y hablando mal de mi marido [...].

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 279.

L'interpolation semble ne pas remettre en question cette sensation d'unité, ce qui prouve bien que plus que d'une unité syntaxique il s'agit d'affinité entre les matières verbales – ou entre le verbe « copule » et l'adjectif auquel il sert de support –, en particulier en raison du partage d'un support ou d'un référent commun.

De plus, l'interpolation isole chacun des éléments verbaux, ce qui conduit à une focalisation, à une mise en exergue de la spécificité du verbe *ir*.

Il nous faut enfin considérer la possibilité offerte par la langue espagnole, possibilité qui tient à sa grande flexibilité syntaxique, d'inverser les deux termes de la combinatoire.

## L'inversion

Ainsi, bien que l'inversion ne constitue pas forcément une procédure d'identification en soi, elle permet d'envisager les combinatoires avec *ir* autrement que sous l'angle de la périphrase, puisqu'elles démontrent que le figement est bien relatif<sup>156</sup> :

¡Qué hermosotes **iban** esta mañana los del *tercero de fusileros* con sus pompones nuevos!...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 164.

Faire intervenir l'adjectif à l'ouverture de la combinatoire, c'est offrir un élément dont on sait qu'il requerra un support de prédication, car, en dehors des constructions dites absolues, peu fréquentes, il fonctionne rarement seul. Le faire suivre de *ir* comble cette attente.

L'énoncé qui suit est d'ailleurs révélateur de la plasticité syntaxique de la langue, et prouve que le rôle central du verbe *ir* n'implique ni son auxiliarité, ni son appartenance à une quelconque tournure périphrastique.

Por el camino **iba** Maxi cabizbajo, y la aproximación al cementerio le imponía, subyugando su ánimo con la gravedad que lleva en sí la idea del morir.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 539.

En effet cet énoncé nous livre successivement un complément locatif, l'axe verbal, l'être gène et site de cette opération et enfin l'adjectif qui se rapporte à lui. L'apparition du « sujet » est tardive ; avant elle, chaque terme livre un certain nombre d'informations qui, prises en bloc, offrirait la même représentation que dans une succession plus traditionnelle (sujet/verbe/complément).

De façon plus générale, on constate que si l'anticipation que permet un terme n'est pas remplie par le terme qui suit, il y aura attente, et à terme, renégociation<sup>157</sup>. Au terme de ce va-et-vient, il serait facile de prétendre, dans ce dernier énoncé, que *iba cabizbajo* constitue une unité syntaxique, mais la cohésion est à attribuer au renvoi à un support commun des deux formes, verbe et adjectif.

Les différentes manipulations ou procédures ne remplissent donc pas leur promesse, puisqu'elles ne permettent pas l'identification des périphrases, ou plutôt, la distinction entre tournures périphrétiques et non-périphrétiques. Elles ne font que mettre en lumière que la très grande plasticité de *ir*.

---

<sup>156</sup> Remarquons que les énoncés proposés ici combinent le verbe *ir* avec des adjectifs. Il ne s'agit donc pas de « périphrases verbales », mais de ce qui est parfois envisagé comme un type particulier de périphrase.

<sup>157</sup> Voir pour cela les travaux d'Yves Macchi sur la chronosyntaxe. Yves Macchi parle de « tension entre mémoire et attente », d' « anamnèse » ou de « flash-back », in Gilles Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010, 189-216. Pour lui, à l'ouverture de la phrase, le locuteur dispose de l'ensemble des possibles, qui devient, au terme de la phrase, une simple trace.

Dans les pages qui suivent, nous observerons dans le détail le fonctionnement des différentes possibilités combinatoires offertes par le verbe *ir*, afin de mieux comprendre quels sont les facteurs qui concrètement, conduisent aux interprétations périphrastiques.

## II – Analyse dans le discours des capacités combinatoires de *ir*

### Définition provisoire du verbe *ir*

Nous pouvons d'ores et déjà postuler, en raison de ce qui a été dit au sujet de la dématérialisation, que le verbe *ir* est un et un seul, toujours et partout ainsi que le révèle son signifiant unique, et qu'il ne présente pas des valeurs multiples, des sens premier, second ou métaphorique.

Reste à savoir s'il exprime ou non un mouvement. Un grand nombre d'exemples semblent aller à l'encontre de l'idée de mouvement. Faut-il alors parler d'un mouvement qui pourrait être « spatial, temporel ou notionnel », pour reprendre les termes de Bernard Darbord et de Bernard Pottier ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer à travers l'analyse d'énoncés.

En effet, le verbe *ir* occupe un statut particulier dans la langue espagnole : il peut être suivi ou précédé de toute sorte d'éléments : formes verbales (quasi-nominales), formes adjectivales, adverbes, substantifs, pronoms, prépositions, conjonctions... Afin de rendre compte de toutes ces possibilités d'appariement, nous parlerons de capacité combinatoire du verbe, capacité qui, comme nous allons le voir dans le cas de *ir*, est quasiment illimitée.

Et c'est tout d'abord à travers ces combinatoires, c'est-à-dire, dans des énoncés (*i. e.*, dans le Discours), que nous allons tenter d'approcher le signifié du verbe.

Revenons tout d'abord sur les périphrases, et sur les analyses sémantiques qu'en font les grammairiens. Nous adopterons ici une perspective onomasiologique<sup>158</sup>, puisque nous partirons des valeurs accordées aux « périphrases » avec *ir* – valeurs qui contrastent avec les périphrases construites avec d'autres verbes (*estar*, *venir*, *andar* ou encore *seguir*). Nous commencerons par essayer de faire la part de chacun des éléments de ces combinatoires afin d'approcher la valeur spécifique du verbe *ir*.

Le premier objet de notre observation sera la combinatoire avec gérondif.

### *ir* et le gérondif

L'une des combinatoires les plus fréquentes avec *ir* est celle qui réunit *ir* et le gérondif. Elle est également l'une des combinatoires verbe + gérondif les plus utilisées,

---

<sup>158</sup> Pour rappel, la définition du *Petit Robert* : « onomasiologie : étude de la désignation par un mot » in *Le Petit Robert* [1967] 1993, s. v. *onomasiologie*.

juste après les combinatoires avec *estar*. Le gérondif, parfois appelé « *participio activo* »<sup>159</sup>, se combine depuis les origines de la langue<sup>160</sup> avec le verbe *ir*, dans des combinatoires pour créer un « effet de sens » bien particulier ; des combinatoires qui, contrairement à ce que suggèrent certains<sup>161</sup>, ne font l'objet d'aucune contrainte lexicale à la collocation.

De cette combinatoire, le gérondif semble porter la fonction prédicative, ainsi que le suggère Federico Hanssen :

[...] muy marcado es el carácter predicativo [del gerundio] en combinación con *ser, estar, ir* [...]<sup>162</sup>

Cependant dire que le gérondif est seul porteur de la fonction prédicative revient à dire que le verbe qui le précède ne l'est pas, et partant, que son signifiant est « insignifiant ».

De ce fait, certains affirment que « La *valence* du gérondif s'impose à l'auxiliaire qui perd son régime propre.<sup>163</sup> ».

Or, comme nous l'avons vu, rien de tel ne se produit. Alors où situer ce sentiment d'unité ?

La constante de ces périphrases étant le gérondif, il conviendrait de regarder de ce côté, et d'observer ce qui se passe dans le cas concret de *ir*. Pour départager le rôle joué par chacun, il nous faut tout d'abord définir clairement la forme verbale appelée gérondif.

### **Définition du gérondif**

Voici la définition que propose Chrystelle Fortineau dans sa thèse de doctorat sur le gérondif :

- 1) le gérondif est un apport de signification
  - 2) il est lui même constitué d'un support (SUP<sub>G</sub>) et d'un apport (AP<sub>G</sub>). Du support il ne nous est rien dit d'autre que son existence (en particulier, j'ignore quel est son rang) [...]
- le fait que le gérondif ne soit qu'un apport de signification l'oblige à se rapporter à un support qui lui est extérieur. Le gérondif sera donc toujours dans la dépendance d'un autre terme.

<sup>159</sup> Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., p. 441.

<sup>160</sup> Chrystelle Fortineau, *Le gérondif espagnol*, op. cit., p. 100. Chrystelle Fortineau cite Muñio Valverde d'après qui la tournure *ir* + gérondif était majoritaire jusqu'au XIV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>161</sup> Le *Diccionario de documentos alfonsíes*, déclare : « Junto con los gerundios de *algunos* verbos, denota la acción de ellos ». *Diccionario de documentos alfonsíes*, op. cit., s. v. *ir*. C'est nous qui soulignons.

<sup>162</sup> Federico Hanssen, *Gramática Histórica de la lengua castellana*, Paris, Ediciones Hispano Americanas, 1966, p. 260.

<sup>163</sup> Chrystelle Fortineau, *Le gérondif espagnol*, op. cit., p. 196.

– l'absence de la personne ordinale a pour corollaire l'incapacité du gérondif à situer l'événement dans le temps d'univers.<sup>164</sup>

Le gérondif est donc une forme avant tout « relative », dépendant d'une autre forme verbale, qui requiert – le plus souvent, car comme pour l'adjectif il existe également des constructions dites « absolues » – un support qui lui est extérieur, un support à la fois personnel et temporel. Le gérondif déclare l'existence d'une personne, sans pourtant en préciser le rang ; c'est à la forme verbale qui lui sert de support que revient la charge de l'assumer. Comme le dit Jack Schmidely :

[...] à la non personne, la forme verbale déclare bien l'existence d'un support, mais elle ne renseigne pas sur l'identité de ce support [...]<sup>165</sup>

Une telle dépendance explique le lien particulier qui le lie à des verbes hyperonymes tels que *estar*, *ir*, etc.

Il est cependant des cas où il lui suffit de trouver son support dans la proposition principale :

Sin arrimo y con arrimo,  
sin luz y ascuras **viviendo**  
todo me voy consumiendo.

San Juan de la Cruz, « Sin arrimo y con arrimo... », 1618, p. 272.

...ou de se contenter d'un support personnel substantif ou pronominal, en particulier dans les noms de tableaux – comme le *Mujer mirando por la ventana* de Salvador Dalí –, ou les didascalies :

MAGDALENA.  
Maravilla  
fuera, **siendo** tú mujer, no morirte por saber.

Tirso de Molina, *La celosa de sí misma*, Acto segundo, v. 1408-1410, p. 185.

NIÑA  
(*Tapando con una mano la boca a CLAVELA y continuando ella.*)  
Una niña **bordando**.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena II, p. 208.

Nul besoin de supposer un verbe manquant (« la niña *está* bordando »), une ellipse ; le gérondif se suffit à lui-même pour déclarer une effectio « atemporelle », ce qui lui permet justement de se situer dans n'importe quel espace temporel. Dans les énoncés *supra* il trouve son support personnel dans le sujet explicité (*tú, niña, ella, una niña*).

<sup>164</sup> *Ibid*, p. 348.

<sup>165</sup> Jack Schmidely, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Université de Rouen, 1983, p. 103.

On peut également voir dans le radical du gérondif, si l'on accorde quelque importance au signifiant, une signifiante toute particulière :

Dans le cadre de la théorie des cognèmes et de la reconnaissance de submorphèmes signifiants, on peut montrer que *end* involue les formants N et D : D pour l'achèvement, comme pour la finale dentale du prétérit, et N négatif inséré devant D, livrant une saisie imperfective de l'accès à la borne finale du procès ; il en résulte une synapse avec la conjonction *and* (qui pose un inachèvement en résolution) et la finale *nt / nd* du gérondif des langues romanes.<sup>166</sup>

Pour Didier Bottineau, le gérondif espagnol est un gérondif d'inaccomplissement, du fait même de sa composition submorphématique :

#### 2.1.2.4. Gérondif d'intégration vs gérondif d'inaccomplissement

La genèse cognitive du gérondif d'intégration cursive *-ing* est fort différente de celle du gérondif d'inaccompli en *nt* ou *nd* et c'est ce trait intégratif qui rend possible en anglais la structure en *be + -ing* inattestée dans les autres langues. Fait révélateur, quand on trouve en espagnol et italien l'inaccompli *estar* ou *stare + gér.*, *estoy trabajando*, *sto lavorando*, c'est le verbe porteur de l'idéophone d'arrêt *st* qui est mobilisé, en congruence avec la finale *nt* du gérondif de ces langues, et par opposition avec le fusionneur *be* anglais, qui se lie à un gérondif intégratif. *Be* rapporte au procès l'entier ontologique du référent de la notion du sujet par intégration alors que le verbe *estar* intercepte l'instant existentiel pertinent et le prélève exclusivement, ce qui modifie totalement le rapport aspect / modalité : *estar* permet certes une modalisation interprétative, mais pas une caractérisation définitoire du sujet comme le fait *be* anglais ; au contraire, *estar* oppose contrastivement la propriété constatée au programme sémique présupposé, et ces démarches contraires sont étroitement liées à la profonde différence de nature entre les gérondifs intégratif et inaccompli.<sup>167</sup>

Voyons maintenant si les valeurs attribuées à nos combinatoires *ir + gérondif* se justifient, et à quel niveau il faut les situer (en Langue, en Discours ou si ces valeurs sont du domaine de la compétence linguistique). Nous analyserons successivement les effets de sens les plus fréquemment proposés : le mouvement, l'itération, l'inchoativité, le déroulement de l'action et la durativité, la progressivité ou la progression, la lenteur.

---

<sup>166</sup> Didier Bottineau (2002), « Sémantique et morphosyntaxe des verbes aspectuels anglais », in Delmas, C., Roux, L. (dir.), *Construire et Reconstruire en linguistique anglaise, Syntaxe et sémantique*, C.I.E.R.E.C. Travaux 107, Publications de l'Université de Saint-Etienne, France, 209-242, p. 11.

<sup>167</sup> Didier Bottineau (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », in Claude Delmas, Louis Roux (éds.), *La contradiction en anglais*, C.I.E.R.E.C. Travaux 116, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53, p. 11.

## Le mouvement

Étant donné que *ir* est habituellement considéré comme un verbe de mouvement, on ne sera pas surpris de trouver, parmi les valeurs possibles des combinatoires de ce verbe avec le gérondif la notion de mouvement<sup>168</sup> :

La acción durativa se completa con la idea del movimiento si construimos el gerundio con los verbos *ir* o *venir*.<sup>169</sup>

*Ir, venir, y a veces seguir, unidos a un gerundio, añaden a la acción verbal la idea de movimiento.*<sup>170</sup>

L'idée de mouvement... Qu'en est-il dans les énoncés ? Certes, les exemples suivants ne semblent pas contredire ces définitions :

Al **ir** subiendo los peldaños de la escalera que conducía a su cuarto, su furia se iba atenuando, y cuando abrió la puerta del dormitorio no sentía absolutamente nada.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 124.

Echóse mi hombre a la calle, y tiró por la de Mira el Río baja, cuya cuesta es tan empinada que se necesita hacer algo de volatines para no **ir** rodando de cabeza por aquellos pedernales.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 350.

Los clientes de la cafetería se **iban** apartando, cada vez más, de aquel grupo que cada cinco minutos estallaba en acciones violentas.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 163.

Por el camino, **iban** encontrando a otros hombres que **iban** acudiendo a la convocatoria megafónica, y que se sumaban a la persecución.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 166.

Recibía tan sólo la imagen borrosa de los objetos diversos que **iban** pasando [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 316.

MUCHACHA 1<sup>^</sup>.

**Voy** corriendo.

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Primero, Cuadro Segundo, p. 59.

---

<sup>168</sup> Voir également Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne, op. cit.*, § 331. b ; Jean Bouzet, *Grammaire espagnole, op. cit.*, § 582, p. 253 ; Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *Grammaire explicative de l'espagnol, op. cit.*, « déroulement » § 3.3.1, et pour *andar* en n. 48 ; Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain, op. cit.*, §§ 290-312 ; Real Academia Española, *Esbozo...*, *op. cit.*, § 3.12.5.b.

<sup>169</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical, op. cit.*, s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 330.

<sup>170</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, *op. cit.*, § 98, p. 114-115.

Si l'on observe ces énoncés attentivement, on comprendra vite que plusieurs facteurs contribuent à dire des combinatoires qu'elles expriment un mouvement concret. Les verbes au gérondif impliquent dans chacun des cas un déplacement : *subir*, *rodar*, *apartarse*, *encontrar*, *acudir*, *pasar*, *correr*... On pourra nous opposer que *rodar* peut renvoyer à plusieurs opérations de divers degrés de concrétion, et que le signifié de *pasar* est sans doute moins évident qu'il n'y paraît. Pourtant, l'impression de mouvement demeure, et il n'y a pas à chercher très loin pour en comprendre la raison.

Les deux premiers énoncés regorgent d'indications spatiales : *los peldaños*, *la escalera*, *el cuarto*, *la puerta del dormitorio* dans un cas, *la calle*, *la cuesta empinada*, *los pedernales* dans l'autre, et le complément du verbe, *de cabeza* (qui ancre l'opération dans le mouvement concret en circonscrivant son champ d'application).

Dans les deux énoncés suivants, peu d'indications spatiales, *la cafetería*, *por el camino*, mais cela est suffisant. On trouve également des sujets animés supports des opérations, *los clientes*, plusieurs être de rang 3 et *los hombres*. A cela s'ajoute *la persecución*, qui, sans être une indication spatiale à proprement parler, implique dans son signifié même un déplacement bien concret.

Les deux derniers énoncés ne comportent pas d'indications spatiales, mais chez Galdós, le gène de l'opération se trouve être *los objetos*, un support concret et palpable qui offrent sa concrétion à l'opération de *pasar*. Enfin chez Lorca, une séquence des plus brèves, qui se suffit à elle-même, et surtout, qui suffit à créer l'effet de sens "mouvement" en raison du signifié de *correr*, mouvement accéléré par antonomase.

Dans tous ces énoncés donc, la valeur de mouvement revient plutôt à la valeur lexicale du verbe au gérondif – et/ou, au contexte – qu'au verbe *ir*, car si l'on remplaçait *ir* par *estar* l'impression de mouvement persisterait, mais n'offrirait pas explicitement la possibilité de la prolongation de cette opération dans le futur, au-delà de l'instant présent.

Certains auteurs parlent d'un mouvement, réel ou figuré<sup>171</sup> ou « notionnel »<sup>172</sup>, c'est-à-dire, comme le définit Bernard Pottier, une temporalité :

La idea de movimiento en el espacio que sugieren estos verbos [*ir*, *venir*, *andar*] se transforma en idea de movimiento nocional (duración, permanencia, continuidad, etc. [...])<sup>173</sup>

---

<sup>171</sup> Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, *op. cit.*, § 1129. « Hemos mencionado antes (§§ 617 a 621) las formas compuestas de gerundio con el verbo *estar*; y a eso añadiremos que todas las veces que hay movimiento en la acción, aunque el *movimiento* no sea verdadero sino *figurado*, como el que nos representamos, por ejemplo, en las operaciones intelectuales, es preferible *ir* a *estar*: (...) »

<sup>172</sup> « El concepto de movimiento debe ser entendido triplemente : cambio de lugar en el espacio / Cambio de lugar en el tiempo / Nocional (movimiento figurado) » in Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, p. 326-327.

<sup>173</sup> Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », in *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco Libros, 1988, 357-362.

Cette idée de mouvement « figuré » ou notionnel est loin d'être satisfaisante, puisqu'elle fait une fois de plus appel à la notion de mouvement. De telles définitions suffisent-elles à rendre compte de tous les cas de figure ?

D'autres interprétations, plus précises, sont proposées, comme celle de l'itération.

### L'itération

L'une des valeurs attribuées à cette combinatoire, et qu'il nous faut évoquer, est la valeur itérative<sup>174</sup>, bien que certains prétendent que la « *reiteración* » est « *incompatible con el matiz duradero del gerundio* »<sup>175</sup>. Pourtant, il est des exemples où cette impression d'itération, ou de paliers successifs, semble évidente :

El interior del armario se **va** llenando de trajes y camisas que segmentan la oscuridad y van poniendo una distancia incalculable entre el sujeto y la mujer.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 88.

– Bueno, venga, traedlo para acá, pero antes sacad a otro [enfermo], y los **vais** mandando en taxis, no podemos estar esperando ambulancias.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 185.

¿De dónde has sacado las ideas?

– No sé, se me han **ido** ocurriendo.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 60.

No me abrumes que no estoy para excesos. Yo te **iré** indicando mis necesidades y posibilidades.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 69.

Une fois de plus, il suffit de chercher dans le contexte les raisons de cet effet de sens, que l'on ne peut donc attribuer ni à *ir* ni au gérondif, mais que l'un comme l'autre permettent, ou tout au moins, n'interdisent pas :

Chez Wyoming, L'armoire se remplit de plusieurs éléments de garde-robe, costumes, chemises, qui l'intègrent, un à un, dans une réitération de l'opération, une opération discrète par définition (*llenar*).

De même, « *sacad a otro enfermo* » implique plusieurs malades, ce que confirme, immédiatement après, le pronom *los*. Il faut les envoyer en taxi un par un, en attendant l'arrivée de l'ambulance, il y a donc là encore un processus qui se répète autant de fois qu'il y a de malades.

Les idées qui viennent à l'esprit de Romero sont elles aussi plusieurs, et ne lui surviennent pas toutes à la fois, mais les unes après les autres.

<sup>174</sup> Voir Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 398.

<sup>175</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 330.

Et enfin, Romero tentant de freiner le débordement sexuel de Sara lui demande de respecter ses besoins et ses possibilités, à mesure qu'il formulera les unes et les autres.

Ici encore, le contexte et la situation permettent de comprendre une interprétation itérative. Ce n'est donc pas la combinatoire qui offre l'idée d'itération, mais bien l'énoncé dans sa totalité.

Il ne faut donc pas attribuer à la combinatoire dans sa totalité cet interprétation itérative, mais bien à la spécificité des verbes qui accompagnent *ir*.

Mais qu'en est-il de l'inchoativité ? Est-elle également un simple effet de sens offert par le contexte ou le propre de la combinatoire *ir* + gérondif ?

### L'inchoativité

Cet effet de sens est fréquemment évoqué par les grammaires :

Cette locution verbale peut prendre une *valeur inchoative* ; dans ce cas elle équivaut au français 'commencer à + verbe'. [...] – *Vaya hirviendo* la jeringuilla, Antonio. (A. M. de Lera.)<sup>176</sup>

Il faut souligner que cet exemple est pernicieux. Il s'agit peut-être d'un choix inconscient, qui fait coller l'énoncé à l'effet de sens que l'on veut faire porter à la combinatoire : enjoindre quelqu'un de faire quelque chose, à travers l'emploi d'un impératif suppose que l'action est à venir et à « démarrer », et donc forcément inchoative. L'inchoativité n'est donc pas le fait du gérondif, mais bien de l'impératif.

D'autres considèrent cet effet de sens comme le propre des combinatoires avec *ir*, par opposition aux combinatoires impliquant d'autres verbes :

Même à l'intérieur des limites de l'action, l'espagnol oppose finement, à l'aide des *auxiliaires ir/seguir/venir/andar*, la position du sujet dans le cours de l'action :  
*Voy estudiando*... (le début) :<sup>177</sup>

On aurait donc *ir* + gérondif pour le début, ce qui est loin d'être évident, car l'on constate plutôt une action en cours, prise dans son déroulement même, surtout avec cet exemple où le verbe *ir* est au présent. Si *seguir* peut offrir une continuité, ce que sont censés exprimer *venir* et *andar* n'est pas clair. L'exemple que Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier offrent ensuite n'est pas plus convaincant :

---

<sup>176</sup> Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 465. Et Rufino José Cuervo, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, op. cit., s. v. *ir* ; Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *Grammaire explicative de l'espagnol*, op. cit., p. 184.

<sup>177</sup> Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *ibid*, p. 184.

“... el Camino de Santiago. ¡Aquella ruta poblada de riesgos y trabajos, que la sandalia del peregrino **iba labrando** piadosa en el polvo de la tierra!” (Valle-Inclán).<sup>178</sup>

...car on ne voit pas en quoi « *iba labrando* », offre l’image d’un « début ».

De plus, la confusion entre la valeur propre à la combinatoire et la valeur lexicale de l’une de ses composantes n’est pas toujours clairement exposée :

Va anocheciendo. Il commence à faire nuit.<sup>179</sup>

Tout comme dans le premier exemple (« *Vaya hirviendo la jeringuilla* »), le grammairien se laisse abuser par sa traduction. Car dire que c’est la périphrase qui porte l’inchoativité dans « *va anocheciendo* », c’est oublier que c’est *anocheecer* que l’on est en train de traduire lorsque l’on propose « il commence à faire nuit », et que l’on ne procéderait pas autrement si l’on disait « *Anochece* ».

Nous pourrions aisément appliquer pour notre part cette interprétation aux énoncés suivants :

[...] siguió conversando con Julio de forma algo ausente y cortés, sin implicarse de forma personal en los temas que artificialmente **iban** surgiendo.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 103.

YERMA.

Déjame libre siquiera un momento, ahora que **voy** entrando en lo más oscuro del pozo.

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Tercero, Cuadro Primero, p. 98.

La relación secreta, pues, había **ido** creciendo, sin que Julio llegara a advertir sus verdaderas dimensiones [...].

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 14.

Su amor hacia Romero había **ido** creciendo con el tiempo y se consideraba una mujer afortunada.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 78.

Oui, ces énoncés semblent dire un processus inchoatif. Mais cela ne revient-il pas à la sémantèse de *surgir*, d’*entrar* et de *crecer* ? De toute évidence, si.

Plus simplement, on pourrait se contenter de voir dans ces combinatoires l’expression du déroulement de l’action.

---

<sup>178</sup> *Ibid*, p. 184, et Annexe p. 282.

<sup>179</sup> Serge Philippe Tomas, *La grammaire visuelle de la langue espagnole*, Paris, Ellipses, 1999, p. 98.

### Le déroulement de l'action

Jean Coste et Monique Baqué affirment que l'accent est mis sur le temps nécessaire au déroulement de l'action :

- *ir* + gérondif. Cette locution précise que l'action exprimée nécessite un certain temps pour être menée à son terme.<sup>180</sup>

Affirmation on ne peut plus vague, puisque tout verbe, sous sa forme simple ou dans une combinatoire, suppose du temps... Cependant il faut reconnaître que l'utilisation de ces deux formes focalise sur la temporalité, générant parfois une impression de lenteur. Chacun des deux éléments apporte une certaine dynamicité, une certaine durée, produisant conjointement une durée « décomposée ».

Pour Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos la combinatoire *ir* + gérondif offre une vision de l'opération dans son déroulement :

Seguido de un gerundio forma una perífrasis con la que se presenta en su desarrollo [...]<sup>181</sup>.

Il faut faire remarquer que *ir* partage la capacité à offrir cette vision avec toutes les « périphrases avec gérondif » comme le posent Jean Bouzet, ainsi que Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier :

[Les aspects de l'action dans son exécution] sont marqués par le gérondif précédé d'un auxiliaire.<sup>182</sup>

L'opposition de l'aspect immanent (forme simple) et de l'aspect transcendant (forme composée) est marquée morphologiquement. À côté d'elle, la langue dispose de multiples façons de décrire le *déroulement* de l'*action*.<sup>183</sup>

On peut dès lors se demander quelle est la spécificité des tournures avec *ir*. Mais il est surtout légitime d'envisager que, le point commun entre ces périphrases étant le gérondif, ce soit ce même gérondif qui porte l'expression du déroulement de l'action. Au vu de la définition du gérondif proposée plus haut, on peut aisément gloser l'effection par « déroulement ou exécution de l'action » et attribuer cet « effet de sens » au gérondif seul et non à l'ensemble.

Il faut préciser que la combinatoire avec *ir* n'est pas une forme de transcendance face à l'immanence dite par le verbe « principal » seul, conjugué.

C'est bien ce qui semble se produire dans les énoncés suivants :

---

<sup>180</sup> Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1993, p. 222.

<sup>181</sup> Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del Español Actual*, Madrid, Aguilar, vol. II, 1999, s. v. *ir*.

<sup>182</sup> Jean Bouzet, *Grammaire espagnole*, op. cit., p. 253.

<sup>183</sup> Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *Grammaire explicative de l'espagnol*, op. cit., § 3. 3. 1.

[...] es locura plantársele delante; lo práctico es sortearlo y con él dejarse **ir** aspirando a dirigirlo y encauzarlo.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 538.

Verdad que tampoco le aborrecía, y algo **íbamos** ganando.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 139.

Nul doute que Lupe, consciente que tenter de convaincre Maxi de renoncer à Fortunata serait peine perdue, entrevoit que la maîtrise de la situation (*aspirar a dirigirlo y encauzarlo*) sera un processus long et laborieux, d'où l'emploi du gérondif. De même, Fortunata qui tente, elle, de se convaincre de son affection pour Maxi, voit la situation s'améliorer avec le temps, et voilà encore le gérondif qui installe la durée, donnant à l'héroïne de Galdós l'espoir de mieux supporter sa peine.

Le « déroulement de l'action » peut également être envisagé plus largement comme une durée : les auteurs parlent alors de valeur durative.

### La valeur durative

Cette valeur semble s'appliquer à la plupart des énoncés.

Christopher Pountain applique cette analyse aux périphrases qu'il évoque :

[...] **fue buscando** (l.7) This is a periphrastic verb-form (ir + gerund), grammaticalised, meaning of 'to keep on doing' Al-Andalus.<sup>184</sup>

Analyse que semble confirmer l'un des multiples énoncés du *Libro de Apolonio* mettant en œuvre la combinatoire *ir* + gérondif :

Prendet vuestra carrera, buscat otro conseio  
ca yo **uo** entendiendo dello hun poquelleio.  
*Libro de Apolonio*, 233 c- 233 d, p. 167.

Preuve s'il en est que cette combinatoire et son effet discursif remontent aux origines de la langue.

Plus proche de nous, la langue que décrivent Emilio Martínez Amador, Samuel Gili y Gaya, Thomas W. Lathrop ou encore Michel Bénaben<sup>185</sup> semble avoir recours à cette combinatoire afin de créer un effet duratif :

• En general, cuando el verboide es [...] *gerundio* [la acción tiene carácter] durativo [...] tiene, en general, relación con [...] el presente [...].<sup>186</sup>

<sup>184</sup> Christopher J. Pountain, *A history of the spanish language through texts*, London, Routledge, 2001, p. 54.

<sup>185</sup> Voir également Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española*, § 319, p. 265 ; Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 464 ; Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, op. cit., p. 285.

- Conjugación durativa : Se construye con un auxiliar y gerundio.<sup>187</sup>
- El gerundio da a las frases verbales en que figura un sentido general de acción **durativa**, cuyos matices dependen de la naturaleza del verbo que la acompaña.<sup>188</sup>
- L'aspect de l'action. Employé avec un semi-auxiliaire, le gérondif sert à former des locutions verbales qui précisent ou mettent en relief tel ou tel aspect de l'action, comme son actualité, sa progressivité, sa continuité. Ce besoin de précision est plus souvent ressenti en espagnol, d'où l'emploi fréquent des tournures suivantes [*ir* + gérondif, *venir* + gérondif, *andar* + gérondif]<sup>189</sup>.
- El *aspecto durativo* expresado por el gerundio explica las frases verbales que forma con *estar*, *ir*, *venir*, y otros auxiliares.<sup>190</sup>
- Pero, por otro lado, el gerundio dio lugar en español a los *tiempos durativos*: *Estoy leyendo, siguen durmiendo, iban trabajando*.<sup>191</sup>
- Le gérondif à valeur **durative** permet de l'utiliser avec des verbes auxiliaires ou semi-auxiliaires exprimant la progression, la durée, la répétition d'une action (*estar, ir...*)<sup>192</sup>

On remarquera que Emilio Martínez Amador rapproche les constructions avec gérondif du présent. Or bien évidemment, rien n'oblige l'opération à se dérouler dans le présent ; cependant, le gérondif et le présent sont à rapprocher puisqu'ils décrivent l'opération en train de se dérouler, l'un dans son instantanéité, l'autre en insistant sur le processus en cours. Ce grammairien fait d'ailleurs de ces combinatoires une branche à part entière de la conjugaison puisqu'il parle de « *conjugación durativa* ».

Moins catégorique, Samuel Gili y Gaya précise bien que la valeur durative est à attribuer au gérondif, et que les verbes l'accompagnant ne sont là que pour offrir des nuances. Il est intéressant de voir qu'il explique la présence des verbes tels que *estar*, *ir* et *venir* dans l'environnement du gérondif par sa valeur expressive. Il serait peut-être préférable de parler d'affinité sémantique entre la forme gérondive et le verbe *ir*.

Thomas Lathrop, lui, parle sans ambages de « temps duratifs », composés pour lui de *estar*, *seguir* ou *ir*. Il les met donc sur le même plan que le passé composé (formé avec *haber*).

Enfin Michel Bénaben évoque le gérondif « à valeur durative », suggérant qu'il en existe d'autres types (lesquels ?). Il ne nous semble pas nécessaire d'envisager l'existence de plusieurs gérondifs, qui auraient plusieurs valeurs, mais plutôt la capacité du gérondif à rentrer dans plusieurs types de constructions qui, en discours, exprimeront

<sup>186</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

<sup>187</sup> *Ibid*, s. v. *Conjugaciones perifrásticas* (Conjugación perfecta), p. 331.

<sup>188</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., § 97. Cf. aussi § 91.

<sup>189</sup> Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 222.

<sup>190</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., § 145.

<sup>191</sup> Thomas W. Lathrop, *Curso de gramática histórica española*, Barcelona, Ariel [1984] 1995, § 188.

<sup>192</sup> Michel Bénaben, *Manuel de linguistique espagnole*, op. cit., p. 155.

le but, le moyen, la manière, le temps, etc. Plusieurs effets sont évoqués (progression, durée ou répétition), ainsi que plusieurs verbes (*estar; ir*), sans que l'on sache lesquels renvoient à l'un ou l'autre effet.

Si l'on envisage le verbe *ir* comme installant une continuité, un dynamisme, cela revient donc à dire qu'il y a redondance, effet pléonastique : à la continuité installée par le verbe *ir*, on ajoute la « durativité » inhérente à la forme gérondive.

En eso **iba** pensando cuando se encontró al viejo Esteban peleándose con el becerro [...]

Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 70.

Como **iba** diciendo, les pidieron la documentación [...]

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 267.

Así, con estas convenciones universalmente aceptadas, **vamos** viviendo.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 141.

FERNANDO

Como un pedazo de plomo  
sobre agua que **va** soñando  
así esta carta en mi frente.

Yo no puedo ir a salvar  
a un hombre que...

MARIANA

Lo es todo para mi vida.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Apéndice, Fragmento 2, Estampa 1<sup>a</sup>, p. 336.

¿Dónde **vas buscando** rosas

si el rosal lo tengo yo?

Cada día y cada noche,

¿dónde **vas buscando** amor?

Antonio Gala por Clara Montes in *Buscador*

Francamente, yo que siempre creí que el tal edificio no era factible, **voy viendo**...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 295.

Il est vrai que tous ces énoncés installent une durativité, durativité inhérente au gérondif, mais aussi à l'opération qui le porte. *Pensar; decir; vivir; soñar* et *buscar* sont toutes des opérations qui requièrent un certain temps – un temps certain – pour se dérouler, des opérations sémantiquement « imperfectives ».

Dans le dernier énoncé, la combinatoire spécifique (« *voy viendo* ») employée de façon répétée par Galdós installe bien le *constat* dans la durée. C'est également le cas dans l'énoncé suivant, qui réunit deux combinatoires du même type qui se complètent et se font écho :

[...] supongamos que al poco tiempo de vivir con Maximiliano, encuentras que el muchacho se porta bien contigo, **vas** viendo sus buenas cualidades, que se manifiestan en todos los actos de la vida, y supongamos también que le **vas** teniendo algún cariño...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 141.

La durativité et la progressivité induites par les deux combinatoires sont corrélées, puisque la seconde est permise par la première : c'est parce que Fortunata découvre et apprécie les qualités de Maxi qu'elle peut éventuellement finir par éprouver pour lui une tendresse résignée.

Pour la tradition grammaticale, il est souvent question d'un effet plus précis que la simple durée : celui de progression.

### La progression

La progression, largement évoquée par les auteurs, est un cas particulier du déroulement de l'action qui implique une certaine variation :

El valor durativo es corriente en las **perífrasis con gerundio**.<sup>193</sup> [...] En este grupo entran *estar* + gerundio, *venir* + gerundio ("como te vengo diciendo"), *andar* + gerundio, *ir* + gerundio ("*ir ganando tiempo*", "*ir aprendiendo*"), etc. Todas ellas tienen sentido progresivo.<sup>194</sup>

Durée et progression donc, que Rafael Lapesa considère équivalentes, alors que Gabriel Vincent et Jean-Paul Duviols parlent de la progression sous son aspect motionnel :

*Ir, andar, venir* traduisent un mouvement, une progression.<sup>195</sup>

Plus laconique, Louis Forestier explicite la progressivité<sup>196</sup> au moyen de la traduction, et fait appel pour cela à une locution (« peu à peu ») et à un adverbe (« lentement<sup>197</sup> ».)

Il faut préciser que pour l'auteur, si *ir* est l'expression de la progression, la continuité simple est exprimée par *andar*. Cependant, comme nous le verrons dans la troisième partie, le rôle d'*andar* est bien plus complexe que cela.

Cette valeur de progression, Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche la reconnaissent dans l'ensemble des combinatoires avec gérondif :

[...] las perífrasis de gerundio con verbos de movimiento presentan variantes diferentes del valor común que se interpreta como el desarrollo gradual de un evento. Es una lectura que puede corresponder a la subvariedad continua del Imperfecto, si no quedan especificados ni el principio ni del evento ni su final:

<sup>193</sup> En gras dans le texte.

<sup>194</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 884.

<sup>195</sup> Gabriel Vincent, Jean-Paul Duviols, *Grammaire espagnole*, op. cit., § 109, p. 89.

<sup>196</sup> Il parle d'« Expression de la progression » au moyen de *IR* + Gérondif. in *Le verbe espagnol*, Paris, Bordas, 1993, p. 94.

<sup>197</sup> Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

(29) {andan/van} diciendo por ahí que no saldrás adelante.<sup>198</sup>

Serge Philippe Tomas ne différencie pas nettement l'emploi de *estar* et de *ir* :

**Estar** et **ir** marquent l'action en train de se faire. Les autres verbes marquent surtout l'action progressive. Si on envisage une action en train de se dérouler sous nos yeux ou devant une tierce personne, on utilisera tout simplement **Estar** ou **ir**+gérondif, donc dans le cas où la durée de l'action est vraiment ressentie comme continue.<sup>199</sup>

On peut se demander en quoi une action « en train de se faire » se différencie d'une action « progressive ». On remarquera néanmoins que Serge Philippe Tomas, qui, comme Louis Forestier, glose la combinatoire à l'aide de locutions telles que « peu à peu », « de plus en plus », « progressivement », parle de « ressenti » et d'un **observateur** (soi ou quelqu'un d'autre). Nous reviendrons sur ce point particulier dans la dernière partie.

D'autres auteurs voient en l'utilisation de *ir* un moyen particulier de décrire un déroulement ou une progression « graduelle » :

Quando la acción no se perfecciona de una vez, sino que se refiere a cierto desarrollo gradual, usamos este verbo con un gerundio. [...] son muy corrientes en el lenguaje familiar : “*ve vistiéndote*”, “*vamos andando*”, “*vamos tirando*”, etcétera. Cuervo señala como caso de *ir* redundante, frases como “*vaya ir trayendo los libros*” [...] que atribuye a una absorción de la preposición *a*: “*voy a ir cogiendo*”, con que se quiere denotar el cuidado y el detenimiento de la operación.<sup>200</sup>

...et s'il est vrai que les expressions citées par Emilio Martínez Amador sont plutôt familières, on ne peut en aucun cas réduire l'emploi de cette combinatoire et l'exploitation de son effet de sens à ce seul registre.

Pour Jean Bouzet, la combinatoire exprime le déroulement d'une action qui se décompose en étapes :

Au lieu de *estar*, on emploie *ir* quand il s'agit d'une action qui se réalise *progressivement* ou par *étapes successives*.<sup>201</sup>

<sup>198</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 522.

<sup>199</sup> Serge Philippe Tomas, *La grammaire visuelle de la langue espagnole*, op. cit., p. 94.

<sup>200</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 775.

<sup>201</sup> Jean Bouzet parle de ‘Développement progressif ou successif’, in *Grammaire espagnole*, op. cit., § 582, p. 253. On trouve également cette interprétation chez Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 398 B ; Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 65 (« *Ir* + gérondif ») ; Patrick Charaudeau, Bernard Darbord et Bernard Pottier, *Grammaire explicative de l'espagnol*, op. cit., p. 185 et note 48 (« *Le verbe* § 3. 3. 1 Aspect et Déroulement 3. 3. 1. 1 Le stade ») ; Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, op. cit., § 312 ; Real Academia Española, *Esbozo...*, op. cit., p. 448 ; Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., §§ 88-97-98 ; Rufino José Cuervo, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, op. cit., p. 790 (s. v. *ir Ir + gerundio*) ; María Moliner, *Diccionario del uso del español*, op. cit., s. v. *ir*, p. 168.

Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche voient également en ces combinatoires l'expression d'une progression, et plus précisément, d'une progression par degrés, par paliers :

La perífrasis española *ir* +gerundio expresa un avance **gradual**, progresivo, en el desarrollo de los eventos a los que se aplica.<sup>202</sup>

Pourquoi cette combinatoire inspire-t-elle de telles définitions ? Si la progression ne va pas à l'encontre de ce que semble dire *ir*, et de ce qu'exprime le gérondif, qu'y a-t-il de graduel ?

On aurait donc deux continuités qui combinées, offriraient une discontinuité, une progression discontinue, une progression par « degrés ».

L'énoncé du Gran Wyoming est en cela exemplaire :

Al **ir** recuperando la conciencia, la ira de Romero **iba** en aumento. Tampoco él era capaz de adivinar a qué venía aquella reacción de Sara que había estado a punto de mandarle al otro barrio.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 65.

Romero revient à lui progressivement, et sa colère augmente simultanément (*al* + infinitif souligne la concomitance des deux opérations). Il y a donc là deux représentations qui impliquent une progressivité, dont l'expression est obtenue par des procédés expressifs différents, l'une grâce au gérondif, l'autre par l'intermédiaire d'une locution prépositionnelle introduite par *en* .

Les opérations dites par le gérondif des énoncés suivants sont toutes des opérations progressives :

[...] las experiencias apasionantes que vivo en Nueva York **van** conquistando paulatinamente más rincones de alma.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 117.

INES. [...] Y esta llama que en mí mismo se alimenta inextinguible, cada día más terrible **va** creciendo y más voraz.

J. ZORRILLA, *Don Juan Tenorio*, p. 145.

Los paletos **van** aprendiendo mucho.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 34.

El crespón es el que ha **ido** decayendo desde 1840 [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 151.

---

<sup>202</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 549.

Usted **vaya** atando cabos.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 412.

En effet, les opérations de *conquistar*, *crecer*, *aprender*, *decaer*, *atar cabos* supposent toutes un processus, une variation entre une situation de départ qui, progressivement évolue, se modifie, change, tend vers une situation d'arrivée. Les expériences se rendent maîtres de l'âme et y occupent une place auparavant vide, la passion augmente, l'ignorance se comble, la vente de tissus décline, les liens se tissent.

De cette progressivité se dégage également souvent l'idée de lenteur.

### La lenteur

Ainsi de la durée on passe à l'idée de progression et enfin à celle de lenteur.

Si cet effet de sens peut paraître arbitraire, il mérite néanmoins une certaine attention, car il est vrai que la combinatoire *ir* + gérondif tend à être traduite, comme nous l'avons vu précédemment, par des locutions ou des adverbes qui contiennent une certaine idée de lenteur.

Cette périphrase [*ir* + gérondif] ajoute à la valeur de **estar** suivi du gérondif une idée de mouvement ou simplement de progression, effectuée avec *une certaine lenteur*.<sup>203</sup>

*Ir*, *venir*, y a veces *seguir*, unidos al gerundio, añaden a la duración la idea de movimiento. *Ir* + *gerundio* expresa movimiento desde el presente: *Por el aire claro va volando* (GARCILASO); *iban entrando uno por uno*. La acción verbal adquiere en estas frases un sentido general de *lentitud*, al cual se añaden matices especiales que dependen de la significación del verbo. Por ejemplo, en: *iremos amortizando la deuda*, la acción se produce por *grados sucesivos y discontinuos*.<sup>204</sup>

Un mouvement qui prend son origine dans le présent, et que Samuel Gili y Gaya exemplifie par un énoncé... au futur.

Les énoncés permettant une telle interprétation ne manquent pas. Pour exemple l'énoncé suivant :

[...] no son tontas; ponen poca dosis... un centígramo, para **irme** matando lentamente...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 279.

<sup>203</sup> Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, op. cit., p. 287.

<sup>204</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., § 98, p. 114-115.

Maxi, dans son délire, imagine que Fortunata et doña Lupe sont en train de l’empoisonner, et il est vrai que la progressivité dite par la combinatoire « *irme matando* » se teinte sans peine de lenteur grâce à l’adverbe *lentamente*.

Comme nous allons le voir, l’espagnol a souvent recours à des adverbes et des locutions qui renforcent l’expressivité de la combinatoire *ir* + gérondif.

### La décomposition de l’opération

Il faut préciser la progression est souvent marquée par des adverbes ou des locutions tels que *progresivamente*, *paulatinamente*, *gradualmente*, *de manera/de forma progresiva*, *poco a poco*, *a medida que*, *uno a uno*.

Jean-Marc Bedel fait d’ailleurs remarquer les possibilités de traduction de la combinatoire *ir* + gérondif :

**Ir** + gérondif : cette formule s’emploie très fréquemment, soit pour insister sur le caractère progressif de l’action, soit pour indiquer la répétition de la même action. On rendra ces nuances en français en utilisant, selon les cas, les locutions *peu à peu*, *un à un*, *l’un après l’autre*, etc.<sup>205</sup>

Dès lors, ajouter les locutions ou les adverbes équivalents en espagnol revient à redoubler l’effet expressif.

Chez un auteur comme Juan José Millás, les combinaisons *ir* + gérondif sont pour la plupart suivies d’une grande variété de locutions :

Poco a poco, y con el derecho a investigar que confiere semejante alboroto, los vecinos se habían **ido** concentrando frente a la puerta.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 70.

La tensión, que desde que se despertó, había **ido** invadiendo de forma gradual sus centros de decisión, comenzó a retirarse.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 39.

Todo ello permite, sin embargo, mejorar su situación económica e **ir** conquistando de forma progresiva la mitad de cosas cada vez más selectas.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 85-86.

Vivían en el interior de un nudo formado por los laberintos de sus complicadas conciencias y en el que **iban** confundiéndose de forma progresiva las obsesiones de cada una de ellas.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 174.

---

<sup>205</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 398, p. 412.

Ya no podemos cargar el acento de nuestra actividad en la producción ; es preciso atender el área comercial, cuya estructura se ha **ido** debilitando progresivamente.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 183.

[uno de los dos escritores] alcanza un éxito sin precedentes en este tipo de actos [conferencias]; su foto y su discurso aparecen en la primera página de todos los suplementos literarios y el sujeto, en fin, acaba por alcanzar la gloria, mientras que el verdadero autor de la ponencia se **va** hundiendo paulatinamente en el fracaso.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 142.

...qui toutes renforcent cette idée de progression et de lenteur.

Quels que soient les auteurs, l'une des locutions les plus employées est *poco a poco*, comme en attestent les énoncés suivants :

Julio leyó esa parte del diario y **fue** averiguando poco a poco lo que seguramente ya sabía [...].

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 193.

Comieron pausadamente, con intervalos dedicados al vino y al tabaco, pero también a las miradas y a las risas con las que se **iban** seduciendo poco a poco, como correspondía a su edad y condición.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 117.

[Desde que nos casamos toda nuestra vida se ha organizado en función de sus intereses, de su carrera.] Yo he **ido** renunciando poco a poco a mis aspiraciones para facilitarle a él las cosas y ahora que empieza a triunfar soy incapaz de ver qué parte de ese triunfo me correspondería a mí.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 45.

Poco a poco **voy** cediéndole todo, aunque me consta su perversa costumbre de falsear y magnificar.

Jorge Luis Borges, « Borges y yo », in *El hacedor*, p. 62.

Desde 1932 había **ido** apagándose poco a poco; las metáforas comunes son las mejores, porque son las únicas verdaderas.

Jorge Luis Borges, « La señora mayor », in *El informe de Brodie*, p. 62.

A la hora en que me fui a asomar, el río ya había perdido sus orillas. Ya **iba** subiendo poco a poco por la calle real, y estaba metiéndose a toda prisa en la casa de esa mujer que le dicen *la Tambora*.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 53.

[...] al venturoso hijo de D. Baldomero Santa Cruz y de doña Bárbara Arnaiz le llamaban *Juanito*, y *Juanito* le dicen y le dirán quizás hasta que las canas de él y la muerte de los que le conocieron niño **vayan** alterando poco a poco la campechana costumbre.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 110.

Por un momento, la admiración las hacía enmudecer; pero poco a poco **ibanse** reponiendo [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 132. [amigas de Eulalia

Poco a poco iba cayendo el chal de los hombros de las mujeres hermosas [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 151.

Locution parfois redoublée d'une autre telle que *a medida que* :

Poco a poco, a medida que iba acopiando argumentos, fue Rubín corriéndose a lo largo del diván, hasta que llegó a presidir la mesa de los capellanes. Eran estos tres, cuatro cuando iba Nicolás Rubín, todos de buena sombra y muy echados para adelante.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 29.

A medida que yo vaya olvidando, usted recordará [...].

Jorge Luis Borges, « La memoria de Shakespeare », in *La memoria de Shakespeare*, p. 71.

[...] el objeto lenguaje se **va** construyendo a medida que el investigador **va** tomando conciencia de él, es decir, el lenguaje adquiere todos aquellos valores y definiciones que el interés del lingüista **va** descubriendo.

M. Veyrat Rigat, « La categoría “verbo”: un enfoque perceptivo », in *Tonos Digital*, nº3 marzo 2002.

Caminó para tranquilizarse un poco, y a medida que se acercaba a su destino iba siendo presa de ideas circulares que la situaban en un espacio protector del que jamás debería haber salido: su marido, su hija, su madre...

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 126.

...ou remplacée par des locutions équivalentes (*puñito a puñito, uno a uno, (de) uno a otro*), qui introduisent l'idée d'une distributivité :

[...] puñito a puñito se han ido desperdigando hasta quedar nada más que este nudo que somos nosotros.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 37.

[...] a partir de allí comienza una verdadera pesadilla, en la que el autor del cuento policiaco ha de **ir** eliminando uno a uno todos los miembros del jurado [...]

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 57.

A veces pienso que lo que albergan circunstancialmente las mujeres se lo **van** pasando de unas a otras para volverme loco.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 143.

...ou toute autre locution impliquant un parcours (même abstrait) :

Sobre el lejanísimo Santos Vega se ha escrito mucho, pero es un vano nombre que **va** paseándose de pluma en pluma sin contenido sustancial [...]

Jorge Luis Borges, « El tamaño de mi esperanza », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 16.

...une extension :

Entendía Juan Pablo que esto de **ir** corriéndola de mundo en mundo después que uno se muere es muy aceptable [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 34.

...ou une durée (c'est-à-dire une extension temporelle) :

Al cabal símbolo pampeano, cuya figuración humana es el gaucho, **va** añadiéndose con el tiempo el de las orillas [...].

Jorge Luis Borges, « La pampa y el suburbio son dioses », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 28.

A uno le suceden las cosas y uno las **va** entendiendo con los años.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 31.

On voit clairement le rôle joué par *uno a uno* dans l'effet de sens qui se dégage du premier énoncé de Millás. Éliminer les jurés un à un suppose une répétition de l'opération, une décomposition en plusieurs étapes toutes équivalentes, une régularité, une périodicité. De continue, l'opération devient discrète.

Il en va de même pour le second énoncé. Le narrateur se dit qu'il existe une sorte de réseau d'échange d'expérience entre les femmes qui peuplent sa vie, réseau dans le lequel la passation d'information se produit de façon répétée et régulière.

Une passation d'information chez Borges également, matérialisée par l'écriture des uns et des autres chez Galdós ; l'acceptation de la métempsychose et de l'expérience vécue dans des mondes et des vies successives pour Juan Pablo ; enfin la perpétuation et le maintien des opérations dans le temps, ou plutôt dans le temps pris dans son passage continu (*con el tiempo*) ou discret (*con los años*), où les années succèdent aux années.

Ces deux continuités conjuguées, donc, semblent redécomposer, fragmenter le « mouvement », ou plus exactement, le procès, l'opération en cours. Effet constant dans ces combinatoires, renforcé comme nous venons de le voir au niveau de la phrase par la présence d'adverbes et de locutions telles que *gradualmente*, *paulatinamente*, *lentamente*, *poco a poco*, *a medida que*, etc., en somme par des éléments affins.

### Affinités sémantiques

Manuel Pérez Saldanya relève l'affinité entre les divers éléments :

La clave de muchos procesos de gramaticalización tiene que ver con la interacción de todos estos factores en un **contexto adecuado**, en el que, en general, se produce **una alta redundancia y afinidad** entre los diversos elementos que entran en juego (Company, 2003: 2.4).<sup>206</sup>

---

<sup>206</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*... », *op. cit.*, p. 3.

Il faut cependant préciser une fois de plus qu'affinités et contexte suffisent souvent à eux seuls à expliquer les effets de sens et que le recours au concept de grammaticalisation ne se justifie nullement.

Samuel Gili y Gaya souligne que les effets de sens dépendent en grande partie de l'aspect du verbe au gérondif :

En el mecanismo de la significación de estas frases concurren, por una parte, el valor temporal de las diferentes formas del verbo auxiliar, y por otra parte, el aspecto perfectivo o imperfectivo de los tiempos y de la acción verbal en sí misma.<sup>207</sup>

Il affirme également l'incompatibilité des formes dites auxiliaires avec des procès « momentanés » :

Con verbos imperfectivos, el gerundio refuerza la duración que el verbo mismo tiene ya de por sí. Entre *escribo* y *estoy escribiendo* no hay más diferencia que la impresión general de acción más duradera que produce la segunda. Con verbos que expresan acciones perfectivas de corta duración, el gerundio introduce sentido reiterativo. Compárense las frases *el cazador dispara la escopeta; el niño ha besado a su madre*, con *el cazador está disparando la escopeta; el niño ha estado besando a su madre*. La prolongación de una acción perfectiva momentánea supone su repetición, como se ve en estos dos ejemplos. Por esto resultaría absurdo decir que *el soldado estuvo disparando un tiro*, o que *alguien está dando un grito*, puesto que son acciones momentáneas incompatibles con el gerundio.<sup>208</sup>

Ces compatibilités ou incompatibilités, également signalées par Michel Launay, semblent évidentes à la lecture des illustrations proposées par Samuel Gili y Gaya. Il est certes absurde de dire « *el soldado estuvo disparando un tiro* » ou « *alguien está dando un grito* ». Ce qui rend ces exemples absurdes est l'unicité, la ponctualité de chacune de ces actions (*un tiro*, *un grito*), car il suffit de rendre ces opérations plurielles (*disparar varios tiros*, *dar gritos*) pour rendre ces énoncés parfaitement acceptables. Le gérondif impose donc une durée qui peut devenir réitération ou répétition – suivant la valeur de l'opération et le contexte qui s'y rattache –, d'où les affinités avec *uno a uno*, *poco a poco* etc.

Enfin, que se passe-t'il lorsque l'on combine *ir* à sa forme au gérondif (*ir yendo*) ? Comme le fait remarquer Charles Kany, on rencontre cette combinatoire spécifique et qui peut sembler redondante dans certaines zones hispanophones :

Algunos usos del gerundio : En el español normal se usan muy rara vez las formas progresivas de ciertos verbos (tales como *ser*, *ir*, *venir*), cosa, empero, que no ocurría en la lengua antigua<sup>209</sup> en la cual hallamos *id yendo*, *iremos yendo*, *vámonos yendo*, etc., expresiones en que se encontraban juntas una forma concreta y el gerundio del mismo verbo para poner de relieve el elemento

<sup>207</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, *op. cit.*, § 91.

<sup>208</sup> *Ibid*, § 97.

<sup>209</sup> On en trouve l'illustration chez Miguel de Cervantes.

progresivo [...] [ej.Argentina: ¡Y vayan viniendosé!, Chile: ¿Cómo le va yendo? ]<sup>210</sup>

Une combinatoire qui est reprise par le *Nuevo diccionario de argentinismos* :

ir: ¿cómo le va yendo?<sup>211</sup>

Dans cette combinatoire spécifique, de *ir* avec lui-même, la quadruple continuité offerte par la répétition du verbe et par la forme gérondive – deux continuités morphologiques combinées à deux continuités syntaxiques –, ancre la représentation dans un présent continu. Combiné au pronom *le*, cette présence et cette continuité sont perçues comme l'expression de l'état animique de la personne à laquelle on s'adresse.

La langue espagnole est-elle la seule à proposer de tels parcours expressifs ? C'est ce que nous nous proposons de vérifier dans les pages qui suivent.

### Structures apparentées

D'autres langues que l'espagnol proposent un parcours mental, conceptuel et syntaxique fort proche.

Le morphème *-ing*, permet à la langue anglaise de disposer de formes que l'on peut, suivant leur position dans la phrase, interpréter comme des *gerunds*, des adjectifs ou des substantifs (plus exactement, des verbes substantivés : *a meeting, the beginning...*), rendant les frontières entre catégories des plus floues. Le *gerund* sert en particulier à construire les formes dites progressives (construites avec le verbe *to be* au présent) :

An increasing number of adults are **willing** to ask questions [about the universe].<sup>212</sup>

Carl Sagan, introduction to Stephen Hawking's *A brief history of time, From the Big Bang to Black Holes*, London, Bantam, 1988, p. xiii-xiv.

[St Augustine] pointed out that civilization is **progressing** and we remember who performed this deed or developed that technique.<sup>213</sup>

Stephen Hawking, *A brief history of time*, p. 8.

Une fois de plus, il nous faut regarder du côté du signifiant, et celui-ci nous en dit bien plus qu'il n'y paraît. Une signifiante perçue et décrite par Didier Bottineau:

<sup>210</sup> Charles E. Kany, *Sintaxis Hispanoamericana*, op. cit., p. 282.

<sup>211</sup> *Nuevo diccionario de americanismos-Nuevo diccionario de argentinismos*, T. II, dirigido por Günter Haensch, Reinhold Werner, Coordinadores Claudio Chuchuy, Laura Hlavacka de Bouzo, Santafé de Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1993, s. v. *ir*.

<sup>212</sup> « Un nombre croissant d'adultes manifestent le désir de poser des questions [à propos de l'univers]. »

<sup>213</sup> « [Saint Augustin] fait remarquer que la civilisation évolue et progresse et que nous nous souvenons de qui a accompli cet exploit ou développé cette technique. »

En résumé, *in* est formé des opérateurs *i* de fusion et *n* d'interception, qui combinés livrent une intégration, et *ing* met l'intercepteur *n* en résonance, induisant sa cursivité, son caractère verbal, sa matrice actancielle. *Ing* étant cognitivement extrait de *in*, il le présuppose, d'où l'opposition *in* rhématique / *ing* thématique : *in* rhématise une intégration que *ing* réitère, la rendant cursive et thématique, donc anaphorisante et verbale. *in* lie deux supports explicites, une source et une cible (Cervoni 1991), alors que dans la thématisation, *ing* implicite la source et la transforme en sujet virtuel et mémoriel, c'est-à-dire en agent présupposé. Les deux ont en commun de formuler le diagnostic qu'un énonciateur avance pour un repérage ou une intégration d'un procès à un cadre spatial, temporel ou sémantico-logique. Enfin, en ayant pour seul verbe *be*, *John is in love* fait de John un patient, alors que *John is loving* l'agentivise en présupposant un sujet mémoriel; *la machine est en marche* prive la machine de son statut d'agent que *-ant* reconnaît au sujet (*l'homme parlant*); cf. esp. *estar en calma* vs *estar calmando a alguien*.<sup>214</sup>

Didier Bottineau met donc en relation – prenant comme point de départ le lien entre la préposition *in* anglaise et le morphème flexionnel *-ing* –, la préposition *en* et la terminaison *-ant* françaises, pour terminer avec une mise en parallèle entre la préposition *en* et le morphème *-ndo* espagnols :

[...] *-ant* fait porter le négateur *n* sur le disjoncteur *a*, en contraste absolu avec le *-ing* anglais, qui porte le même négateur sur le fusionneur *i* : en anglais, le sujet mémoriel est présent au verbe, soudé à lui, et c'est sans doute la raison pour laquelle la combinaison *be + ing* identifie le sujet à l'agent présupposé. La structure *\*il est chantant* est disconvenante en français car le suffixe *-ant*, construit sur le séparateur *-a-*, disjoint le sujet mémoriel du cinétisme verbal et empêche le verbe être (d'identification) d'accoler le sujet à cet agent. Cette combinaison induit une contradiction entre *être*, qui fait du sujet amémoriel et marqué un patient ou un site, et *-ant*, qui présuppose un agent : le disjoncteur *a* creuse cet écart cognitif.

En espagnol, en italien, *ser* et *essere* ne peuvent non plus corriger cet écart, mais *estar* et *stare* + gérondif peuvent l'entériner (*estar cantando*). Il en résulte que la composition en *be + -ing* n'est possible en anglais que parce que le gérondif est bâti sur le fusionneur *i*, et que les langues romanes et l'allemand, qui le construisent autour de *a* et/ou *e*, se mettent dans l'impossibilité d'une fusion directe du type *ser / essere / sein* et doivent passer par une disjonction du type *estar / stare* (cf. l'invariant de frontière extrême posé pour le phonsthème *st*) : ceci est aussi à rapprocher du fait que l'on observe des participes en *-iendo* (*comiendo*) pour les verbes en *-er* et *-ir*, jamais en *-indo* (*\*venindo*).<sup>215</sup>

Cependant, s'il est vrai que le français ne permet pas *\*il est chantant*, il permet *il va chantant*, ce qui, si l'on suit le raisonnement de Didier Bottineau, nous fournit une information sur le signifié du verbe *aller*, et sur ces capacités combinatoires. Rien n'empêche le verbe *aller* de se combiner à un morphème *agentivisateur*. En espagnol, si

<sup>214</sup> Didier Bottineau (1999), « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie *Oralité et traduction* organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras), p. 48.

<sup>215</sup> Didier Bottineau (1999), « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », *op. cit.*, p. 48.

les combinatoires *\*ser siendo* et *\*estar estando* sont impossibles – on peut invoquer les mêmes raisons que pour *être* –, en revanche, *ir*, verbe intransitif, autorise un tel dédoublement cognitif.

Ainsi, d'autres langues romanes comme le français, le catalan ou encore l'italien proposent des combinatoires de ce type et en exploitent les compétences.

A mi-chemin entre gérondif et adjectifs on trouve en français une combinatoire qui n'est pas sans rappeler la tournure espagnole : celle d'*aller (en)* et du participe présent<sup>216</sup>.

Le français, qui utilise cette tournure beaucoup moins fréquemment que l'espagnol, semble offrir un effet de sens proche, *mutatis mutandi*, car il s'agit de deux systèmes différents, et de verbes (*aller* et *ir*) dont les signifiés ne sont pas équivalents, pas plus que ne le sont les morphèmes *-ant* et *-ndo*.

Soit les énoncés suivants, dont certains sont des traductions, et dans lesquels on reconnaît la durativité, la progression, parfois même la lenteur attribuées à *ir* + gérondif :

Loin de sa mère  
Cette bergère  
**Va** chantant  
Où son amant l'attend.

Pierre de Beaumarchais, *Le barbier de Séville-La mère coupable*, Paris, Grund [1775] 1935, p. 88.

Dans les boutiques, il **va** disant qu'il est disposé à dépenser jusqu'à deux talents pour renouveler son vestiaire et il gronde son esclave de ne pas avoir pris, en sortant, l'argent nécessaire.

Théophraste, « Le vantard », in *Caractères*, Paris, Belles Lettres, traduction de O. Navarre [IV<sup>e</sup> a.C.] 1920, p. 56.

[...] des colonnes, à demi perdues dans l'ombre tant elles sont hautes, **vont** s'alignant jusqu'à l'horizon, –

Gustave Flaubert, *La tentation de Saint-Antoine*, Paris, E. Fasquelle [1874] 1913, p. 40.

Dans un monde surpeuplé et pollué où les ressources naturelles seront presque épuisées, ce nouveau groupe sanguin [groupe C hypothétique] se fera peu à peu prédominant, tandis que les groupes sanguins plus anciens – les nôtres – **iront** se raréfiant dans un environnement qui leur sera de plus en plus hostile et auquel ils ne seront plus adaptés.

P. J. d'Adamo, *4 Groupes sanguins 4 régimes*, Paris, Michel Lafon, traduction d'A. Lavédrine, 2005, p. 373

---

<sup>216</sup> L'euphonie *en* / *-ant* est sans doute pour quelque chose dans cette double possibilité de construction syntaxique.

King-tö-tchen **alla** croissant depuis la fin de la période K'ang-hi\* ; \*Empereur 1662-1722.

Michael Sullivan, « L'influence du goût européen sur le décor des porcelaines », in *Introduction à l'art chinois*, Paris, Poche [1961] 1968, p. 410.

M. Ricard — [...] au fil du temps, l'intérêt pour les maîtres du Tibet et leur enseignement est **allé** croissant.

Jean-François Revel, Matthieu Ricard, *Le moine et le philosophe – Le bouddhisme aujourd'hui*, Paris, NiL éditions, 1997, p. 28.

Le jeune homme éprouvait cette sensation profonde qui a dû faire vibrer le cœur des grands artistes quand, au fort de la jeunesse et de leur amour pour l'art, ils ont abordé un homme de génie ou quelque chef-d'œuvre. Il existe dans tous les sentiments humains une fleur primitive, engendré par un noble enthousiasme qui **va** toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire d'un mensonge.

Honoré de Balzac, *Le Chef d'Œuvre inconnu*, Paris, Mille et une nuits [1837] 1993, p. 7-8.

Hélas ! c'est bien l'écho **allant** s'affaiblissant d'une mystérieuse harmonie, qu'il n'ouïrait plus jamais, jamais !

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, Paris, Plon, 1926, p. 189.

De l'ombre sacrée où remuaient les lèvres invisibles, la parole de paix **allait** s'élargissant jusqu'au ciel et traînait le pêcheur hors de soi, délié, libre.

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, Paris, Plon, 1926, p. 266.

A partir de là [le fleuve Anydre] **va** toujours **en** s'élargissant, et se jette à la mer...

Thomas Morus, *L'Utopie*, Paris, Scripta Manent, traduit du latin par V. Stouvenelle, illustrations de H. Chapront [1516] 1927, p. 71

— Il est temps que l'ère du rat se termine et que commence celle de l'hirondelle, dirent les plus résolus.

Et déjà, en effet, sous la dominante soupçonneuse et ladre du rat, on sentait, dans la population la moins en vue, couvrir un élan d'hirondelles, qui d'un adroit coup de queue pointent vers l'air transparent et dessinent du tranchant de leurs ailes la courbe d'un horizon qui **va** s'élargissant.

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Paris, Points, Seuil, traduit par Jean Thibaudeau, préface de l'auteur [1972] 2002, p. 177-178.

Mais savait-il bien déjà, depuis le début, le savait-il, que l'orbite de la Lune **allait en** s'élargissant ?

Italo Calvino, *Cosmicomics*, Paris, Points, Seuil, traduit par Jean Thibaudeau [1965] 1990, p. 16.

En français, qu'il s'agisse de textes originaux ou de traductions, un certain type de verbes semble être privilégié. En dehors des verbes tels que *chanter*, *dire* ou *s'aligner*, les verbes « de variation » sont très nombreux et même récurrents. On trouve ainsi fréquemment des verbes tels que *se raréfier*, *croître* (deux occurrences), *s'élargir* (quatre occurrences), *faiblir* et *s'affaiblir*... Il existe donc en français une affinité sémantique plus marquée qu'en espagnol, où le verbe *ir* admet toute sorte d'opération à

sa suite. En français, cette affinité opère une sélection, restreignant l'usage de la combinatoire, bien que celle-ci admette, comme en espagnol, les verbes pronominaux, l'interpolation, à condition qu'aucune pause ne soit faite – l'énoncé de Thomas More est de ceux-là –, sans quoi disparaît l'impression d'unité :

Je **vais** toujours, affranchissant l'esprit et pesant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et sans Dieu.

Gustave Flaubert, *La tentation de Saint-Antoine*, Paris, E. Fasquelle [1874] 1913, p. 245.

Il nous faut à nouveau nous reporter au travail de Chrystelle Fortineau, qui dans sa comparaison entre les morphèmes *-ndo* et *-ant* affirmait l'existence d'une seule forme *-ANT*<sup>217</sup> :

#### 1. Description des capacités syntaxiques de *-NDO* et de *-ANT*

On commencera par relever que tant *-NDO* que *-ANT* peuvent être le deuxième élément d'une périphrase verbale.

En espagnol, les périphrases au gérondif sont nombreuses et fréquentes<sup>218</sup> (on considère habituellement que les verbes pouvant jouer le rôle d'auxiliaire devant *-NDO* sont *estar, ir, venir, seguir, llevar, andar, quedar(se)* et *continuar*).

En français, les verbes susceptibles d'occuper cet emploi sont moins nombreux : les grammaires ne relèvent que *aller* et, plus rarement, *être*.

Certes, il s'agit là de constructions peu fréquentes, mais cela n'enlève rien au fait que la langue française les autorise. Une communauté linguistique, à un moment donné de son histoire, n'exploite pas nécessairement au maximum toutes les possibilités que lui offre la langue.

D'autre part, on se contentera de remarquer, pour l'instant, que la particule *EN* peut éventuellement s'intercaler entre le semi-auxiliaire et *-ANT*.

1.2 *EN* [ã] est d'ailleurs la seule préposition qui peut précéder *-ANT*, de même qu'en espagnol *-NDO* ne peut être le terme que de la seule proposition *EN* [en].<sup>219</sup>

La restriction combinatoire s'opère donc en français à plusieurs niveaux : restriction d'« antériorité » (peu de verbes dans la précédence des formes en *-ant*) et restriction sémantique (prédilection pour les verbes affins dans la postériorité d'*aller*<sup>220</sup>).

Le système en français comporte donc une seule forme en *-ant* (qui remplit la fonction de participe présent et d'adjectif) face à un système plus complexe en espagnol qui comporte le morphème de gérondif *-ndo*, morphème qui s'oppose à la désinence adjectivale *-nte*. Tous ces morphèmes sont issus d'une seule et même composante morphématique latine, *-NT-*. Comme nous le verrons plus avant, cette plus grande

<sup>217</sup> *Le Petit Robert* fait remarquer que le suffixe *-ant* exige d'avoir un verbe pour base, in *Le Petit Robert*, s. v. *-ant*.

<sup>218</sup> Chrystelle Fortineau indique que les constructions périphrastiques représentent 20% de son corpus de thèse, in *Le gérondif espagnol*, op. cit.

<sup>219</sup> Chrystelle Fortineau, « Analyse contrastive de la syntaxe des morphèmes *-ndo* et *-ant* », in *La linguistique dans tous ses états*, Colloque de Linguistique Hispanique, Presses Universitaires de Perpignan, 2002, p. 67-78, p. 68.

<sup>220</sup> *Mutatis mutandi*, puisqu'il s'agit de deux systèmes linguistiques différents, on peut reconnaître une parenté entre certains des signifiants du système espagnol des déictiques (*allí* et *allá*) et le verbe *aller*.

complexité du système espagnol dans cette partie de la langue se manifeste aussi dans le domaine lexical, puisque deux verbes « de mouvement » coexistent (*ir* et *andar*), alors que le français ne connaît qu'un seul verbe de ce type (*aller*).

Pour clore ces remarques sur les structures apparentées à la combinatoire *ir* + gérondif, il faut préciser qu'en catalan, un phénomène semblable aux combinaisons espagnoles et françaises se produit :

Pels voltants de Vic s'apareixia un burro i tots els qui anaven de nit es veien obligats a pujar-ni a cavall, i el burro s'**anava** allargant, allargant, per poder portar tots els qui **anava** trobant [...].

Cels Gomis i Mestre, *La bruixa catalana* (aplec de casos de bruixeria, creences i supersticions recollits a Catalunya a l'entorn dels anys 1864 a 1915), Barcelona, ed. Alta Fulla (Arxius del Folklore Català, 1), 3<sup>a</sup> ed., 1996, p. 96.

Or si le premier énoncé évoque les restrictions sémantiques du français, le second confirme la possibilité combinatoire de *anar* avec toute sorte de verbes, rapprochant donc ce verbe de *ir*.

On constate donc que la langue espagnole n'est pas la seule à proposer de tels parcours expressifs, puisque d'autres ont recours à des procédés similaires.

### **Quelques remarques pour conclure sur *ir* et le gérondif**

On le voit donc, la démarche des grammairiens est plutôt onomasiologique, et se situe en réalité au niveau général de la phrase, du discours, et non de la langue. Les auteurs partent en effet du sens général des énoncés qu'ils décrivent, et trouvent à chacun des types d'énoncés un sens particulier, appliquant à chaque énoncé un effet de sens qu'ils finissent par vouloir considérer comme définitoire.

C'est pour cela qu'au lieu de cette démarche – par laquelle on pourrait répertorier un nombre très important de valeurs pour la combinatoire *ir* + gérondif, des valeurs qui sont en réalité imposées d'une part par la valeur lexicale/le contenu sémantique du verbe au gérondif, d'autre part par la valeur même du gérondif en tant que forme verbale et enfin par le contexte –, nous adopterons une démarche sémasiologique, basée sur l'observation d'un signifiant unique, celui de *ir*.

Les constructions avec gérondif offrent des perspectives différentes d'un même événement. Et si avec *ir*, on observe une certaine progression, du fait de la valeur même de ce verbe – dans et hors « périphrase » – les constructions avec *estar* par exemple offriront, de par la staticité de ce verbe, une perspective plus neutre et simplement durative, celles avec *seguir* une perspective de continuité reconduite, etc. Nous verrons dans la dernière partie les cas particuliers et plus complexes des constructions avec *andar* et *venir*.

De plus, s'il est vrai que l'antériorité conceptuelle de tous ces verbes se combinant avec le gérondif est non seulement probable mais certaine, leur abstraction n'est le

résultat d'aucune dématérialisation. L'emploi de ces combinatoires apparaît comme une formulation alternative, mais non équivalente, dans laquelle on adopte un point de vue particulier, celui offert par le verbe « auxiliaire », qui devient vecteur de l'expérience. Il en résulte une sorte d'extraction, d'observation de l'opération, au cours de laquelle l'opération dite par *ir*, concomitante de l'opération dite par le gérondif, vectorise cette dernière.

L'antériorité conceptuelle de verbes tels que *ir* leur permet néanmoins de se combiner non seulement avec des formes verbales telles que le gérondif mais également avec des formes adjectivales pures ou des adjectifs participiaux.

Ce sont ces formes qui vont faire l'objet des pages qui suivent, dans leur combinaison avec le verbe *ir*.

## ***ir* et les adjectifs**

La possibilité de construction de *ir* avec des adjectifs est une autre des particularités de ce verbe. En général, la tradition grammaticale n'évoque pas ce cas de figure en ces termes, mais évoque la combinatoire avec participe passé :

[...] cuando el verboide es [...] *participio* [la acción tiene carácter] perfectivo.  
[Y tiene relación] con el pasado.<sup>221</sup>

Pour Emilio Martínez Amador l'espagnol offre trois constructions possibles, qui se rapportent chacune à une époque temporelle. D'après lui, les constructions avec gérondif se rattachent au présent, ainsi que nous l'avons évoqué précédemment, et celles avec participe, au passé. Nous verrons plus avant le troisième cas de figure, les constructions avec infinitif, qui complètent cette vision tripartite et renvoient au futur.

### ***ir* et l'adjectif participial**

Le verbe *ir* joue le rôle de verbe d'attribution, quasiment de copule, ce qui donne une raison de plus aux grammairiens de le faire figurer dans la catégorie des (semi-)auxiliaires :

Tous les [...] semi-auxiliaires dont nous avons étudié l'emploi avec le gérondif sont susceptibles d'exprimer les mêmes nuances lorsqu'ils sont suivis d'un participe passé. [...] Après tous ces verbes, le participe passé est attribut du sujet et s'accorde avec lui en genre et en nombre.<sup>222</sup>

---

<sup>221</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical, op. cit., s. v. Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

<sup>222</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne, op. cit.*, § 402, p. 416-417.

...ou d'être considéré comme équivalent d'*estar* :

Hace papel de verbo atributivo equivalente a “\*estar” con adjetivo de estado, expresando que ese estado tiene lugar mientras se realiza un movimiento o unas acciones.

Se usa muy especialmente con participios [...] <sup>223</sup>.

Comme nous l'avons vu dans le cas de la combinatoire avec gérondif, nul besoin d'évoquer un mouvement – d'ailleurs María Moliner nuance en parlant de « *unas acciones* » – il suffira de parler de constance, de continuité reportée d'instant en instant, ce qui s'applique parfaitement à une succession d'actions.

Nous parlerons désormais d'adjectif participial <sup>224</sup> et non de participe passé, car comme le précise Bedel, la forme qui suit le verbe « semi-auxiliaire » s'accorde en genre et en nombre avec le sujet, ce qui en fait une forme hybride plus proche de l'adjectif – d'où cette possibilité de devenir attribut –, que du verbe. Cette caractéristique est précisément ce qui différencie des verbes tels que *estar*, *ir*, *andar*, *venir* de l'auxiliaire *haber* : les premiers servent de support à des formes adjectivales (dont les adjectifs participiaux), le dernier à une forme verbale, invariable (le participe passé), à exclusion de toute autre.

D'ailleurs, si la plupart des grammairiens parlent de participe passé ou de « *participio pasivo* », Josse de Kock quant à lui préfère parler d'adjectif verbal :

En el párrafo dedicado al adjetivo verbal como “complemento predicativo” (§ 3.16.12.a) se mencionan *andar*, *ir*, *venir*, al lado de *ser*, sin que se precise si deben considerarse como auxiliares. [...] El *Esbozo* recuerda finalmente (§ 3.3.5) que además de los verbos *ser* y *estar* « copulativos », “numerosos” verbos – se citan ejemplos con ... *andar* e *ir* – pueden no conservar su sentido propio, cuando desempeñan “el oficio de nexo o enlace entre el sujeto y el complemento predicativo”. [...] <sup>225</sup>

Un peu plus loin il affirme au sujet de la « *construcción adjetiva* » :

El adjetivo verbal ejerce a la vez una función nominal y verbal. Constituye el núcleo verbal de la frase, aislado o en asociación con otro verbo [...] <sup>226</sup>

...et justifie son choix terminologique par le fait que cet adjectif s'accorde :

El adjetivo verbal es una forma conjugada y declinada, vehículo de morfemas verbales, entre los cuales figura el auxiliar [...] Puesto que pertenece a un paradigma verbal el adjetivo verbal puede constituir por sí solo un núcleo verbal sin que sea necesario añadirle otros morfemas verbales que la desinenca. Al llevar morfemas nominales puede ejercer una función nominal a la semejanza de un adjetivo calificativo. Esta doble rección desemboca en realizaciones

<sup>223</sup> María Moliner, *Diccionario de uso del español*, op. cit., s. v. *ir*, p. 168.

<sup>224</sup> Nous renvoyons au travail de Marie-France Delpont, *Deux verbes espagnols : haber et tener*, op. cit., p. 94.

<sup>225</sup> Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación*, op. cit., p. 126.

<sup>226</sup> *Ibid*, p. 126.

lineales variables y mixtas, a veces ambiguas, en cuanto a la función y el valor exactos del adjetivo verbal.<sup>227</sup>

Un adjectif qui évolue entre le domaine verbal et le domaine nominal, ce qui, comme le précise Josse de Kock, rend parfois l'interprétation fonctionnelle difficile.

Quant à l'interdépendance des éléments lorsqu'ils entrent dans une combinatoire, le linguiste la reconnaît dans un cas particulier :

Cuando en una proposición un verbo intransitivo y un adjetivo verbal se refieren ambos a un mismo grupo nominal regente del verbo, admitimos una dependencia gramatical entre los tres elementos [...]<sup>228</sup>

L'intransitivité du verbe renforce l'impression de dépendance, puisque l'« adjectif verbal » devient en quelque sorte attribut du verbe. Un verbe qui, comme le dit Andrés Bello, « *no acepta complemento acusativo pero sí dativo* »<sup>229</sup>. Rappelons ici que c'est précisément le renvoi des deux éléments à un même « sujet » qui crée le lien entre le verbe – qui prend des allures de verbe d'état – et l'adjectif participial.

Pensamos, sin embargo, que el adjetivo verbal no forma núcleo verbal, y no es posible, por consiguiente, conjeturar un auxiliar cero, cuando está antepuesto al sustantivo, coordinado con un adjetivo calificativo [...] o introducido por un artículo, y por lo tanto sustantivado [...]<sup>230</sup>

Cette remarque de Josse de Kock est particulièrement intéressante, puisqu'elle fait référence à la tendance des grammairiens à considérer les constructions du type adjectif participial + substantif (ou + adjectif) comme des structures elliptiques, dans lesquelles il faut voir un « auxiliaire zéro », c'est-à-dire un verbe élidé qui brille par son absence. Or il ne s'agit pas d'une figure de substitution, et d'un effet rhétorique, mais bien d'une capacité de cette forme hybride à se passer de verbe qui lui serve de support, établissant elle-même le lien avec le groupe nominal sans intermédiaire verbal, à travers sa désinence.

Emilio Alarcos Llorach, quant à lui, établit une distinction entre ces combinaisons et la combinaison *haber* + participe :

La función adjetiva esencial del participio (§ 206-2089) por muy íntima que sea la relación de su noción léxica con la del verbo personal, no llega a formar verdaderas perífrasis (salvo la ya fosilizada en las formas compuestas de la conjugación verbal).<sup>231</sup>

*Ir* s'oppose donc structurellement à *haber* : *va hecho* s'oppose très nettement à *ha hecho*. La raison de cette opposition et de cette complémentarité est à chercher dans

<sup>227</sup> *Ibid*, p. 154-155.

<sup>228</sup> *Ibid*, p. 154-155.

<sup>229</sup> Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana, op. cit.*, § 431, p. 349. En effet, *ir* accepte un complément indirect, ainsi que le montre la possibilité de dire « ¿Qué tal *le va* ? ».

<sup>230</sup> Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación, op. cit.*, p. 154-155.

<sup>231</sup> Emilio Alarcos Llorach, *Gramática de la lengua española, op. cit.*, § 319, p. 264.

chacune des opérations elles-mêmes. L'opération dite par *ir* suppose une identité entre son gène et son site, tandis que celle dite par *haber* n'offre que le gène, le site lui étant extérieur. Cette différence fondamentale conduit à des possibilités combinatoires pour le verbe *ir* que le verbe *haber* ignore : si l'on peut dire *van despistados* ou *va contento*, *\*han despistados*, *\*ha contento* sont irrecevables, puisque *despistados* et *contento* doivent se rattacher à un site qu'*haber* ne le leur fournit plus).

La « dynamicité » du verbe *ir* n'empêche pas des interprétations ou des traductions « passives » :

[...] **van vendidos** 300 ejemplares (→ont déjà été vendus)<sup>232</sup>

Cette façon d'envisager la tournure n'est pas inintéressante, car elle rapproche le verbe *ir* du verbe *ser* (*han sido vendidos*), ou de la construction impersonnelle *se* (*se han vendido*). Ce qui n'est pas sans rappeler l'interprétation offerte par Samuel Gili y Gaya :

Con los demás verbos auxiliares a los que se une para formar conjugaciones perifrásticas (*estar, tener, llevar, dejar, etc.*) conserva una y otra acepción : *Las obras están terminadas ; Tengo pensada otra solución*, son frases verbales a la vez perfectivas y pasivas.<sup>233</sup>

Or comme nous le verrons plus loin, ces deux verbes ne sont pas sans rapport. Cependant, la justification de cette interprétation est tributaire de sa traduction, et de l'opération impliquée par l'adjectif participial. Dès lors que l'on remplace *vendidos* par *escapado* et que le sujet devient animé, l'impression qu'il s'agit d'une construction « passive » disparaît :

Aurora y Fortunata se reían mirando a Ponce, que **iba** escapado por la calle arriba, como alma que lleva el diablo.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 294.

D'autres définitions cherchent à cet égard davantage de précision :

Junto con el participio pasivo de los verbos transitivos, significa padecer su acción, y con el de los reflexivos, ejecutarla.<sup>234</sup>

Las perífrasis son transitivas o intransitivas según lo que sea el verbo principal o auxiliado [...]. La excepción la constituyen las perífrasis con participio: el verbo auxiliar puede darles a éstas carácter transitivo (a veces causativo) o intransitivo independientemente de como sea el verbo auxiliado [...]<sup>235</sup>

Cependant, transitivité et intransitivité sont dues aux opérations elles-mêmes autant qu'à la nature du sujet.

<sup>232</sup> Robert Collins *Pratique français-espagnol, espagnol-français*, Paris, Robert, 2004, s. v. *ir*.

<sup>233</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., § 150, p. 199 (Formas no personales del verbo).

<sup>234</sup> *Diccionario de documentos alfonsíes*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>235</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 881.

En résumé, que l'on y voie une valeur plutôt verbale ou adjectivale, cette forme particulière qu'est l'adjectif participial est le plus souvent, tout comme le gérondif, à la recherche d'un support. Des verbes tels que *ir* s'offrent à lui, et tout comme dans le cas du gérondif, c'est dans leur abstraction qu'il faut chercher la raison de cette « impression » d'auxiliarité. Dépendance il y a, certes, mais une dépendance occasionnelle, conjoncturelle et nullement sémantique.

On peut en revanche y voir une « modalisation » ce qui est dit par la forme quasi-nominale (et l'on pourrait même dire « quasi-adjectivale ») :

Completamente dedicado a sí mismo, no advirtió el sobresalto de Laura ni la ansiedad en que **iba** envuelta su siguiente pregunta: – ¿Cómo se llama?  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 76.

Sur le point de découvrir que le psychanalyste de son amant et son mari ne font qu'un, Laura – gène et site de *ir* –, pose une question teintée d'angoisse, et cette angoisse domine (« *envuelve* ») la question tout le temps qu'elle la formule, du début à la fin de sa vocalisation. Car ici il faut bien admettre qu'il faut parler de terme, puisque la forme participiale offre précisément l'idée d'une action accomplie, achevée.

Dans l'énoncé suivant, le visage du cavalier est couvert, et l'emphase porte sur la permanence de cette mise, de cette capuche qu'il revêt à son arrivée et qui le caractérise de façon durable :

CLAVELA  
Me la entregó un jinete. **Iba** embozado  
hasta los ojos. Tuve mucho miedo.  
Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena VII,  
p. 172.

Il se passe quelque chose de similaire dans la description que le personnage central de *Mariana Pineda* fait d'elle-même :

MARIANA  
¡Abre, Clavela! Soy una mujer  
que **va** atada a la cola de un caballo.  
Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena  
VIII, p. 253.

Si Mariana avait choisi d'employer *estar* plutôt que *ir*, une durée n'aurait certes pas pu être niée, mais *estar* n'aurait pas offert cette impression de dynamisme, de continuité qui permet à l'énoncé d'exprimer la sensation d'emprisonnement durable (à cet instant, depuis déjà un certain temps et pour un certain temps encore) qu'éprouve Mariana, et qui colore son état d'inéluctabilité.

Chez Rulfo, la pronominalisation semble rompre l'unité, car le pronom, qui s'annonce comme site de l'opération vole en quelque sorte sa place à l'adjectif participial :

Se **iban** callados la boca, sin decir nada ni pelearse con nadie.  
Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 44.

Un adjectif participial qui ne se prive néanmoins pas du support qui lui est offert, partageant avec lui la pluralité du socle de prédication, et cela malgré une complémentation (*la boca*) qui lui accorde un rôle accru dans la phrase.

L'adjectif participial de l'énoncé suivant s'ancre également dans la durée que lui offre le verbe *ir* :

[...] doña Lupe opinaba que de nada valen éstos [reconstituyentes] si no **van** acompañados del ejercicio al aire libre y de la gimnasia [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 627.

La seule ingestion de « reconstituants » ne peut, pour Lupe, garantir une convalescence, et doit être conjuguée à une pratique *constante, prolongée* d'une activité physique.

Continuité et reconduction encore pour les femmes décrites par Galdós :

Las señoras no se tienen por tales si no **van** vestidas de color de hollín, ceniza, rapé, verde botella o pasa de corinto.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 151.

La mode et la décence imposent de porter des couleurs éteintes, et cette dictature vestimentaire s'inscrit aussi dans la continuité, la reconduction de l'état (*van vestidas vs están* [temporalmente] *vestidas*) ; les femmes « comme il faut » sont à la fois soumises à leur tenue et responsable d'elles.

Leurs tenues, par ailleurs, peuvent être signifiées par un adjectif participial, et précisées par des constructions plus complexes, comme des compléments prépositionnels :

**Iba** vestida con la mayor humildad. [...] Iba de pañuelo a la cabeza, bien anudado debajo de la barba, y con un mantón negro de mucho uso, y un gran lío de ropa en la mano...  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 441.

Dans un autre domaine lexical, le dynamisme reconduit dit par *ir* est tout aussi incontestable :

Aurora y Fortunata se reían mirando a Ponce, que **iba** escapado por la calle arriba, como alma que lleva el diablo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 294.

Dans ce dernier énoncé, *estar* ne ferait aucun sens, car le statisme offert par ce verbe va à l'encontre de la dynamité induite par *escapado*. L'emploi d'un verbe plus dynamique tel que *ir* ou même *andar* s'impose. Face à la possibilité de se représenter cette situation sous la forme « *se había escapado* », représentation qui supposerait un constat *a posteriori*, *ir* établit un dynamisme dans la fuite de Ponce, et donc une impression accrue de mouvement.

Remarquons qu'en français des constructions de ce type, bien qu'extrêmement rares, sont possibles comme en atteste l'énoncé suivant :

Je vais sûrement, jusqu'à demain, descendre au fond d'un noir sommeil [...] Je **vais** dormi...

Colette, « Nuit blanche », in *Sido*, p. 104.

La construction avec un adjectif participial impose-t-elle des contraintes plus importantes que celle avec gérondif, comme semble l'affirmer Yves Macchi ?<sup>236</sup>

Il semblerait que non, puisque l'interpolation est également possible :

Yo **iba** un poco asustado.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 46.

**Iba** muy contento, silbando un cuplé, cuando, al abrir la puerta, una siniestra vaharada me hizo retroceder hasta el otro extremo del descansillo.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 243.

...et n'enlève rien au fait que *ir* puisse servir de support à l'adjectif participial, pas même dans le cas d'une interpolation multiple :

Al retirarse, **iban** por la calle tan desatinadas la una como la otra.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 411.

L'impression de mouvement est ici renforcée par la présence d'un complément de lieu, et pourtant, le verbe *ir* qui renvoie au même référent que *desatinadas* semble bien jouer le rôle de support de cet adjectif.

Possibilité d'interpolation donc, mais aussi possibilité d'inversion :

Bueno, bueno **va** esto.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 294.

Ya voló... Bueno **va**.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 282.

...ce qui nous oblige donc à remettre en question les propos suivants :

Cette cohésion nucléaire puissante entre copule et attribut anticipé est à mettre en relation avec l'hypothèse d'une dématérialisation de la matière verbale de la copule, compensée par la matière de l'attribut. (cf. Gustave Guillaume, *Leçons*, 1948-1949 B, p. 161-162).<sup>237</sup>

Observons maintenant les constructions avec adjectif qualificatif, qui répondent à un fonctionnement similaire, puisque ces combinatoires peuvent également s'interpréter comme des constructions attributives.

<sup>236</sup> Yves Macchi, dans « L'anticipation syntaxique de l'attribut : esquisse de chronosyntaxe » déclare : « La valence syntaxique attribut-copule est donc un lien cohésif puissant qui ne tolère aucun insert. ». in *Linguistique hispanique* (Actes du VIII<sup>e</sup> colloque de Linguistique Hispanique, Nantes), Nantes, (Antoine Résano éd.), 2000. p. 395.

<sup>237</sup> *Ibid*, note 2 p. 395.

### **ir et l'adjectif qualificatif**

En effet, si *ir* accepte la compagnie d'adjectifs participiaux, il autorise également celle d'adjectifs qualificatifs, montrant que la nature verbale des éléments qui se trouvent à proximité de lui n'est pas impérative.

Michel Launay parle également de « verbes d'états servant de copules »<sup>238</sup>, tout comme Emilio Martínez Amador :

Este verbo, que en general es intransitivo, toma el carácter de copulativo, cuando se construye con un adjetivo predicado, como cuando decimos: “iba descalzo”, “va desnudo de medio cuerpo arriba”, etc.<sup>239</sup>

La Real Academia fait également état de cette possibilité dans ces termes :

b) *verbos de movimiento desemantizados* Muchos verbos de movimiento como *ir, andar, salir, venir*, etc. se comportan como pseudo-copulativos y exigen predicativos obligatorios.<sup>240</sup>

...attribuant cette capacité à la désémantisation, sur laquelle nous ne reviendrons pas.

Une construction possible également en catalan :

A Barcelona creiem que deturar-se el cotxe dels morts davant d'una casa és averany que aviat hi haurà una defunció, i l'averany és pitjor si el cotxe **va** buit.<sup>241</sup>

Joan Amades, *La mort – Costums i creences*, introducció de Núria Cavallé, Tarragona, El Mèdol, Biblioteca Joan Amades (Tradicions populars) [1933-1937] 2001, p. 67.

Dans les énoncés, la présence d'adjectifs est fréquente :

El principal goce del paseo era **ir** solita, libre.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 685.

Fortunata aime à se trouver seule, dans ses déplacements (*el paseo*) mais aussi dans la durée que celui-ci, et le verbe *ir* imposent. Elle aime à reporter sa solitude d'instant en instant, une solitude *portée et transportée*<sup>242</sup>, mais non supportée, puisque totalement assumée. Une solitude appréciée aussi par Juan et Jacinta :

<sup>238</sup> Michel Launay, *Recherches sur l'auxiliarité*, op. cit., p. 287.

<sup>239</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 775.

<sup>240</sup> Real Academia Española, *Esbozo...*, op. cit., § 38.3.4.1.

<sup>241</sup> « A Barcelone, la légende dit qu'un corbillard qui s'arrête est un mauvais présage, annonçant une mort proche, et que ce présage est encore plus funeste si le corbillard est vide. »

<sup>242</sup> Gustave Guillaume (1941), au sujet du signe, parle de port et de transport : « [...] la distinction qu'énonce le titre de cet article [...] se rapporte au fait absolument universel que le langage est intrinsèquement, sans qu'il puisse en être autrement, la liaison d'une construction opérée en pensée, et en pensée seulement, et de l'invention (de la trouvaille), parmi ce qui se présente de moins disconvenant,

**Iban** solos. ¡Qué dicha, siempre solitos!  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 219.

L'interpolation du sujet – et d'un adverbe – est également possible avec les adjectifs :

**Iba** Jacinta tan pensativa, que la bulla de la calle de Toledo no la distrajo de la atención que a su propio interior prestaba.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 316.

C'est Jacinta toute entière qui est absorbée dans ses pensées, et ce tout au long de son trajet pendant lequel elle ne perçoit pas ce qui l'entoure.

Lupe, qui se démène pour faire libérer son neveu Juan Pablo, porte, elle aussi, l'entier de sa personne en direction du *señor de Feijoo* :

Tocaría, pues, a otra puerta, **yéndose** derechita a ver al Sr. de Feijoo, que era amigo suyo, y había sido su pretendiente [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 685.

Quant à Juan et Jacinta, ils sont au comble de leur joie au retour de leur voyage de noces, une joie qui s'étend dans la durée, et non seulement dans l'instant et dans la contingence, pour l'expression de laquelle « *estaban muy gozosos* » aurait alors « suffit ». Une joie qui les envahit, les occupe tout entiers :

**Iban** muy gozosos, deseando ver a la familia, y darle a cada uno su regalo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 235.

Remarquons que *ir* se trouve aussi être le support de *deseando* : cet « enchâssement » prouve que la relation entre les éléments n'est en aucun cas figée, et permet une très grande flexibilité.

Enfin, dans l'énoncé de Blay :

Te abrazo. Sonríó, ahora sí, porque **voy** ligera. La pena se la llevaron las palabras. Te beso. Creo que voy a bailar.  
Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 110.

...l'amoureuse réconfortée éprouve une légèreté dans tout son être, une légèreté qui est reconduite d'instant en instant.

*Ir*, cependant est parfois suivi d'autres éléments que des gérondifs ou des adjectifs. C'est ce que nous allons voir dans les pages qui suivent, dans lesquelles nous aborderons la question des locutions prépositionnelles.

d'un signe auquel il est demandé d'assumer la saisie, le port et le transport de ce que la pensée a préalablement édifié au-dedans d'elle-même », in « Psycho-systématique et psycho-sémiologie du langage », *Langage et science du langage, op. cit.*, p. 241.

## ***ir* et les locutions prépositionnelles**

Le verbe *ir* accepte toutes les locutions prépositionnelles – c'est-à-dire qu'il accepte des compléments introduits par l'ensemble des prépositions. Cependant, il existe une affinité certaine entre *ir* et les prépositions *por* et *a*.

Nous étudierons ces deux dernières séparément, en portant une attention toute particulière à la combinatoire *a* + infinitif et à sa mise en relation avec le verbe *ir*.

Mais il nous faut tout d'abord observer les effets créés par les diverses combinaisons, à commencer par les prépositions *con* et *contra*.

### ***Ir con, ir contra***

Avec la préposition *con*, le verbe *ir* installe la continuité d'un état dans la durée :

NOVICIA 1.<sup>a</sup>

¡Ay, Mariana Pineda!

Ya están abriendo flores

que **irán** contigo muerta.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Tercera, Escena I, p. 281.

– Hace meses que no veo al Julián, ahora **va** con otra.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 201.

La Juliana **iba** con Cristián [...].

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 17.

A veces, una entre un millón, ocurre que alguien, muy joven, comprende que la vida es un camino sin retorno y decide que ese juego no **va** con él.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 114.

Les fleurs accompagneront Mariana dans la mort ; Julián a une nouvelle petite amie, sa compagne du moment – qui l'accompagne et qu'il accompagne à « chaque instant », celle qu'il voit de façon continue, ce qui est également le cas de Juliana qui se trouve elle aussi aux côtés de Cristián. Il faut préciser qu'avec *ir* cette continuité semble devoir se prolonger au-delà de l'instant présent, ce qui la différencie d'une combinatoire avec *estar*.

Il est enfin question de la rébellion d'un être quasiment élu, qui décide que « *ese juego no va con él* », autrement dit qui n'accepte pas l'inéluctabilité de la vie parce que ce principe n'est pas en accord avec sa nature profonde, avec son être dans son intégrité et sa continuité.

Une continuité du même ordre s'instaure avec la préposition *contra* :

Nadie puede ser dueño de otra persona. Lo dice la Constitución, y **va** contra los derechos humanos de las personas.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 131.

### Ir en

Du côté de la préposition *en*, qui d'après Maria Jiménez<sup>243</sup> établit un endotope – un lieu commun partagé par les deux éléments mis en relation par la préposition –, certains éléments apparaissent de façon récurrente :

La claridad **iba** en aumento.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 219.

Estaban aislados y la intensidad de la lluvia, felizmente, **iba** en aumento.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 27.

La inquietud de Sara **iba** en aumento.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 63.

Ante la pasividad de Sara, Romero dedujo que su pericia en el terreno sexual **iba** en aumento, ya que sosegaba rápidamente los arrebatos de su amada.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 76.

On le voit, de nombreux exemples combinent *ir*, la préposition *en* et *aumento*. Cela rejoint l'affinité avec le gérondif et les verbes qui disent une variation (d'intensité par exemple). La continuité offerte par *ir* s'accorde parfaitement, en un même endotope, avec une augmentation d'intensité.

Dans l'énoncé suivant, pas d'intensité :

Yo, desde luego, no **voy** en ese grupo.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 65.

...mais un endotope, celui d'un certain groupe, que le personnage ne souhaite justement pas partager, auquel il ne souhaite pas se trouver assimilé.

Un endotope qu'occupent dans un instant du passé les passagers de la voiture, et qu'ils continueront d'occuper à l'instant suivant dans l'énoncé de Mendoza :

**Iban** en un auto grande, negro.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 261.

Enfin, la recherche se situe dans l'endotope déclaré par *en*, et se poursuit de façon continue à travers l'opération de *ir* :

---

<sup>243</sup> Maria Jiménez (2003), « Por, algo será... », in *La linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique*, Presses Universitaires de Perpignan, p. 243.

FERNANDO  
 Ahora mismo  
**voy** en su busca.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Fragmento 2, Estampa Primera, p. 343.

### *Ir de*

Avec la préposition *de*, avec laquelle, pour Maria Jiménez<sup>244</sup>, l'élément régi occupe le poste assigné, la continuité reste perceptible :

[...] no puedo **ir** a buscarle, porque **va** de incognito.  
 Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 205.

– Nosotros hemos **ido** de legales. Nos corresponde lo nuestro.  
 El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 182.

[Estas chaquetas] – Están muy de moda; además, lo mismo sirven para vestir que para **ir** de sport.  
 Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 179.

No duermo más que cuatro horas; pero **van** de un tirón.  
 Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 348.

Dans l'énoncé de Mendoza, l'élément désigné (un être de troisième rang) ne peut ou ne doit être identifié puisqu'il *évolue* camouflé, qu'il tente de « se fondre dans le paysage », et que son allure et son identité sont masquées.

Chez Wyoming, le caractère passager ou plutôt contextuel du comportement est offert par la transcendance inhérente au temps employé, le passé composé, dans lequel le participe installe une caducité.

Chez Millás, il est également question d'apparence : le temps de l'opération dite par *ir*, le personnage assume un air sportif, « son port et son transport », ce qui par déduction renvoie à une tenue, c'est-à-dire à un vêtement que l'on porte – et transporte.

Chez Galdós, il est question de modalité (*de un tirón*), et c'est cette modalité continue qui est versée sur le « sujet » du verbe *ir* (*cuatro horas*), un sujet de nature temporelle, d'où l'impression renforcée de temporalité qui teinte le verbe *ir*.

Dans tous les cas, *de* « saisit l'information de l'élément postposé et la verse sur l'élément qu'il destine à la recevoir »<sup>245</sup>. En bref, *incognito*, *legales*, *sport*, *un tirón* sont incidents au « sujet », ils s'y appliquent et le « colorent », le définissent (*i. e.*, lui offrent des limites).

<sup>244</sup> Maria Jiménez (2008), « De a à de », in *Chréode*, n°1, Paris, Éditions Hispaniques, 221-246.

<sup>245</sup> Maria Jiménez (2008), « De a à de », *op. cit.*

Dans les énoncés suivants, la combinaison de deux prépositions, *de* et *en*, à laquelle s'ajoute la répétition d'un même terme (*capilla*) offrent l'image d'une succession, d'une répétition :

Después de oír varias misas en cada una de estas iglesias [...] **iba** de capilla en capilla, rezando diferentes oraciones.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 178.

On ne s'étonnera pas non plus de voir *ir* servir de support à une locution prépositionnelle enchâssée, dont la combinaison des éléments versés offre l'image d'une gradation :

Aquí todo **va** de mal en peor.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 52.

Que l'on change ces prépositions pour *desde* et *hasta*, et *ir*, qui dit une continuité reportée d'instant en instant, se prête parfaitement au rôle de support d'une extension :

Sus patentes se comercializan en todo el mundo y **van** desde los objetos más sencillos de uso cotidiano, como los sacacorchos, hasta proyectos de difícil realización como la desecación de Venecia, o el reciclaje del metano que expulsa el ganado ovino en sus ventosidades, para convertirlo en fuente de energía de consumo doméstico.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 202.

Une extension qui peut également être obtenue au moyen de l'emploi conjugué et successif des prépositions *de* et *a* :

[...] aumentaba la corriente de dolor que recorría el breve circuito que **iba** de la garganta a los oídos, desde donde se desplazaba a la zona profunda de su frente.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 50.

Enfin, *ir*, combiné à *de*, servira à merveille à l'expression de la temporalité, prise dans son cours, c'est-à-dire à une continuité qui s'étend depuis un certain temps, jusqu'à l'instant présent, qui apparaît ici comme borne d'arrivée :

**en lo que va de** [més/siglo] Desde el comienzo del [mes/siglo] corriente.<sup>246</sup>

Et en Amérique, la capacité de *ir* à se combiner à des pronoms pour donner des tournures familières du type *vóytelas* (« *expresión para sorpresa* »<sup>247</sup>) permet également des tournures du type :

¿**de qué la vas/va/van?** Ø *coloq* [E: *de qué vas*] – **irla** *coloquial*. Presumir.<sup>248</sup>

<sup>246</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, Madrid, Gredos, 1994, s. v. *ir*.

<sup>247</sup> in *México D.F. Guía esencial para sobrevivir al caos*, <http://www.elmundo.es/motor/99/MV114/MV114mexico.html>

<sup>248</sup> *Nuevo diccionario de americanismos-Nuevo diccionario de argentinismos*, op. cit., s. v. *ir*.

...dans lesquelles la présence de la proposition *de* confère à l'expression l'idée d'attitude assumée, que l'on trouve dans la tournure non pronominalisée *ir de*, équivalent sémantique de *presumir* (c'est-à-dire, à un certain niveau, « assumer l'identité de... »).

### *Ir sobre*

D'autres locutions prépositionnelles sont également possibles, comme celles introduites par *sobre* :

Nunca un hombre alcanza mayor altura que cuando **va** sobre los hombros de su padre.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 190.

NIÑA

(Como soñando.)

La albahaca y los claveles

sobre la caja **van**,

y un verderol antiguo

cantando el pío pa.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena I, p. 207-210.

Ici encore, *ir* offre l'image d'une continuité reportée à chaque instant.

Abordons maintenant la question de l'une des prépositions les plus couramment associées à *ir* : *por*.

### *ir et les locutions prépositionnelles introduites par por et para*

Nous aborderons les prépositions *por* et *para* à la suite l'une de l'autre, en raison de leurs similitudes expressives, mais également des écarts qu'elles présentent.

### *Ir por*

D'après Maria Jiménez<sup>249</sup>, la préposition *por* est à rapprocher de la préposition *en* en cela que toutes deux exigent une certaine intériorisation. Mais à différence de *en* qui représente la version statique de l'intériorisation, l'apparition de *por* exige l'existence de plusieurs instants. Là où *en* ne requiert que de l'espace, *por* ne peut se déployer que si cet espace se complète de temps.

---

<sup>249</sup> Maria Jiménez (2003), « Por, algo será... », *op. cit.*

Comme le dit Maria Jiménez, selon les instanciaciones l'effet sera celui d'agent (*por* étant la seule préposition à pouvoir remplir ce rôle), de cause (ou *por* peut alterner avec *para*) ou de localisation (imprécise, face à une localisation plus précise dite par *en*, ou une direction, offerte par *para*)<sup>250</sup>.

Ainsi dès que l'apport est identifié comme un lieu, l'ensemble *ir* + locution prépositionnelle prend des allures de mouvement :

[...] yo sentí que **iba** por la izquierda.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 32.

...que ce complément locatif se situe dans la postériorité du verbe ou non :

[...] por aquí **vamos** nosotros.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 38.

Tristemente

Francisco Borges **va** por la llanura.

Jorge Luis Borges, « Alusión a la muerte del coronel Francisco Borges (1833-74) », in *El hacedor*, p. 90.

Avec l'adverbe en ouverture de vers, l'ensemble de l'énoncé exprime à la fois l'état d'âme, puisque *tristemente* se rapporte tout naturellement au seul verbe qui apparaît (*ir*), et la localisation offerte par « *por la llanura* ».

### Ir para

Dans sa combinaison avec *ir*, la préposition *para* exprime le but, l'orientation vers, et peut être rapprochée de *a*, à cela près qu'elle insiste sur le parcours et non sur la destination :

[...] **voy** para allá.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 170.

NIÑO

Adiós, niña bonita,  
espigada y juncal,  
me **voy** para Sevilla,

---

<sup>250</sup> Il convient de remarquer que dans un énoncé du type « *ir por algo* » (*ir (a) por sal*, *ir (a) por agua...*), si l'ensemble semble exprimer un but, c'est en raison de l'absence d'article (*ir por agua* vs *ir por el agua*). Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier les alternances article – article « Ø » dans ce genre de constructions – et de systématiser ces alternances – et leurs effets de sens. On pourrait parler dans les deux cas de prospection (rapporter quelque chose et s'orienter vers). Bien évidemment l'apport peut rendre l'un des énoncés non conforme à l'expérience \**ir por el pan*, puisque *el pan* ne constitue pas une spatialisation. On peut en revanche passer par l'emploi conjoint de deux préposition : *ir a por el pan*.

donde soy capitán.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena I, p. 207-210.

Ellas se **fuieron** para Ayutla o no sé para dónde; pero andan de pirujas.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 55.

Que l'on remplace une indication spatiale par un élément non spatial, et la locution prend un tout autre sens, comme le fait remarquer Charles Kany qui voit dans l'énoncé « *Van para dos años* », une « *relación temporal* »<sup>251</sup>.

Celle d'une durée (offerte par *largo* ou par toute autre indication temporelle) :

El pequeño superó la operación, aún sigue en estado delicado pero mejora. Eso dicen los médicos, que aseguran que se va a recuperar, aunque **va** para largo.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 133.

**va para** [una semana] **que...** Desde hace ya casi [una semana]...<sup>252</sup>

...d'une orientation vocationnelle (offerte par *santo*), dans lequel le « sujet », à la fois gène et site du verbe *ir* et du changement qui se produit en lui ; un être qui s'oriente, entier, vers la béatitude et la perfection :

Era usted el espejo de los filósofos, y ya **iba** para santo, cuando de repente le dio por comprar un revólver...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 537.

...ou encore l'adresse d'une menace à l'ensemble des personnes présentes :

Si vuelves a abrir el pico, te meto en el trullo. Y esto **va** para todos: al que vea por aquí dentro de cinco minutos, me lo llevo pa'lante.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 181.

Il nous faut enfin voir les locutions prépositionnelles introduites par *a*, de loin les plus fréquentes.

### **ir et les locutions prépositionnelles introduites par a**

La très grande fréquence de co-survenance de *ir* et de la préposition *a* semble indiquer qu'il existe une réelle affinité entre ces deux éléments. En effet, cette préposition permet non seulement de mettre en rapport le verbe *ir* et toute sorte d'indications soit locatives – ce qui permet à l'ensemble d'offrir l'image d'un déplacement –, soit nominales – et donc d'une orientation plus « notionnelle » –, mais

<sup>251</sup> Charles E. Kany, *Sintaxis Hispanoamericana*, op. cit., p. 270.

<sup>252</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, op. cit., s. v. *ir*.

elle permet également d'introduire un infinitif, et de placer alors la combinatoire dans un champ temporel, et dans certains cas, d'exprimer une modalité future.

Mais quel rôle joue la préposition *a* ?

Pour Sven Skydsgaard :

[...] las preposiciones *de* y *a* no tienen contenido semántico, sino función sintáctica [...] Hay que buscar siempre todos los elementos del contexto que constituyen cada constelación sintáctica. Y nada más.<sup>253</sup>

S'il est vrai que la préposition joue un rôle essentiellement syntaxique, la priver de tout contenu sémantique revient à dire que toutes les prépositions se valent. Or *a* et *de* ne jouent pas le même rôle syntaxiquement, et c'est bien leur signifiant, ténu certes, mais réel, qui informent de leur signifié.

Rappelons que pour Maria Jiménez<sup>254</sup>, avec *a* l'élément régi occupe le poste désigné, ce qui n'est pas incompatible avec une analyse cognématique, dans laquelle *A* opère une dissociation, une mise à distance :

[Arapu (1988)] établit un rapport entre d'une part le timbre aigu de *i* et sa faculté à figurer ou mimer le rapprochement, et d'autre part le timbre grave de *a* et sa faculté à figurer l'éloignement. [Pour Straka (1963)] il faut consentir à un effort supérieur pour produire un *a* qu'un *i*, sortir davantage de soi-même, opérer une sorte de saut physique phonatoire orienté de l'intériorité du moi vers l'extériorité du hors-moi. *i* serait une voyelle introvertie, et *a*, extravertie ou expansive, ce qui les rendrait aptes à dénoter les invariants empiriquement pressentis. [...] Arapu et Viel ont en effet en commun de voir une analogie matérielle entre ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit. Viel situe cette analogie du côté de la production du phone effectif, c'est à dire du côté de l'expérience physique et sensorielle qu'un énonciateur donné peut avoir de sa propre activité phonatoire : le son émis ressemblerait au sens visé. Arapu situe cette analogie du côté de la consommation du signe linguistique : par son caractère aigu, le *i* tel qu'il est perçu rappellerait le rapprochement, et le *a*, toujours dans son versant acoustique, évoquerait l'éloignement.<sup>255</sup>

Une mise à distance, et donc une affinité avec le verbe qui le mieux offre l'idée de « l'orientation vers », ce qui ne lui permet toutefois pas de s'assimiler, de fusionner avec lui comme semble le suggérer Charles E. Kany<sup>256</sup>.

Peut-on également supposer que *ir* offre l'idée d'un changement, comme le suggère la définition suivante ?

---

<sup>253</sup> Sven Skydsgaard (1965), « Análisis sintáctico de algunas construcciones de infinitivo español : preposición.conjunción + infinitivo », in *Actas del 2º Congreso Internacional de Hispanistas*, Nimega, Holanda, 1967, 611-616.

<sup>254</sup> Maria Jiménez (2008), « De *a* à *de* », *op. cit.*

<sup>255</sup> Didier Bottineau (1999), « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », *op. cit.*, p. 3.

<sup>256</sup> Le linguiste affirme : « En Yucatán (Méjico), *ir a* es auxiliar de aspecto unitario. », in *Sintaxis Hispanoamericana*, *op. cit.*, p. 240.

Cambiar→el mundo va a la ruina<sup>257</sup>

On peut douter que ce soit *ir* qui porte cette information, puisque *ruina* suppose une situation d'arrivée, qui elle même suppose l'existence d'une situation de départ, un état des choses qui précède leur dégradation. C'est donc *ruina* qui introduit dans cet énoncé l'idée de changement, et non *ir*, qui ne fait que le permettre.

Une fois de plus, le complément prépositionnel peut parfaitement précéder le verbe :

A aquel círculo **iba** Federico Ruiz siempre con prisa y con el tiempo tasado [...] Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 35.

A esto de la santificación es la primera vez que **vamos**.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 172.

CLAVELA

[...]

el duque de Lucena

Me ha mandado bordar

esta roja bandera,

porque a la guerra **va**.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena I, p. 207-210.

Que l'indication soit spatiale, et le verbe *ir* semble exprimer un mouvement ; la combinatoire elle, offre l'image d'un « déplacement vers » une destination :

– Te lo juro, pase lo que pase, nos **iremos** al Caribe.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 98.

[...] Arturo no ha **ido** a su casa.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 157.

– Yo, retiros, no **voy** a muchos – replicaba Sara – pero a misa, por lo menos, cuatro veces al día.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 171.

Cuando **iba** a la máquina de escribir no llevaba idea alguna sobre lo que escribiría, psicológicamente esto implica que la intervención de su yo-niño era fundamental para la creación.

*Sobre Cortázar*, Guillermo Samperio, mexicano.

*El Caribe, su casa, retiros*, et même *la máquina de escribir* sont perçus comme des lieux, des objets ou des activités impliquant un lieu. Mais la spatialité peut-être également déduite d'une lexie plus ou moins figée (*la cabeza de*) :

[...] aprovechó que **iba** a la cabeza del grupo de embarque y entró en el avión.

---

<sup>257</sup> Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 190.

En revanche, si d'une localisation spatiale on passe à une activité, les effets de sens peuvent être tout autres :

[...] empieza por reconocer que tú eras el listo y que lo que tú sugerías **iba** a misa.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 111.

Dans ce dernier cas, il s'agit d'une expression figée, *ir a misa*, dans laquelle le lieu de la célébration religieuse (*misa*) est exploité dans ce qu'il présuppose de non-contestabilité, car lieu d'expression de la parole divine et de ce qui s'y rapporte.

Une aptitude très large, tant et si bien que, comme le font remarquer Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos, l'espagnol permet la construction de phrases telles que « *Vas a papa, a médico...* »<sup>258</sup>. Les auteurs précisent qu'il s'agit d'un emploi « *infantil* ». Enfantin certes, mais possible : l'enfant ne fait qu'exploiter la possibilité offerte par cette construction, et fait occuper à *papa* ou *médico* le poste qu'occupe en général un lieu ou une activité, faisant de ces fonctions, de ces carrières, le but ultime, la destination vers laquelle tend le sujet.

Mais ces combinatoires peuvent aussi dire une modalité de la continuité, du dynamisme reconduit dits par *ir* :

[...] **ibamos** a vueltas con la vida y sus jugos y sus semillas [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 222. [...]

Desvanecido a fuerza de **ir** a tientas, calculando sus pasos, aguantando hasta la respiración: “**Voy a lo que voy**”, volvió a decir.

Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 57.

Todo **va** al revés para mí...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 686.

La combinatoire *ir a* avec le pronom relatif *que* et un verbe sous une forme inactualisante, elle, exprime le but, l'objectif à atteindre :

Yo he vivido y he muerto y hasta el día de hoy no sé lo que es el miedo. Y ahora **voy** a que me borren, a que me den otra cara y otro destino, porque la historia se harta de los violentos.

Jorge Luis Borges, « Diálogo de muertos », in *El hacedor*, p. 32.

Mais la combinatoire avec *a* la plus remarquable est sans nul doute la combinatoire *ir + a + infinitif*, que nous allons donc traiter séparément.

---

<sup>258</sup> in *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

Un cas particulier : *ir + a + infinitif*

[...] le futur est du temps qu'on imagine.  
Gustave Guillaume<sup>259</sup>

On trouve *ir (+ a + I)* parmi les « *formas perifrásticas más frecuentes (o frases verbales)* », une façon « populaire » de présenter des événements futurs :

Existe una acusada tendencia popular a expresar las representaciones mentales correspondientes al futuro mediante giros perifrásticos y [...] a resaltar la relación que este tiempo guarda con el presente.<sup>260</sup>

Seguido de *A + infinitivo*, forma una perífrasis con la que se presenta como venidera y de realización más o menos inmediata la acción significada por el verbo que va en infinitivo.<sup>261</sup>

Pour certains, cette combinatoire a une valeur à la fois aspectuelle, temporelle et modale :

[...] se habla de perífrasis modales, aspectuales, expresivas...<sup>262</sup>

A) Incluimos esta perífrasis dentro del grupo aspectual porque, en nuestra opinión, el aspecto, junto con el valor temporal de futuridad [§§ 45.1.5 y 47.2.1.2], son sus valores dominantes.

No obstante, como veremos más adelante, también muestra en ocasiones los rasgos modales de 'lo intencional' (deóntico) y 'la probabilidad' (epistémico).<sup>263</sup>

Avis que partagent Corina González Araña et Carmen Herrero Aísa, qui voient en la combinatoire « *ir a + infinitivo* » l'une des périphrases « *modales de intención* », mais aussi « *aspectuales ingresivas* » ayant une valeur temporelle, « *generalmente futuro* »<sup>264</sup> et qui la mettent en relation *ir a + infinitif* et *haber de + infinitif*.

Rafael Lapesa évoque le caractère aspectuel de ces structures, qu'il différencie des périphrases modales (une modalité comparable à ce qu'offre la langue anglaise<sup>265</sup>) :

Modales – “semiauxiliar con infinitivo” (*querer, saber, pensar*)<sup>266</sup> [...] Otras perífrasis con infinitivo no son modales, sino que presentan un carácter

<sup>259</sup> Gustave Guillaume (1941), « De la répartition des trois radicaux de *aller* », in *Langage et science du langage*, p. 122.

<sup>260</sup> Irene Andrés-Suárez, *El verbo español. Sistemas medievales y sistema clásico*, Madrid, Gredos, 1994, p. 92.

<sup>261</sup> Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>262</sup> Corina González Araña, Carmen Herrero Aísa, *Manual de gramática española*, Madrid, Castalia, 1997, p. 80.

<sup>263</sup> Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, op. cit., § 51.3.2.1, p. 3367 (<*ir a + I*>).

<sup>264</sup> Corina González Araña, Carmen Herrero Aísa, *Manual de gramática española* op. cit., p. 80.

<sup>265</sup> L'anglais a recours à de nombreux modalisateurs, tels que *may, must*, etc.

<sup>266</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 881.

aspectual (inceptivo<sup>267</sup>, resultativo, continuativo, etc.): *ir a, comenzar a, empezar a [...] venir a...*<sup>268</sup>

Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche y voient également une expression modale – ou modalisatrice :

[...] en muchas ocasiones prevalecen interpretaciones estrictamente temporales, de futuro, pero también son abundantes los casos en que presentan lecturas modales.<sup>269</sup>

On remarquera que les auteurs parlent d'interprétations et de lectures, et ne cherchent pas à placer ces valeurs en langue.

Nombreux sont ceux qui ignorent – ou semblent ignorer – la présence de la préposition dans leur analyse de cette combinatoire. D'autres vont même jusqu'à l'intégrer au verbe *ir* :

[...] el *núcleo verbal* es toda la construcción, por lo que es necesario su segmentación en “auxiliar” (ir a) y en auxiliado (I) [...]

De façon générale, la grammaire présente trois types de combinaisons, qui, comme nous l'avons déjà dit, est censée recouvrir et représenter trois époques temporelles : *ir* et le gérondif, *ir* et le participe et *ir* et l'infinitif.

Il y a parfois un grand flou dans les définitions :

Seguido de un infinitivo, expresa la acción que el infinitivo significa.<sup>270</sup>

Mais les valeurs généralement admises sont celles de prospection :

El infinitivo auxiliado impone su valor prospectivo.<sup>271</sup>

...d'inchoativité :

[...] les périphrases formées avec l'infinitif indiquent une action future ou le début de son déroulement : *Voy a explicártelo*.<sup>272</sup>

**c) Périfrasis de carácter ingresivo:** El hablante presenta la acción a punto de iniciarse. Las estructuras más frecuentes son: **ir a e infinitivo**.<sup>273</sup>

<sup>267</sup> *Inceptivo* est à comprendre comme « marquant le début d'une opération », et donc synonyme de *incoativo*.

<sup>268</sup> *Ibid*, p. 884. On remarquera que, bien qu'ayant adopté une posture prudente par rapport au concept de périphrase, Rafael Lapesa finit par l'entériner.

<sup>269</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, *op. cit.*, p. 535 (« Las perífrasis ir A + INF »).

<sup>270</sup> *Diccionario de documentos alfonsíes*, *op. cit.*, s. v. *ir*.

<sup>271</sup> Bernard Pottier (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, p. 330.

<sup>272</sup> Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, *op. cit.*, p. 285.

<sup>273</sup> Xabier Osarte Garayoa, *Comentarios sobre la lengua castellana*, *op. cit.*

...de progression :

En general, cuando el verboide es *infinitivo*, la acción tiene carácter progresivo [...] tiene, en general, relación con el futuro [...] Si decimos: “voy a salir” [...] la acción que [indica este infinitivo] es siempre futura con relación al verbo auxiliar, aunque en el momento en que lo denunciamos sea presente, pasado o futuro. [Lenz distingue la *progresiva*: “voy, vengo, paso a escribir”]<sup>274</sup>

...ou les deux dernières à la fois :

Conjugación progresiva: Se construye con un auxiliar con *a*, *de* o *que* y un infinitivo. Si es incoativa se construye con *ir*; *pasar* o *echar*, con la preposición *a* [...] <sup>275</sup>

Las frases verbales [verbo auxiliar + infinitivo] tienen un sentido general de acción progresiva dirigida hacia el futuro. <sup>276</sup>

Ces « périphrases » semblent donc avoir « *una significación progresiva principiativa* » et sont placées sur le même plan que *comenzar*<sup>277</sup>. Rien d'étonnant à ce que l'infinitif, forme potentielle par définition puisque non encore définie et marquée temporellement et personnellement, puisse entrer dans une construction prospective, en relation avec le futur. Que l'on puisse y reconnaître une inchoativité n'est pas plus surprenant : un procès potentiel est forcément non commencé, à venir :

*Ir* [...] adopte même un caractère éminemment perspectif et puissantiel dans les futurs périphrastiques du type *ir + a + infinitif* (*voy a mudarme de casa*).<sup>278</sup>

Comme dans les autres combinatoires impliquant des formes quasi-nominales ou adjectives, qui ne portent pas de marques temporelles ou personnelles, c'est à *ir* de les assumer et de placer les opérations dans un cadre personnel et temporel précis :

Esta dirección se mide desde el tiempo en que se halla el verbo auxiliar, y no desde el momento presente del que habla. Así, en *voy a salir*, *iba a salir* y *tendré que salir*, la acción de *salir* es siempre futura en relación con el verbo auxiliar, aunque la totalidad del concepto verbal sea respectivamente presente, pasada o venidera.<sup>279</sup>

Et pourtant, il existe des restrictions qui nuancent cette capacité, puisque l'effet de prospectivité disparaît lorsque le verbe est conjugué à une autre forme que le présent ou l'imparfait, ainsi que le souligne Emilio Martínez Amador :

Cuando construimos con *a* y el infinitivo los verbos *ir*, *pasar* y aún *echar*, el primero expresa una acción que en realidad o en la imaginación comienza a

<sup>274</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

<sup>275</sup> *Ibid*, s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 328.

<sup>276</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., p. 107.

<sup>277</sup> Martín Alonso, *Gramática del español contemporáneo*, Madrid, ediciones Guadarrama, 1968, p. 100.

<sup>278</sup> Gilles Luquet, « Un cas de motivation du signe linguistique : l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des prétérīts indéfinis », op. cit., p. 46.

<sup>279</sup> Samuel Gili y Gaya, *Curso...*, op. cit., p. 107.

efectuarse [...]. Si construímos el verbo auxiliar en futuro o en imperativo, pierde ya su carácter de auxiliar para recobrar su significado recto de dirigirse a la realización de un acto<sup>280</sup>. “Iré a verte”, “vete a paseo”, no son formas de conjugación perifrásticas, pues suponen ya el movimiento de *ir*. Si el verbo se construye con un tiempo perfecto, ocurre otro tanto [...] En ellas la idea temporal justifica que no se prosiga la acción iniciada. Y fuera de estas frases es muy raro que el pretérito indefinido de *ir* se emplee como auxiliar.<sup>281</sup>

Comment supposer des « *conjugaciones perifrásticas* » à certains temps et pas à d'autres ? Les propos d'Emilio Martínez Amador soulèvent cependant une question intéressante : il est vrai que l'impression est celle d'une unité, et que l'on peut être tenté d'y reconnaître une « périphrase » lorsque *ir* est au présent ou à l'imparfait, mais que cette impression disparaît dès lors que l'on utilise un autre temps.

La raison pourrait en être la suivante : le présent et l'imparfait sont des temps duratifs, l'un dans un cadre temporel actuel, l'autre dans un cadre temporel inactuel, qui permettent donc une projection dans la durée, et unis à *a* et à l'infinitif, forme du potentiel, une projection dans le futur. Il faut ici souligner l'euphonie *va-iba*, sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie.

Observons ce qui se produit au présent et à l'imparfait.

Au présent, la combinatoire conjugue la durée offerte par ce temps, la préposition *a* et l'infinitif.

Les énoncés qui suivent ne semblent pas aller contre une interprétation temporelle, et future :

Como que **va** a despertar el sacristán de San Ginés, que tiene un sueño muy pesado.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 312.

Mire, **vamos** a comenzar por donde íbamos.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 40.

Nos **vamos** a marchar a nuestro puesto.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 159.

– Señora, en unos momentos **vamos** a proceder al embarque.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 178.

L'impression qui résulte de ces énoncés est bien celle d'un « futur proche ». Le verbe *ir*, sous sa forme de présent, offre ici comme ailleurs sa valeur de dynamisme reconduit, et de direction vers une borne – bien que cette borne puisse rester, comme nous le verrons plus loin, indéterminée. C'est l'infinitif qui assume ce rôle, qui remplit

<sup>280</sup> Sur *ir a* conjugué à des temps autres que le présent et l'imparfait, nous renvoyons au travail de Sophie Sarrazin, « Sur la séquence [fu- a + infinitif] », in Gilles Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol – Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 45-57.

<sup>281</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 329.

la fonction de borne à atteindre, vers laquelle tend l'opération et le gène et le site qui s'y rapportent. Or l'infinif constitue lui-même une opération dans sa potentialité, et non dans son effecton. La combinaison de tous ces éléments offre donc l'image d'une temporalité vers laquelle on tend, d'une opération à venir dans un futur immédiat, puisque le présent du verbe *ir* ancre la représentation dans le présent.

On est ici en présence d'opérations ou de représentations inchoatives (*despertar, comenar, marcharse, proceder al embarque*), ce qui peut renforcer l'effet de sens. Cependant, avec d'autres types d'opération, l'impression demeure :

Tarde o temprano te **voy** a pillar y te **voy** a pasar la jeta por la turmix.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 178.

Éste es un sueño, una pura diversión de mi voluntad, y ya que tengo un ilimitado poder, **voy** a causar un tigre.  
Jorge Luis Borges, « Dreamtigers », in *El hacedor*, p. 14.

¿De dónde **van** a tenerle miedo el río y los mares?  
Jorge Luis Borges, « Invektiva contra el arrabalero », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 137.

Todo **va** a salir bien.  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 18.

No te lo **vas** a creer.  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 40.

MARIANA  
¿Crees **van**<sup>282</sup> a dejar que muera  
la que tiene menos culpa ?  
Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Tercera, Escena III,  
p. 288.

– Pero hija, **vais** a dejar tamañitos a los *Amantes de Teruel*.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 140.

L'impression de futurité est d'ailleurs telle que la combinatoire est parfois mise en parallèle avec le futur :

No sé cómo **vamos** a resolver los problemas, pero estoy convencido de que los resolveremos.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 198.

Rien n'empêche non plus le verbe *ser*, verbe thétique par excellence, d'occuper la position d'élément régi :

– Estás ardiendo – dijo. Habrás avisado, me imagino.  
– ¿A quién?

---

<sup>282</sup> Il ne s'agit pas d'une omission ou d'une erreur mais bien de l'énoncé tel qu'il apparaît, sans *que*.

– A quién **va** a ser ; al médico.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 48.

Remarquons la différence d’effet de sens de cet énoncé avec le suivant, pourtant construit avec les mêmes éléments :

VECINA 1<sup>A</sup>. (*Con inquietud*)  
**Van** a ser las claras del día cuando llegues a tu puerta.  
Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Tercero, Cuadro Primero, p. 94.

Les mêmes éléments, mais dans le premier cas, une question, ce qui confère à l’énoncé l’impression d’un doute, que l’on ne peut attribuer ni à *ir*, ni à *ser*.

On retrouve cet effet de sens avec le verbe hyperonyme *hacer* :

– ¿Qué le **voy** a hacer?  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 42.

– Bueno, qué le **vamos** a hacer, que me quiten lo bailado.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 191.

...qui dans une structure interrogative – directe ou non – cumule les deux abstractions des verbes et en l’absence de complémentation de *hacer*, devient quasiment une expression figée.

Enfin on remarque un effet déjà observé à plusieurs reprises, qui est particulièrement frappant dans ce dernier énoncé :

[...] me **voy** a comprar una camiseta como la de Ricardo Mella y **voy** a ir a trabajar con su chaqueta moderna.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 167.

La structure enchassée *voy a ir a trabajar* renvoie la seconde occurrence du verbe *ir* – sous sa forme infinitive –, à une concrétion.

Voyons maintenant ce qui se passe lorsque le verbe *ir* est à l’imparfait, puisque c’est là le seul temps, en dehors du présent, pour lequel grammairiens et linguistes reconnaissent la valeur de futur dans sa construction avec *a* et l’infinitif.

Rafael Lapesa, lorsqu’il évoque cette combinatoire illustre ses propos à l’aide d’énoncés à ce temps, et constate que :

Las perífrasis son transitivas o intransitivas según lo que sea el verbo principal o auxiliado: “*iban* a dormir” (intransitiva) / “*iban* a romper papeles” (transitiva).<sup>283</sup>

---

<sup>283</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 881.

Mais pourquoi faire porter l'intransitivité ou la transitivité à l'ensemble de la combinatoire alors que c'est le verbe à l'infinitif qui impose sa construction ?

De plus, si l'effet de sens est lié au présent, pourquoi le retrouve-t-on à l'imparfait ?

On retrouve en particulier le même effet de sens avec les interrogations, effet de sens permis par l'imparfait même :

Una vez con el dinero en su poder, ¿por qué **iba** a dejarme la chica a mí?  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 141.

Dans ce cas, comme dans le cas évoqué un peu plus haut (« *quién va a ser* »), la question suscite l'impression de doute, une valeur « hypothétique ». Il en va de même dans l'énoncé suivant, dans lequel la « valeur d'hypothèse » du futur introducteur renforce cette impression :

– No será la misma que se **iba** a escapar con mi marido.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 189.

Plus largement, l'imparfait offre sa durativité, et ancre l'énoncé dans un présent inactuel souvent associé au passé :

No sabía que **ibas** a venir.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 51.

Gracias **iba** a rendir a la fortuna  
cuando al alzar los ojos vio un bruñido  
disco en el aire y comprendió, aturdido,  
que se había olvidado de la luna.  
Jorge Luis Borges, « La luna », in *El hacedor*, p. 77.

Tout comme au présent, rien n'empêche le verbe *ir* d'apparaître plus d'une fois dans la combinatoire :

**Ibamos** a ir, como entonces se decía, de *pic-nic*.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 227.

De nouveau, le double emploi de *ir* (à l'imparfait puis à l'infinitif) renvoie la seconde occurrence à l'espace, comme si le temps avait déjà été assumé une première fois par la forme conjuguée, et qu'il ne restait à *ir* sous sa forme infinitive que la possibilité de dire le parcours, la tension sous une forme spatiale.

Pronto comprendió que no se **iba** a morir o al menos que no **iba** a ser enterrado, porque los síntomas que anunciaban su fin no tenían las trazas de resolverse en un cadáver.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 35.

Dans l'énoncé de Millás, si un doute peut surgir de la représentation à se figurer lorsqu'il énonce « *no se iba a morir* », la capacité de ce verbe à se pronominaliser renvoie à une représentation précise, sans ambiguïté. On ne peut ici imaginer un

« départ » (effet résultant d'une mise en relation du pronom *se* à *ir*), à moins de redoubler la pronominalisation (« *se iba a morirse* », bien que cet énoncé soit limite, l'utilisation de la préposition *para* serait plus probable) et d'offrir une précision locative.

Dans tous ces cas, présent et imparfait instaurent une durée qui permet à l'infinifit de trouver une dynamicité qui le renvoie dans un certain au-delà temporel. De plus, la substitution d'un possible complément locatif par l'infinifit contribue à ancrer le verbe *ir* dans le temps, et non dans l'espace.

On remarquera que la langue offre deux possibilités d'expression de ce futur « proche », une possibilité ancrée dans le présent, et donc dans l'actualité ; une autre ancrée dans un présent de type inactuel.

Et si seuls ces deux temps semblent pouvoir offrir cette temporalité à la combinatoire, c'est bien parce qu'ils offrent une durée que les autres n'offrent pas.

Une capacité donc à dire un certain type de futur, à certains temps, ce qui fait apparaître *ir* quasiment comme un simple substitut d'adverbes :

También decía el venezolano [Baralt] que mejor que “va a venir” es “luego viene”, “presto vendrá”, “est  para venir”, etc. Con esto se quitaría al verbo *ir* una de sus peculiaridades, que es la de significar, con la preposición *a* y un infinitivo, disponerse para la acción del verbo con que se junta: “voy a salir”.<sup>284</sup>

Pourtant, pour certains, cette combinatoire est ambigu  :

La construcción “ir a + infinitivo” es, en un principio, ambigua, o lo que es lo mismo, constituye una estructura superficial que responde a dos estructuras profundas. Ello quiere decir que si la forma externa es la misma, las relaciones internas entre sus constituyentes funcionalmente consideradas son diferentes. Podría hablarse de un caso de homonimia sintáctica [...] En efecto, una expresión como  Vas a trabajar? puede significar “ est s a punto de (o te dispones a) trabajar?” o bien “ vas al trabajo?” La desambiguación puede ocurrir a través de la situación como en el ejemplo citado. [...] de esta manera, “voy a trabajar al taller” resulta monovalente por cuanto “al taller” exige que “voy” tenga el valor semántico de desplazamiento físico.<sup>285</sup>

 videmment, le fait qu'il s'agisse de la première personne du présent implique presque obligatoirement un être animé, qui, de plus, est doué de parole. Si l'on remplaçait la première personne par la troisième, celle-ci étant de surcroît inanimée (« *esto / esta pieza va al taller* »), le déplacement physique serait bien moins évident, ou tout au moins, impliquerait l'existence d'un élément extérieur permettant ce déplacement. Dans l'énoncé proposé, on commence par appréhender *voy* dans toute sa dimension (temps, personne), au terme de la proposition on trouve *taller*, qui pose un espace considéré comme le terme de l'opération. Le locuteur qui utilise *voy* dans *voy a trabajar* ou dans *voy al taller* ne conçoit pas deux opérations différentes, mais grâce à

<sup>284</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 775.

<sup>285</sup> Leonardo Gómez Torrego (1977), « Configuración sintáctica de IR A + INFINITIVO », op. cit., p. 309.

sa compétence, il sait qu'il peut lier *voy* à des éléments différents. Il sait qu'il dispose de ce signifiant, et sait dans quelles constructions et dans quels contextes il peut l'utiliser. Il n'est pas nécessaire de postuler pour cela deux signifiés différents comme le suggère Leonardo Gómez Torrego, qui pourtant parle de compétence :

Pues bien, una gramática que sea adecuada debe dar cuenta de esa ambigüedad desde el momento en que la competencia del hablante oyente intuye que una misma forma externa responde a dos significados diferentes.<sup>286</sup>

On peut imaginer qu'un énoncé tel que :

[...] pensaba adónde **iría** a cenar esa noche.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 153.

...serait perçu comme ambigu. Y a-t-il mouvement ou projection temporelle, dans le futur du passé ? La réponse est la même que celles que nous avons données jusqu'ici : certains éléments installent une spatialité, d'autres une temporalité, et *ir* ne fait qu'autoriser les interprétations, qui ne sont portées que par le contexte et non par son signifié et/ou sa construction même.

Revenons sur ses propos que nous citons dans la première partie au sujet du déplacement sémantique et du rôle présumé de la métaphore :

Ni siquiera en casos con "ir" debe hablarse siempre de total gramaticalización; más bien se trata en ciertas ocasiones de desplazamiento semántico metafórico. Así, en "el agua *va a dar* al mar", "ir" sigue siendo un verbo de movimiento, si bien en un contexto de personificación.<sup>287</sup>

Il est intéressant de se demander ce qui pousse Gómez Torrego à rejeter la grammaticalisation de *ir* – *i. e.* à décider que *ir* dans cet énoncé, n'est pas à prendre dans son « acception » la plus concrète – dans ce cas plutôt que dans un autre. Il nie la grammaticalisation mais recourt à la métaphore et à un contexte de « personnification » que l'on peine à identifier. C'est en réalité le verbe *dar*, et la perception faussée qu'il en a qui le conduit à un tel raisonnement et à de telles conclusions. Il substitue dans son esprit inconsciemment un énoncé de construction identique, et un terme humain au « don », un énoncé du type : *va a dar a María*. Or s'il perçoit *ir* dans son acception la plus concrète, celle d'un verbe de mouvement, c'est parce que le terme de cette opération est un lieu, *el mar*...

L'idée de futur serait à chercher dans la valeur de *ir* :

[...] la aparición del infinitivo dependiente se explica básicamente atendiendo a la naturaleza semántica del verbo principal [...]<sup>288</sup>

<sup>286</sup> *Ibid*, p. 309.

<sup>287</sup> *Ibid*, p. 310.

<sup>288</sup> Antonio Narbona Jiménez, *Sintaxis española op. cit.*, p. 82.

Une explication tout à fait défendable, si l'on considère que *ir* exprime l'idée d'un dynamisme reconduit sur plusieurs instants, et impliquant en particulier l'instant suivant.

La *Introducción a la lingüística cognitiva*<sup>289</sup> propose une explication plus précise ; *ir* exprimerait à la fois « *intención y futuro* »<sup>290</sup>, et impliquerait plusieurs éléments :

- a. un punto de partida (un **origen**);
- b. un punto de llegada (un **destino**);
- c. una serie de puntos contiguos que vinculan el origen con el destino (un **trayecto**);
- d. el movimiento por parte de un **viajero** que recorre el trayecto desde el origen hasta el destino.<sup>291</sup>

Une explication liée à une spatialité que *ir* n'implique pas et qui oblige les auteurs à recourir à la métaphore et à la métonymie (« *la lectura metafórica es el desenlace de una cadena de metonimias* »). Pour eux donc, la combinatoire *ir a* + infinitif impliquerait quant à elle à la fois un avant et un après, l'origine et la destination (« *detrás* » et « *delante* », ou en d'autres termes « *el origen* » et « *el destino* »<sup>292</sup>) par rapport à un point de référence spatial. En passant à un champ et à un point de référence temporels, on en vient naturellement, d'après les auteurs, à la distinction entre passé et futur, puis à l'idée de postériorité et de prospection.<sup>293</sup>

Nul besoin cependant d'avoir recours à la métaphore ou à la métonymie, ou à une valeur spatiale et « motionnelle » initiale, puisque *ir* est à la fois vecteur d'espace et surtout de temps, et que l'infinitif place dans tous les cas la combinatoire sur un plan temporel, et non plus nominal et spatial comme celui qui est impliqué dans « *voy a casa* » (où l'on envisage la destination). De plus, les auteurs oublient totalement dans leur analyse de prendre en compte la présence de la préposition.

Or, à la différence des combinaisons avec gérondif ou avec adjectif participial, la construction avec l'infinitif n'est pas directe, mais introduite par une préposition, *a*.

Pourquoi ce besoin d'une construction indirecte alors que le français a fait le choix inverse ? Comme on peut difficilement mettre en cause l'infinitif, qui dans les langues romanes joue un rôle équivalent, il faut regarder du côté du verbe *ir* et de la préposition *a*.

Si l'on reprend chacun des éléments un à un, on peut dire que *ir* pose un dynamisme reporté dans le temps, dont la durée est tout particulièrement mise en avant au présent et à l'imparfait. Ce dynamisme, qui déjà se projette dans l'instant présent,

---

<sup>289</sup> María Josep Cuenca, Joseph Hilferty, *Introducción a la lingüística cognitiva*, Barcelona, Ariel, 1999.

<sup>290</sup> *Ibid*, p. 137. En cela les auteurs rejoignent Gerhard Bauhr (1989), « El futuro en *-ré* e *ir a* + infinitivo en español peninsular moderno », in *Romanica Gothoburgensia*, XXXIX, Acta Universitatis Gothoburgensis.

<sup>291</sup> María Josep Cuenca, Joseph Hilferty, *Introducción a la lingüística cognitiva*, Barcelona, Ariel, 1999, p. 137.

<sup>292</sup> *Ibid*, p. 142.

<sup>293</sup> *Ibid*, p. 142.

verse sa prospection sur l'infinitif par l'intermédiaire du relateur *a*. Ou si l'on préfère, *ir* pose l'existence d'une borne à atteindre, cette borne étant ici l'infinitif.

Quelques remarques pour terminer, dont celle de Charles Kany concernant un emploi particulier de cette combinatoire sur le territoire américain :

La locución *ir a* + infinitivo en reemplazo del futuro es común en todas partes, pero en el español popular de América va extendiéndose sus dominios más allá de su uso normal en España. Ocasionalmente la hallamos con un infinitivo para dar sentido de futuridad (véase Méjico, más abajo), curiosa supervivencia del sentido latino, si no ya de la forma.

(ej. Méj.: A poquito llegó mi mamá de prisa, temerosa seguro de no *ir a encontrarme* ya [especie de infinitivo futuro] Urquiza p. 19) [...]

En numerosas regiones hallamos el empleo del auxiliar *ir* + *a* + infinitivo, *haber* + *de* + infinitivo, etc., con el tiempo del auxiliar usado como si perteneciera a la locución como totalidad: *iré a querer* = *querré*; *hubo de ir* = *fue*, etc. ("Temo si *iré a ponerme* tísica", Benavente, *El automóvil*, I, 3).

Zona del Río de la Plata: Han llamado a la puerta. ¿Quién *irá a ser*? (Morínigo)

Méjico: ¿Cuándo *iré a querer* a un hombre? (Galeano, pág. 63)

Cuba : ¡Está herida! ¿*Irá a morirse* (: 'se morirá')? (Cucua Quintana en CC, pág. 221)<sup>294</sup>

Il semble s'y opérer une sorte de dédoublement, de redondance syntaxiques, dans lesquels l'incertitude (¿ *Quién irá a ser*? serait une alternative à ¿ *quién será*?) est portée à la fois par le futur sous sa forme temporelle (à travers la possibilité en espagnol pour le futur synthétique d'exprimer une hypothèse) et syntaxique (« périphrastique »).

D'autres rendent compte de cette tendance discursive :

¡cómo va a ser! (asombro ante lo que oyes)<sup>295</sup>

Dans ces conditions, que se passerait-il dans un énoncé du type *ir* (à l'infinitif) + *a* + infinitif? Dans l'exemple suivant, il semble bien y avoir mouvement :

Al **ir** a cambiarse de zapatos, descubrió un hilito de sangre que salía del interior del armario.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 147.

Mais ne faut-il pas attribuer cette impression à l'expression de la simultanéité et à la combinaison de *al* et de l'infinitif?

Pourtant cette impression se maintient, même en l'absence de *al* :

[...] no puedo **ir** a buscarle, porque va de incognito.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 205.

<sup>294</sup> Charles E. Kany, *Sintaxis Hispanoamericana*, op. cit., p. 192-193.

<sup>295</sup> *Nuevo diccionario de americanismos-Nuevo diccionario de argentinismos*, op. cit., s. v. *ir* (*Colombianismos*).

...ou à travers l'emploi du gérondif :

[...] un muchacho me dijo que una cabra se había escapado del redil y que, **yendo** a buscarla, había divisado al tigre azul en la otra margen del río.

Jorge Luis Borges, « Tigres azules », in *La memoria de Shakespeare*, p. 29.

La double abstraction, du verbe et de la forme infinitive ou gérondive, la combinaison d'un dynamisme reconduit et d'une inchoativité (dynamisme reconduit dit par *ir* et inchoativité dite par l'infinitif) ou la double continuité (celle de *ir* et celle du gérondif) offriraient-elles l'image d'une concrétion ? La question reste posée, car c'est bien ce qui semble se produire dans les énoncés. De même lorsque *ir* se combine à lui-même, associant sa forme infinitive à sa forme personnelle :

– No me dejes aquí, ¿adónde **voy a ir**?

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 194.

Le voy a meter una soba que se **va a ir** derecho al camino del bien.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 171.

– Creo que me **voy a ir** a dormir. ¿Y tú?

– En seguida iré, pero antes comeré algo más.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 143.

L'impression de futurisation de cette combinatoire est telle que, dans ce dernier énoncé, le deuxième personnage y répond par l'emploi du futur.

### « *Vamos a ver* »

La coexistence des verbes *ir* et *ver* offre, elle, une lexie quasi-figée, ainsi que ne manquent pas de signaler certains grammairiens, comme Emilio Martínez Amador :

La construcción de *ir a* con un infinitivo da origen a modismos como: *voy a ver*, *vamos a ver*, *ve a saber*, etcétera, algunos de los cuales pueden prescindir del verbo auxiliar: “a ver si salimos”.<sup>296</sup>

Cette combinatoire est, tout comme la forme *vamos* une incitation, dans laquelle on pourrait reconnaître une forme d'impératif, une demande d'attention, renforcée par l'emploi du verbe *ver* :

– Pero bueno, **vamos a ver**, ¿usted no lee los periódicos?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 57.

**Vamos a ver.**

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 536.

---

<sup>296</sup> *Ibid*, s. v. *Conjugaciones perifrásticas*, p. 329.

Une combinatoire dans laquelle *ir* se trouve le plus souvent au présent, mais parfois aussi au futur :

[...] veremos a ver que nos cuentan ....

<http://www.ojodigital.com/foro/camaras/15825-d70-y-hacking-veremos-ver-de-que-son-capaces.html>

Veremos a ver la semana que viene a ver cómo se ve coral...

<http://www.voy.com/200721/185035.html>

La très grande oralité de cette tournure trouve sa réalisation sur les forums internet – le premier énoncé est issu d’un forum de discussion sur les appareils photos, le second, d’un forum sur Miss Puerto Rico.

Cette affinité entre les deux verbes et les deux procès qu’ils représentent, se retrouve dans la combinatoire spécifique *voy viendo* :

Francamente, yo que siempre creí que el tal edificio no era factible, **voy viendo**...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 295.

[...] supongamos que al poco tiempo de vivir con Maximiliano, encuentras que el muchacho se porta bien contigo, **vas** viendo sus buenas cualidades, que se manifiestan en todos los actos de la vida, y supongamos también que le **vas** teniendo algún cariño...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 141.

Comme nous le verrons lorsqu’il sera question de *venir*, l’affinité entre ces deux – et même ces trois – procès va encore plus loin, puisqu’ils partagent une forme de leurs paradigmes.

Pour l’heure, observons un cas particulier des langues romanes, dont nous pensons devoir rendre compte en raison de sa spécificité et de la valeur contrastive avec d’autres langues telles que l’espagnol : le cas de l’*arist perifràstic* en catalan.

#### L’ariste périphrastique (*arist perifràstic*)

Nous aurions pu aisément éviter cet écueil en prétextant que notre objet d’analyse était l’espagnol et non le catalan ; il serait cependant fort regrettable de ne pas prêter l’attention nécessaire à ce qui fait figure d’exception dans les langues romanes, et qui plonge de nombreux linguistes dans la perplexité : l’existence de l’*arist perifràstic* (ou *perfet perifràstic*) en catalan.

L’espagnol semblerait avoir opéré un choix quant à l’orientation temporelle de sa construction avec *ir* (vers le futur). Il aurait pu en être autrement, comme le démontre l’exemple du catalan, *mutatis mutandi*, puisqu’il s’agit d’un autre système linguistique, et d’un autre verbe. De plus, français et espagnol semblent avoir hésité avant d’opérer le

choix d'orientation temporelle que nous connaissons, comme en attestent certains énoncés en ancien français et en espagnol médiéval<sup>297</sup>. Dans ces deux langues les énoncés présentent une construction directe, sans préposition, ce qui ne surprend pas en français puisque c'est cette construction qui s'est maintenue, mais qui laisse à penser que l'espagnol, en recourant à la préposition, a souhaité signifier son choix et l'a matérialisé d'une façon particulière.

On a donc les cas de figure suivants (plusieurs constructions et leurs « effets de sens ») :

- un verbe + infinitif perçu comme expression d'un **passé** (catalan *anar* + infinitif)
- un verbe + infinitif perçu comme expression d'un **futur proche** (français *aller* + infinitif<sup>298</sup>)
- un verbe + **A** + infinitif perçu comme expression d'un **futur proche** (espagnol *ir* + **A** + infinitif<sup>299</sup>)

On pourrait envisager que la différence réside dans la valeur de l'infinitif, mais il est plus simple et logique de s'arrêter sur, d'une part, le type de construction (avec ou sans préposition), de l'autre, le verbe « introducteur », et de porter l'attention sur leurs signifiés et leurs signifiants respectifs.

A première vue, ce qui distingue les trois verbes que nous aborderons (tout au moins leur forme infinitive), est leur signifiant : d'un côté *anar* et *aller*, pour lesquels on peut supposer un étymon commun (traditionnellement, *AMBULARE*), de l'autre *ir*.

Les deux premiers acceptent l'infinitif sans intermédiaire, le dernier s'adjoint la préposition *a*. On ne peut supposer que la parenté entre les deux premiers verbes impose l'absence de préposition (*a/à*, dans laquelle on pourrait percevoir un écho, qui serait redondant si redoublement vocalique il y avait *\*aller à faire*, *\*anar a...*) puisque :

- l'orientation temporelle n'est pas la même dans des structures pourtant parallèles ;
- la possibilité de construction directe en portugais (*ir* + infinitif) ne justifie pas que l'on postule une opposition entre des formes en *i-* (qui auraient besoin d'une préposition pour servir de support à un infinitif) et des paradigmes en *a-* ;
- ce dernier point est d'autant moins défendable que portugais et italien disposent des combinatoires *andar* et *andare* + préposition (*a*) + infinitif qui ont aussi une valeur « prospective », et que même si l'on ne retrouve pas cette valeur prospective dans la construction – possible – espagnole *andar* + *a* + infinitif, on est obligé de constater que le verbe *andar* recourt également à la préposition ;

---

<sup>297</sup> Nous proposons ces exemples plus avant.

<sup>298</sup> Mais aussi le portugais *ir* + infinitif.

<sup>299</sup> Mais aussi le portugais *andar* + **A** + infinitif, italien *andare* + **A** + infinitif. Nous n'aborderons cependant pas l'étude de ces langues.

- *Anar a* + infinitif est possible mais son utilisation semble ancrer la combinatoire dans le concret et non dans une valeur temporelle prospective ;
- *Anar*, *aller* et *ir* partagent des similitudes paradigmatiques (tous trois ont choisi, au moins en grande partie, les compétences de *VADERE* pour leurs paradigmes de présent, actuel et inactuel), et celles de *IRE* pour leur futur et le conditionnel, et cela ne les empêche pas de rentrer dans des constructions différentes et de produire des effets de sens divergeants.

Pourquoi le catalan a-t-il « fait le choix » de renvoyer au passé au moyen de son verbe ? Qu'est-ce que cela nous apprend du verbe *anar*, et du verbe *ir*, par contraste ? L'orientation temporelle (et/ou spatiale ?) du verbe *anar* diffère-t-elle de ses homologues ? Pourquoi la préposition s'est-elle imposée en espagnol ?

Si l'on observe le verbe *anar*, on se rend compte qu'il ne semble pas avoir un contenu informatif très différent de celui attribué en général aux verbes *aller* et surtout *ir* :

Utilització dels verbs *anar*, *venir* i *anar-se'n* – *anar* : desplaçar-se cap a un lloc on no es troba (en el moment de l'acció) ni la persona que parla ni la persona a qui es parla. *Anar-se'n* : 1) abandonar un lloc 2) *Anar* (...amb la intenció de restar en el lloc d'arribada)<sup>300</sup>

Plusieurs « acceptions » sont identifiées :

I, les accepcions en les quals predomina la idea de 'moviment'. II, les accepcions en les quals predomina la idea de 'direcció cap a un lloc [allunyat del qui parla]'. III, usat com a pronominal, amb accepcions en què predomina la idea de 'separació o allunyament d'un lloc'.<sup>301</sup>

Dont certaines sont assez marginales :

pensar (Bal.) «Jo anava que tu no hi eres» = em creia que no hi eres.<sup>302</sup>

De plus, ses capacités combinatoires sont fort proches de l'espagnol puisque l'on trouve des constructions avec gérondif et adjectif (nous renvoyons aux sous-chapitres correspondants), mais aussi l'emploi du verbe seul. Dans ce dernier cas de figure, le

<sup>300</sup> « Utilisation des verbes *anar* [*venir*] et *anar-se'n* – se déplacer vers un lieu dans lequel ne se trouve (au moment de l'action) ni la personne qui parle, ni celle à qui l'on parle. *Anar-se'n* : 1) Abandonner un lieu 2) *Anar* (...avec l'intention de rester sur le lieu d'arrivée) in Marta Mas, Joan Melcion, Rosa Rosanes, M. Helena Vergès, *Digui Digui... Curs de català per a estrangers*, Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya, Publicació de l'Abadia de Montserrat, l'Enciclopèdia Catalana, 1992, p. 271-272.

<sup>301</sup> « Les acceptions dans lesquelles prévaut l'idée de 'mouvement'. Les acceptions dans lesquelles prévaut l'idée de 'direction vers un lieu (éloigné de celui qui parle). Il s'emploie sous sa forme pronominal avec des acceptions dans lesquelles prévaut l'idée de 'séparation ou d'éloignement d'un lieu' », in *Diccionari Català, Valencià, Balear*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 2<sup>a</sup> edició, 1968, s. v. *anar*.

<sup>302</sup> « penser, croire (Baléares) : je pensais que tu n'étais pas là », in *Diccionari Català, Valencià, Balear*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 2<sup>a</sup> edició, 1968, s. v. *anar*.

catalan requiert, comme le français, la formulation d'une borne d'arrivée matérialisée entre autres possibilités par *hi* (équivalent du pronom *y* français) :

Procurà asserenar-se i, cercant consol en filosofies elementals, es digué que rere cada problema hi **va** una solució.<sup>303</sup>

Miquel Angel Riera, *Illa Flaubert*, Barcelona, Ediciones Destino [1990] 1994, p. 209.

[...] nosaltres dos,  
**anant** cap a nosaltres un.<sup>304</sup>

Miquel Angel Riera, *Illa Flaubert*, Barcelona, Ediciones Destino [1990] 1994, p. 107.

Enfin, une irrégularité remarquable en catalan aussi<sup>305</sup> :

La conjugació d'aquest verb és la més irregular i heterogènia de totes, car participa de tres verbs originaris: [AMBULARE, VADERE, IRE]<sup>306</sup>

Mais plus particulièrement, dans le cas des combinatoires avec infinitif, il faut remarquer que malgré leur différence de construction, les combinatoires espagnole et française renvoient au futur. De plus, les verbes *ir* et *aller* ont une relation particulière avec les verbes *ser* et *être* (en français *il est allé* est souvent remplacé par *il a été* ; en espagnol, *ir* et *ser* ont un paradigme commun construit sur le radical *fu-*).

Une autre particularité du catalan est à rappeler : le fait que le verbe *anar*, suivant qu'il est conjugué au présent, ou qu'il entre dans la composition de l'aoriste, diffère paradigmatiquement, au niveau des personnes associatives.

Paradigme de présent	Paradigme servant à former l'aoriste	(Variantes régionales)
<i>Vaig</i>	<i>Vaig</i>	( <i>vai/vareig</i> )
<i>Vas</i>	<i>Vas</i>	( <i>vares</i> )
<i>Va</i>	<i>Va</i>	
<i>Anem</i>	<i>Vam</i>	( <i>vem/varem</i> )
<i>Aneu</i>	<i>Vau</i>	( <i>veu/vareu</i> )
<i>Van</i>	<i>Van</i>	( <i>varen</i> )

<sup>303</sup> « Il essaya de se calmer, cherchant une consolation dans les philosophies élémentaires, il se dit que pour chaque problème il y a une solution. »

<sup>304</sup> « Nous deux, tendant à nous un. » (Montsenyor)

<sup>305</sup> Le tableau des variantes régionales proposé par le *Diccionari Català, Valencià, Balear, op. cit.*, (s. v. *anar*) est ailleurs édifiant.

<sup>306</sup> « La conjugaison de ce verbe est la plus irrégulière et la plus hétérogène de toutes, car trois verbes latins participent de sa composition [AMBULARE, VADERE, IRE] », in *Diccionari Català, Valencià, Balear*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 2<sup>a</sup> edición, 1968, s. v. *anar*.

Dans le cas du paradigme de présent, on trouve les formes *anem* et *aneu*, ce qui n'est pas sans évoquer le paradigme irrégulier du français, dans lequel les personnes associatives (*allons, allez*) sont doublement marquées. Elles sont en effet formées sur l'infinitif, contrairement aux personnes simples construites sur le radical issu de *VADERE*, et bisyllabiques. Ces deux marques se retrouvent en catalan.

Des formes associatives (*anem, aneu*) que l'on retrouve dans les deux paradigmes de présent :

Paradigme de présent de l'indicatif	Paradigme de présent du subjonctif
<i>Vaig</i>	<i>Vagi</i>
<i>Vas</i>	<i>Vagis</i>
<i>Va</i>	<i>Vagi</i>
<i>Anem</i>	<i>Anem</i>
<i>Aneu</i>	<i>Aneu</i>
<i>Van</i>	<i>Vagin</i>

Dans le paradigme qui sert à construire l'aoriste, le verbe *anar* devient régulier, et présente non seulement un paradigme unifié sur le même radical, mais un paradigme entièrement monosyllabique. Tout au moins le paradigme normatif, puisque ce n'est pas le cas dans les variantes régionales :

Las murallas es **varen** construir el segle XVI per ordre de Felip II.<sup>307</sup>  
*Guia Turística de Patrimoni Cultural d'Eivissa i Formentera*, p. 83.

La reserva natural de ses Salines a Eivissa conté desenes d'estanys de producció de sal encara actius i que **varen** ser claus per al desenvolupament econòmic de l'illa a través del comerç. L'intercanvi de sal per altres productes que la terra pitüsa no era capaç de produir **va** donar un enorme impuls a l'illa durant segles.<sup>308</sup>

*Guia Turística de Patrimoni Cultural d'Eivissa i Formentera*, p. 82.

Jacques Brès et Joan Barceló y voient une façon de restituer la marque morphologique du prétérit :

Dans certains parlars catalans, on constate l'adjonction d'un *-r-* (sauf à la 3<sup>ème</sup> personne), sur le modèle du *prétérit* d'*anar*, soit : *vaig(/vareig)*, *vares*, *va*, *vàrem*, *vàreu*, *varen*, comme si les locuteurs ressentaient le besoin de marquer

<sup>307</sup> « Les murailles ont été construites par ordre de Philippe II. »

<sup>308</sup> « La réserve naturelle des Salines d'Ibiza comporte des dizaines de marais salants produisant du sel qui sont encore en activité et qui ont eu un rôle essentiel dans le développement économique et commercial de l'île. L'échange de sel contre d'autres produits que la terre des Pitüsus ne pouvait pas produire a permis à l'île de connaître un formidable élan pendant des siècles. »

ce signifié de *pretèrit perifràstic* au niveau du signifiant, en lui ajoutant la marque morphologique du *pretèrit sintètic*, le *-r*.<sup>309</sup>

Car le paradigme de prétérit – peu employé puisque le catalan lui préfère l'*aorist perifràstic* –, est construit sur l'infinitif :

Paradigme de prétérit	(Variantes régionales)
<i>aní</i>	( <i>ané/aneri</i> )
<i>anares</i>	( <i>aneres</i> )
<i>ana</i>	( <i>anec</i> )
<i>anàrem</i>	( <i>anèrem</i> )
<i>anàreu</i>	( <i>anaru</i> )
<i>anaren</i>	( <i>aneren</i> )

Un prétérit essentiellement construit autour de cette fameuse marque morphologique. Essentiellement mais non intégralement, puisque la troisième personne ne l'inclut jamais, et que la première ne l'inclut que rarement.

Mais revenons sur la valeur de l'aoriste périphrastique.

Jacques Brès et Gérard Joan Barceló parlent d'*ascendance* et de *descendance* :

La notion d'*ascendance* est empruntée à Gustave Guillaume (1929) qui oppose représentation *descendante* et de la fluence du temps (du futur vers le passé) et représentation *ascendante* (du passé vers le futur).<sup>310</sup>

En employant ce paradigme particulier d'*anar*, le catalan continue de signifier un « mouvement ascendant vers le procès à l'infinitif »<sup>311</sup>, car, d'après ces auteurs :

[...] le sens prétérial comme le sens futural sont obtenus par prospection (ce que signale la même orientation des flèches).<sup>312</sup>

Jacques Brès et Gérard Joan Barceló suggèrent une explication par le contexte :

Le tour en PR [présent], en lui-même, ne situe pas la prospection dans le temps. C'est en interaction avec des contextes différents que sont produites,

<sup>309</sup> Jacques Brès, Gérard Joan Barceló, « La grammaticalisation de la forme *itive* comme *prospectif* dans les langues romanes », in Jocelyne Fernández Vest (éd.), *L'amour des langues, Mélanges pour les 70 ans de Claude Hagège*, 2007, p. 5.

<sup>310</sup> *Ibid*, note 1, p. 2.

<sup>311</sup> *Ibid*, p. 5.

<sup>312</sup> *Ibid*, p. 5.

résultativement, les deux valeurs temporelles qu'a prises la périphrase dans certaines des langues romanes : prétéritale, future.<sup>313</sup>

Une explication qui s'appuie elle-même sur un constat historique :

Dans un premier temps, il fonctionne comme PR *prospectif narratif*. On le trouve, de façon sporadique, dès le XII<sup>ème</sup> siècle ) dans les textes narratifs [...] en co-occurrence avec des *prétérits synthétiques* [...].

Dans un second temps, la périphrase PR de la forme itive + verbe à l'INF fonctionne comme prétérit périphrastique.<sup>314</sup>

Plus exactement :

[...] le tour : PR de la forme itive + verbe à l'infinitif décrit un mouvement vers la borne initiale du procès envisagé en incidence (du fait de l'INF) [...]<sup>315</sup>

C'est « l'usage répété de ce tour dans ce type de textualité » (dans des textes narratifs) qui « produit, textuellement, l'inférence selon laquelle ledit procès a atteint sa borne finale », qui donne à comprendre que l'acte « s'est accompli jusqu'à son terme »<sup>316</sup>.

Tandis qu'avec le futur périphrastique (FP) « La valeur future consiste en un mouvement, à partir du *nunc*, vers la borne initiale du procès [...] »<sup>317</sup>.

Il convient [d'] ajouter, se construisant avec la préposition *a* – qui vient par son sens directionnel renforcer la prospection comme mouvement vers la borne initiale du procès – le FP (futur périphrastique) de l'espagnol.<sup>318</sup>

Pourquoi cette possibilité combinatoire ne s'est-elle pas maintenue en espagnol ? Jacques Brès et Gérard Joan Barceló suggèrent que le maintien est dû au fait qu'au XVII<sup>e</sup> siècle l'espagnol, à travers la littérature, se livre à la chasse aux périphrases, tandis que le catalan, qui relève davantage du domaine de l'oralité, les accepte sans ambages. Pourtant, si tel est le cas, force est de constater que l'espagnol a échoué, le futur périphrastique s'étant imposé.

Emilio Martínez Amador, quant à lui, explique le phénomène par la contamination du catalan par l'espagnol médiéval :

Hay que hacer resaltar en este verbo la acepción anticuada según la cual de la indicación de movimiento para hacer algo se pasa a la de indicar la intención, como “querer”. Según el señor Menéndez Pidal (*El cantar del Mio Cid*) “la manol va besar” es idéntico a “quisol besar las manos”; pero como esta perifrasis con *ir* o *querer* no supone que el deseo deje de estar seguido de la realización del acto deseado, sino generalmente lo contrario, de ahí que resulte inútil, y “se van omillar” dice exactamente igual que “se humillan”... De aquí

<sup>313</sup> *Ibid*, p. 3.

<sup>314</sup> *Ibid*, p. 3-4.

<sup>315</sup> *Ibid*, p. 6.

<sup>316</sup> *Ibid*, p. 4.

<sup>317</sup> *Ibid*, p. 6.

<sup>318</sup> *Ibid*, p. 7.

pasa fácilmente a la designación del acto pasado, como se ve con mucha frecuencia en los romances [...]. Esta forma de *ir* desaparece posteriormente, pero es muy posible que a ella se deba la conjugación perifrástica del indefinido catalán, que es el único usado en la conversación: *vaig dir, vàrem parlar*. En castellano no se limitaba al presente y al imperfectivo del subjuntivo, sino que se empleaba también en el imperfecto de indicativo: “*Ivanlos ferir de fuertes coraçones*” (*Mío Cid*, 718)<sup>319</sup>

Or contrairement à ce qu’il affirme, et comme en attestent les énoncés que nous proposons, cette combinatoire n’est pas réservée à un usage conversationnel.

Du côté du français, il est des exemples où les deux interprétations de la combinatoire cohabitent (1535)<sup>320</sup> :

Cette cohabitation *a priori paradoxale* trouve une explication textuelle et énonciative : le prétérit périphrastique *va dire* (3<sup>ème</sup> personne) se trouve dans la narration en énonciation historique ; le FP *vas faire* (1<sup>ère</sup> personne), dans le discours rapporté qui met en scène une interaction verbale et relève de l’énonciation de discours.<sup>321</sup>

Une distinction qu’aucune des langues observées n’a jugé bon de conserver.

Ou plutôt si. Car en catalan, les deux constructions – avec ou sans préposition – sont possibles, bien que plus qu’un sens futur, la construction avec préposition offre l’image d’une direction :

Unit amb un infinitiu asindèticament (ant.) o per a la prep. *a*, significa dirigir-se a complir l’acció indicada pel dit infinitiu.<sup>322</sup>

...comme en atteste l’énoncé suivant :

Jaume Massó i Torrents, amic meu, que ha visitat molt detingudament el Canigó, em contava que hi havia la creença que les famoses truites de l’estany de Noedes eren bruixes i que eren molts els que havent-ne pescat i en **anar a** fregir-les, les veien desaparèixer de la paella.<sup>323</sup>

Cels Gomis i Mestre, *La bruixa catalana* (aplec de casos de bruixeria, creences i supersticions recollits a Catalunya a l’entorn dels anys 1864 a 1915), Barcelona, ed. Alta Fulla (Arxiu del Folklore Català, 1), 3<sup>a</sup> ed., 1996, p. 76.

<sup>319</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*.

<sup>320</sup> « Le maître de ceans [...] lui *va dire* : « Viens ça, Morthermer, je te *vas faire* un marché » » (Nicolas de Troyes, *Le Grand paragon des nouvelles nouvelles*).

<sup>321</sup> Jacques Brès, Gérard Joan Barceló, « La grammaticalisation de la forme *itive*... », *op. cit.*, p. 8.

<sup>322</sup> « Asyndétiquement lié à un infinitif ou par l’intermédiaire de la préposition *a* [ce verbe] signifie se diriger pour accomplir l’action signifiée par l’infinitif. »

<sup>323</sup> « Jaume Massó i Torrents, l’un de mes amis, et qui a arpenté le Canigó, me racontait qu’il y avait une croyance selon laquelle les célèbres truites de l’étang de Noedes étaient des sorcières et que nombreux étaient ceux qui en avaient pêché et qui, alors qu’ils étaient sur le point de les faire frir, les avaient vues disparaître de la paella. »

Aujourd'hui, l'interprétation passée (descendante) des combinatoires *anar* + infinitif ne s'appuie sur aucun contexte particulier. L'époque temporelle, cependant, est souvent clairement indiquée par la présence d'un passé composé, d'un aoriste ou d'un imparfait – à condition que celui-ci se réfère lui-même à une époque passée.

On trouve ainsi l'aoriste périphrastique dans l'environnement de l'imparfait :

[...] feia propi el seu contingunt [d']una frase de Flaubert – «més m'agradaria haver pintat la capella Sixtina que haver guanyat moltes batalles, inclosa la de Marengo» - amb la qual el novel·lista francès [...] **va** fer palesa la seva veneració per aquell [...] que té el privilegi de ser artista [...]<sup>324</sup>

Miquel Angel Riera, *Illa Flaubert*, Barcelona, Ediciones Destino [1990] 1994, p. 64-65.

...du prétérit seul :

Per aquella extremitat enrampada per la frescor, li pujà tota una correntia de records que, tot i ser entranyables, **va** rebutjar a l'instant.<sup>325</sup>

Miquel Angel Riera, *Illa Flaubert*, Barcelona, Ediciones Destino [1990] 1994, p. 72.

...ou du passé composé :

Aquesta matinada **han** agafat un llop viu a la vall de Borcette i, com que el diable no **va** especificar pas quina classe d'ànima volia, li doneu la del llop i en pau.<sup>326</sup>

Cels Gomis i Mestre, *La bruixa catalana* (aplec de casos de bruixeria, creences i supersticions recollits a Catalunya a l'entorn dels anys 1864 a 1915), Barcelona, ed. Alta Fulla (Arxius del Folklore Català, 1), 3<sup>a</sup> ed., 1996, p. 112.

Car non seulement les deux constructions avec *anar* sont possibles, mais le catalan garde en parallèle deux combinatoires « périphrastiques » dont le sens semble très proche. C'est ce qu'illustre l'énoncé précédent, de Cels Gomis i Mestre, dans lequel on trouve du passé composé (*han agafat*) et de l'aoriste périphrastique (*van especificar*). Il en ressort une différence essentielle : là où l'utilisation de *haver*, combinée à celle du participe passé, offre l'image d'un résultat (du caduc), celle d'*anar* permet une certaine dynamisme, dynamisme renforcée par l'inchoativité inhérente à l'infinitif.

Enfin l'*aorist perifràstic* se trouve également dans des énoncés dont la dominante temporelle est le présent :

---

<sup>324</sup> « Il s'appropriait le contenu d'une phrase Flaubert – « J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles, même celle de Marengo » – par laquelle le romancier français [...] a manifesté sa vénération pour qui [...] a le privilège d'être artiste. »

<sup>325</sup> « De cette extrémité engourdie par la fraîcheur, resurgissait en lui tout un flot de souvenirs, attendrissants, certes, mais qu'il repoussa immédiatement. »

<sup>326</sup> « Ce matin un loup vivant a été attrapé dans la vallée de Borcette, et, comme le diable n'avait pas précisé quel type d'animal il voulait, on lui a offert le loup et l'affaire a été close. »

[La figura de l'esquelet: un mirall per al viu] [...] L'esquelet esdevé el doble del viu, el seu reflex imminent. És ell qui s'ens planta al davant per dir-nos «Mira't en mi. Jo **vaig** ser el que tu ets ara; ben aviat tu seràs el que jo sóc».<sup>327</sup>

Joan Amades, *La mort – Costums i creences*, introducció de Núria Cavallé, Tarragona, El Mèdol, Biblioteca Joan Amades (Tradicions populars) [1933-1937] 2001, p. XV.

...et l'on retrouve alors l'emploi oral, dans lequel le présent et la forme d'*anar*, au présent, se trouvent en parfait accord.

En espagnol, la construction directe est attestée dans de nombreux énoncés :

Traes enloquecidos a muchos con tu saber,  
fázesles perder el sueño, el comer y el beber,  
fazes a muchos omes tanto se atrever  
en ti fasta que el cuerpo e el alma **van** perder.<sup>328</sup>

Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « De cómo el amor vino al Arcipreste e de la pelea que con él hubo el dicho Arcipreste » [1330/1343], § 184, p. 53.

E bien así acaesció a muchos e a tu amo:  
prometen mucho trigo y dan poca paja, tamo;  
çiegan mucho con el viento, **vanse** perder con mal ramo [...]

Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « Ensiemplo de quando la tierra bramava » [1330/1343], § 101, p. 36.

Ya **vo** razonar con ella, quierol dezir mi quexura,  
porque por la mi fabla venga a hazer mesura;  
deziéndole de mis coitas, entenderá mi rencura [...].

Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « De cómo el Amor se partió del Arcipreste e de cómo Doña Venus lo castigó » [1330/1343], § 652, p. 164.

L'ancrage temporel est essentiellement présent, ce qui fait pencher pour une interprétation prospective. Une interprétation qui ne fait aucun doute dans le dernier énoncé, dès l'apparition de « *quierol dezir* » qui implique une intention, et donc la représentation du futur.

En revanche, la présence de *ya* dans l'énoncé suivant peut permettre le doute quant à la valeur « future » de « *va pereçer* » :

Todas las cosas faze el grand uso entender,  
el arte e el uso muestra todo el saber:  
sin el uso e arte ya se **va** pereçer:  
do se usan los omnes puédense conoçer.

<sup>327</sup> « La figure du squelette : un miroir pour les vivants. Le squelette devient le double du vivant, son reflet imminent. Celui qui se plante devant nous pour nous dire : « Vois ton reflet en moi. J'ai été celui que tu es, bientôt tu seras qui je suis » ».

<sup>328</sup> Cet exemple est proposé par Julio Cejador y Frauca, in *Vocabulario medieval castellano*, New York, G. Olms Verlag, 1996, s. v. *ir*.

Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « Aquí dize de cómo fue hablar con Doña Endrina el Arçipreste » [1330/1343], § 674, p. 168.

Avec *a*, plus aucun doute sur la prospectivité :

Amigos, vo a grand pena e só puesto en la fonda:

**vo** a fablar con la dueña, ¡quiera Dios que bien me responda!

Juan Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « De cómo el Amor se partió del Arçipreste e de cómo Doña Venus lo castigó » [1330/1343], § 650, p. 164.

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle on trouve la possibilité de la construction directe :

Gentil refrigerio es para el pobre que viene de camino, con la nieve hasta la cinta, perdidos los miembros de frío, y el otro que se viene a curar donde le regalen [...]; y que repartido entre cinquenta dos panes, se **vayan** acostar, sin otra cena [...]

*El Viaje de Tuquíá*, Capítulo II, « Los hospitales de Juan de Voto a Dios », p. 114.

...que l'on trouve également dans certaines zones d'Amérique bien que cet emploi soit considéré marginal et incorrect :

3. Ir a + infinitivo es perífrasis verbal que expresa inminente comienzo de la acción, o hecho futuro, o intención. [...] Es rústica la supresión de la preposición a (Vamos bailar) frecuente en algunas regiones de Hispanoamérica.<sup>329</sup>

Quant au français, Jacques Damourette<sup>330</sup> propose trois visions de la « temporaineté », matérialisées par trois types de combinatoires : « il a fait/il vient de faire/il va faire ».

Gustave Guillaume, lui, propose l'explication suivante :

Quant à l'auxiliaire *aller* du français, il faut y voir, conformément à son sens d'origine, une subduction de l'imminent, l'imminent même étant exprimé complémentaiement par l'infinitif. Ex. : *je vais partir*. L'idée résultante est celle d'un **futur** très proche (imminent) et, en quelque sorte, aussi peu futur qu'un futur peut l'être.<sup>331</sup>

Cette absence de préposition permet peut-être d'expliquer la possibilité d'inserts, que l'espagnol tend à éviter :

Je **vais** sûrement, jusqu'à demain, **descendre** au fond d'un noir sommeil [...]

Colette, « Nuit blanche », in *Sido*, p. 104.

---

<sup>329</sup> Manuel Seco, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa [1986] 1989, s. v. *ir*.

<sup>330</sup> référence

<sup>331</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », *op. cit.*, p. 82-83.

Car si l'interpolation est possible dans le cas des combinatoires avec gérondif ou adjectif, la présence de la préposition *a* oblige les deux éléments à relater à se trouver dans une succession logique et continue, comme le signale la *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* (\**ve tú a decir*<sup>332</sup> ou \**lo fue a casa a buscar*<sup>333</sup>). Nous avons cependant vu lorsqu'il a été question des procédures d'identification les raisons de cette deuxième impossibilité syntaxique, impossibilité liée à la pronominalisation.

En français, on peut légitimement se poser la question de la direction temporelle des énoncés qui suivent :

Le pauvre prêtre croit flairer le piège tendu, lorsque déjà les deux mâchoires l'étreignent, et chaque effort les **va** resserrer sur lui.

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, p. 129.

Et soudain... Quand la force me **va** manquer...

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, p. 94.

Si le premier énoncé de Bernanos, malgré sa construction pronominale inhabituelle, semble indiquer une orientation ascendante, le second peut être envisagé différemment, en raison de la présence de l'adverbe *soudain*, ce qui n'est pas sans rappeler l'énoncé ambigu avec *ya*.

Plusieurs langues, des signifiés différents, et des visions différentes de combinatoires pourtant parallèles.

Parmi elles, le catalan a choisi de garder deux constructions, qui se complètent et s'opposent : d'une part un paradigme monosyllabique et unifié directement suivi de l'infinitif pour l'expression du passé ; de l'autre un paradigme plus hétérogène suivi de la préposition *a* et de l'infinitif pour l'expression de la direction.

Un choix permis par le présent qui, comme le disent Jacques Brès et Gérard Joan Barceló « ne situe pas la prospection dans le temps »<sup>334</sup>. Il ne faut alors pas envisager le présent comme la représentation d'un seul instant, mais comme un temps, prenant appui sur le passé et tendant vers le futur<sup>335</sup>.

Un choix que permet peut-être le radical *v-*, sur lequel nous reviendrons dans la dernière partie de ce travail.

Voyons maintenant une combinatoire particulière : *ir y*.

---

<sup>332</sup> Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, *op. cit.*, § 51.3.2.1, p. 3367 (<ir a + I>).

<sup>333</sup> *Ibid.* Cet énoncé est offert comme illustration des « perífrasis verbales ».

<sup>334</sup> Jacques Brès, Gérard Joan Barceló, « La grammaticalisation de la forme *itive*... », *op. cit.*, p. 3.

<sup>335</sup> Dans les jeux de tarot, on parle de « present *in the broad sense* », c'est-à-dire au sens large.

## Le cas de *ir y*

Si nous ne parlions pas de figement dans les combinatoires que nous avons évoquées jusqu'ici, il en est une dans laquelle on peut voir un certain figement : il s'agit de « *va y ...* », et de « *fue y ...* ». A la différence des combinatoires que nous avons vues jusqu'à présent, qui se déclinaient à toutes les personnes, tous les temps et tous les modes, cette combinatoire avec la conjonction *y* fonctionne essentiellement à la troisième personne du singulier, au présent et au prétérit.

On reconnaîtra avec Manuel Seco, qui qualifie la tournure de « *coloquial* »<sup>336</sup>, qu'elle est plutôt du domaine de l'oralité. On peut voir dans son emploi une façon d'introduire le présent (c'est le cas dans un énoncé du type « *va y le dice...* »).

Pour beaucoup, cette construction est pléonastique :

Otra construcción de *ir* como pleonástico es la tan familiar de: “*va y ¿qué hace?*” [...] “*a lo mejor va y se enfada*”<sup>337</sup>

Si bien qu'elle acquiert le statut d'expression, et que l'on lui reconnaît des effets de style bien particuliers :

**va/fue y + VERBO** (inf.) [Expresión que enfatiza un sentimiento de sorpresa o admiración ante lo que se dice a continuación.]<sup>338</sup>

Une tournure que Charles Kany qualifie quant à lui de « *comodines* »<sup>339</sup>. Il y voit un simple équivalent périphrastique de la forme « simple » :

Muchos verbos se han generalizado como auxiliares: auxiliares de aspecto unitario, como *ir* (*fui y lo tomé* = ‘lo tomé’) [...].<sup>340</sup>

Cette « structure auxiliaire », il la définit un peu plus loin :

AUXILIARES DE ASPECTO UNITARIO: Uno de los auxiliares de aspecto más generalizado es *ir y*, usado en la conversación familiar en presente, en indefinido y en mandatos: *voy y lo tomo*, *fui y lo tomé*, *vaya y tómelo*. La idea de movimiento físico desaparece, sirviendo el verbo *ir* meramente para expresar con mayor vigor el significado del verbo al que sirve de auxiliar. Keniston (*Syntax list*, pág. 203) llama a *ir y* auxiliar de “aspecto unitario”: como ocurre a veces con *ir a*, “pone de relieve el carácter unitario de la acción”. Recordando su uso en el habla popular de Venezuela, Alvarado (pág. 242) lo describe como “*ir* histórico, y diríamos, casi bíblico, que se emplea como conjuntivo en una serie de actos indicados por verbos en presente o pretérito”. A *va y* Sandoval (II,

<sup>336</sup> Manuel Seco, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>337</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 775.

<sup>338</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>339</sup> Charles E. Kany, *Semántica Hispanoamericana*, versión española de Luis Escobar Bareño, Madrid, Aguilar [1960] 1969, p. 230.

<sup>340</sup> Charles E. Kany, *Semántica Hispanoamericana*, op. cit., p. 197.

575) la llama pleonástica e invariable que da idea de fatalidad, de algo casual e inevitable”. Gagini (pág. 161) observa que esta locución “envuelve la idea de posibilidad y riesgo”.<sup>341</sup>

Mais, si l’on peut reconnaître un certain figement, qualifier la combinatoire *ir y de* « *auxiliares compuesto de verbo y conjunción* » nous paraît quelque peu excessif, puisque l’on ne voit pas comment un auxiliaire pourrait être le résultat d’une quelconque « fusion » avec une conjonction.

Excessives aussi les interprétations dont il fait état, proposées par Antonio Moreno Sandoval et Carlos Gagini. Ces auteurs font appel aux idées de fatalité, et de risque, de même que les interprétations de certains travaux lexicographiques, qui y voient l’expression de l’arbitraire :

IR. Como verbo concurrente expresa que la acción del verbo que le sigue, siempre unido a él por la conjunción *y*, se ejecuta de una manera arbitraria, impróvidamente, en forma desatentada. – *en vez de descansar*, FUE *y se puso a escribir*. – *Se hirió, porque FUE y agarró un cuchillo. Te dijera un secreto; pero luego VAS y lo dices*.<sup>342</sup>

Par ailleurs, la consécution permise par la coordination de deux verbes, dont l’un est très abstrait, est sans doute ce qui fait dire à Hayward Keniston que la combinatoire « *pone de relieve el carácter unitario de la acción* ».

Quelle différence y a-t-il entre *va andando* et *va y anda*, ou *va comiendo* et *va y come* ? La simultanéité de la structure avec gérondif, et celle permise par la conjonction de coordination *y* ne sont pas équivalentes. Qu’on le veuille ou non, dans *va y come*, les deux opérations sont dissociées, même si elles déclarent un support commun (de troisième rang).

Rappelons que Rafael Lapesa posait très justement la question de la validité du concept de périphrase qui ne permettait pas d’inclure des structures figées du type *va y* :

Así se llega a la definición que da Gómez Torrego: “perífrasis verbal es la unión de una forma verbal auxiliar con otra que no lo es, de modo que constituyan ambas una unidad semántico-sintáctica capaz de funcionar en la oración como núcleo verbal”. En esta definición se exige que el elemento auxiliado sea un infinitivo, un gerundio o un participio. Ello dejaría fuera una perífrasis muy abundante, sobre todo en la lengua coloquial, originada ya en el latín vulgar: *va y dice, fue y dijo*.<sup>343</sup>

Une structure qui remonte donc au latin :

Los orígenes de la **perífrasis *va y dice*** abundan en los textos bíblicos, con frecuencia en imperativo: “vade et congrega omnes”, “ite et dicite...” [...] De la

<sup>341</sup> *Ibid*, p. 239-240.

<sup>342</sup> *Diccionario general de americanismos*, 1ª edición, Tomo II, México D.F., editorial Pedro Robredo, 1942, s. v. *ir*.

<sup>343</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 879.

perífrasis originaria se han generado dos: en español medieval es frecuente *cogió y se fue*; y en América, hoy, *tomo y me voy*. Dentro de la perífrasis del tipo *fue y dijo* hay que señalar que en Colombia *va y dice* puede tener valor de futuro.<sup>344</sup>

Rien de surprenant à ce que, une fois de plus, la présence de *ir* semble évoquer le futur.

On peut considérer que *ir* « ancre » site et gène (qui dans le cas de cette opération ne font qu'un) dans une certaine dynamicité<sup>345</sup>, et que la coordination d'une autre opération, par l'intermédiaire de la conjonction *y*, offre au locuteur la possibilité d'emphatiser son propos.

Il faut d'ailleurs remarquer avec les auteurs cités *supra* que cette construction et cet effet de sens n'apparaissent qu'au présent et au prétérit. Or c'est précisément cette même forme *fue* qui permet les constructions dites de « mise en relief » ou de « focalisation », bien que l'on considère que, dans ce cas précis, cette forme se rapporte au verbe *ser* et non comme ici, au verbe *ir*. Nous reviendrons sur ce point dans la dernière partie.

Il nous faut enfin rendre compte brièvement d'une dernière combinatoire, celle de *ir* avec *que*.

### **Le cas de *ir que***

Cette combinatoire est à rapprocher de la précédente puisque *que* fonctionne ici comme une conjonction. Son emploi est géographiquement restreint, puisque l'on ne le trouve apparemment pas en dehors des frontières mexicaines :

ir. intr.(1) **ir que**. fr. Apostar a que (México) ¿Voy que hasta se te olvidó por qué viniste a dar aquí? (M. Azuela, *Los de abajo*, 32)<sup>346</sup>

Mais on peut également penser à des énoncés du domaine de l'oralité du type : « *minimo que me lo regalen, luego lo vendo y voy que chuto para pillar otro juego* »<sup>347</sup>, énoncé extrait d'un chat et parfaitement « péninsulaire », dans lequel *que* remplit parfaitement son rôle de conjonction, et où *ir* retrouve sa dynamicité.

<sup>344</sup> *Ibid*, p. 885.

<sup>345</sup> Jean-Claude Chevalier utilise la notion de cinétisme. Nous renvoyons à « Sur l'idée d' 'aller' et de 'venir' », *op. cit.*, p. 265. D'après *le Petit Robert*, l'adjectif *cinétique* se définit comme : « qui a le mouvement pour principe », *s. v. cinétique*. Mais parler de cinétisme n'est-ce pas avoir recours, de nouveau, à la notion de mouvement, d'un mouvement reconduit ? Cela ne revient-il pas à réintroduire cette notion de façon déguisée ? Nous préférons donc parler de dynamicité.

<sup>346</sup> *in Diccionario de Hispanoamericanismos no recogidos por la Real Academia*, coordinado por Renaud Richard, Madrid, Cátedra, 1997.

<sup>347</sup> <http://www.vidaextra.com/hardware/project-natal-podria-costar-lo-mismo-que-una-consola-nueva>

Avant de clore les combinatoires avec *ir*, il nous faut revenir sur le rôle joué par le pronom, dans certaines tournures, et en particulier sur la combinaison particulière de *ir* et du pronom *se*.

## ***ir* et les pronoms**

Le verbe *ir* accepte à la fois les constructions réflexives – dans lesquelles il y a identité entre le site déclaré par le pronom (existenciel) et celui impliqué dans le verbe –, et les constructions indirectes ou datives – qui s’appuient sur l’altérité entre les deux sites (pronoms de rappel mémoriel). En revanche les constructions directes ou accusatives sont inexistantes, *ir* étant intransitif.

Nous commencerons par envisager le cas spécifique du pronom *se*.

### ***Irse* : *ir* et le pronom *se***

Autant certains verbes ne semblent pas offrir une opération très distincte selon qu’ils sont pronominalisés ou non (c’est le cas par exemple de *morir* / *morirse*), – non en raison du pronom lui-même mais de l’opération qu’ils décrivent –, autant *ir* est affecté par sa pronominalisation, lorsqu’elle se produit.

Les dictionnaires font d’ailleurs état de l’impossibilité de commutation entre la forme simple et la forme pronominalisée :

**ir**: intr. *Irse*. Estos dos verbos no pueden usarse indistintamente, porque *irse* tiene la fuerza de ausentarse, sin relación al paraje a que se va, sino sólo al que se deja; e *ir*, por el contrario, no hace relación al que se deja, sino a aquel adonde se va. Ha resuelto irse de Madrid: puede no saber adónde irá, o qué camino elegirá; y no se dirá en este caso: ha resuelto ir de Madrid sin determinar precisamente el paraje adonde va, o el destino que lleva.<sup>348</sup>

*Irse*, forma pronominal [...] expresa el comienzo de la acción de ir.<sup>349</sup>

Ainsi, le pronom offre une borne de départ à l’opération dite par *ir*<sup>350</sup>. Car si *ir* peut être envisagé comme un « mouvement prospectif », qui déclare une borne d’arrivée vers laquelle il tend, sans l’atteindre, *irse* met l’accent sur la borne de départ. La prospectivité et la borne d’arrivée non atteinte sont également déclarées par *irse*, ce qui n’a rien d’étonnant puisqu’il s’agit d’un agrégat de *ir* et du pronom.

<sup>348</sup> VOX. *Diccionario avanzado de sinónimos y antónimos de la lengua española*, Barcelona, Vox, 1997. Remarquons que cette définition évoque les bornes posées par l’une et l’autre forme.

<sup>349</sup> Manuel Seco, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>350</sup> Le français lui, s’appuie sur le pronom *en* – qu’il oppose au pronom *y* – pour marquer cette spécification : *va-t’en* est ainsi opposé à *vas-y*.

Faut-il alors dire que *se* constitue un point de départ ? Il serait plus exact d'envisager la question du point de vue des instances déclarées par le pronom *se*.

Si l'on considère qu'un pronom déclare l'existence d'un site, il semble logique que lorsque ce pronom est de type existenciel (*me, te, se...*) et qu'il est combiné à un verbe tel que *ir*, qui déclare un dynamisme reconduit dans le temps vers une borne d'arrivée (que celle-ci soit spatiale ou temporelle), il en vienne à se poser comme un « point de départ ». Le site de l'existence devient la borne initiale, une borne que le verbe *ir* ne déclare pas, puisqu'il ne déclare que le cours et la direction vers.

D'où l'équivalence proposée de la forme « réflexive » du verbe avec *marcharse* :

MARIANA

¿Ya **te vas**?

FERNANDO

**Me marchó**;

voy al café de la estrella.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena VII, p. 175.

Les deux verbes sont ici mis en parallèle, puisque *me marchó* apparaît comme la réponse à la question *¿ya te vas ?*, et se complète par *voy al café de la estrella*.

*Irse* est également perçu comme un équivalent d'autres verbes :

**Irse.** r. Amér. Ausentarse. Retirarse. Ú.t.c.tr. (2) Salir de viaje.<sup>351</sup>

...et devient un équivalent de l'*entrar* du théâtre :

*entrar ; irse* : sortir de scène<sup>352</sup>

Un départ impliquant une absence future, on comprend que l'on puisse parfois commuter *irse* et *ausentarse*, *retirarse* ou *salir de viaje*. Des interprétations qui contrairement à ce qu'affirme Marcus A. Morínigo, ne sont pas des américanisms. Il ne semble pas plus étonnant que l'on voit en *irse* un équivalent de *morirse*<sup>353</sup>.

Mais comment expliquer que Manuel Seco et ses collaborateurs évoquent également une autre interprétation de *irse*, celle de « *perder control de sus necesidades fisiológicas*<sup>354</sup> » (que d'autres définissent plus « pédestrement » par *ventosear*, entre autres) ?

<sup>351</sup> Marcus A. Morínigo, *Diccionario del español de América*, Madrid, Anaya y Mario Muchnik [1993] 1996.

<sup>352</sup> Bernard Sesé, Marc Zulli *Vocabulaire de la langue espagnole classique, XVI et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Nathan Université [1997] 2001, in « Les arts » (Le théâtre, Verbes et locutions verbales), p. 108.

<sup>353</sup> C'est ce que proposent Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos, dans le *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>354</sup> Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

Le *Diccionario general de americanismos* reprend l'ensemble de ces interprétations :

–IRSE. pr. Retirarse, ausentarse, salir hacia un lugar. *Tenemos dos horas de estar aquí*, VAMONOS. *Nos IREMOS mañana al mar*. – 2. En los juegos de apuesta en los naipes, renunciar al empeño de discutir o ganar; retirarse, quedar fuera del derecho a la apuesta. – 3. Hacer la efusión del semen, en el espasmo del coito, en la fornicación, que también se dice *venirse*.  
*irse las cabras, los mecos, los mecates*. Tener una polución involuntaria, derrame seminal automático.<sup>355</sup>

La perte de contrôle de soi est à rapprocher de l'emploi de *ir* pour évoquer la folie, ou les absences : « *está ido* » peut se gloser par « il est **hors** de lui-même ». Que le site s'extraie et se trouve redoublé grâce au pronom, et cet « hors de soi » devient perte de contrôle de soi, et pas seulement d'un point de vue scabreux :

A mí me apasiona una de [las] canciones [de Purcell], «If Music Be The Food Of Love». Con ella, me **voy**...  
Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 87.

Dans l'énoncé de Blay, le dynamisme reconduit vers un « lieu » indéterminé, vers une borne déclarée mais non spécifiée et non atteinte, vient se greffer sur le site qui a été offert, extrait au préalable. L'impression de sortie de soi semble évidente, d'autant qu'aucun complément ne vient se proposer comme borne d'arrivée.

Sous sa forme la plus générale (*se*), le pronom existentiel évoque l'existence d'un délocuté indéterminé, et peut référer, dans le discours à une ou plusieurs personnes de rang 3 (troisièmes personnes du singulier et du pluriel)<sup>356</sup>.

Que les postes de gène et de site soient saturés, et le pronom est considéré comme réfléchi.

En général, le pronom existentiel, qui pose l'identité entre le site qu'il déclare et celui impliqué par le verbe, est du même rang que celui posé par la forme verbale :

Si no guardas todo eso, me levanto y me **voy**.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 319.

Pourtant il est des cas particuliers, dans le parler populaire, qui montrent la possible désolidarisation des rangs, ou peut-être la capacité de *se* à se poser comme pronom « universel »<sup>357</sup> :

<sup>355</sup> *Diccionario general de americanismos, op. cit., s. v. ir.*

<sup>356</sup> Sur la définition de ce pronom, nous renvoyons au travail de María Soledad Sicot-Domínguez, *Recherches sur le pronom "SE"*, Paris IV (Thèse de doctorat dactylographiée, sous la direction de Jean-Claude CHEVALIER), Janvier 1994.

<sup>357</sup> On peut se risquer à émettre l'hypothèse suivante : *se*, affecté d'une opérativité – autrement dit de temps –, serait le site qui accède à l'être, c'est-à-dire le verbe *ser*. Comme le suggèrent Maria Jiménez et

[...] es mejor que **se vayan** – [...] Me pagan y **se vais**.  
Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 114.

Emploi peu fréquent que l'on trouve un peu plus loin chez Soler :

¡Venga! ¡Ya **se estáis yendo** a la puta calle !  
Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 115.

Quoi qu'il en soit, les pronoms existentiels purs ont la capacité à renvoyer soit à l'identité référentielle (*me voy*), soit à l'altérité référentielle (*me vio*).

Les énoncés suivants illustrent la première possibilité, celle de l'identité référentielle :

– ¿Y qué pasa si me **voy** con las fotos a la policía?  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 127.

Bueno, me **voy**.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 132.

Y todo porque ya no le bailo en minifalda por las mañanas, ni me **voy** con usted a Bélgica.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 82.

Tengo que **irme** inmediatamente.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 160.

He de **irme** – [...] Llamaré luego a casa para saber cómo ha **ido** todo.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 245.

Aquí estoy **yéndome**, en el cuarto que fue de madre.  
Jorge Luis Borges, « Veinticinco de Agosto, 1983 », in *La memoria de Shakespeare*, p. 11.

– ¡Que nos **vamos**!  
– Ya **voy**.  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 21.

De tiempo en tiempo, alguien se **iba** [...] Se **iban**, eso era todo. [...] Y yo también hubiera ido de buena gana a asomarme a ver qué había tan atrás del monte que no dejaba volver a nadie [...]  
Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 44.

MUCHACHA 2<sup>A</sup>. (*Se va riendo alegremente*.)  
Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Primero, Cuadro Segundo, p. 61.

Fue entonces, creo, que estuvieron a punto de **irse** a las manos.  
Jorge Luis Borges, « El otro duelo », in *El informe de Brodie*, p. 79.

Dans tous ces énoncés, l'opération est observée du point de vue du site, que ce site soit une personne de rang 1 (*me voy, irme, yéndome...*) ou non (*nos vamos, se iba, se iban, se va riendo, irse*), et il y a identité entre ce site et celui déclaré par la forme verbale à laquelle se rattache le pronom.

En revanche, les énoncés suivants offrent l'exemple d'une altérité référentielle :

No sé lo que me ocurre; a veces se me **va** la cabeza.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 220.

Fortunata sintió como un desvanecimiento, y al incorporarse se le **iba** la cabeza, y la habitación daba vueltas en torno suyo.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 467.

El rito de decantar la arena es infinito  
y con la arena se nos **va** la vida

Jorge Luis Borges, « El reloj de arena », in *El hacedor*, p. 68.

Cuando Sara se sentaba a sus mesas, a todos, sin excepción, se les **iba** la vista a los mismos puntos.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 103.

Ici, chacun des êtres bénéficiaires diffère du site de l'opération *ir* (*la cabeza* dans les énoncés de Mendoza et de Galdós, *la vida* chez Borges et *la vista* chez Wyoming).

*Ir* offre donc la possibilité de se combiner avec des gérondifs, des adjectifs, des pronoms existentiels et de rappel mémoriel... En réalité, *ir* ne semble connaître aucune contrainte de collocation.

Voyons ce qui se produit dans les énoncés où *ir* apparaît « seul », c'est-à-dire lorsqu'aucun élément ne semble dépendre de lui, ou dans les cas les plus extrêmes, lorsque ce verbe constitue un énoncé à lui seul.

### ***Ir* « seul »**

La langue espagnole permet à tous ses verbes de fonctionner comme un énoncé à part entière, puisque la désinence est porteuse de la marque temporelle et personnelle. Ainsi *como, camino, duermo* peuvent constituer une phrase à eux seuls, sans besoin de quelque pronom « sujet » ou de quelque complémentation que ce soit.

Mais que se passe-t-il avec un verbe tel que *ir*, s'il est aussi abstrait que nous l'avons laissé entendre et postulé depuis le début de ce travail ?

Nous commencerons par observer des énoncés complexes, afin d'analyser le comportement de *ir* lorsqu'il n'entre pas dans le type de combinatoire précédemment évoqué, ou lorsqu'il entre dans des tournures figées, pour finir par des holophrases telles

que *vaya*, *vamos* ou encore *voy*, souvent employées de façon exclamative et considérées, pour certaines, comme de simples tics de langage (*muletillas*).

*Ir*, lorsqu'il est « seul » - c'est-à-dire lorsqu'il ne rentre pas dans une combinatoire avec gérondif ou adjectif –, exprime-t-il un mouvement ? C'est ce que semblent indiquer les énoncés suivants :

Como que todo Madrid **iba** allí a comprar agujas, y su papá se carteaba con el fabricante...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 131.

[...] él **va** mero adelante.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 41.

Yo **iré** delante.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 164.

[...] el Delfín guardaba sus pensamientos muy al fondo y cuando advertía conatos de sondaje, **ibase** más abajo todavía.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 440.

[...] se dejó **ir** corriente abajo [...]

Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 62.

[...] yo me **iba** derecho al amo.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 536.

[...] se levantará muy aprisa y se **irá** en seguida para su casa.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 47.

¿[...] no te gusta el campo? Es que no **voy** nunca, no tengo tiempo.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 74.

Mais si ces énoncés confirment l'impression de mouvement, on l'aura compris, c'est en raison de la présence d'adverbes qui fournissent des indications locatives, même vagues (adverbes ou locutions adverbiales, compléments de lieu : *allí*, *adelante*, *delante*, *abajo*, *derecho*, *para su casa*, *el campo*).

Avec les adverbes *dónde* ou *adónde*, le contexte aussi impose l'interprétation.

Mouvement dans les énoncés qui présentent des éléments concrets (*ese cuerpo*, *el lugar*, *París*, *el río*, *la calle*) :

« ¿A dónde **vas** con ese cuerpo? »

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 112.

[...] te prometo que el lugar adonde **vamos** te gustará.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 12.

Presentóse en aquellos días al simpático joven la coyuntura de hacer su primer viaje a París, a donde **iban** Villalonga y Federico Ruiz [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 113.

**Iban** cada rato por agua al río [...]

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 55.

[...] **va** solutamente a la calle.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 471.

Simple continuité reportée lorsque le lieu n'est pas précisé :

Después, porque no sabía adónde **iba**.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 46.

Me sé de memoria tus intenciones, quién eres y de dónde eres y adónde **vas**.

Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 60.

¿ Cómo quiere que se la traiga si no sé dónde ha **ido**?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 255.

A partir de aquel día, no volvió a dar explicaciones sobre dónde **iba**, o dejaba de **ir**.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 125.

MARIANA

(Echando la cabeza en el hombro, y como soñando.)

[...] Deja tu aliento sobre mi frente. Limpia esta angustia que tengo y este sabor amargo; esta angustia de andar sin saber dónde **voy**, y este sabor de amor que me quema la boca.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena V, p. 218.

Mariana déclare son angoisse à Pedro, l'angoisse de ne pas savoir quelle direction prendre, et il s'agit, plus que d'une direction spatiale, de l'orientation générale de sa vie. Une incertitude qu'elle partage également avec les enfants qu'elle berce :

MARIANA

Dormir tranquilamente, niños míos,

[...]

Que yo también estoy dormida, niños, y voy volando por mi propio sueño, como **van**, sin saber adónde **van**, los tenues vilanicos por el viento.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena III, p. 214.

Ignorer la borne finale, le terme vers lequel s'oriente l'opération déclarée par *ir*, c'est insister sur une certaine errance, où l'on ne retient que la continuité reportée d'instant en instant.

Simple continuité également lorsque les éléments du contexte sont plus abstraits :

No sé adónde **va** tu cabeza pero intuyo que el corazón **va** con ella, porque tú eres de esa raza que difícilmente sabe separar esas dos partes del cuerpo.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 97.

Allá donde **iba** Soledad Rubí y allá donde **iba** don Mauricio **iban** los ojos de la Bella Manolita, renegridos de celos.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 80.

VÍCTOR.

¿Dónde **va** lo hermoso?

Federico García Lorca, *Yerma*, Acto Primero, Cuadro Segundo, p. 62.

... puisque *la cabeza* et *el corazón* chez Blay évoquent non les parties concrètes du corps de l'amant, mais bien sa raison et ses sentiments.

Quant à l'énoncé de Soler, si les deux premiers « sujets » sont humains et que l'on peut se représenter un certain mouvement, le regard (*los ojos*) de la femme délaissée suit de façon continue les faits et gestes de l'ancien amant et de sa nouvelle conquête, sans pourtant que cela implique un déplacement spatial.

Enfin, chez Lorca, il est évident que *lo hermoso* ne peut être soupçonné de déplacement.

Parfois, la présence d'un déictique spatial ne permet pas de reconnaître dans les énoncés un véritable mouvement :

Creo que me hubiera gustado encajar en tu vida, tal vez me habría ilusionado el reto de **ir** más allá, de convertir nuestra aventura en el cielo en algo diario y terrenal.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 135.

...à moins d'y voir un « mouvement figuré ».

La « spatialité » de l'adverbe ne suffit d'ailleurs pas, puisque *\*vas aquí* est un énoncé irrecevable. Nous tenterons d'en comprendre la raison lorsque nous aborderons l'étude du verbe *venir* et la relation qu'entretiennent chacun des deux verbes (*ir* et *venir*), avec, plus que l'espace, la personne.

Les énoncés suivants, qui ne contiennent pas d'adverbes de cette nature, semblent tout à coup exprimer tout autre chose que du mouvement :

El reloj de la estación **va** mal.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 18.

Todo **irá** bien.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 143.

[...] hasta allí **va** muy bien la memoria [...]

Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 69.

Y lo cierto es que todo **iba** muy bien [...].  
 Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 134.

Las cosas no **iban** bien en la empresa.  
 El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 126.

De tous ces énoncés, qui comprennent les adverbes *mal* ou *bien*, ressort une simple continuité, et nul mouvement.

Ainsi, *ir* se passe parfaitement de complément locatif, contrairement à ce que certains affirment :

[...] después de los verbos *IR* o *DIRIGIRSE* se exige un complemento locativo para completar el significado de la frase. Estructuras como \**Juan va, se dirige*, no son posibles en castellano.<sup>358</sup>

Il convient cependant se poser la question du pourquoi de l'impossibilité de cet énoncé. Car s'il est parfaitement possible de dire ¡ *Voy* !, ou :

– Ya **voy**.  
 El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 149.

...que l'on traduirait en français par « *j'arrive* » (*i. e.*, je me dirige vers quelque chose, la porte par exemple, ou vers quelqu'un, qui m'appelle), c'est sans doute parce que l'on met en œuvre une première personne, un locuteur, un être doué de parole et donc humain, dont on ne peut douter qu'ils soit animé. Ce locuteur déclare se diriger vers une borne, incarnée par son allocataire, et tenter de l'atteindre. En revanche, dans \**Juan va*, la troisième personne n'implique aucune borne de ce type, et il faut soit lui en fournir une (de type locatif), soit une modalité de la continuité proposée par *ir* (à l'aide d'adverbes tels que *mal* ou *bien* par exemple).

La présence d'adverbes ou d'expressions traduisant la manière (*mal, bien, cómo, así, despacio, seguro* ou *a tu rollo, como barco sin norte*), empêche toute interprétation locative :

– ¿Cómo **va** eso?  
 El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 153.

¿Cómo **va** lo tuyo?  
 Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 169.

– Así te ha **ido** –  
 Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 174.

Hay que **ir** despacio y seguro, como yo, para no provocar las iras del azar.  
 Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 187.

---

<sup>358</sup> Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », *op. cit.*, p. 360.

Los amigos están para darse cuartel y tú **vas** sólo a tu rollo.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 123.

FERNANDO

Pájaro loco sin alas

**va** como un barco sin norte.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Apéndice, Fragmento 2,  
estampa 1<sup>a</sup>, p. 338.

L'aptitude de *ir* à se prêter à l'expression de compléments de manière permet des expressions figées du type *qué va* :

– No, qué **va**, no dormía [...].

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 41.

...ou *el no va más* :

[...] el no **va** más [...]

Paco Ignacio Taibo II, *Sombra de la sombra*, p. 220.

...traditionnellement glosé par ce qui a atteint sa limite finale, au-delà de laquelle on ne peut aller.

L'abstraction du verbe permet également des constructions du type :

Y **voy** a lo que **iba**... Le he hablado de usted.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 46.

“**Voy a lo que voy**”, volvió a decir.

Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 57.

...dans lesquelles le verbe *ir* se rapporte aux propos tenus par le locuteur, au *cours* de son discours, à leur continuité. Continuité affirmée à travers les deux formes au présent dans l'énoncé de Rulfo ; reprise de la continuité interrompue un instant par une digression dans l'énoncé de Galdós avec la mise en relation du présent et de l'imparfait.

Toujours appliqué à diverses formes de discours, *ir* permet à *aquí* de servir d'introducteur :

Aquí **va** un manojito [...]. Y aquí **va** otro [...].

Jorge Luis Borges, « La pampa y el suburbio son dioses », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 26.

Aquí **va** otro [ejemplo], de cuya hechura me declaro culpable [...].

Jorge Luis Borges, « El idioma infinito », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 47.

[...] aquí **va** la historia, con las inevitables variaciones que traen el tiempo y la buena o la mala literatura.

Jorge Luis Borges, « El encuentro », in *El informe de Brodie*, p. 41.

La continuité de *ir* se prête également à évoquer l'idée de croissance chez Rulfo :

La peligrosa es la que queda aquí, la Tacha, que **va** como palo de ocote crece y crece y que ya tiene unos comienzos de senos que prometen ser como los de sus hermanas [...].

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 55-56.

...ou de présence prolongée chez Galdós et Wyoming :

Unos carros trabajando a destajo, otros de limosna, aquél que ayuda medio día, el otro que **va** un par de horas, ello es que no le sale el metro cúbico ni a cinco reales.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 295.

[...] sólo tenía que **ir** media jornada.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 83.

C'est d'ailleurs cette idée de présence que l'on retrouve dans les énoncés suivants :

¿Quién **va**?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 250.

MARIANA

(En el momento de salir FERNANDO da rienda suelta a su sentimiento.)

¡Pedro de mi vida! ¿Pero quién **irá**?

Ya cercan mi casa los días amargos.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena VII, p. 177.

L'absence de borne déclarée, combinée au pronom *quién* qui implique l'existence d'un être humain dont on ignore l'identité, conduit à une impression d'une présence déambulatoire.

Enfin, la continuité qui prend des allures d'extension si les éléments du contexte s'y prêtent :

De tener un marido, un nombre, una casa decente, a andar con la *alquila* levantada, como los simones, a éste tomo, a éste dejo, **va** mucha diferencia para que no te pares a pensar bien lo que haces...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 141.

Observons maintenant les formes impératives de *ir*, qui, plus que toutes autres sont aptes à fonctionner de façon autonome.

## Certaines formes particulières de *ir* : *vamos* et *vaya*

*Ir* partage avec peu d'autres verbes une aptitude à fonctionner seul, à travers des formes spécifiques. En dehors de certaines formes de *venir* (*venga*) et de *andar* (*anda*), les formes *vamos* et *vaya* sont les seules dont on affirme souvent qu'elles « ne veulent rien dire de particulier », que ce ne sont que des « tics de langage », des *muletillas* comme disent les Espagnols, c'est-à-dire des outils purement rhétoriques au mieux, en bref, des outils conversationnels, par lesquels on ponctue son discours, mais qui ne sont porteurs d'aucune réelle information.

Cependant, si l'on accorde une importance au signifiant on ne peut admettre que des formes telles que *vamos* ou *vaya* ne soient porteuses d'aucune signification, et encore moins distinguer plusieurs *va(ya)mos* ou *vaya* selon qu'ils entrent dans une phrase ou qu'ils fonctionnent « seuls ».

### « *Vamos* »

Nous commencerons par observer la forme *vamos*, si souvent utilisée dans le discours. Soit l'énoncé suivant :

- **Vamos**, no hay que perder los nervios. Éste no es lugar para tratar estas cosas. Vamos a...
- No vamos a ningún sitio.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 182-183.

Une forme associative qui, comme on le voit clairement dans cet énoncé, peut être perçue comme un impératif ou comme une forme de présent, puisque comme le fait remarquer Ralph Penny, *vamos* est préférée à *vayamos*, autre forme qui n'est pas spécifiquement impérative.

Cette forme est souvent considérée comme un simple outil de discours, une « *muletilla* ». Pourtant, rien, formellement, ne la différencie de ce qui est considéré comme la forme du présent, si ce n'est la ponctuation qui suit, le plus souvent une virgule, et plus largement une pause :

- ...pero, ¿te arrepientes de tus pecados?
- Es que no tengo.
- Ah, ¿no?, y a eso de esta tarde, ¿cómo lo llamas?
- Yo le llamo comunicación multisensorial, pero **vamos**, para que nos entendamos, follar, padre.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 119.

Hay una ventana en el Castillo de Ponferrada que... **vamos**... no puedo expresar lo que es aquello.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 412.

Une façon, somme toute, d'associer son allocutaire à son discours, de lui en faire suivre le chemin, de solliciter son attention, sa participation interlocutive, de *l'emmener* dans son raisonnement.

Une actualisation, une demande de participation qui peut être vue comme un encouragement, une façon d'encourager à accomplir une action :

– **Vamos**, ve a la cama; es muy tarde y a lo mejor has de madrugar mañana.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 41.

Yo te haré el té... **Vamos**, vete vistiendo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 350.

Tú bien puedes hacer caso de lo que yo te diga, pues tengo yo mucha linterna... **amos**<sup>359</sup>, que veo mucho.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 630.

Que la ponctuation soit emphatique, et cet encouragement prend des allures d'encouragement au « mouvement » :

PEDRO  
**¡Vamos!**  
Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena VIII, p. 236.

Une incitation que l'on ne retrouve pas dans l'emploi d'une autre forme, *vaya*, utilisée elle aussi pour l'expression, entre autres, de l'impératif.

### « Vaya »

L'espagnol a recours à une forme inactualisante qui sert dans le discours d'outil d'emphatisation :

– **Vaya**.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 57.

**Vaya** que de la noche a la mañana has aprendido unos términos y unos floreos de frases que me tienen pasmada...  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 536.

...de présentation :

**Vaya** el primer endecasílabo.  
Jorge Luis Borges, « Ejercicio de análisis », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 110. [INTRO, ô 4 x]

---

<sup>359</sup> Il s'agit bien de la forme tronquée de *vamos*, écart souligné dans cette édition de *Fortunata y Jacinta* au moyen d'italiques.

...ou d'exclamation dans des expressions figées :

**Vaya con el gatito** –

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 32.

**¡Vaya por Dios!**

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 41.

L'inactuel d'une opération aussi abstraite, qui ne dit rien de plus qu'une continuité sans cesse reportée, sous sa forme la plus indéterminée (qui sert à la fois aux première et troisième personnes et à la mise à distance de l'allocutaire que l'on vouvoie) permet donc l'expression d'une certaine surprise (« *Vaya* », « *Vaya con el gatito* », « *¡Vaya por Dios!* »), d'une mise en attente de ce qui va venir, de ce qui va se dérouler (« *Vaya el primer endecasílabo* »).

Remarquons que *no vayas* est le pendant négatif de *ve* :

MARIANA

¡No **vayas!** [...]

FERNANDO

Vuestros ojos

son los que me dicen ¡**vete!**

No puedo verlos llorar. [...]

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Fragmento 2, Estampa Primera, p. 342.

Il peut néanmoins également signifier la simple recommandation :

– Abriga la niña, no **vaya** a coger frío.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 112.

Acuéstate ahora, no **vayas** a hacerte daño con un mueble, y no intentes verme.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 166.

Acuérdate de las botas, no se me **vayan** a olvidar, acuérdate.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 113.

No se **vayan** a asustar por tener tanto terreno para ustedes solos.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 38.

...et la négation peut parfois même être élidée – la préposition *a* l'est également, et semble se fondre dans la terminaison de la forme verbale<sup>360</sup> :

MARIANA

Es mi anillo de mi boda; no se mueva,

**vaya** pisarlo.

---

<sup>360</sup> La nature poétique permet peut-être d'expliquer cet écart, nous ne disposons pas d'autres illustrations de ce phénomène.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena IX, p. 264.

Enfin, il nous faut rendre compte de l'une des seules formes spécifiquement impératives : *ve*.

### Une forme impérative de *ir* : *ve*

Avec l'emploi de cette forme, d'une économie formelle exemplaire, et comparable à la forme de rang 3 du présent actualisant (*va*), le mouvement semble ne faire aucun doute, que le contexte offre des précisions spatiales :

Hija, por Dios, **ve** allá.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 312.

...ou non :

– **Ve**, papá –

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 93.

MARIANA

¡Ay! Caballo, **ve** ligero.

¡Ay! Caballo, que me muero.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena VIII, p. 253.

Cette forme entre également dans les combinatoires que nous connaissons :

– **Ve a ver** a los señores a la biblioteca, María Rosa –

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 34.

**Ve** a verla, se pondrá muy contenta, con lo que te quería, a todos, a todos nos quería Almudena [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 254.

L'impression de mouvement est renforcée, et suggère le départ lorsque le pronom lui est associé :

**Vete.**

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 99.

MARIANA

Sí, sí; **vete** enseguida. ¡Ponte a salvo!

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena VIII, p. 252.

Précisons que l'on trouve cette forme impérative également sous une forme plus populaire qui rétablit le -s de deuxième personne :

Ves al tanto, Andreu, ves al tanto.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 252.

L'alternance *a – e*, qui marque en général l'alternance des modes actualisant et inactualisant (ou inversement), permet au radical *v-* d'entrer dans un autre réseau d'opposition, celui d'une forme de langue et d'une forme de discours. Une alternance qui marque donc cette fois l'alternance entre deux niveaux de présence, celle du présent actualisant et celle d'une sollicitation interlocutive.

Enfin, il nous faut rendre compte de deux derniers exemples, dont le premier est un hapax de l'ensemble de notre corpus :

– Te doy veinticuatro horas para que lo pensés bien, en el calabozo. No te voy a apurar. Si no querés entrar en razón, **ITE** haciendo a la idea de un descansito en la calle Las Heras.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 34.

Un hapax certes, mais une forme possible, qui démontre que la « pauvreté du signifiant » n'est pas un argument qui permette d'expliquer que certaines formes soient privilégiées au détriment d'autres.

Le second énoncé, plus commun, démontre que c'est bien l'impératif en tant que forme verbale de discours qui offre l'impression de mouvement :

– Bueno, mira, **idos** la niña y tú, porque yo tenía pensado emplear este domingo en guardar la ropa de invierno y arreglar un poco los armarios.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 113.

## Approche du signifié du verbe *ir*

Au cours de ce travail, nous avons évoqué plusieurs définitions : continuité, dynamisme reconduit d'instant en instant, au-delà de l'instant présent. Des définitions qui s'appliquaient à l'ensemble des énoncés que nous avons rencontrés.

Mais ne serait-il pas possible, et intéressant, de tenter d'aller un peu plus loin dans l'analyse, et de voir ce que *ir* déclare à travers tous et chacun des radicaux qui lui permettent de construire ses paradigmes ? La tâche étant somme toute de déterminer ce que ce verbe contient comme information, ce qui constitue son signifié.





### III – Proposition de définition du verbe *ir*

« it goes a long way before it, and a long way behind it. »<sup>361</sup>  
 Lewis Carroll, « Humpty Dumpty », *Through the Looking-Glass*<sup>362</sup>

Ainsi que le fait remarquer Michel Launay « [...] on a suffisamment *observé et décrit* ; il est temps maintenant de s'essayer à *expliquer* »<sup>363</sup>, chercher le « fait explicateur » dont parle Gustave Guillaume. Car la systématique ne se pose pas seulement la question du « comment » mais surtout celle du « pourquoi », et c'est l'observation qui nous permet d'y répondre :

[...] on ne peut expliquer que ce que l'on observe, mais **on n'observe bien que lorsque l'on explique** ; on ne peut comprendre que ce que l'on voit, mais on ne voit bien [dit Gustave Guillaume], que si l'on a compris.<sup>364</sup>

Revenons un instant sur les définitions de notre verbe. Car si le concept de polysémie est contraire à l'hypothèse d'unité du signe, il faudra, pour parvenir à approcher le signifié de *ir* – si tant est qu'il existe –, pouvoir rendre compte de façon satisfaisante de tous les sens qui lui sont attribués.

#### La multiplicité des acceptions

« The question is, » said Alice, « whether you *can* make words mean so many different things. » [...] <sup>365</sup>  
 Lewis Carroll, « Humpty Dumpty », *in Through the Looking-Glass*<sup>366</sup>

Il faut reconnaître aux lexicographes la volonté, non de décrire la langue, mais de fournir son mode d'emploi le plus précisément possible. Une finalité pratique, et non linguistique. Dans cette perspective, mieux vaut parler des emplois du verbe plutôt que de ses définitions ou de ses acceptions.

---

<sup>361</sup> « Un long chemin qui s'étend loin devant et derrière. »

<sup>362</sup> London, Penguin [1865-1871] 1998, p. 188.

<sup>363</sup> Michel Launay (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *op. cit.*, p. 328. Voir aussi Michel Launay (1976), « Le verbe et la phrase... », *op. cit.*, p. 449.

<sup>364</sup> Michel Launay (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », *op. cit.*, p. 325. Michel Launay y commente les écrits de Gustave Guillaume, et en particulier l'« Observation et explication dans la science du langage » (in *Langage et Science du langage*, p. 25-45, et p. 272-286).

<sup>365</sup> La question est de savoir, dit Alice, si vous pouvez donner à un mot tant de sens différents. », ou dans la traduction de Jacques Papy (in *De l'autre côté du miroir*, Paris, Gallimard, 2001) : « si vous pouvez obliger les mots à vouloir dire des choses différentes. »

<sup>366</sup> London, Penguin [1865-1871] 1998, p. 186.

L'exemple du dictionnaire de la Real Academia – pour ne citer que lui, car il en va de même avec tous les autres – est édifiant : pas moins de quatre-vingt-dix entrées pour le verbe *ir*, ce qui pourrait donner à penser que la langue espagnole pourrait se contenter de peu de verbes de plus, tant ses valeurs et ses emplois sont variés. A en croire les travaux lexicographiques, *ir* peut à la fois signifier le mouvement, la distance, l'extension, la différence, l'état, l'intérêt, la dépendance, l'action, la disparition, la mort, la fuite, l'errance, la perte d'équilibre (sic), la panacée, l'enrichissement et l'appauvrissement (sic), la convenance, l'incertitude, le doute... Nous avons dès le début de ce travail écarté le concept de polysémie, mais il était nécessaire de revenir sur ce point pour tenter de comprendre la prolifération des entrées dans les dictionnaires.

Nous ne reproduirons que les entrées les plus représentatives offertes par la Real Academia. Ce choix s'efforce de faire abstraction des « sens » trop proches, et rend compte de la multiplicité des acceptions traditionnellement reconnues pour *ir* :

(Del lat. *ire*).

1. intr. Moverse de un lugar hacia otro apartado de quien usa el verbo **ir** y de quien ejecuta el movimiento. U. t. c. prnl.
2. intr. Dicho de una cosa: Sentar bien o mal a algo o a alguien. *Una blusa negra no le va a esa falda [...]*
8. intr. Considerar las cosas por un aspecto especial o dirigir las a un fin determinado. *Si por honestidad va, ¿qué cosa más honesta que la virtud? Ahora va de veras*
9. intr. Denota la actual y progresiva ejecución de una acción. *Vamos caminando*
11. intr. U., con ciertos adjetivos o participios pasivos, para expresar irónicamente lo contrario de lo que estos significan. *Vas listo Vas apañado*
12. intr. Junto con el participio de los verbos transitivos, significa padecer su acción, y con el de los reflexivos, hallarse en el estado producido por ella. *Ir vendido Ir arrepentido*
14. intr. Disponerse para la acción del verbo con que se junta. *Voy A salir Vamos A almorzar*
15. intr. U. con valor exhortativo. *Vamos A trabajar*
25. intr. Avanzar en la realización de una acción, por un lugar, tiempo o situación determinadas. *Voy POR la página cuarenta Voy POR tercero de medicina*
29. intr. Andar tras alguien o algo. *Va TRAS sus huellas*
31. prnl. Morirse o estarse muriendo.
35. prnl. Dicho de una cosa: Desaparecer, consumirse o perderse. *Esa idea se ha ido ya de mi mente*
1. fr. coloq. Mantenerse en el mismo estado en orden a su salud o conveniencia, sin especial adelantamiento o mejoría.

A y regarder de près, on constate que les auteurs du dictionnaire de la RAE tombent dans les mêmes travers que la plupart des analystes : ils attribuent au verbe *ir* le sens des énoncés, pris dans leur intégralité, qu'ils proposent pour illustrer chacun des « sens » qu'ils lui supposent (l'extension est illustrée par des exemples construits autour des prépositions *de* et *hasta*, le but avec *adónde*, l'ordonnement et la succession avec

*antes*, etc.). Certains vont même jusqu'à décrire *ir* au moyen de *ir* (« *irsele a uno el pájaro. Estar ido.* »<sup>367</sup>).

A en croire les lexicographes, *ir* sert donc à l'expression de toute sorte de concepts, et peut être défini de façon extrêmement variée.

Toujours est-il qu'il faut reconnaître à ce verbe son extrême malléabilité, et la diversité des contextes dans lequel il peut apparaître.

Par ailleurs, tous les lexicographes ne tombent pas dans cette prolixité excessive. Pour Oudin, *ir* signifie simplement : « aller, cheminer »<sup>368</sup>. Rosal se contente de rapporter son étymologie : « *Ir* de ire Latino »<sup>369</sup>, et le *pequeño Espasa Ilustrado* ne retient que le mouvement : « *ir* intr. Moverse de un lugar hacia otro. Ú.t.c.pnrl. »<sup>370</sup>.

D'autres proposent un nombre restreint de « sens ». C'est le cas de David Fernández qui définit *ir* de façon très succincte : « **ir**. v.irr. Dirigirse, moverse, marchar. // **Funcionar**. // **Irse** : derramarse »<sup>371</sup>, et de Martín Alonso : « *Trasladarse de un lugar hacia otro. Intr. s. XII al XV. / Andar de acá para allá* »<sup>372</sup>

Carmen Galán Rodríguez, quant à elle, procède à l'inverse, partant de la notion de mouvement. Le verbe *ir* lui semble être la matérialisation linguistique de cette notion : « *El sujeto se desplaza : ir* »<sup>373</sup>.

Or, notre tâche, nous semble-t-il, est de trouver un signifié unique, car ainsi que l'expose Gustave Guillaume lorsqu'il présente le programme de *Temps et verbe* :

Le présent ouvrage [...] considère que la vraie réalité d'une forme, ce ne sont pas les effets de sens multiples et fugaces qui résultent de son emploi, mais l'opération de pensée, toujours la même, qui préside à sa définition dans l'esprit. [...] En un mot, par une étude des formes sur un plan plus profond que celui auquel on s'arrête généralement, ce livre remonte de la multiplicité des conséquences du signe linguistique dans le parler réel à son unité de condition dans la langue virtuelle.<sup>374</sup>

Nous commencerons donc par tenter de comprendre le pourquoi de l'irrégularité extrême de ce verbe.

<sup>367</sup> *Diccionario general de americanismos, op. cit., s. v. ir.*

<sup>368</sup> César Oudin, « Allure, apparence, attitude gestuelle », in *Tesoro de las dos lenguas española y francesa*, Paris, Ediciones Hispano-Americanas [1675] 2001, p. 234.

<sup>369</sup> Francisco del Rosal, *Diccionario etimológico*, Madrid, Biblioteca de Filología Hispánica, Consejo Superior de Investigación Científica, 1992.

<sup>370</sup> *El pequeño Espasa Ilustrado*, Madrid, Espasa, 1998.

<sup>371</sup> David Fernández, *Diccionario de dudas e irregularidades de la lengua española*, Barcelona, Teide, 1991.

<sup>372</sup> Martín Alonso, *Diccionario medieval español*, T.II, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986, s. v. *ir*.

<sup>373</sup> Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », *op. cit.*, p. 357-362.

<sup>374</sup> Gustave Guillaume, in *Temps et verbe, op. cit.*, p. 133.

## Un verbe irrégulier

Nous parlerons de formes verbales plutôt que de verbe. En effet, sous l'infinitif *ir* on trouve des paradigmes qui, bien qu'indéfectiblement liés, doivent être appréhendés et compris dans leur diversité.

Tout d'abord, il convient de rappeler la composition du paradigme de *ir*, puisque ce verbe a emprunté des formes issues de divers étymons, et pas seulement de celui qui semble le plus évident, IRE. Pour ce faire, nous avons établi un tableau qui rend compte de la composition, non seulement du paradigme du verbe espagnol, mais aussi de ses équivalents dans plusieurs langues romanes (le portugais, l'italien, le catalan et le français) :

Étymons Verbes	<i>ire</i>	<i>ambulare</i>	<i>vadere</i>	<i>fu-</i>
<i>ir</i> (esp./port.)	X		X	X
<i>andar</i> (esp./port.)		X		
<i>andare</i> (it.)		X	X	
<i>anar</i> (catal.)	X	X	X	
<i>aller</i> (fr.)	X	X	X	

On constate que là où l'italien, le catalan et le français n'ont qu'un seul verbe, l'espagnol et le portugais en comptent deux, qui sont par ailleurs composés des même étymons ou racines (IRE, VADERE et la racine *fu-* d'une part, AMBULARE de l'autre).

Les verbes uniques italien, catalan et français ont tous trois recourt à VADERE, mais également à AMBULARE, offrant ainsi une sorte de fusion là où l'espagnol et le portugais opèrent une dissociation.

Le catalan et le français incluent des formes issues de IRE, alors que l'italien s'en passe. IRE n'a donc pas laissé de trace sur la terre de ses origines. Il faut également remarquer que le catalan combine les formes issues d'AMBULARE et celles issues de IRE pour la formation du futur (et par extension, du conditionnel) : on trouve ainsi un paradigme *anaré/aniré*, qui devient dans certaines variantes dialectales *niré* ou *iré*...

Enfin, ni l'italien, ni le catalan ni le français n'ont recours à la racine *fu-*, réservée dans ces langues à l'expression de l'être dans son aspect révolu (paradigmes d'aoriste *fossi...*, *fos...*, *fus...* correspondant respectivement aux verbes *essere*, *ser*, *être*).

On peut concevoir l'irrégularité de la conjugaison de *ir* comme un pur hasard évolutif, un concours de circonstances. Ou au contraire, y voir la marque d'une spécificité, une stratégie de la langue cherchant à signaler le statut particulier du verbe.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer le recours à des étymons si différents.

Tout d'abord, le fait que tous les étymons en cause – IRE, VADERE, *fu*... ? – exprimeraient, d'une façon ou d'une autre, un mouvement. Il y aurait donc affinité sémantique entre ces verbes en latin, et ils ont fini par se combiner... Mais pourquoi ? Dans le cas de *ir*, l'explication passe souvent par « la pauvreté » du signifiant : les formes issues de IRE étaient trop « insignifiantes » pour pouvoir se maintenir dans le temps, et il a fallu suppléer à cette pauvreté matérielle au moyen d'autres verbes.

Telle est, du moins, la position de nombreux linguistes, parmi lesquels Rafael Lapesa :

El verbo IRE estaba condenado a la desaparición por su escasa consistencia morfológica: de hecho, parecía una conjugación de desinencia. Hubo tendencia a sustituirlo por otros verbos: AMBULARE > *aller* (francés), ANDARE > *andare* (italiano), *anar* (catalán).<sup>375</sup>

...ou Bernard Darbord et Bernard Pottier :

IRE > *ir* est un verbe susceptible d'appauvrissement sémantique (auxiliarisation). Son signifiant a donc tendu à s'appauvrir également (cf. dès le latin IVI > II), de sorte que seules subsistent de IRE en espagnol les formes *id/yendo/ir* (*iré*...).<sup>376</sup>

Cela suffit-il à expliquer un tel éclectisme paradigmatique ? On peut en douter, d'autant que l'on conçoit mal pourquoi certaines formes « sémiotiquement pauvres » se seraient maintenues et pas d'autres. Il faut également remarquer que cet éclectisme remonte au latin :

*Ir* es también un sincretismo, ya producido en latín, de ĪRE y VĀDERE<sup>377</sup>

Pour tenter de clarifier cette question, il nous faudra tout d'abord parcourir l'histoire du verbe, et comprendre ce qui a motivé le maintien – ou l'innovation – de formes aussi diverses au sein de son paradigme, tel que nous le connaissons.

## Le verbe *ir* au fil du temps

Les formes entrant dans le paradigme de *ir* n'ont pas toujours été celles que nous connaissons. Il est donc intéressant de constater quelles ont été les formes attestées aux origines de la langue et de suivre l'évolution et les choix paradigmatiques du verbe.

<sup>375</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 763.

<sup>376</sup> Bernard Darbord, Bernard Pottier, *La langue espagnole*, op. cit., p. 157.

<sup>377</sup> Rafael Cano Aguilar, *El español a través de los tiempos*, Madrid, ArcoLibros [1988] 1999, p. 159.

Le *Diccionario de la prosa castellana del rey Alfonso X* offre une synthèse des formes attestées au XIII<sup>e</sup> siècle :

Formas atestiguadas: infinit. – *ir, jr, yr*; ger. – *yendo, yndo*; pp – *ida, ido, idos, yda, ydas, ydo, ydos*; pres. indic. 1 sing. – *uo*; pres. indic. 2 sing. – *uas*; pres. indic. 3 sing. – *ua, va*; pres. indic. 1 pl. – *ymos*; pres. indic. 2 pl. – *ydes*; pres. indic. 3 pl. – *uan, van*; imperf. indic. 2 sing. – *yuas*; imperf. indic. 2 sing. – *iuu, yya*; imperf. indic. 1 pl. – *iuamos*; imperf. indic. 2 pl. – *yuades*; imperf. indic. 3 pl. – *iuan, yvan*; pret. 1. sing. – *fu, fuy*; pret. 2 sing. – *fust.*; pret. 3 sing. – *ffue, fu, fue, fve*; pret. 1 pl. – *fuemos, fumos*; pret. 2 pl. – *fustes*; pret. 3 pl. – *fueron, fveron*; fut. indic. 1 sing. – *ire/yre* fut. indic. 2 sing. – *iras, yras*; fut. indic. 3 sing. – *ira, ir(s)a, yr(s)a, yra, yr(s)a (sic)*; fut. indic. 1 pl. – *iremos, yr (las) emos, yremos*; fut. indic. 2 pl. – *iredes, yr (uos) hedes, yredes*; fut. indic. 3 pl. – *iran, yran*; pot. simp. 1 sing. – *yria*; pot. simp. 3 sing. – *irie, yr (le) ye, yria, yrie*; pot. simp. 1 pl. – *yriemos*; pot. simp. 2 pl. – *yriedes*; pot. simp. 3 pl. *irien, yr (s)ien, yrien*; plusc. simp. 3 sing. – *fuera*; plusc. simp. 3 pl. – *fueran*; pres. subj. 1 sing. – *uaya*; pres. subj. 2 sing. – *uayas, vayas*; pres. subj. 3 sing. – *uaya, vaya*; pres. subj. 1 pl. – *bayamos, uayamos, vayamos*; pres. subj. 2 pl. – *uayades, vayades*; pres. subj. 3 pl. – *uayan, vayan*; imperf. subj. 3 sing. – *ffuese, fues, fuessedes*; imperf. subj. 1 pl. – *fuessemos*; imperf. subj. 2 pl. – *fuessedes*; imperf. subj. 3 pl. – *fuesen*; fut. subj. 1 sing. – *fuer*; fut. subj. 2 sing. – *fueres*; fut. subj. 3 sing. – *fuere*; fut. subj. 1 pl. – *fueremos*; fut. subj. 2 pl. – *fuerdes, fueredes*; fut. subj. 3 pl. – *fueren*; imper. 2 sing. – *ue, ve*; imper. 2 pl. – *id, ide, jd, yd, yt*; pret. plusc. indic. 3 sing. – *auie ydo*; pret. plusc. subj. 3 sing. – *ouiesse ydo*.<sup>378</sup>

A la lecture de cette liste on constate, qu'en dehors des variations orthographiques, certaines formes ou certains paradigmes sont restés inchangés : c'est le cas de l'ensemble des formes d'imparfait, de présent inactualisant (à l'exception des personnes de rang 5, qui ont suivi la même évolution phonétique que dans l'ensemble du système verbal).

En revanche, certains paradigmes ont eu des formes diverses (comme le futur, et le conditionnel).

Les variations les plus évidentes sont celles qui se sont produites dans le paradigme de présent (actualisant) : personne de rang 1 et voyelle désinentielle –y ; personnes associatives (*i. e.* les personnes de rang 4 et 5 qui après avoir maintenu les formes *imos* et *ides* ont fini par se trouver exprimées sous la forme de *vamos* et *vades* (puis *vais*), unifiant ainsi les signifiants du paradigme.

Le français, en revanche, a maintenu la distinction entre personnes simples et personnes associatives dans le paradigme de *aller*, les formes issues de *VADERE* afin de marquer sémiologiquement le caractère associatif de ces dernières (alternance des formes issues de *VADERE* avec celles issues de *AMBULARE*).

---

<sup>378</sup> *Diccionario de la prosa castellana del rey Alfonso X*, T. II, bajo la dirección de L. A. Kasten y J. J. Nitti, New York, Hispanic Society of America, 2002, s. v. *ir*, p. 1056-1057.

Rafael Lapesa, quant à lui, propose un inventaire des seules formes disparues du paradigme de présent actualisant :

Esp., gall., port. *ir*, esp. med., port. med., gall. mod. *imos*, sudit, sic. *imu*, esp. med., port. mod., gall. mod. *ides* [...] formas que proceden del clásico *îre* [...].<sup>379</sup>

Des formes disparues qui ont cependant coexisté au Moyen-Âge, comme le fait remarquer Rafael Cano :

En la primera y la segunda persona del plural de *ir* se emplea tanto *vamos* y *vades* (del verbo *VADERE*) como *imos* e *ides* (de *IRE*)<sup>380</sup>.

Remarquons que la forme *imos* s'est maintenue en galicien<sup>381</sup>, et dans certaines variantes dialectales et populaires :

La primera persona se emplea aún hoy dialectal y popularmente: *nos imos*, forma que se usa también en América.<sup>382</sup>

...ce qui remet en question l'hypothèse de la fragilité du signifiant. C'est donc bien un choix que la langue a fait lorsqu'elle a opté pour, d'une part, *fuiamos*, et de l'autre, *vamos*.

Cet éclectisme paradigmatique saute aux yeux, mais les tentatives d'explication par la pauvreté signifiante ne sont pas satisfaisantes, et celles qui prennent en compte le signifiant quasi-inexistantes, à l'exception des travaux récents de Gilles Luquet<sup>383</sup>, mais aussi de Maria Jiménez et Justino Gracia Barrón<sup>384</sup>.

Nous allons, dans les pages qui suivent, tenter une approche différenciée de chacun des paradigmes de *ir*.

### Les différents « paradigmes de *ir* » : la signifiante du signifiant

Le **signifiant**, dans notre analyse, n'est pas une matérialité strictement phonique, non plus que sa conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son **signifié**, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparaît.<sup>385</sup>

<sup>379</sup> Ralph Penny, *Gramática Histórica del Español*, Barcelona, Ariel, 1991-1993, p. 381.

<sup>380</sup> Rafael Cano (y colect.), *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, 2004, p. 870.

<sup>381</sup> Le paradigme de présent du galicien est donc : *vou, vas, vai, imos, ides, van*. Remarquons également

<sup>382</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*, p. 774.

<sup>383</sup> Gilles Luquet, « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole ». *op. cit.*

<sup>384</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 71-75.

<sup>385</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1985), « Pour une linguistique du signifiant », *op. cit.*, p. 97.

Gilles Luquet, dans l'article évoqué plus haut, propose une lecture synthétique de cette diversité paradigmatique :

[...] le mode actualisant – a la particularité d'impliquer la représentation de trois époques temporelles déterminées – le présent, le passé et le futur – et qu'à chacune de ces représentations correspond un radical particulier. L'un de ces radicaux se prête à la représentation du présent (*voy, vas, va, vamos, vais, van*), un autre se prête à la représentation du passé (*fui, fuiste, fue, etc...*), un troisième se prête à la représentation du futur (*iré, irás, irá...*). Un tel constat serait certes celui d'une simple *affinité* entre tel radical et telle représentation du temps – il ne saurait en être autrement dans un verbe qui exploite les mêmes radicaux pour construire ses formes non actualisantes –, mais il y aurait bien, dans la conjugaison de *ir*, des formes représentatives d'un mode à l'intérieur duquel la distribution des radicaux est apparemment motivée par des considérations d'ordre temporel.<sup>386</sup>

Et conclut un peu plus loin :

Il resterait, bien sûr [...] à associer un signifié aux radicaux /fw/, /b/ et /i/ et à voir en fonction de quelles *affinités* c'est le premier qui se prête le mieux à la représentation d'un mouvement dans le passé, le deuxième à la représentation d'un mouvement dans le présent et le troisième à la représentation d'un mouvement dans le futur.<sup>387</sup>

Cela veut-il dire que le radical *i-* ne se conçoit pas à tous les temps ?

Car comme le dit Gustave Guillaume au sujet de la répartition des radicaux de *aller* :

La question se pose, en face de cette répartition, d'en connaître le déterminant.<sup>388</sup>

Et si l'on reconnaît, ainsi que nous l'avons postulé tout au long de cette étude, que « la surface » devient « la profondeur explicatrice » – pour reprendre la formule du groupe MoLaChe<sup>389</sup> – il faudra également tenir compte de cette diversité graphique et phonique des formes appartenant aux différents paradigmes temporels de *ir*.

Et ce, sans pour autant refuser d'envisager un concept englobant, qui leur permette de coexister paradigmatiquement et de fonctionner systématiquement, de rassembler des formes aux « physismes disparates », dans les termes de Maria Jiménez et de Justino Gracia Barrón. La complexité signifiante de *ir*, ces auteurs l'envisagent de la façon suivante :

---

<sup>386</sup> Gilles Luquet, « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole », *op. cit.*

<sup>387</sup> *Ibid.*

<sup>388</sup> Gustave Guillaume (1941), « De la répartition des trois radicaux de *aller* », *op. cit.*, p. 121.

<sup>389</sup> « La surface était devenue alors la profondeur explicatrice », *in* MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1985), « Pour une linguistique du signifiant », *op. cit.*, p. 96.

[...] nous ne prétendons pas qu'il faille mettre sur le même plan, exactement, restrictions discursives et disparitions en langue, mais il nous semble pourtant que dans les deux cas, en filigrane, une même logique se dessine, qui dément le hasard ; partout, de manière quasi systématique, pour que la solution « supplétiste » tienne, on la consolide du dehors, en rompant (ou en distendant) les amarres qui rattachent les formes suppléantes à leur conjugaison d'origine.<sup>390</sup>

Il nous faudra donc chercher dans le rassemblement de ces formes la « cohésion onomasiologique », et la « capacité de chaque forme à évoquer une même expérience »<sup>391</sup> :

Car chacun, aujourd'hui, au moment où il parle, a bien entendu le sentiment que, morphologie mise à part, il reconduit très exactement la même idée en disant *voy* qu'en énonçant *iré*, ou *fui*, et de même pour *soy*, *seré* et *fui*. En vérité, on ne doute pas plus de leur identité sémantique qu'on ne doute de celle de *como* et *comi*.<sup>392</sup>

Il ne faudra cependant pas oublier que cette indépendance relative des formes à leurs étymons ne les affranchit pas totalement de leur particularité, et qu'il existe également une cohérence sémasiologique.

L'image d'une existence dynamique, le dynamisme reconduit et une certaine futurité pourraient être les éléments constitutifs de ce concept englobant, qui se décline sous des réalisations différentes, des réalisations qui portent chacune des informations qui leur sont propres.

On peut concevoir l'opération signifiée par *ir* sous l'espèce de la continuité, une continuité entreprise dans un avant temporel (sans qu'aucune borne initiale ne doive être précisée), et s'orientant vers quelque borne finale, sans pourtant l'atteindre. *Ir* offre donc l'image d'une continuité, d'un « dynamisme reconduit », ainsi que nous le proposons au début de ce travail. Une sorte de présent continu, ancré dans la temporalité, par opposition au présent « éternel », qui se construit en deçà de toute temporalité, offert par *ser*.

Des radicaux signifiants donc, ce qui nous oblige à les considérer dans leur multiplicité, et dans leur différence. C'est pourquoi nous observerons chacun de ces paradigmes signifiants indépendamment les uns des autres, pour tenter de comprendre ce qui les différencie et les rapproche.

[...] le devoir du linguiste est de chercher la **raison du signifiant**.<sup>393</sup>

Nous envisagerons donc chacun des paradigmes indépendamment : ceux construits sur le radical *i-* (issu de IRE) – et nous nous intéresserons également à la semi-

---

<sup>390</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 66.

<sup>391</sup> *Ibid*, p. 66.

<sup>392</sup> *Ibid*, p. 66.

<sup>393</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1985), « Pour une linguistique du signifiant », *op. cit.*, p. 97. L'expression apparaît également en gras dans le texte.

voyelle désinentielle -y – puis ceux formés sur le radical *v-* (issu de *VADERE*), pour enfin terminer par le cas particulier du radical *fu-*.

### Le radical *i-*

Revenons donc au radical de *ir*, c'est-à-dire à la voyelle qui le constitue : la voyelle *i*.

Une voyelle bien particulière, puisque comme le dit Michel Foucault :

On peut [...] établir que, dans certaines langues comme les sémitiques, les racines sont bisyllabiques (en général de trois lettres) ; que dans d'autres (les indo-germaniques) elles sont régulièrement monosyllabiques ; quelques-unes sont constituées d'une seule et unique voyelle (*i* est le radical des verbes qui veulent dire aller [...])<sup>394</sup>

On remarquera d'ailleurs que le philosophe n'utilise pas le terme de « mouvement » mais parle des « verbes qui veulent dirent *aller* ».

Gustave Guillaume, quant à lui, affirme que :

Le radical *i-*, qui remonte au latin *ire*, que son aspect indéterminé qualifie pour exprimer le subséquent non « terminé », non limité à l'immédiat, est apparu, par le jeu d'une affinité naturelle due à cette origine, convenir au futur.<sup>395</sup>

Il souligne en particulier l'aspect « non terminé » de *IRE*, ce que nous avons qualifié de dynamisme reconduit, d'instant en instant, ce dynamisme étant envisagé comme se reportant également à l'instant suivant. C'est dans cette perspective qu'il envisage l'affinité avec le futur que nous avons évoquée dans l'analyse de la combinatoire avec *a* et l'infinitif.

Etymologiquement, la voyelle *i* entretient donc un lien particulier avec ce que la plupart des linguistes voit comme un mouvement et que nous avons défini en d'autres termes.

Edward A. Roberts et Bárbara Pastor distinguent par ailleurs un degré plein et un degré zéro (suivant qu'il y a adjonction ou absence d'adjonction vocalique) :

*ei-* **Ir** [sánscr. 'va'...]

Grado pleno \**ei*

Gr. εἶμι: poner en movimiento, ἰόν: 'átomo dotado de una carga eléctrica negativa'

Lat. *eō*: *ir* (→ambición, ambi- alrededor), circuito...

Grado cero y sufijo \**i-t-*

Lat. *initium* [\**i-t-yo*]: entrada inicio

<sup>394</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, 'Tel' Gallimard [1966] 1990, chap. IV, p. 301.

<sup>395</sup> Gustave Guillaume (1941), « De la répartition des trois radicaux de *aller* », *op. cit.*, p. 123.

Con sufijo \**i-ter* Lat. *iter*: paso, camino  
 Con alargamiento *yã* Lat. *iãnuā*: entrada. enero = mes con el que empieza el año<sup>396</sup>

Si l'on considère, à l'instar de Maria Jiménez et de Justino Gracia Barrón, que le radical *i-* véhicule l'idée d'itinéraire, et plus précisément, de passage<sup>397</sup>, on comprend aisément qu'il se prête à l'idée de commencement, c'est-à-dire de ce qui débute pour se poursuivre (*initial, initiation...*), de répétition, c'est-à-dire de ce qui passe et repasse (*itération*).

Pour Jack Schmidely, cette voyelle entretient une relation avec l'espace<sup>398</sup>. Nous reviendrons plus précisément sur ce point lorsque nous évoquerons la voyelle désinentielle de première personne du présent actualisant.

Revenons d'abord sur les formes qui ont maintenu ce radical, et tout d'abord sur les formes quasi-nominales.

Rafael Lapesa rappelle que :

[...] en el infinitivo : IRE > *ir*. El gerundio EUNDO se sustituyó por la creación analógica *yendo*. En cambio, subsiste el participio ITU > *ido*.<sup>399</sup>

Emilio Martínez Amador, définit plus précisément l'évolution phonétique de cette forme gérondive :

En cambio, el gerundio se formó del latino *eundum*, que después de tomar la terminación corriente de *endu* vino a dar \**iendu*, del que salió *yendo* (popular en Colombia es *iyendo*).<sup>400</sup>

...et rappelle que l'évolution du participe est parfaitement conforme à la règle (chute de la consonne finale, voisement de l'occlusive à l'intervocalique et fermeture vocalique de la voyelle terminale) :

También es normal la formación del participio *ido* (de *itu*).<sup>401</sup>

Une autre forme, aujourd'hui disparue, se construisait également sur ce radical :

El participio de presente hace *yente, yentes: yentes, y vinientes nos quitan el tiempo*.<sup>402</sup>

<sup>396</sup> Edward A. Roberts, Bárbara Pastor, *Diccionario etimológico indoeuropeo de la lengua española*, Madrid, Alianza, 1997, s. v. *ei-*, p. 50.

<sup>397</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « IR et SER : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 67.

<sup>398</sup> Pour la relation qu'entretient *i-* avec l'espace, nous renvoyons à Jack Schmidely, (1999), « Los deícticos espaciales en *-i* en Niebla de Unamuno », in *Lengua y discurso, Estudios dedicados al profesor Vidal Lamiquiz*, Madrid, Arco Libros, 2000, p. 905-916.

<sup>399</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, *op. cit.*, p. 763.

<sup>400</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*, p. 774.

<sup>401</sup> *Ibid*, p. 774.

<sup>402</sup> Esteban Terreros y Pando, *Diccionario castellano con las voces de Ciencias y Artes*, T. II, Madrid, ArcoLibros [1787] 1987.

On remarquera que les verbes en *-er* et *-ir* ont choisi de partager une terminaison au gérondif, qui ressemble fort à un compromis – à travers la diphtongaison – entre les deux voyelles qui les constituent (*e* et *i*, ou inversement, *i* et *e*). Une diphtongaison que l'on peut percevoir comme une scission vocalique qui prolonge la durée de l'opération, ce qui est parfaitement compatible avec l'effection signifiée par le gérondif.

Le rejet de la terminaison *\*-indo* évoqué par Didier Bottineau<sup>403</sup>, n'est peut-être pas un hasard. Pas plus que le fait que les deux terminaisons du gérondif se confondent – sémiologiquement – précisément avec le gérondif du verbe *ir* (*-iendo, yendo*)<sup>404</sup>.

Un phénomène analogue, à celui concernant l'autre terminaison, celle du gérondif des verbes en *-ar*, que nous évoquerons lorsqu'il sera question du verbe *andar*.

Mais les formes quasi-nominales ne sont pas les seules à contenir le radical *i-*, puisque futur et conditionnel se construisent également sur cette voyelle.

Pourquoi cette voyelle radicale s'est-elle maintenue à ces temps ?

Il faut sans doute y voir le rapport au « futur », que celui-ci soit « effectif » (futur actualisant) ou non (conditionnel, c'est-à-dire une futurisation particulière, inactuelle).

On peut penser que ce qui les relie est la voyelle *i-*. Celle-ci étant une voyelle fermée, c'est-à-dire une voyelle qui, pour être perçue, nécessite une grande proximité, elle sert parfaitement l'expression de la potentialité et de la futurité (infinitif *ir*, futur *iré...*, et conditionnel *iría...*, deux temps qui se caractérisent par leur rapport au présent, dont ils *s'approchent*).

Mais il ne faut pas oublier le paradigme d'imparfait, formé également sur ce radical *i-*.

D'après Gilles Luquet :

Ce qui motive enfin le rapprochement entre le futur *iré* et le sous-système constitué par les formes *iba* et *iría* n'est guère plus difficile à apercevoir, si on ne se laisse pas aveugler par le caractère modalement actualisant de la première et par le caractère modalement inactualisant des deux autres. Il n'est pas besoin d'une longue argumentation pour faire ressortir que des trois représentations du temps sur lesquelles se construit le mode actualisant en espagnol, le futur est celle qui se prête le moins facilement à l'actualisation. [...] La facilité avec laquelle on passe de la futurisation à l'inactualisation d'un événement, voilà ce

---

<sup>403</sup> Rappelons les propos de Didier Bottineau (1999) : « [en anglais] le gérondif est bâti sur le fusionneur *i*, et [...] les langues romanes et l'allemand, qui le construisent autour de *a* et/ou *e*, se mettent dans l'impossibilité d'une fusion directe du type *ser / essere / sein* et doivent passer par une disjonction du type *estar / stare* (cf. l'invariant de frontière extrême posé pour le phonesthème *st*) : ceci est aussi à rapprocher du fait que l'on observe des participes en *-iendo* (*comiendo*) pour les verbes en *-er* et *-ir*, jamais en *-indo* (*\*venindo*). » in « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », *op. cit.*, p. 48. Il faudra donc nuancer ces propos puisque le galicien offre un contre-exemple.

<sup>404</sup> Le galicien n'a pas choisi la diphtongaison, puisque les formes quasi-nominales qui correspondent à son verbe *ir* sont *indo* et *ido*.

que le verbe *ir* – exploitant pour cela les aléas de son histoire – est parvenu à signifier en dotant d'un radical unique (*/i/*) son futur actualisant (*iré, irás, irá...*) et celles de ses formes inactualisantes qui ne sont ni des cas particuliers de présent, ni des cas particuliers d'anté-présents (*iba, ibas, iba..., iría, irías, iría...*).<sup>405</sup>

Probabilité et futurité (le futur n'est qu'une fiction) d'une part, inactualisation de l'autre, deux conceptions relativement proches qui peuvent justifier, comme l'affirme Gilles Luquet, la parenté sémiologique entre les formes d'imparfait, de futur et de conditionnel.

Nous considérerons néanmoins ce paradigme d'imparfait à part, car nous l'envisageons comme une forme « hybride », passerelle entre plusieurs formes.

Mais avant de poursuivre arrêtons-nous un instant sur l'infinitif de notre verbe.

## L'hypothèse du radical : *ir* infinitif et terminaison verbale

En effet, pourquoi ne pas considérer, au-delà du simple constat, l'infinitif de *ir* pour ce qu'il nous montre ? Une voyelle suivie d'une consonne, marque de l'infinitif, qui en rien ne diffère de la terminaison *-ir* de certains verbes :

–*ir*. Formante de infinitivo verbal.<sup>406</sup>

Rafael Lapesa est le seul à notre connaissance à rendre compte de cette particularité, pourtant évidente, que *ir* ne partage avec aucun autre verbe :

El verbo IRE estaba condenado a la desaparición por su escasa consistencia morfológica: de hecho, parecía una conjugación de desinencia.<sup>407</sup>

Ce qui reviendrait à dire que, si l'on reconnaît dans la voyelle *i* une instruction qui encode la représentation d'une proximité<sup>408</sup> (et donc d'un certain ancrage) combiné à

<sup>405</sup> *Ibid.*

<sup>406</sup> Manuel Seco, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>407</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 763.

<sup>408</sup> C'est ce que suggère Didier Bottineau. Evoquant certaines paires oppositives (*aquí/acá, allí/allá* et bien d'autres, en espagnol et dans d'autres langues telles que l'anglais), il associe à *i* la proximité et le rapprochement, et à *a*, la distanciation et l'éloignement : « Michel Viel rappelle la position de Arapu, qui, dans une communication à la Société de Linguistique de Paris de 1987 (publiée en 1988), établit un rapport entre d'une part le timbre aigu de *i* et sa faculté à figurer ou mimer le rapprochement, et d'autre part le timbre grave de *a* et sa faculté à figurer l'éloignement. Puis il critique cette analogie en arguant qu'il n'existe pas a priori de rapport naturel entre l'aigu et le rapprochement, ou le grave et l'éloignement : il en propose une autre, inspirée des conclusions de Straka (1963), selon qui l'investissement d'un surcroît d'énergie articuloire induit une ouverture de la voyelle. Il faut consentir à un effort supérieur pour produire un *a* qu'un *i*, sortir davantage de soi-même, opérer une sorte de saut physique phonatoire orienté de l'intériorité du moi vers l'extériorité du hors-moi. *i* serait une voyelle introvertie, et *a*, extravertie ou expansive, ce qui les rendrait aptes à dénoter les invariants empiriquement

une opérativité (portée par « le *-r* dynamique de mouvement »<sup>409</sup>, la consonne marquant l'impulsion<sup>410</sup>) offre la représentation de la continuité reportée en direction d'une temporalité à venir. Car si *ir* ne suppose pas forcément l'existence d'un espace, il nécessite dans tous les cas du temps pour s'accomplir.

L'infinitif *ir* offre donc, dans son signifiant même, l'image d'une continuité reportée de proche en proche, d'instant en instant (la « proximité » impliquée par le radical vocalique *i* et le *r* de l'infinitif, marque d'opérativité par antonomase) ; une continuité, une réalisation du potentiel, un dynamisme reconduit qu'il décline cependant sous diverses formes, puisqu'il ne maintient pas son radical à tous les temps.

pressentis. Cette approche de l'éventuelle valeur du phonème soulève nombre de questions et s'inscrit dans la continuité ou en rupture par rapport aux traditions cratyliennes ou anti-cratyliennes de l'interprétation du rapport signifiant-signifié. Arapu et Viel ont en effet en commun de voir une analogie matérielle entre ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit. Viel situe cette analogie du côté de la production du phone effectif, c'est à dire du côté de l'expérience physique et sensorielle qu'un énonciateur donné peut avoir de sa propre activité phonatoire : le son émis ressemblerait au sens visé. Arapu situe cette analogie du côté de la consommation du signe linguistique : par son caractère aigu, le *i* tel qu'il est perçu rappellerait le rapprochement, et le *a*, toujours dans son versant acoustique, évoquerait l'éloignement. On peut donc signaler d'emblée que les deux hypothèses ne sont pas incompatibles : il se pourrait précisément que la convergence de deux pertinences naturelles ait favorisé la fixation d'un invariant à ces voyelles ». In « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », *op. cit.*, p. 3.

<sup>409</sup> Didier Bottineau (1999), « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », *op. cit.*, p. 28.

<sup>410</sup> Une consonne – ou plutôt, un « cognème » –, qui se prête parfaitement à l'expression de l'infinitif mais aussi de l'agentivité, comme l'observe Didier Bottineau (2007) : « The case of R is trickier as this graphemic consonant coincides with an extremely versatile bunch of consonants in the various phonological systems, but there is some reason to assume that primitive R is systematically apical as in Spanish and English (albeit in very different ways), which places it in the same position as S and T. In this system, R, S and T correspond to three different ways of treating the air flow in the same position. In substance, R consists in posing an obstacle on the direct path of the air flow, so that the latter has to be forced out by raising the air pressure and a lateral deviation. The interaction can be made sonorous by a movement of the tongue (Spanish *erre*) or by the use of the mouth as a resonating cavity (American dark *r*) but the physiological undertaking is the same: one way or another the speaker makes it heard that an effort is required to propel the air out of the oral tract, with the tongue interposing itself as an obstacle. The resulting cognitive reinvestment of this physiological procedure encodes an instruction of launching or initiating a process, of making an effort to trigger an event, in one word an impulsion. The system is thus complete, with R encoding [IMPULSE], S for [CONTINUE] and T for [INTERRUPT]. For this reason occurrences of grammaticalized R in Spanish (and in Romance languages in general) are commonly associated with the notion of potential agentivity. This concerns the infinitive in the first place: the infinitive verb phrase *cerrar la puerta* invites the hearer to construct a representation of an event, (to) close the door, in which the specification of a specific agent is missing. Hypothesizing a core value for infinitival *-r* is all the more legitimate if one relates this with other studies which have consistently insisted on the relevance of vowel alternations in the infinitive of romance verbs such as *-ar*, *-er* and *-ir* in Spanish (Tobin 1993): a variable marked by a vowel is set against a constant marked by a consonant. [...] in Romance language R is also commonly used in adjectival and nominal suffixes to imply potential or virtual agentivity or its weaker version, the [animate] feature. Added to a past participle, R refers the result of a process to a potential agent: *calentador* "heater", *bienhechor* "benefactor" (with the same construction: past participle *fact-* + R). in the same ways, words in *-ero* refer to professional agents producing the object mentioned in the radical: *panadero* "baker", *cocinero* "cook". [...]. in « The Cognemes of the Spanish Language: Towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics* I(2), *op. cit.*, p. 61-63.

On peut alors envisager la forme infinitive *ir* comme le degré zéro de l'opération verbale, un verbe à l'état pur, d'autant que cet infinitif est le résultat d'une seule émission de voix. Le verbe hyperonyme de tous les verbes d'activité, puisqu'il se réduit à une simple flexion.

La question de *eo* et de la terminaison *-(o)y*

*Ir* partage avec un petit nombre de verbes une particularité au présent : à la terminaison *-o* de première personne il s'adjoint une semi-voyelle couvrante, matérialisée par le *-y*.

Pour Jack Schmidely et ainsi que nous l'évoquions plus haut, ce morphème entretient une relation avec l'espace. Mais que vient donc faire l'espace dans une terminaison de première personne ? Et surtout, pourquoi ces verbes-là plutôt que d'autres ? Qu'ont-ils de particulier pour que la langue les aient affublés de la sorte ? Si l'on considère qu'il s'agit d'un cas exemplaire de motivation du signe, que nous révèle cette marque ?

Tout d'abord, il faut rappeler que cette adjonction, bien que précoce, ne remonte pas aux origines de la langue, comme en attestent les énoncés suivants :

Prendet vuestra carrera, buscat otro conseio  
ca yo **uo** entendiendo dello hun poquelleio.

*Libro de Apolonio*, Madrid, Castalia, edición de Carmen Monedero,  
1990, 233 c- 233 d, p. 167.

Esto, diz Apolonio, yo lo **uo** asmando [...].

*Ibid*, 506 a, p. 250.

Dans des textes plus tardifs, cette forme se maintient, mais coexiste avec la forme que nous connaissons aujourd'hui :

SEMPRONIO

[...] Do yo **vo**, conmigo vas, conmigo estas [...]

Fernando de Rojas, *La Celestina*, Primer auto, p. 105.

Un constat qu'il faut cependant nuancer, puisque cette forme de première personne de présent actualisant est un hapax dans *La Celestina*, alors que les formes en *voy* abondent :

PARMENO

Salta, que yo tras ti **voy**.

*Ibid*, Dozeno auto, p. 275.

SEMPRONIO

[...] estudia, mientras **voy** yo, a le dezir tu pena [...]

CALISTO

¿ Y tardas ?

SEMPRONIO

Ya **voy**; quede Dios contigo.

*Ibid*, Primer auto, p. 104.

SEMPRONIO

**Voy.**

*Ibid*, Primer auto, p. 105.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, *voy* s'impose, ainsi que le consignent les lexicographes de l'époque :

En el *prefente* de indicativo *fe dice*: *Yo voi, tú vas [...]*<sup>411</sup>

...et seul le séfarade a maintenu la forme *vo* :

Sefardí [...] *vo a tevar*.<sup>412</sup>

Maurice Molho précise :

(30) Le processus de formation du paradigme *vo, vas, va, van* est sans doute moins complexe qu'on le suppose d'ordinaire : il s'expliquerait, selon nous, par la seule analogie de *esto ...[ do]*<sup>413</sup>

Très tôt, donc, la première personne du présent actualisant du verbe *ir* se trouve agrémentée d'une désinence qui la distingue de la plupart des verbes de la langue, mais qui la rapproche d'une série d'autres verbes.

Ces verbes sont en nombre réduit. Très exactement, au nombre de quatre. Il s'agit de *ser, estar, ir, dar*.

Antonio de Nebrija relève cette particularité mais y voit une marque de préciosité :

La primera persona del singular del presente del indicativo acaba en .o. en cualquier de las tres conjugaciones [...] los verbos de una silaba que por ser tan cortos algunas vezes por hermosura añadimos .i. sobre la .o. como diziendo .do.doi.vo.voy.so.soi.sto.stoi.<sup>414</sup>

Rafael Lapesa constate quant à lui que *ser* a été le premier verbe complété par cette désinence :

En cuanto a la fecha de aparición de *-y*, hay que señalar que en el poema de Raimbaut de Vaqueiras (mediados del s. XIII) ya aparece la forma *soi* [extranjerismos] el francés y el provenzal ya tenían *-i* [...] La primera aparición de *-y* en la Península se muestra en las formas leonesas *soe, estoe* [...] La forma *-y* hace pensar en un contagio con *hay*, forma en la que está bien comprobado que se trata del adverbio *IBI > i* (el cual desapareció a lo largo de los siglos XIV

<sup>411</sup> Esteban Terreros y Pando, *Diccionario castellano con las voces de Ciencias y Artes, op. cit., s. v. ir.*

<sup>412</sup> Rafael Cano (y colect.), *Historia de la lengua española, op. cit., p. 871.*

<sup>413</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, Bordeaux, éditions Ducros, 1969, p. 88.

<sup>414</sup> Antonio de Nebrija, *Gramática de la lengua castellana*, p. 125-126.

y xv): este *i* podía emplearse antes o después del verbo. El significado de *so*, *esto*, *do*, *vo*, etc. fácilmente admite la complementación con *i* (= “allí”): *so i* (“soy allí”), *esto i* (“estoy allí”), etc., Esta extensión *soi*, *estoi*, *doi*, *voi* triunfa en el s.XVI [...] De todos modos, la cuestión de los orígenes de esta –y no está completamente aclarada.<sup>415</sup>

Cette semi-voyelle couvrante *i* serait donc un avatar dématérialisé de l’adverbe latin *ibi*, que l’on trouve encore de nos jours en français sous la forme de l’adverbe-pronom *y*. On peut parler ici de dématérialisation, ou de « subduction », puisque le signifiant s’est effectivement réduit à sa plus simple expression.

Mais l’origine de cet élément suffixal est plus clair que Rafael Lapesa ne le prétend, et constitue un exemple de motivation du signe.

Ainsi, pour Maurice Molho, il en vient à signifier un lieu d’une extrême abstraction :

[...] *Y* fait l’objet d’une subduction [et ne signifie plus], par rappel anaphorique, un lieu singulier, mais, dans l’en-dessous de cette représentation, celle d’un *avant* de ce lieu, qui n’est autre que l’espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement.<sup>416</sup>

L’auteur de l’« Essai sur la sémiologie des verbes d’existence en espagnol »<sup>417</sup>, qui s’est attaché à comprendre et à expliquer les raisons de cette adjonction ajoute :

Tout se passe, au vrai, comme s’il appartenait à *Y* subduit d’opérer un prélèvement sur l’infinitude de l’espace [...]<sup>418</sup>

Et c’est, semble-t-il, du côté du verbe *haber*, sous sa forme impersonnelle (*hay*), qu’il faut chercher l’origine de cette marque vocalique, du fait de la « rétrospectivité inhérente à *Y* »<sup>419</sup> :

La personne troisième en cause dans la conjugaison du verbe d’existence unipersonnel [*hay*] est celle de l’univers, strictement flexionnelle et exclusive en espagnol de tout rapport pronominal, les rapports pronominaux ne se déclarant qu’une fois acquise en pensée l’individuation des trois personnes dont se recompose le paradigme personnel, et que la personne d’univers contient puissanciellement en elle. Cette individuation ne saurait se concevoir que fondée sur la personne singulière du locuteur et en fonction d’elle, soit : la personne première, sans plus étroite, dont l’étroitesse s’oppose en système à la largeur, sans plus grande, de la personne d’univers. [...] l’élément suffixal –*Y*, attribué au présent des deux verbes d’existence [*haber* et *ser*], assume, dans le

---

<sup>415</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 759.

<sup>416</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, op. cit., p. 72.

<sup>417</sup> Maurice Molho (1971), « Essai sur la sémiologie des verbes d’existence en espagnol », in *Mélanges de philologie romane dédiés à la mémoire de Jean Boutière*, Liège, éditions Soledí, 841-868.

<sup>418</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, op. cit., p. 73.

<sup>419</sup> *Ibid*, p. 72.

champ de la personne, la signification [de ce contraste entre l'universel et le singulier].<sup>420</sup>

« L'élément suffixal -Y » est donc, d'après Maurice Molho, la marque de la personne première, du locuteur. Ou dans les termes de Bernard Darbord et de Bernard Pottier, qui font eux-mêmes référence à Maurice Molho :

Pourquoi donc cette innovation morphologique (-y)? [...] La forme -y correspond à l'adverbe de lieu IBI latin (cf. également HIC). Cet adverbe est anaphorique, c'est dire qu'il désigne un *lieu présent à l'esprit dont on rappelle l'existence* [...].<sup>421</sup>

Nous préférons quant à nous parler de point d'ancrage, de repère, de point de vue ou d'observation, par excellence (celui du locuteur), plutôt que de « lieu ».

Or si la parenté sémantique entre les deux verbes exprimant l'être en espagnol est évidente, comment expliquer que cet élément suffixal affecte des verbes tels que *ir* et *dar* ?

Jack Schmidely rappelle que pour Maurice Molho, « *Los cinco verbos estarían vinculados por la idea de existencia* »<sup>422</sup>, et il ajoute que *ir* « *sugiere la futuridad del ser* », *estar* « *la posición adquirida del ser* » et *dar* « *la potencia exportada del ser* »<sup>423</sup>.

D'ailleurs, la plupart des ouvrages lexicographiques définissent le verbe de « mouvement » au moyen du verbe « d'existence » : pour le *Petit Robert*, *aller* signifie entre autres « être, convenir... », et Commelin et Rittier font figurer parmi les « acceptions » de *aller* « être dans tel ou tel état ». Dans le domaine hispanique, certains grammairiens, dont Jean-Marc Bedel<sup>424</sup>, évoquent la possibilité de traduire le verbe *être* par *ir* et inversement :

**ir** [ser u.p./u.c.] el no **va** más de/en algo (inf) [**ser**]el/lo mejor en algún dominio.<sup>425</sup>

*ir de paso* : être de passage<sup>426</sup>

En bref, on passe de la notion d'existence impliquée par l'impersonnel *hay*, à l'expression de l'être, dite par *ser*. Or cette notion est également portée par trois autres verbes, *ir*, *dar* et *estar*, qui comme le dit Maurice Molho, « apportent trois notions corrélatives de l'être et qui lui sont subordonnées »<sup>427</sup> :

<sup>420</sup> Maurice Molho (1971), « Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *op. cit.*, p. 859-860.

<sup>421</sup> Bernard Darbord, Bernard Pottier, *La langue espagnole*, *op. cit.*, p. 155-156.

<sup>422</sup> Jack Schmidely (1987), « La -y de doy, estoy, soy, voy », in *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco Libros, 1988, p. 614.

<sup>423</sup> *Ibid*, p. 611.

<sup>424</sup> C'est le cas de Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, *op. cit.*, § 331, p. 349.

<sup>425</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, *op. cit.*, s. v. *ir*.

<sup>426</sup> Bernard Sesé, Marc Zulli *Vocabulaire de la langue espagnole classique*, *op. cit.*

<sup>427</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, *op. cit.*, p. 863. Il ne sera pas question dans cette étude du verbe *dar*, bien que celui-ci mériterait que l'on s'y intéresse.

Ce n'est qu'après s'être suffixé à SO ( $\rightarrow$ SO-Y) que l'élément  $-Y$  se voit attribué, à titre de suffixe désinentiel, à trois autres verbes situés moins en avant dans la hiérarchie sémasiologique des notions verbales, et qui entretiennent avec la notion d'« être » des rapports idéels étroits : VO-Y ~ ESTO-Y ~ DO-Y.<sup>428</sup>

Maurice Molho suggère que pour expliquer l'influence de *hay* sur *soy*, il faut « avoir l'être » pour « être ». Sans aller jusque-là, on peut concevoir que l'être exige l'existence d'un lieu particulier pour pouvoir s'instituer.

Ce morphème entretient donc un rapport privilégié avec des verbes qui eux-mêmes déclarent une modalité de « l'être » ; de plus, il n'apparaît qu'à un seul temps, le présent :

Il y a là une affinité radicale : de même que l'existence est, dans la hiérarchie sémasiologique des idées verbales, le *fundamentum* de toutes les notions concevables, le présent apparaît être le *fundamentum* de la construction du temps.<sup>429</sup>

Le présent – et l'on pourrait ajouter, le présent actualisant –, est le temps autour duquel s'articule et se construit l'ensemble du système temporel et modal tel que nous le connaissons :

Le présent est, à double titre, le lieu de temps le plus singulier qui se puisse concevoir : en raison d'abord de son étroitesse (celle d'un instant), du fait aussi qu'il est l'habitat permanent du moi pensant [...].<sup>430</sup>

Il apparaît donc comme le repérage temporel par antonomase, qui permet la division temporelle tripartite (passé, présent, futur) et modale (mode actualisant et inactualisant).

Rien d'étonnant donc à ce que ce lieu de temps singulier, et cette personne singulière, celle du locuteur (Maurice Molho parle de « marche à l'étroit »<sup>431</sup>) se servent d'un morphème évoquant un point d'ancrage – le « signifiant du lieu d'existence de toute chose au temps fondamental de l'existence qu'est le présent »<sup>432</sup> –, pour marquer les verbes que la langue situe au sommet de la hiérarchie sémasiologique.

On ne peut d'ailleurs s'empêcher de constater que ces verbes portent en eux la marque de cette spécificité sémasiologique puisque leur infinitif est monosyllabique (*-star* ne fait que s'adjoindre un *e-* phonétique).

Une fois de plus, la forme verbale – le signifiant –, donne à voir et révèle le sens profond porté par la matière verbale – son signifié, et utilise pour cela plusieurs procédés (maintient du monosyllabisme, innovation morphologique...).

---

<sup>428</sup> *Ibid*, p. 89.

<sup>429</sup> Maurice Molho (1971), « Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *op. cit.*, p. 858.

<sup>430</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>431</sup> *Ibid*, p. 31.

<sup>432</sup> *Ibid*, p. 83-84.

On remarquera pour finir que cette adjonction est également réanalysée par certains comme un renforcement vocalique :

*so-yo* (refuerzo fonético +pr.*yo ego do*), port.*vou (vado), vao.*<sup>433</sup>

(ending *in -y*, 'there' became cliticised to the verb and was reanalysed as part of the verb itself, o *so yo*→*so(y) yo*)<sup>434</sup>

...dont on ne voit cependant pas pourquoi il n'affecterait pas l'ensemble du système verbal et de ses formes de première personne de présent.

Or si l'on considère le morphème *y* comme l'expression d'un ancrage, d'un point d'articulation, on peut aisément voir une analogie entre le *yo* et la terminaison *-oy*, qui offrirait une sorte d'écho spéculaire.

L'ancrage en un lieu singulier apparaît donc doublement mis en œuvre par la langue lorsqu'elle fait appel au pronom de rang 1 et aux verbes exprimant l'être, renforçant le lien entre ces verbes et la première personne.

Une remarque s'impose. En latin, la première personne du présent du verbe IRE (EO) partageait son signifiant avec l'un des adverbes de lieu répondant à la question « QUO ? », avec le pronom qui impliquait un mouvement prospectif (lieu où l'on **va**)<sup>435</sup>. Celui-là même que le français traduit par le pronom *y* en réponse à cette question. Il est remarquable que cet adverbe de lieu ait partagé son signifiant avec la première personne du présent de l'indicatif<sup>436</sup> latin, personne repère par définition...

Mais si l'idée véhiculée par *ir* est à mettre en relation avec la notion d'être, il nous faut également tenter de comprendre la raison pour laquelle cette terminaison de première personne de présent actualisant s'est construite sur le radical *v-*.

C'est pourquoi il nous faut maintenant revenir sur le recours du verbe *ir* aux formes issues de VADERE pour ses paradigmes de présent (actualisant et inactualisant) ainsi que pour l'une de ces formes d'impératif (*ve*).

### Le radical *v-*

Revenons donc sur cette partie du paradigme hétéroclite de *ir*, celle qui est issue de VADERE.

Tout d'abord, on peut imaginer que si le verbe *ir* avait construit son paradigme de présent sur l'étymon IRE, il aurait été confronté à la question du maintien de la première personne. En effet, l'évolution phonétique la plus probable aurait été une fermeture

<sup>433</sup> Jack Schmidely (1987), « La *-y* de *doy, estoy, soy, voy* », *op. cit.*, 611-621.

<sup>434</sup> Christopher J. Pountain, *A history of the spanish language through texts, op. cit.*, p. 280.

<sup>435</sup> Cf. Simone Deléani, Jean-Marie Vermander, *Initiation à la langue latine*, Paris, SEDES [1975] 1993, p. 167.

<sup>436</sup> La division en modes actualisant et inactualisant est à réserver à l'espagnol.

vocalique à cette personne (EO > \**io*), une évolution qui aurait pu entrer en conflit avec l'évolution parallèle du pronom sujet EGO en *yo* (on imagine mal \**yo io* pouvoir se maintenir).

Rafael Lapesa décrit le recours à VADERE sans le justifier réellement :

En castellano antiguo existió también una conjugación bastante completa descendiente de IRE. Las primeras formas de IRE que se perdieron fueron las que no se relacionaban con la vocal de la mayoría de las formas de presente e imperfecto. Así se elimina EO por VADO > \*VAO > \*VAU > *vou* > *vo*; EUNT por VADENT > *van*. El subjuntivo EAM, -S, etc., se sustituyó igualmente por VADAM > VAA > *vaya* (con -y- antihiática); en VADAS > VAAS > *vas* / *vayas*, hay que señalar el uso frecuente del *vas* subjuntivo en español medieval y clásico; VADAT > *va* / *vaya*; VADAMUS > ¡*vamos!*; VADATIS > *vais* (usado aún en el XVII) / *vayáis*; VADANT > *van* / *vayan*.<sup>437</sup>

Un recours qui remonte au latin, comme le rappelle ce même auteur :

[...] se usó como sustitución VADERE, empleo muy frecuente en latín [...] De ahí que en las lenguas romances los restos de IRE y VADERE aparezcan mezclados con otros verbos (AMBULARE, ANDARE, etc.).<sup>438</sup>

...mais aussi Emilio Martínez Amador :

**IR.**– [...] Este verbo también era irregular en latín, aunque no todas sus irregularidades han pasado al castellano. Coexistía *ire* con un verbo *vadere*, que significaba *ir* o *avanzar* [...]<sup>439</sup>

Mais s'il est vrai que ces deux verbes sont souvent en relation (nous renvoyons au tableau de répartition des étymons dans les paradigmes des verbes romans apparentés à *ir* que nous présentions plus haut), toutes les langues ne les ont pas maintenus de la même façon.

En espagnol :

De IRE pervivieron : IS > *is*, pronto sustituida por VADIS > *vas* (pero la tercera persona IT > \**i*, no se encuentra en ningún sitio: fue pronto sustituida por VADIT > \*VAT > *va*); IMUS > *imos*, ITIS > *ides* [...] pero sucumbieron pronto ante VADIMUS > \*VAMUS > *vamos* y VADITIS > \*VATIS > *vades* > *vais* (estas formas de presente de indicativo originaron la pérdida de las homófonas del subjuntivo y la generalización de las que tenían -y- antihiática).<sup>440</sup>

Para el imperativo sólo tenemos VADE > VAI > *ve*.<sup>441</sup>

<sup>437</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 763.

<sup>438</sup> *Ibid*, p. 763.

<sup>439</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 773.

<sup>440</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 763.

<sup>441</sup> *Ibid*, p. 763.

En français, au contraire, l'alternance s'est maintenue. Une alternance entre l'étymon « naturel » du verbe *aller* (de sa forme infinitive) qui marque les personnes associatives (*nous allons, vous allez* et non *nous \*vons, vous \*vez*) :

Le radical *v-* est celui du présent, à l'exception des 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> personnes du pluriel, qui n'acceptent que le radical *all-*.<sup>442</sup>

...marquant l'associativité de ces personnes par le bisyllabisme.

L'espagnol, en revanche, a cessé de marquer cette associativité par le recours à l'étymon de *ir* (*imos, ides*), et a unifié ses paradigmes, puisque *vamos* et *vades* étaient déjà bisyllabiques.

Si lorsque nous avons parlé du radical *i-*, nous avons évoqué la proximité impliquée par la matérialisation phonique même de la voyelle *i*, qu'exprime le radical *v-* ?

Pour Gustave Guillaume, il existe une corrélation étroite entre l'expression du présent et le signifiant qui le matérialise. On pourrait parler du « formant » *v-*, pour reprendre la terminologie de Maurice Molho – ou du « cognème » *v-*, pour reprendre celle de Didier Bottineau. Un cognème qui, de par sa matérialité même et sa réalisation phonique, véhicule une idée bien particulière :

Le radical *v-*, qui remonte au latin *vadere*, que son aspect déterminé, caractérisé par le suffixe du présent, à dentale, fait apte à exprimer le subséquent « terminé », limité à l'immédiat, est apparu, par la même raison d'affinité naturelle, convenir au présent : le temps est trop proche et trop étroitement borné pour être considéré futur.<sup>443</sup>

L'idée d'immédiateté est également suggérée par Emilio Martínez Amador :

El verbo *vado* tuvo en un principio matiz de rapidez o de hostilidad, el primero de los cuales puede explicar su empleo para sustituirse a *ire*.<sup>444</sup>

...quoique l'on puisse douter que le verbe *VADERE* ait comporté un « *matiz de hostilidad* ».

Maria Jiménez et Justino Gracia Barrón proposent quant à eux l'explication suivante :

Dans les deux cas donc, déplacement il y a ; mais alors que *I-* nous le donne à déduire par la présence répétée de l'être à chaque extrémité d'un parcours, *V-* nous le livre d'emblée, en saisissant l'être, sur le vif, au beau milieu de sa traversée. Du point de vue référentiel, on l'a dit, cela ne change rien : les deux organisations sur ce point ont même compétence ; reste pourtant qu'elles ne représentent pas le mouvement qu'elles évoquent de la même manière, et que,

---

<sup>442</sup> Gustave Guillaume (1941), « De la répartition des trois radicaux de *aller* », *op. cit.*, p. 121.

<sup>443</sup> *Ibid*, p. 123.

<sup>444</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*, p. 773.

ce faisant, nous ne signifions pas tout à fait la même chose en énonçant *iba* ou *iré* qu'en disant *voy*. Le déplacement auquel, dans un cas comme dans l'autre, nous renvoyons, la langue le conçoit différemment : parcours, dans un cas ; passage, dans l'autre.<sup>445</sup>

Les auteurs conçoivent donc le radical *v-* comme l'expression d'un passage – et on ne peut s'empêcher de penser au terme espagnol *vado* (gué), qui semble préserver l'étymon latin de première personne de présent du verbe *VADERE* (*VADO*). Ils le distinguent de l'itinéraire, du parcours exprimé par *i-*, ce que nous pourrions appeler le trajet reporté de proche en proche.

En complément de la projection sans cesse reportée, de la prospectivité dite par *i-*, *v-* se pose comme l'image d'un seuil, un instantané – l'immédiateté évoquée par Gustave Guillaume –, ce qui expliquerait son affinité avec le présent :

Y a-t-il un lien entre représentation et morphologie temporelle ? C'est la question qui, à ce stade, peut venir à l'esprit. Prétendre que nous avons une réponse, ce serait mentir. Ce que l'on constate, ce que l'on peut dire, c'est qu'à l'évidence, la représentation du mouvement que nous livre la racine *V-* ne se heurte ni à l'idée de présent ni à celle d'impératif, et que la frontière transgressée qui y est inscrite fait écho, en quelque sorte, à celles qu'emportent ces notions : frontière entre deux périodes pour le présent, frontière entre une opération en attente et une opération en effecton, pour l'impératif. En somme, il y aurait cohérence entre le lexical et le morphologique. Peut-on aller au-delà ?<sup>446</sup>

Une complémentarité entre les deux radicaux (*i-* et *v-*) que les auteurs résument de la sorte :

Tout bien considéré, c'est peu de chose : deux moments du temps, indexés chacun à un point de l'espace, et un être mobile, il n'en faut pas davantage pour que, dans notre esprit, s'engendre indéfectiblement l'image d'un cinétisme. A ce dénominateur commun, le plus petit qui puisse être entre les verbes dits « de mouvement », *V-* et *I-* n'ajoutent rien de plus, et c'est ce qui dans une large mesure explique, selon nous, la gémellité apparente de leurs signifiés.<sup>447</sup>

A ce point, il n'est peut-être pas inutile de s'attarder sur l'étymologie du verbe *VADERE*. Edward A. Roberts et Bárbara Pastor proposent plusieurs entrées dans l'index alphabétique de leur dictionnaire étymologique : *ve*, *va* et *vaya*, qui toutes renvoient à une seule et même racine, *wadh-*. Or voici ce que cette racine nous révèle :

*Wadh*<sup>1</sup> Prenda; dar en prenda lat. *praes* [< \**prai-vad-*] *wadi* Germ.  
*Wadh*<sup>2</sup> Ir.  
 Lat. *vadum*: vado, bajo fondo. *vado*, *vadear*

<sup>445</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 68.

<sup>446</sup> *Ibid*, p. 68-69. Les auteurs évoquent en note le travail de Gustave Guillaume sur le verbe *aller*.

<sup>447</sup> *Ibid*, p. 67.

Con alternancia \**wādh* Lat. *vādō*: marchar, andar, caminar. Algunas formas del verbo 'ir': *voy, vas, vaya, ve*.<sup>448</sup>

Si la seconde « acception » ne nous étonne pas, puisqu'elle nous livre comme illustration le verbe *VADERE*, la première peut sembler plus surprenante. Qu'est que la notion de *prenda* peut partager avec l'idée de passage ?

Attardons-nous un instant sur ce concept de *prenda*, autrement dit, de ce qui se porte : le vêtement, la qualité, le présent, le gage. On trouve, dans cet inventaire le *présent*, c'est-à-dire, ce qui s'offre à un moment déterminé. Mais on trouve également l'idée du port et du transport, ce qui implique à la fois l'immédiateté et une certaine projection. N'oublions pas qu'un seuil, qu'un passage, impliquent la possibilité de leur franchissement.

Dire *va de blanco* ou *va vestido* implique que l'on assume l'identité de quelqu'un ou l'apparence de quelque chose, autrement dit, son port et son transport. De même, dire *me va(n) grande(s)* suppose que le port et le transport de la chose qui m'affecte (un vêtement, des chaussures) est disproportionné.

Enfin, dire *voy*, c'est assumer son propre port et et son propre transport. Et parler de port et de transport peut se résoudre en un terme : celui de *vecteur*, une notion véhiculée par le radical *v-*.

Il est maintenant temps de revenir sur le paradigme d'imparfait, que nous avons volontairement laissé de côté lorsqu'il était question du radical *i-*.

On ne peut faire une fois de plus appel à la théorie de la fragilité du signifiant, puisque le galicien offre un paradigme d'imparfait formé sur *ía* (*ía, ías, ía, íamos, íades, ían*)<sup>449</sup>, tout comme le séfarade, comme le montre l'exemple proposé par Rafael Cano : « *ía jugar* »<sup>450</sup>.

De plus, la plupart des formes de présent actualisant sont monosyllabiques et cela ne semble pas poser problème.

Pourquoi avoir dit plus haut que nous l'envisagions comme un paradigme « hybride » ?

En latin, le paradigme était fort semblable à celui que nous connaissons :

El latín tenía tres formas de imperfecto [entre los cuales] la forma –IBAM, arcaísmo que perduró en España y es el origen de –ía. [...] Se conserva -B- también en el imperfecto de *ir*: si en íbam la –B- hubiera desaparecido, la forma \*ía se hubiera confundido con (h)ía (imperfecto reducido de *haber*), que forma

<sup>448</sup> Edward A. Roberts, Bárbara Pastor, *Diccionario etimológico indoeuropeo de la lengua española*, op. cit., s. v. *wadh-*, p. 187.

<sup>449</sup> Le galicien marque lui aussi l'associativité par une syllabe supplémentaire.

<sup>450</sup> Rafael Cano (y colect.), *Historia de la lengua española*, op. cit., p. 871.

parte de los futuros: “*fazerlo (h)ia*” (“lo iba a hacer” o “lo haría”). Para evitar esta homomorfia, se mantuvo la consonante: *iba, ibas*, etc.<sup>451</sup>

Mais en plus du problème d’une possible confusion, on peut y voir une exemple supplémentaire d’analogie et de l’acceptation de cette analogie, puisque comme le souligne Emilio Martínez Amador :

Del imperfecto hay que hacer resaltar la conservación de la *b*<sup>452</sup>

Or est-il besoin de rappeler qu’il n’existe qu’un seul phonème /b/, qu’il soit orthographié *v* ou *b*, comme le rappelle la Real Academia : « *las dos [consonantes] representan hoy el sonido bilabial sonoro /b/* » ? Les réalisations de ces deux consonnes en espagnol sont en revanche distinctes : réalisation occlusive à l’initiale et fricative à l’intervocalique (/β/).

On peut donc analyser la forme *iba* en *i+va* (réalisé en /iβa/), et rapprocher phonologiquement les paradigmes de présent et d’imparfait.

Envisager la possibilité d’une analogie entre les deux paradigmes serait alors considérer que le maintien de la forme d’imparfait a été accepté en raison de l’euphonie entre *va* et *iba*. *Iba* s’inscrit d’autant mieux dans le paradigme de *ir* qu’il rentre en résonance avec le paradigme de présent, pourtant construit sur *VADERE*.

Il y a donc à la fois une cohérence inter-paradigmatique – avec l’imparfait des verbes du premier groupe – et intra-paradigmatique – avec le présent actualisant du verbe.

Or le paradigme d’imparfait *iba* peut être rapproché sémiologiquement et sémantiquement de celui du présent, puisque tous deux offrent une image durative, inactuelle dans le premier cas, actuelle dans le second.

Mais il constitue également une sorte de pont entre mode actualisant et mode inactualisant puisque son radical (*i-*) le rapproche à la fois du futur (actuel) et du conditionnel (inactuel). Ce paradigme spécifique est donc à la croisée des modes, un lien entre les formes. Une alternance que l’on retrouve à l’impératif, qui propose les formes *ve* et *id* :

Del imperativo no dejó *ire* más rastro que la segunda persona del plural: *ite*, que fonéticamente se transformó en el actual *id* [...] Cuervo señala como popular de Colombia la forma *i* de la segunda del singular: “*i* poniendo los platos”. Y en el artículo **Imperativo** hemos señalado la forma *veros* por *idos*, con referencia a Rodríguez Marín.<sup>453</sup>

Reste le paradigme issu de la racine *fu-*, qui mérite une attention toute particulière pour de multiples raisons. Tout d’abord, parce que seuls l’espagnol et le portugais y ont

<sup>451</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 764.

<sup>452</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 774.

<sup>453</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*, p. 774.

recours pour l'un de leur verbe de « mouvement » (cf. le tableau proposé à l'ouverture de cette partie). Mais surtout, parce qu'il fait partie des paradigmes de deux verbes distincts, qu'apparemment tout oppose en dépit de leur appartenance au cercle très fermé des « verbes d'existence » : les verbes *ser* et *ir*.

Deux verbes « polirrizos », d'après Leonardo Gómez Torrego :

Los verbos *ir* y *ser* son **polirrizos**: es decir, ofrecen raíces diferentes, no meras variantes de un lexema. Así, las raíces de *ir* son: *v* (voy, vaya, ve...), *I* (ir, iré, iría), *fu* (fui, fuera...); y las de *ser*: *s* (soy, somos...), *se* (ser, siendo, sido), *es* (-r, es, eres...), *fu* (fui, fuera...) <sup>454</sup>

...qui « ont en commun un trait de morphologie physique qui mérite d'être signalé », puisque comme le souligne Maurice Molho :

[...] distinction est faite, dans leurs paradigmes, entre le thème de présent et le thème d'aoriste, emprunté à un autre verbe (*fui*) <sup>455</sup>

### Le radical *fu-*

[...] l'étymologie de “fu” est la racine indo-européenne \*bhewê [“croître”] dont les temps passés se formaient à partir de la racine verbale \*bhu. Il y a, ainsi, tout un programme fondé sur un concept de croissance, en concomitance obligée du passé et du futur. En statuaire, ce serait Janus, ce dieu au double visage, deux fois sculpté à la cathédrale de Chartres. L'un, barbu, tourné vers le passé et l'autre, glabre, fixant l'avenir... <sup>456</sup>

Tout d'abord, il nous faut préciser que c'est volontairement que nous n'avons pas introduit jusqu'ici d'énoncés contenant des formes de prétérit de « *ir* » (pas plus que de l'inactuel en *fu-*, sur le modèle *fuera* ou *fuese*). En effet, nous ne considérons pas que lorsque l'on utilise les formes en *fu-* il s'agisse à proprement parler du verbe *ir*, mais bien d'une forme particulière, qui transcende le contraste entre celui-ci et *ser*. Seul ce paradigme justifiait un traitement séparé, puisque les autres formes n'entrent dans aucun autre paradigme que celui de *ir*.

En effet, le « paradigme *fu-* » n'est pas un paradigme comme un autre, puisqu'il entre dans la conjugaison de deux verbes que tout semble opposer (un verbe considéré comme expression de « l'existence » et un verbe dans lequel on tend à voir un « mouvement ») et qui pourtant entretiennent un rapport si étroit qu'ils l'ont formalisé à travers ce partage.

<sup>454</sup> Leonardo Gómez Torrego, *Manual de Español Correcto*, op. cit., p. 222.

<sup>455</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, op. cit., p. 88.

<sup>456</sup> <http://www.missionspubliques.com/pdf/14-prospective.pdf> (Max Wientzen, « Rétrospective et Prospective », in *Missions Publiques, Département de Linguistique*, Lille, 18 juin 1998).

Ainsi, pour Maria Jiménez et Justino Gracia Barrón, le « signifié [fu-] est à même de renvoyer tout aussi bien à l'existence qu'au mouvement »<sup>457</sup>.

Pourtant, nul besoin de faire appel à la notion de mouvement, puisque, comme nous l'avons vu, *ir* est un verbe déclarant une forme particulière d'être. Ce qui explique le recours de *ir* à cette forme d'aoriste, utilisée également par *ser* :

*IR* signifie la futurité de l'être, emporté dans un mouvement prospectif qui s'oriente en direction d'une finalité visée, spatiale ou mentale. Le rapport qui lie le verbe *IR* à la notion d'« être » est si étroit qu'il lui a été permis d'emprunter à *SER*, représentatif de son passé notionnel, une forme spécifique du passé : *fui*, thème vecteur d'aoriste commun, dès les origines de la langue, aux deux conjugaisons.<sup>458</sup>

Ce rapport entre les deux verbes n'existe pas seulement en espagnol, comme le rappelle Emilio Martínez Amador :

La explicación de que *ir* tome el pretérito indefinido y sus tiempos derivados de la conjugación de *ser* y no al revés, como no ha faltado quien crea, la explica Cuervo por una especie de metonimia, en virtud de la cual, a la manera como en francés se dice: *j'ai été vous voir* por *je suis allé voir*, "se toma el consiguiente (estar en Roma) por el antecedente (haber ido a Roma)". [...] <sup>459</sup>

Lorsque l'on emploie l'une de ces formes pour l'autre, on reconnaît implicitement l'affinité entre les deux verbes. La réalité décrite est sensiblement la même, bien que le point de vue diffère.

D'ailleurs dans certaines langues, c'est le verbe « être »<sup>460</sup> qui est apte à signifier le futur (c'est le cas du russe et de la forme *быть* /bœt/) et non le verbe « aller » (*идти* /idti/, pourtant lui aussi formé sur la racine *i*), alors que le russe se passe d'exprimer la notion d'« être » au présent.

Un rapport dont Rufino José Cuervo, dans ses notes au travail d'Andrés Bello, rappelle qu'il remonte déjà au grec : « [*se puede decir que*] *fuí, fuera, etc, pertenecen en propiedad a ir. En griego las dos raíces ες (sánscrito as), ser, ι (sánscrito i), ir, coinciden casualmente en el presente* »<sup>461</sup>. En effet, en grec, le verbe *εἶμι, εἶς* (que l'on traduit par *aller*) et du verbe *εἶμι, εἶ* (que l'on traduit par *être*) partagent le signifiant de première personne de présent.

<sup>457</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 63.

<sup>458</sup> Maurice Molho (1971), « Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *op. cit.*, p. 864.

<sup>459</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*.

<sup>460</sup> Un verbe qui n'existe qu'aux temps autres que le présent (*быть* sert à former le futur : *буду, будешь* /budu/, /budie/) et le passé *был, была, было* /bœl/, /bœla/, /bœlœ/), bien que la troisième personne de présent – dont la parenté avec le verbe *être* et les formes en *e-* de *ser* soient évidentes –, existe (*есть* /iest/). Emilio Martínez Amador rappelle que : « El empleo de los verbos auxiliares no es privativo de las lenguas romances, antes bien puede decirse que son las que de ellos hacen menos uso. En efecto, piénsese en la formación de los futuros y condicionales en inglés (con *shall, will, should, would*), en alemán (con *werden*), en la del futuro y el subjuntivo del griego moderno (con *Θα'* y *να'*), en la del futuro en ruso (con el futuro de *ser*), etc. », in *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *Verbos auxiliares*.

<sup>461</sup> Rufino José Cuervo in Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, *op. cit.*, note 150 p. 491.

C'est ainsi qu'Andrés Bello semble concevoir ce rapport :

Años ha no había más que un verbo, el verbo ser; él era el que encarnándose en todos los otros, les daba el caracter de tales. Mas, he aquí un nuevo sistema, en que ser no es rigurosamente verbo, porque no significa movimiento, y si se le concede ese titulo es en consideración a los méritos de uno de sus abuelos, que en griego significaba ir. [...] Así le vemos hoy recordar instintivamente su origen, y apropiarse como por derecho hereditario, cuatro tiempos enteros de la conjugación de ir.<sup>462</sup>

L'idée de distinguer *ser* des autres verbes n'est pas sans intérêt, car il est vrai que *ser* ne pose rien de plus que l'être, ne constituant donc pas une opération à proprement parler. Une remarque intéressante, quoi qu'en dise Rufino José Cuervo :

El autor a quien aquí se hace relación (Hermosilla, en sus principios de Gramática general) comete además errores de no poca monta: 1° creer que en griego un mismo verbo significa ir y ser, porque en la primera persona del presente (salvo el acento) concurren ambos sentidos [...] <sup>463</sup>

Mais bien que le lien sémantique entre ces deux verbes soit désormais établi, il n'en reste pas moins une question essentielle : pourquoi *ir* n'a-t'il pas gardé son propre paradigme de prétérit, celui qu'il aurait pu former à partir du parfait latin du verbe IRE (EO, IS, IRE, IUI (ou II), ITUM).

Le parfait latin de IRE offrait un paradigme qui lui était propre, un paradigme formé sur IUI ou II.

Or la réalisation de ces formes est très proche, et finit par se résumer à une seule voyelle, la voyelle *i*. Cette même voyelle que nous présentions comme l'expression de la proximité. On comprend vite que, si elle est redoublée, cette proximité devient telle qu'elle finit par ne constituer qu'un point... Or penser le révolu sous la forme d'un point semble parfaitement justifié.

Cependant malgré cette parfaite adéquation du signifiant au signifié, cette forme d'aoriste a été rejetée et c'est un autre paradigme qui lui a été préféré pour dire le révolu. Il faut sans doute chercher la raison de ce rejet dans la trop grande proximité du degré d'ouverture de chacune des voyelles de la forme IUI, qui tend à se réaliser en II (Rafael Lapesa parle de la « debilidad fonética del perfecto latino de IRE<sup>464</sup> »).

Ce qui explique peut-être la rareté d'emploi de ce paradigme :

El perfecto latino *ivi* era raro, y al parecer, reciente, pues no lo tienen Cicerón [...] <sup>465</sup>

... et le recours, en latin déjà, au paradigme en *fu-* :

<sup>462</sup> Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., note III, p. 59.

<sup>463</sup> Rufino José Cuervo in Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., note 150, p. 490-491.

<sup>464</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 774.

<sup>465</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*.

El perfecto *fui* vale tanto como perfecto de *ser* cuanto de *ir*. En latín vulgar hay ya casos en que FUI puede atribuirse a IRE, no a ESSE. En general, del sentido de “estar en algún sitio”, propio de ESSE, puede pasarse fácilmente al de “ir a algún sitio” (IRE).<sup>466</sup>

Or contrairement à ce qu’affirme Rudolf Lenz cité par Emilio Martínez Amador :

Para Lenz, *fui*, como pretérito de *esse*, significa propiamente *comencé a estar*, con la duración indefinida del antiguo significado. Pero como *comenzar a estar* en un sitio supone haberse trasladado a él, *fui* tomó el sentido movimiento y locomoción que corresponde a *ir*.<sup>467</sup>

...même s’il y a permanence dans les deux verbes, on ne peut envisager de « mouvement » pour *ser*. Ce qui nous ramène à notre conception du verbe *ir*, en tant que verbe déclarant une forme d’existence particulière, et non un mouvement. Car puisqu’on ne peut soupçonner *ser* de déclarer du mouvement, c’est forcément que *ir* déclare une forme d’être, sans quoi ils ne pourraient partager une même série de formes.

Ce qui les différencie, c’est que *ir* se place dans la futurité (il s’agit d’un dynamisme orienté, qui envisage l’instant suivant), alors que l’opération dite par *ser*, en elle-même, n’implique aucun au-delà, mais tout simplement l’instantanéité. Il s’agit donc de deux formes différentes d’envisager la présence – et cela indépendamment de toute temporalité (de toute mise en œuvre dans un espace temporel, *i. e.*, de toute conjugaison), puisqu’il s’agit du temps impliqué par l’opération.

Comme nous le suggérons plus haut, on peut dire de *ser* qu’il exprime un instant éternel, un instant pur, sans véritable dimension temporelle, ou plus exactement, en deçà de toute temporalité. *Ir*, en revanche, présente une continuité, qui se fonde à la fois sur un en-deçà temporel (l’opération dite par *ir* suppose qu’on la prenne dans son cours, et donc qu’elle ait déjà commencé) et sur un au-delà temporel (vers lequel il tend), la succession de plusieurs états. Une atemporalité dans un cas, et un ancrage temporel dans l’autre. Le report constamment renouvelé de l’être devient dynamisme reconduit (*ir*), tandis que l’instantanéité révolue se résume à une position de l’être (*ser*).

Dans ces conditions, l’expression du révolu de l’un comme de l’autre ne peut différer. Car le révolu, le caduc, matérialisé temporellement en espagnol par le prétérit peut se concevoir comme un simple instant, un point dans le passé.

On peut envisager la chose sous l’angle suivant : celui d’une sorte d’arrêt sur image, l’image d’un résultat, dans laquelle l’existence ou la permanence de l’existence se résument à une seule et même image, puisque toutes deux sont révolues.

Mais en quoi le radical *fu-* est-il apte à signifier mieux – ou aussi bien que IUI/II – l’expression de cette arrêt sur image, de ce « point » ?

<sup>466</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 774.

<sup>467</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *ir*. La référence à Rufino José Cuervo se trouve in Andrés Bello, *Gramática de lengua castellana*, op. cit., note 150 p. 491.

Il nous faut une fois de plus revenir sur l'étymologie.

D'après le *Dictionnaire étymologique* d'Ernout et Meillet, le radical *fu-* trouve son origine dans la racine indo-européenne *bhw-*. Une étymologie déjà retenue par Gustave Guillaume qui dans l'avant-propos au *Problème de l'article*, évoque la correspondance entre les phonèmes *bh/v* sanskrit et le *f* latin<sup>468</sup>.

Rafael Lapesa, lui aussi, affirme à propos de *ser* :

El verbo *ser* tiene formas procedentes de SUM-ESSE-FUI, y formas precedentes de SEDERE. Ya en latín los temas de presente de este verbo se originaban en una raíz ES/SO, y los de perfecto en una raíz indoeuropea **BHW-** ("llegar a ser").<sup>469</sup>

Une racine qui serait donc l'expression du « *llegar a ser* », ou pour Maurice Molho<sup>470</sup>, d'une croissance. Il faut cependant préciser que ce dernier nuance l'identité entre les signifiants, dont il précise qu'ils entrent dans deux réseaux différents, et sont donc pensés différemment.

Cette idée de croissance, Gustave Guillaume l'évoquait également dans sa « Théorie des auxiliaires et faits connexes » :

La racine, qui a servi à former le parfait latin est une racine exprimant l'idée de croissance, de devenir et qui s'est incorporée si étroitement au système formel du verbe *esse* qu'elle en fait partie intégrante. [...] Le prétérit révoque intérieurement la distinction : *Et Dieu dit : que la lumière soit ; et la lumière FUT ...*<sup>471</sup>

Mais qu'y a-t'il de commun entre la caducité du prétérit et la croissance, le devenir ? Car si l'on peut comprendre que la tension impliquée par *ir* puisse se rattacher à ces notions, il semble moins évident d'y voir une relation avec l'idée d'*être* (qui diffère de celle d'*existence*).

Pour comprendre la relation entre caducité et croissance, il faut supposer que s'il reste quelque chose de cette étymologie au prétérit, c'est que l'on envisage le résultat de la croissance et non son déroulement. Car on peut envisager la croissance de deux points de vue distincts : le processus lui-même de croissance (ce qui peut se formuler en terme de devenir) ou le résultat de cette croissance<sup>472</sup>. Le déroulement ou la résultativité<sup>473</sup>.

<sup>468</sup> Roch Valin, préface à Gustave Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, p. XIII.

<sup>469</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 758.

<sup>470</sup> Maurice Molho, *Linguistique et langage*, op. cit., p. 92.

<sup>471</sup> Gustave Guillaume (1938), « Théorie des auxiliaires et faits connexes », op. cit., p. 86.

<sup>472</sup> Ici encore, on peut se demander si la ressemblance « physique » entre *creer* et *crecer*, ou en français entre *croire* et *croître* (je crois/je crois ; j'ai cru/j'ai crû, croissance et croyance impliquant un processus et un résultat) ne pourrait pas cacher – ou plutôt dévoiler – une parenté sémantique.

<sup>473</sup> On retrouve cette double possibilité dans les formes du russe que nous évoquions plus haut, qui sont le fruit de la racine indo-européenne *bwh-* : le paradigme *буду, будешь...* (/budu/, /budie/) sert à l'expression du futur, tandis que les formes *был, была, было* (/bœl/, /bœla/, /bœlœ/) servent à l'expression du passé, du révolu.

Dans cette nouvelle perspective, le phénomène inverse se produit : si dans le cas de *ser* cette résultativité semble évidente, elle l'est peut-être moins dans celui de *ir*. Pourtant, il est aisé de l'expliquer : *ir* exprime un continuum, alors que la notion de devenir implique un changement.

Avoir recours au paradigme *fu-*, c'est essentiellement faire appel à la notion de temps (pour s'en convaincre, il suffit de s'en remettre à l'étymologie de cette racine, le *devenir*, qui implique un report d'existence, mais pas un mouvement). Rappelons à ce sujet les propos de Gustave Guillaume :

La propension du verbe « aller », et aussi du verbe « être », à se recomposer de radicaux nantis d'une valeur temporelle est un sujet qui invite, de toute part, à la réflexion profonde. [...] le fait n'est pas particulier à une seule langue, mais se retrouve dans beaucoup [...] Il existerait donc entre ces deux verbes et l'image abstraite du temps un lien non pragmatique, d'ordre essentiel et ce lien serait assez fort pour tenir en échec la tendance pragmatique de la langue à normaliser (la normalisation est une économie).<sup>474</sup>

Les deux verbes peuvent donc utiliser ce paradigme lorsqu'il leur faut exprimer le caduc. Un caduc qui n'est ni « mouvement », ni pure essence, mais une existence révolue, ou plus précisément, une position occupée, un point :

Ce choix, le plus conforme à la langue, serait aussi, curieusement, le plus conforme au monde, car une progression spatiale achevée, ne peut être appréhendée pour ce qu'elle est. Sous l'espèce du caduc, elle se réduit à un point, que seule l'idée de durée permet de relier à ceux qui l'ont précédé. L'idée de durée, elle, en revanche, s'accommode fort bien en espagnol du révolu. C'est même la seule position temporelle qu'elle accepte au mode « indicatif »<sup>475</sup>. Ce que cela illustre ? Peut-être tout simplement que notre esprit est ainsi fait que nous ne savons nous représenter une durée pour ce qu'elle est, et la saisir *in extenso*, qu'en l'observant du dehors, depuis un point qui l'outrepasse. Comme si pour concevoir mentalement l'entier d'une suite « d'instant qui ne coexistent pas », il nous fallait, d'une façon ou d'une autre, les transcender.<sup>476</sup>

Ce qui permet de mieux comprendre l'impossibilité à déterminer si San Juan de la Cruz se sert du verbe *ir* ou du verbe *ser* lorsqu'il écrit les vers suivants :

Tras de un amoroso lance  
y no de esperança falto  
volé tan alto tan alto  
que le di a la caça alcance.

<sup>474</sup> Gustave Guillaume (1941), « De la répartition des trois radicaux de *aller* », *op. cit.*, note 7, p. 126.

<sup>475</sup> Les auteurs ajoutaient en note : « Pour ne pas alourdir cette étude, par commodité donc, on a choisi de maintenir ici le terme « indicatif », et ce même si les études menées par Gilles Luquet montrent que l'ensemble ainsi dénommé ne forme pas une unité sémiologique, puisqu'on y retrouve des paradigmes « actualisants » où les désinences de rang 1 et 3 sont distinguées et des paradigmes « inactualisants » où elles ne le sont pas. Sur ce point voir Gilles Luquet, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*, Arco Libros, colección Bibliotheca Philológica, Madrid, 2004. »

<sup>476</sup> Maria Jiménez, Justino Gracia Barrón, « *IR* et *SER* : étude sémasiologique », *op. cit.*, p. 73.

Para que yo alcance diesse  
 a aqueste lance divino  
 tanto bolar me convino  
 que de vista me perdesse  
 y con todo en este trance  
 en el buelo quedé falto  
 mas el amor **fue** tan alto  
 que le di a la caça alcance.

San Juan de la Cruz, "Tras de un amoroso lance..." , Madrid, Cátedra, 1997, p. 270.

...et qui explique que les formes en *fu-* regroupent toutes les possibilités combinatoires, comme nous allons le voir (*fue* se combine à la fois avec le gérondif, les adjectifs, les prépositions...). Or en général, le linguiste réanalyse ces formes en fonction de leur capacité combinatoire : si *fu-* se combine à un gérondif, on considère que la forme se rapporte à l'idée véhiculée par *ir*, s'il s'agit d'un adjectif, participial ou non, on l'interprète comme l'expression de l'*être*... Mais il n'en est rien, il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre. Car rappelons-le, il n'est pas ici question d'une forme qui entrerait dans des paradigmes distincts (comme c'est le cas de la forme *fuera*, adverbe ou forme inactualisante), mais d'un paradigme verbal entier, dont les formes jouent exactement le même rôle dans la phrase.

Dans cet énoncé de Galdós on peut également se poser la question de l'identité du verbe employé :

Delante **fuieron** las *Josefinas*, soñolientas aún y dando bostezos, empujándose unas a otras.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 648.

Car l'adverbe *delante* peut suggérer à la fois le mouvement, ou la position.

Peut-on penser, comme l'affirment Maria Jiménez et Justino Gracia Barrón, que la forme *fu-* serait une « passerelle entre l'existence et le mouvement »<sup>477</sup> ? Ainsi la forme *fu-* se rattachant au paradigme de *ser* offrirait l'image du passage de l'être dans le temps, tandis que celle entrant dans celui de *ir* permettrait la représentation du passage de l'être dans l'espace. Dans cette perspective :

S'il convient, ou non, de coupler l'espace et le temps, cela, c'est au locuteur d'en décider.<sup>478</sup>

Certes. Le locuteur fait le choix d'associer aux formes *fu-* ce qu'il souhaite, et ces formes lui offrent précisément un très large éventail de possibilités. Le passage de l'être dans le temps et dans l'espace n'est, d'après nous, pas déclaré par la forme elle-même. Elle est le résultat des associations choisies, du couplage de la forme et de son contexte.

Cette possibilité est permise par les signifiés des deux verbes, *ser* et *ir* qui :

---

<sup>477</sup> *Ibid*, p. 72.

<sup>478</sup> *Ibid*, p. 73.

[...] ont cela de particulier que leur contenu coïncide avec les *minima* notionnels indispensables à la représentation même du verbe. Ceux-ci nous livrent, à nu, ce sur quoi le verbe se fonde : un temps spatialisé et un être qui s'y déploie.<sup>479</sup>

La position occupée, le domaine d'existence en un point que nous évoquions peut s'accorder avec cette notion de temps spatialisé, qui se déploierait alors en un simple point. Que cette position se voit définie temporellement :

**Fue** entonces, creo, que estuvieron a punto de irse a las manos.  
Jorge Luis Borges, « El otro duelo », in *El informe de Brodie*, p. 79.

...et l'on tendra à reconnaître *ser* derrière la forme *fu-*. Remarquons que cette démarche intellectuelle (reconnaître une forme linguistique derrière une autre), sitôt qu'elle est formulée, laisse entrevoir ses limites. Toujours est-il que cette forme peut servir de socle à une « mise en relief » (autrement qualifiée de focalisation ou structure emphatique) car l'on prend un point et que l'on s'y situe.

Avant de rappeler dans le détail les différentes possibilités combinatoires des formes en *fu-*, il faut évoquer la raison pour laquelle le prétérit n'est pas le seul temps à se servir de ce radical. Gilles Luquet justifie la répartition de ce radical dans divers espaces modaux de la façon suivante :

Ce qui motive le rapprochement entre le passé actualisant et les « temps » du subjonctif autres que le « présent » ne fait pas non plus mystère. Il suffit en effet de rappeler que si le présent du subjonctif se conçoit comme un présent puissantiel – pour les raisons qui viennent d'être évoquées – le « futur » et les deux « imparfaits » du subjonctif se conçoivent, eux, comme des anté-présents puissantiels (Luquet, *ibid.*).<sup>480</sup>

Commençons par observer les combinatoires avec gérondif.

---

<sup>479</sup> *Ibid*, p. 73-74.

<sup>480</sup> Gilles Luquet, « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole », *op. cit.* L'auteur ajoutait en note : La représentation du temps à laquelle est associé en langue le « futur » du subjonctif est un « présent-futur » indifférencié, identique à celui que véhicule le « présent » du subjonctif, mais alors qu'un présent du subjonctif se contente d'associer l'image d'un événement à ce type de support temporel, le futur du subjonctif porte en lui une instruction supplémentaire : l'événement qu'il associe à ce « présent-futur » se conçoit nécessairement dans l'antériorité d'un autre, en l'occurrence celui qui s'exprime dans la proposition à laquelle tout futur du subjonctif est subordonné en discours. Le futur du subjonctif, dont le signifié temporel se construit sur le principe d'un double repérage, se présente en système comme un *anté-présent puissantiel*. Pour ce qui est des imparfaits du subjonctif, on peut rappeler les considérations suivantes : « Entre la représentation du temps que véhicule un imparfait du subjonctif (*cantara*, *cantase*) et celle que véhicule un présent du subjonctif (*cante*), il n'y a rien de plus que la différence qu'il y a entre une infinitude temporelle et l'une des représentations qu'on y engendre par insertion d'une limite séparatrice. Il n'y a rien de plus que ce qui sépare un espace temporel *contenant* d'un espace temporel *contenu*, c'est-à-dire rien de plus que ce qui sépare un *avant* d'un *après*, dans l'ordre de concevabilité des représentations en cause. Par rapport au présent puissantiel qui sert à construire une forme subjonctive du type *cante*, la représentation du temps qui sert à construire une forme du type *cantara* ou *cantase* est un *anté-présent puissantiel* » [Gilles Luquet, in Philippe Cahuzac et Yves Cousquer (éds.), *op. cit.*, p. 120].

***Fu- et le gérondif***

Les forme *fu-* acceptent de s'adjoindre le gérondif :

Los compañeros la **fu**eron rehuyendo.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 79.

[...] éste **fu**e mejorando y recuperando facultades.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 88.

Don Ricardo **fu**e ganando posiciones en la sala.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 121.

[...] palabra tras palabra **fu**eron brotando las simpatías, echando el cimiento de futuras amistades.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 604.

Así **fu**eron muriendo los días y con los días los años, pero algo parecido a la felicidad ocurrió una mañana.

Jorge Luis Borges, « El inmortal », in *El Aleph*, III, p. 20.

[...] poco faltó para que el pobre hombre **fu**era rodando por las escaleras.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 188.

Un escalofrío le recordó que tenía algunas décimas de fiebre, las justas para cortar la realidad a su medida y de acuerdo con el patrón que las circunstancias **fu**eran aconsejando.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 72.

**Fu**e sacando la mano y lo que vi fue una garra de buitre.

Jorge Luis Borges, « Juan Muraña », in *El informe de Brodie*, p. 54.

[...] se concentró y, apoyándose en el ritmo que le marcaban las agujas, **fu**e diciendo “tanto monta monta tanto amanece más temprano [...]”

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 46.

Ido y su mujer se deshacían en cumplidos y **fu**eron escoltando a las señoras hasta la puerta de la calle.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 332.

Tout comme avec *ir*, l'interpolation est possible :

**Fu**eron, así, multiplicándose hasta colmar la cárcel y yo moría bajo ese hemisferio de arena.

Jorge Luis Borges, « Abenjacán el Bojarí, muerto en su laberinto », in *El Aleph*, p. 138.

Ainsi que la pronominalisation :

Y así, con palabras de unos y otros, me **fu**e encajando el **ir** y **venir** de días anteriores [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, 100.

Recogieron los papeles del suelo, y los **fuieron** metiendo en la cartera.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 140.

No sentía dolor, sólo un una cosa negra que le **fue** oscureciendo el pensamiento hasta la oscuridad total.

Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 70.

A lo largo del viaje las **fui** catalogando sucesivamente como locas, farsantes, chifladas y santas, a su manera.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 275.

...la combinatoire étant ici doublée d'une énumération, là renforcée par une locution :

Los **fue** filiendo, uno por uno, despacio, y nadie contestó una palabra.

Jorge Luis Borges, « El indigno », in *El informe de Brodie*, p. 22.

Avec le pronom se construit l'image d'un site (déclaré par *se* ou tout autre pronom existenciel), puis l'image d'un point (déclaré par *fue*). Si la phrase se clôt là, on en conclue à un départ. Ce qui n'est pas le cas si sur ce point « s'appuie » un gérondif, une opération en cours :

[...] se **fue** exaltando [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 441.

[...] entró Nicolás a decirle no sé qué [a Juan Pablo], y por si el cura Santa Cruz era un bandido o un loco, se **fuieron** enzarzando, enzarzando, hasta que...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 577.

Llamó a Fortunata para que se **fuera** arreglando [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 671.

Nos hicieron un corte de mangas y se **fuieron** balanceando burlescamente sus rubicundos traseros.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 132.

Se **fue** hundiendo en un cenagal de créditos, garantías, avales, hipotecas, documentos y trabazones.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 291.

A las diez de la noche **fuimos** juntándonos a una cuadra escasa de la tejeduría.

Jorge Luis Borges, « El indigno », in *El informe de Brodie*, p. 28.

Poco a poco, entre las sombras de la desorganizada melena – y en un proceso semejante al que acontece sobre el papel fotográfico sumergido en el líquido revelador –, **fuieron** manifestándose aquellos accidentes faciales cuya suma componía un rostro.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 78.

Et si le verbe n'accepte pas la pronominalisation, ou que celle-ci ne fait pas sens (*correrse*, qui peut exprimer l'idée d'un glissement, ou évoquer la sexualité, ne s'accorde pas au contexte proposé par Galdós, puisqu'il y a une indication locative, *caminar* n'admet pas la pronominalisation : \**caminarsse*), l'impression de mouvement

prévaut, car le pronom ne semble pas pouvoir se rattacher au gérondif mais bien au verbe *ir* :

Rubín se **fue** corriendo a su casa.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 469.

El viejo Esteban se levantó ya alto el sol. Se **fue** caminando a tientas, quejándose.

Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 70.

Une double pronominalisation peut également offrir un parfait exemple de nécessaire renégociation :

[El Sánchez y el Cani] **se fueron** riéndose por en medio de la noche,

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 205.

...puisque l'on peut, à l'issue de *se fueron*, conclure à un mouvement, qu'il nous faut renégocier à deux reprises, la première, lorsque surgit *riendo*, la seconde, lorsque surgit un nouveau pronom. Si chacune des formes verbales est pronominalisée, que chacune extrait le site de son opération, on est obligé de les considérer séparément, comme deux unités syntaxiques, ce qui fait conclure, finalement, à deux opérations dont la première semble être un mouvement.

La combinatoire de type *fu-* et gérondif peut elle aussi s'accompagner d'adverbes et de locutions marquant la progression, la gradation, la succession :

Gradualmente, el hermoso universo **fue** abandonándolo; un terca neblina le borró las líneas de la mano, la noche se despobló de estrellas, la tierra era insegura bajo sus pies. [...]

Jorge Luis Borges, « El hacedor », in *El hacedor*, p. 10.

Luego las juergas **fueron** decreciendo en periodicidad, duración y grado: apenas una vez por semana; Lepprinse se hacía viejo.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 254.

El estado de desasosiego interior **fue** dando paso paulatinamente a una mecánica más lenta [...].

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 115.

Poco a poco **fui** enamorándome de mi propia mujer [...].

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 135.

Julio tomó el original y lo **fue** abriendo sucesivamente por una u otra parte fingiendo que leía una frase aquí y otra allá, mientras su jefe le explicaba que el autor era un joven de treinta años con mucho futuro.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 54.

Durante el invierno del 36, la salud de Felischmann se **fue** deteriorando progresivamente [...].

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 27.

Su boca se **fue** desellando poquito a poco hasta que rompió, como un erizo de castaña que madura y se abre, dejando ver el sazonado fruto. Palabra tras palabra, **fue** soltando las castañas, aquellas ideas elaboradas y guardadas con religiosa maternidad, como esconde Naturaleza sus obras en gestación.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 139-140.

On trouve donc des verbes qui déclarent une évolution ou le franchissement d'un seuil le passage d'un seuil : (*rehuir, mejorar, ganar, decrecer, abrir, brotar, llegar, enamorar, brotar, morir, llegar, oscurecer, abandonar, deteriorarse*), mais pas seulement (*catalogar, filiar, encajar, exaltar, enzarzar, balancear, hundir, juntarse, manifestarse, correr, caminar, volar, rodar, aconsejar, sacar, decir, escoltar, multiplicarse, meter, reirse, dar paso, soltar*).

Dans tous les cas, l'image d'un point, d'un domaine d'existence, sur lequel s'appuie l'opération en cours. Qu'est-ce qui le différencie alors de *estuvo* ? Il nous semble que c'est que *fu-* ne s'ancre pas dans l'espace, à la différence de *estuv-* mais uniquement dans le temps. Un nouvel exemple de signifiante dans lequel la forme la plus simple déclare un signifié plus épuré. De la croissance, *fu-* ne garde que l'image temporelle.

Une image qui lui permet également de se combiner à des prépositions.

### ***Fu- et les prépositions***

*Fu-* admet la préposition *por* qui, comme nous l'avons dit, implique du temps – d'où la possibilité d'une interprétation prospective :

Fortunata **fue** por la luz [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 669.

L'utilisation de *por*, qui oblige à considérer plusieurs points, du temps (d'où l'on déduit l'espace), amènent à concevoir que Fortunata est engagée dans un parcours qui a pour but l'obtention d'une source de lumière.

La préposition *a* annonce qu'elle va lier un élément régi au verbe, et que cet élément occupera le poste assigné. Si un lieu vient occuper ce poste, il en résulte une impression de mouvement :

[...] montó a caballo y se **fue** al trote, sin apuro.

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 15.

[...] hasta que cumplió los veinticinco nunca **fue** a paseo solo [...].

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 143.

A ver dime **adonde fuiste** esta mañana.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 386.

...à condition bien sûr, que le contexte s'y prête. C'est le cas dans l'ensemble de ces énoncés, le dernier déclarant clairement que l'on envisage le point dans lequel Fortunata s'est trouvée le matin même.

En revanche, si le complément prépositionnel renvoie à une abstraction, par le biais de la métaphore, l'interprétation donnée à la forme *fu-* s'en trouve immédiatement affectée :

[...] Napoleón **fue** directo al grano.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 169.

En revanche, si c'est une opération qui occupe cette place, et en particulier un infinitif, il en résultera une direction vers une opération, dont le point de départ est un point (dit par *fu-*), l'infinitif vient compléter l'existence en un point dite par la forme *fu-*.

### ***Fu- a et l'infinitif***

Ce cas particulier de combinatoire avec la préposition *a* conduit à reconnaître en *fu-* le verbe *ir* :

Don Ricardo se levantó para despedirse. **Fue** a dar un beso en la boca a Sara, pero ésta le esquivó y sus labios impactaron en la mejilla de la chica.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 132.

Hombres con sartas de pañuelos de diferentes colores se ponían delante del traseúnte como si **fueran** a capearlo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 317.

**Fue** ella a buscarle a la botica a la hora concertada, y no le encontró.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 294.

¿De modo que **fueron** Leppince y usted a contratar matones?  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 38.

Mais une fois encore, c'est bien parce que le contexte offre des données spatiales. Car si le verbe à l'infinitif marque un simple événement – climatique par exemple – l'impression de mouvement et d'identification au verbe *ir* s'estompe :

[...] el ambiente era seco y no parecía que **fuera** a llover en las horas siguientes.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 152.

Il en va de même dans l'énoncé suivant :

– No esperaba que **fuera** a identificarse de ese modo con mi relato, doctor.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 146.

La pronominalisation affecte l'interprétation de la même façon que pour la combinatoire avec gérondif :

Nadie **fue** a verme [al calabozo], fuera de Luis Irala, un amigo de veras, que le negaron el permiso.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 33.

La silla de ruedas **fue** a estrellarse contra una cristalera [...].

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 184.

[...] el bendito Ido se **fue** a cumplir el encargo que la fundadora le había hecho.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 332.

*La Tambora* iba y venía caminando por lo que era ya un pedazo de río, echando a la calle sus gallinas para que se **fueran** a esconder a algún lugar donde no les llegara la corriente.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 53.

No tenía prisa y se **fue** a dar un paseíto [...].

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 685.

[...] por casualidad **fui** a encontrarme de frente con ella [...].

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 221.

Tras el segundo café, tomó la decisión de quedarse en la cama, y ello le produjo un escalofrío de placer que **fue** a concentrarse en aquellos lugares en los que la fiebre parecía actuar con mayor eficacia.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 19.

Un infinitif qui peut également apparaître en construction directe.

### ***Fu- et l'infinitif***

Dans ce cas précis on identifiera la forme *fu-* à *ser* :

**Fue** tropezar Garmendia y **fue** venirmele yo encima, casi sin haberlo pensado.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 32.

On ne peut que se montrer sceptique une fois de plus quant au va-et-vient de ces lectures et de ces interprétations. Nul besoin de chercher à rattacher la forme *fu-* à l'un ou l'autre verbe. On ne saurait que trop répéter qu'unique, elle nous est disponible – en tant que locuteur – et s'offre à notre regard – en tant qu'observateur – sous les mêmes traits.

Dans l'énoncé de Borges, l'absence de préposition rend le domaine d'existence seul support de l'infinitif, ce qui produit l'effet d'une focalisation de la situation décrite par la forme quasi-nominale.

Nous avons déjà évoqué la possibilité de pronominalisation à l'occasion des combinatoires avec gérondif et *a* + infinitif. Mais cette possibilité existe également en dehors de ces combinatoires.

### *Fu- et les pronoms*

La présence de pronoms existenciels posent l'existence d'un site, qui apparaît comme un « point de départ ». Sur ce site, l'adjonction d'un domaine d'existence, révolu, déclare que le « sujet » est passé par un point, mais qu'il ne s'y situe plus. On en déduit donc un départ, qui peut facilement prendre des allures de mouvement :

Se **fue**, directamente, hacia la esquina donde se encontraba la pareja.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 171.

[...] me **fui** sin que me vieran, para que no fueran a seguirme.  
Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 67.

Il peut également y avoir double pronominalisation – présence d'un pronom existenciel et d'un pronom datif :

[...] a mí también se me **fue** el santo al cielo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 427.

– La semana pasada – añadió– volvían de un hotel de las afueras y se les **fue** el coche en una curva.  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 33.

...ce qui produit l'effet de quelque chose qui vous échappe, que l'on ne contrôle plus.

Enfin, *fu-* peut parfaitement être, tout comme *ir-*, employé seul.

### *Fu- seul*

Ce cas de figure rend patent la difficulté à déterminer « quel verbe se cache derrière » la forme *fu-* :

Para averiguar si era fundada aquella pícaro idea, **fui** ¿y qué hice?  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 403.

AMPARO  
No me has preguntado por mi estancia en Ronda.  
MARIANA  
Es verdad que **fuiste**, ¿y has vuelto contenta?  
Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena IV,  
p. 152-153.

Dans les deux énoncés précédents, *fui* et *fuiste* peuvent parfaitement s'interpréter comme mouvement ou état.

Dans l'énoncé suivant :

MARIANA

Fernando, ¿y si **fuera**?... [...]

Algo peligroso.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Primera, Escena VIII, p. 182.

...ce qui ramène l'interprétation du *fuera* énoncé par Mariana à *ser*, c'est le complément d'information, la dangerosité qu'elle tarde à évoquer, mais qui surgit à la suite du verbe.

Dile que se **vaya** con ojo, el comisario Vázquez lo busca.

– ¿Por lo de Savolta? Él no **fue**.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 200.

– ¡Comisario, esos hombres no **fueron**!

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 209.

En l'absence de contexte, on peut parfaitement envisager d'apercevoir dans ces exemples les deux verbes. Ce qui se résoud aisément si l'on considère la forme pour ce qu'elle est, une forme unique, déclarant un domaine d'existence en un point : un point de l'espace, ou le lieu, le domaine de la responsabilité. Et plus largement, de l'existence :

¿qué **fue** de él?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 285.

On envisage ici la « croissance » en son terme, puisque l'on se demande à quel résultat, à quelle position, à quel point la personne dont on parle est parvenue, ce qu'elle est devenue.

Enfin, nous ne pouvions ignorer l'homophonie entre deux formes (*fuera*), qui, si elles n'entrent pas dans le même réseau d'association (l'un est adverbe, l'autre forme verbale), méritent tout de même qu'on les évoque.

L'origine de la forme verbale est, comme nous l'avons vu, à chercher dans la racine *bhw-*. Celle de l'adverbe, en revanche, relève d'une autre racine :

*dhwer* puerta

Grado cero \**dhur-*

Con vocalismo *o* y sufijo \**dhwor-âns* Lat. *fōras*: fuera

Con vocalismo *o* y sufijo \**dhwor-ois* Lat. *forīs*: fuera de la puerta

Con vocalismo *o* y sufijo \**dhwor-o-* Lat. *forum* mercado [< 'espacio alrededor de la casa >]<sup>481</sup>

Pourtant, la langue a accepté l'homophonie. Et si l'on dit de quelqu'un qu'il est hors de lui :

Nunca había visto un hombre tan **fuera de sí**.

---

<sup>481</sup> Edward A. Roberts, Bárbara Pastor, *Diccionario etimológico indoeuropeo de la lengua española*, op. cit., s. v. *dhwer-*, p. 47.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 101.

...il faut également rappeler que l'espagnol utilise le verbe *ir* pour évoquer un état d'égarément, une folie légère (*está ido*, et l'on pourrait même dire, *iba ido*). Une capacité sémantique que Galdós n'a pas manqué d'exploiter dans son roman *Fortunata y Jacinta*, puisque l'un de ses personnages, dont la santé mentale est fragile, se nomme José Ido del Sagrario.

Or, ne peut-on rapprocher l'adverbe *fuera*, expression de ce qui est extérieur – c'est-à-dire de ce qui oblige à considérer deux espaces (l'intérieur et l'extérieur) – de la forme verbale *fuera*, expression de l'inactualité – c'est-à-dire de ce qui oblige à considérer deux espaces modaux (l'un actuel, l'autre inactuel) et temporels (l'un présent, l'autre se trouvant hors actualité) ?

Le cas de *fuera* pose les limites de l'homonymie, puisque cet adverbe et cette forme verbale inactualisante sont issus de racines différentes et entrent dans des paradigmes distincts.

Et si l'on envisage *fu-* comme déclarant un domaine d'existence en un point, l'interprétation de l'information portée par ce signifiant devient bien moins acrobatique, et celle des énoncés plus transparente.

Un domaine d'existence en un point donc, ou comme le formulait Andrés Bello : « *fue vale lo mismo que principió a tener una existencia perfecta* »<sup>482</sup>.

### ***La réalisation jue***

Avant de clore ce chapitre sur le morphème *fu-*, il nous faut rendre compte d'une réalisation particulière, celle de la Pampa, où *fue* devient *jue*. En effet, cette réalisation, dans laquelle par aspiration, la fricative *f-* devient une fricative dorso-uvulaire sourde n'est pas le propre de la seule Pampa puisque cette prononciation est également attestée dans la Péninsule :

En el español peninsular hallamos ejemplos como éstos: “Y *jue* y la encontró... Y *jue* y entráronle unas tercianas a la otra” (Pereda, *Obras*, VI, 150); “Y entonces *fue* la Serrana y *va* y me dise... y *fue* y me hiso asín...” (Muñoz Seca, *El roble de la jarosa*, pág. 20)

Une réalisation qui coexiste avec celle que nous connaissons :

Supé una vez, por desgracia,  
que había un baile por allí,  
y medio desesperao  
a ver la milonga **fui**.

J. Hernández, *Martín Fierro*, v. 1139-1142, p. 150.

---

<sup>482</sup> Gerhard Bauhr (1987), « Dijo Dios, sea la luz. Y la luz fue — ¿Cambio aspectual? », in *Revista Española de Lingüística*, año 17, 2, 341-346.

...et qui affecte tout particulièrement les formes de troisième rang :

Era el hijo de un casique,  
sigún yo lo averigüé ;  
la verdad del caso **jué**  
que me tuvo apuradazo  
hasta que al fin de un bolazo  
del caballo lo bajé.

J. Hernández, *Martín Fierro*, v. 601-606, p. 133.

Ponchos, gergas, el apero,  
las prenditas, los botones,  
todo, amigo, en los cantones  
**jué** quedando poco a poco,  
ya nos tenían medio loco  
la pobreza y los ratones.

J. Hernández, *Martín Fierro*, v. 643-648, p. 134.

La personne de rang 1, en revanche, connaît ce que d'aucuns qualifieraient de « dématérialisation » :

Estaba de centinela,  
y por causa del peludo  
verme más claro no pudo  
y ésa **jué** la culpa toda:  
el bruto se asustó al ñudo  
y **fi** el pavo de la boda.

J. Hernández, *Martín Fierro*, v. 853-858, p. 141.

...bien que l'on trouve la réalisation *jui* chez des auteurs tels que Borges ou Galdós :

Di unas vueltitas con alguna mujer y la planté de golpe. Inventé que era por el calor y por la paretura y **juí** orillando la paré hasta salir.

Jorge Luis Borges, « Hombre de la esquina rosada », in *Historia universal de la infamia*, p. 97-98.

Y aluego **jui** con el propio D. Pascual a Palacio [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 339.

Borges se sert de cette réalisation pour caractériser son personnage qui est, comme Martín Fierro, hors-la-loi et pampéen. Galdós, quant à lui, se sert de cette prononciation pour souligner la modeste extraction de certains personnages.

Le second, d'ailleurs fait établir par Izquierdo – oncle modeste et peu reluisant de Fortunata –, une distinction formelle entre ce que l'on rattacherait à *ir* (en raison de la présence du pronom, *me jui*) et ce que l'on rapprocherait de *ser* (de par la présence de l'adjectif, *fue tan grande*) :

Una nohecita me escurrí, y del tirón me **jui** a Barcelona, donde la carpanta **fue** tan grande, que por poco doy las boqueás.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 343.

Enfin, Charles Kany fait état d'une fusion particulière, par laquelle la personne de rang 3 prend les marques de celle de rang 1 :

En el uso de la primera persona *jui* con la tercera persona del verbo principal [...] hallamos una aparente peculiaridad, la cual, sin embargo, no representa sino una fusión: *jue y > jui*.<sup>483</sup>

Nous n'avons pas trouvé d'exemples attestés de cette particularité.

Cette réalisation n'affecte pas que la forme *fu-* puisque l'on trouve la *junción* (on trouve également « **juyeron** », au vers 313, réalisation particulière de *huyeron*) :

[...] los oficiales salieron  
y se empezó la *junción*:  
quedó en su puesto el nación,  
y **fi** al estaquiadero.

J. Hernández, *Martín Fierro*, v. 873-876, p. 142.

Dans cet énoncé d'ailleurs, on ne manquera pas de remarquer une autre occurrence de la forme *fi*, qui démontre que la langue s'accommode fort bien de signifiants « légers »...

Le tableau établi par Gilles Luquet<sup>484</sup> et que nous reproduisons ci-dessous permet de mieux comprendre l'organisation sémiologique des différents radicaux dans le paradigme de *ir* :

Fui	voy	<b>Iré</b>
Fuiste	vas	<b>Irás</b>
Fue	va	<b>Irá</b>
Fuimos	vamos	<b>Iremos</b>
Fuisteis	vais	<b>Iréis</b>
Fueron	van	<b>Irán</b>
<b>Iba</b>		<b>Iría</b>
<b>Ibas</b>		<b>Irían</b>
<b>Iba</b>		<b>Iría</b>
<b>Ibamos</b>		<b>Iríamos</b>
<b>Ibais</b>		<b>Iríaís</b>
<b>Iban</b>		<b>Irían</b>
	vaya	
	vayas	
	vaya	
	vayamos	
	vayáis	
	vayan	
	(fuere)	
	(fueres)	
	(fuere)	

<sup>483</sup> Charles E. Kany, *Sintaxis Hispanoamericana*, op. cit., p. 240.

<sup>484</sup> Gilles Luquet, « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole ». op. cit.

	(fuéremos) (fuereis) (fueren)	
	fuera fueras fuera fuéramos fuerais fueran	
	fuese fueses fuese fuésemos fueseis fuesen	
Ido	yendo	Ir
	ve Id	

Ce tableau fait apparaître clairement que les paradigmes en /fw/ se situent dans l'antériorité systématique ou temporelle de paradigmes en /b/ qui se trouvent eux-mêmes dans l'antériorité des paradigmes en /i/.

Avant de revenir sur le concept englobant les paradigmes que l'on classe sous l'étiquette de *ir*, il nous faut nous arrêter sur plusieurs autres verbes, et en particulier sur *venir* et *andar*. En effet, l'analyse de ces verbes nous permettra de mieux appréhender la spécificité de *ir*.

### Analyse contrastive de *ir*, *venir*, *andar* – L'existence d'un réseau paradigmatisque

« They've a temper, some of them – particularly the verbs :  
they're the proudest – adjectives you can do anything with, but  
not verbs »<sup>485</sup>

Lewis Carroll, « Humpty Dumpty », in *Through the Looking-Glass*<sup>486</sup>

Sans faire appel à la catégorie des « auxiliaires »<sup>487</sup>, il faut reconnaître à certains verbes de la langue espagnole une appartenance à une certaine classe sémantique, ainsi

<sup>485</sup> « Il y en a certains qui ont un caractère impossible... surtout les verbes, ce sont les plus orgueilleux... », in *De l'autre côté du miroir*, traduction de Jacques Papy, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>486</sup> London, Penguin [1865-1871] 1998, p. 186.

<sup>487</sup> Car pour reprendre la formule de Gustave Guillaume (1938), « rien ne les oblige à « quêter en dehors d'eux-mêmes le support indispensable à leur existence », in « Théorie des auxiliaires et faits connexes », *op. cit.*, p. 75.

que des capacités combinatoires très semblables, qui peuvent permettre de parler de réseau paradigmatique. Sans qu'ils fondent une catégorie, ces verbes se situent dans « l'antériorité conceptuelle » des autres, pour reprendre l'expression de Gilles Luquet, puisqu'ils sont des hyperonymes, et marqués par des irrégularités significatives.

On ne peut que remarquer que plus les irrégularités sont importantes, plus la place de ces verbes est privilégiée dans la hiérarchie sémantique (les exemples les plus frappants étant ceux de *ir* et de *ser*).

Nous allons dans ce qui va suivre tenter de comprendre ce qui permet de mettre tous ces verbes en relation.

Dans le cadre de notre travail, nous avons choisi de nous intéresser tout d'abord brièvement aux liens qui unissent *ir* et *estar*, puis de façon plus approfondie à la relation entre *ir* et *venir*, pour finir par celle entre *ir* et *andar*.

### *Ir* « substitut » d'*estar*

Très souvent, *ir* est présenté comme un simple substitut de *estar*. Il est d'ailleurs à noter que ce sont les deux verbes les plus fréquemment utilisés dans les combinatoires avec gérondif<sup>488</sup>. Cette apparente commutabilité est observée par les spécialistes de la langue, que ce soit dans leurs traductions d'énoncés (dans lesquelles ils traduisent *ir* par le verbe *être*, comme ils le feraient dans leurs traductions d'*estar*, n'établissant pas de différence entre celles-ci) ou dans leurs définitions :

[...] en castellano decimos: “se está en casa” o “se entra en casa”; “se va a la calle” [...] Si nos servimos de verbos de movimiento para algunas conjugaciones perifrásticas (véanse en artículo Conjugación), es porque los mismos vienen muchas veces a equipararse a *estar*, que es el verbo de reposo por excelencia; así decimos: “sigue durmiendo”, “anda malucho”, “lleva dos días con fiebre”.<sup>489</sup>

L'utilisation d'un verbe de mouvement comme verbe de repos ne semble pas déranger Emilio Martínez Amador. Or il est difficile de nier que le signifié de *estar* exprime, si ce n'est le repos, tout au moins un concept qui en est proche. En ce qui concerne les autres verbes évoqués, cette équivalence supposée nous signale peut-être que les opérations qu'ils évoquent ne peuvent se formuler en terme de mouvement.

Les verbes **ir** et **andar** s'emploient parfois sans qu'il y ait une nette idée de mouvement, comme simples substituts de **estar**.<sup>490</sup>

<sup>488</sup> Nous renvoyons pour cela à Josse de Kock. Dans ces tableaux de fréquence, il établit que *ir* vient immédiatement après *estar* en terme de fréquence d'emploi. *Andar* est utilisé dans moitié moins des tournures périphrastiques, et enfin *venir*, dans moins d'un quart de ces combinatoires. in Josse de Kock, *Gramática española : Enseñanza e investigación*, op. cit., p. 138.

<sup>489</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Verbo*.

<sup>490</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 331, p. 349.

Mais s'il est vrai que *ir* décrit une opération très abstraite, et déclare quelque chose de l'ordre de l'existence, les signifiants diffèrent, et l'on sent bien que les signifiés ne sont pas interchangeables. Pour les différencier, les grammairiens font à nouveau appel à la notion de mouvement :

[*ir, venir et andar*] se substituent à *estar* et comportent une nuance que n'ont ni le verbe **estar** ni le verbe *être* français. Ils donnent une idée de mouvement et, surtout, insistent sur l'apparence : la qualité exprimée par l'adjectif ou le participe passé est visible, manifeste : *Vous étiez très en retard. Ibais muy atrasados.* [...] Ces verbes ont aussi la particularité de pouvoir être utilisés sans qu'il y ait de mouvement à proprement parler : *Nada da tanta pena como una mujer a la que las medias le vayan anchas.* M. Vázquez Montalbán.<sup>491</sup>

C'est parce qu'il accepte la possibilité de la commutation, et qu'il accepte de la concevoir comme principe opératoire, que Louis Forestier décrit l'emploi de *ir* avec le participe passé de la façon suivante :

*Ir* [peut] remplacer *estar* pour traduire cette idée de continuité.<sup>492</sup>

On en revient une fois de plus à la notion de continuité, de durée, mais de nouveau, aucun critère qui nous permette de différencier les deux verbes n'est proposé.

Il est peut-être bon de rappeler brièvement que *estar* est un verbe statique, ainsi que l'a démontré Marie-France Delport<sup>493</sup>. Il implique une continuité, un statisme reporté d'un instant  $t_1$  à un instant  $t_2$ , sans modification, sans transformation de cet état.

Ou dans les termes de Didier Bottineau :

Avec le verbe *estar*, la construction *estar* + gérondif est sémantiquement plus précise que *be* + *V-ing* anglais. Le verbe *estar* a pour effet de focaliser l'attention de l'idéataire sur un instant sélectionné au sein du déroulement du procès présenté comme une progression par le gérondif en stipulant par le choix lexical de *estar* que le point de vue de l'idéataire n'est pas associé à celui du locuteur [...] la livraison de l'instantané permet la reconstruction de l'accompli qui a échappé à la perception ou à la connaissance de l'interprétant, exactement comme l'incipit *in medias res* littéraire.<sup>494</sup>

Cette « neutralité », cette absence d'association du point de vue du locuteur est par ailleurs ce qui distingue *estar* de *andar*, comme nous le verrons plus loin.

---

<sup>491</sup> Pierre Gerboin et Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain, op. cit.*, p. 276.

<sup>492</sup> Louis Forestier, *Le verbe espagnol, op. cit.*

<sup>493</sup> Cf. Marie-France Delport, *Deux verbes espagnols : haber et tener, op. cit.*, p. 158. Marie-France Delport distingue trois catégories de verbes : les verbes thétiqes (*haber* et *ser*) qui n'impliquent qu'un seul instant, les verbes statiques (*tener* et *estar*), qui en impliquent deux mais y restent stables, et les verbes dynamiques (l'ensemble des verbes à l'exception des quatre précédents).

<sup>494</sup> Didier Bottineau (2008), « Les périphrases verbales "progressives" en anglais, espagnol, français et gallo : aspect, phénoménologie et genèse du sens », à paraître.

Comme l'a montré Didier Bottineau<sup>495</sup>, le physisme même de *estar*, dont le radical est constitué du groupe consonantique *ST* renvoie à l'expression du blocage (la combinaison de la continuité offerte par la sifflante/apico-alvéolaire *s* et de l'obstacle constitué par la dentale *t*).

S'il est vrai que *ir* exprime une continuité, cette continuité est dynamique, et c'est en cela qu'il se différencie de *estar*. Il faut néanmoins insister sur le fait que cette dynamicité n'implique pas nécessairement un mouvement dans son aspect visuel de déplacement. Un exemple permettra de mieux comprendre ce dernier point. Soit l'énoncé suivant :

– Bueno, venga, traedlo para acá, pero antes sacad a otro [enfermo], y los **vais** mandando en taxis, no podemos **estar** esperando ambulancias.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 185.

L'emploi de *ir* dans le premier cas permet d'exprimer une sorte de « futurité », une continuité renouvelée, reportée sur plusieurs instants, de l'action à accomplir (*mandar*). Le second en revanche se situe dans un pur présent de l'interlocution, dans l'instant. En d'autres termes, le premier suggère l'action (dite par *mandar*), alors que le second renforce le statisme dit par *esperar* et le sémantisme de ces deux verbes n'est pas le seul responsable de cet effet, puisqu'il y a affinité entre chaque paire de verbes (*ir* et *mandar*, *estar* et *esperar*), affinité seulement et non contrainte lexicale puisque la permutation chiasmique est parfaitement possible.

Dans l'énoncé de Blay, la perte de l'être aimé semble inéluctable :

« Hoy nadie cree en los romances y me resigno a la impotencia, viendo cómo te **estoy** perdiendo. »  
Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 130.

Une inéluctabilité que l'emploi de *ir* (« *viendo cómo te voy perdiendo* ») aurait gommée, la « prospectivité » inhérente au verbe suggérant précisément la possibilité d'un infléchissement.

Reste à voir ce qui distingue *ir*, *venir* et *andar*, puisque tous trois sont traditionnellement considérés comme des verbes de mouvement.

Commençons par tenter de définir la relation qu'entretiennent le verbe *ir* et le verbe *venir*.

### **Ir et venir**

« Jean s'en alla comme il était venu »

---

<sup>495</sup> Didier Bottineau montre d'ailleurs la constance de ce phénomène dans de nombreuses langues romanes mais aussi en anglais (*stand, stare...*), des langues qui ont toutes recouru au même procédé et à la même combinaison articulatoire afin de signifier le blocage.

Épithaphe de La Fontaine

No sabemos si **viene** o **va**.  
Antonio Gala, *No por amor*

De tous les verbes de la langue espagnole, il en est un qui entretient une relation particulière avec le verbe *ir* : le verbe *venir*.

Unis par la sémantique, ces deux verbes sont ainsi également unis syntaxiquement lorsqu'ils apparaissent conjointement : *el ir y venir, el vaivén, venga va, ni me va ni me viene, etc.*

Ce phénomène n'est d'ailleurs pas le propre de l'espagnol puisque de nombreuses langues romanes offrent des expressions similaires : en français il est ainsi question de *va-et-vient*<sup>496</sup>, lexie figée qui s'applique aussi bien à un être qu'à un interrupteur, ou d'une allée et venue<sup>497</sup>.

Traditionnellement, on considère que ces deux verbes constituent une sorte de paire complémentaire, deux corrélats directionnels, les deux versants ou aspects d'un même phénomène (le « mouvement ») : *ir* représente donc une direction particulière, et *venir* la direction inverse. Un mouvement *vers* et un mouvement *in-vers(e)*.

A cette complémentarité, qui prend parfois des allures d'interdépendance, s'ajoute le fait que leur fonctionnement discursif est très similaire, puisque *venir* peut, tout comme *ir*, apparaître dans l'environnement du gérondif, d'adjectifs ou de l'infinitif (par l'intermédiaire de prépositions), ou s'adjoindre un pronom. Enfin, ses formes impératives présentent des particularités signifiantes qui n'ont rien à envier à celles de *ir*.

Bien évidemment, certaines de ces capacités discursives incitent les grammairiens à faire figurer *venir* dans la catégorie des auxiliaires :

En el caso de *venir* el cambio tiene inicialmente un carácter metafórico y un desarrollo metonímico, y la construcción asume progresivamente valores más abstractos y subjetivos.<sup>498</sup>

D'après Emilio Martínez Amador, *venir* entre dans la composition des conjugaisons progressives à valeur « terminative » ou « approximative » :

1° Conjugación progresiva: Se construye con un auxiliar con *a, de* o *que* y un infinitivo. [...] si es terminativa o aproximativa, con *venir a* [...] <sup>499</sup>

<sup>496</sup> « Mouvement alternatif [...] ; Déplacement de personnes ou de choses en sens inverse, allées et venues. ». in *Le Petit Robert*, s. v. *va-et-vient*.

<sup>497</sup> « Mouvement de gens qui vont et viennent ». in *Le Petit Robert*, s. v. *allée*. On remarquera que les lexies *allée et venue* et *va-et-vient* se définissent réciproquement.

<sup>498</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*... », *op. cit.*, p. 7.

<sup>499</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *conjugaciones perifrásticas*, p. 330.

Pour Carmen Galán Rodríguez, « *El sujeto regresa a su punto de destino venir/ entrar* »<sup>500</sup>.

Mais le terme qui revient le plus souvent lorsqu'il est question de *venir* est celui de « direction » :

VERBO – Verbos reflexivos

Entre los reflexivos *dinámicos* incluye Lenz los que se construyen con verbos intransitivos que expresan movimiento, se usen o no también como transitivos: *volver, subir, ir, venir*, etc. [...] Cierta que nuestro idioma distingue con toda precisión, en cuanto a su significado, los verbos de reposo de los verbos de movimiento y aun la dirección de éste: *traer y llevar, ir y venir, salir y entrar*, etc., que otras lenguas, por ejemplo el alemán, diferencian mediante adverbios<sup>501</sup>; pero la inmensa mayoría de verbos no son ni de una clase ni de otra, por lo que atañe a las preposiciones, dada la movilidad semántica de éstas, la distinción entre movimiento y reposo carece de toda trascendencia.<sup>502</sup>

Et plus précisément, d'un sens bien particulier : celui qui se fait en direction du locuteur. Ou comme le dit Jean-Marc Bedel, de « l'auteur de l'énoncé » :

*Venir* : comme son sens l'indique, ce verbe s'emploie lorsque le déplacement s'effectue en compagnie ou en direction de l'auteur de l'énoncé.<sup>503</sup>

Il convient de s'arrêter sur cette notion de locuteur. Car il semblerait que cette notion soit déterminante dans l'emploi de *venir*, et que, de plus, elle soit liée au système de la personne, comme le suggère Antonio María Badía Margarit :

Los verbos de movimiento *ir* y *venir* en sus acepciones fundamentales equivalen en castellano y catalán pero difieren cuando se ha de expresar movimiento hacia el segundo término demostrativo, para lo cual el castellano usa "ir" y el catalán "venir". Esto se justifica con una relación de interdependencia al confundir el catalán los dos primeros demostrativos en uno solo de proximidad, no se sale de término para ir a otro cuando se va de la primera persona a la segunda, y por eso se puede usar todavía el venir.<sup>504</sup>

<sup>500</sup> Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », *op. cit.*, p. 357. Il nous faut ici encore rappeler l'ambiguïté de la notion de « sujet », puisque le sujet dont parle Carmen Galán Rodríguez ne correspond pas forcément au « sujet grammatical ».

<sup>501</sup> En anglais, même s'il existe deux verbes (*to go* et *to come*), et que ceux-ci se combinent volontiers avec les prépositions *in* et *out*, il existe une certaine affinité entre, d'une part, *to go* et *out*, de l'autre, *to come* et *in*. Cette affinité est particulièrement frappante dans le langage informatique, dans lequel le courrier entrant et le courrier sortant sont respectivement : *in/coming* et *out/going mail*. On peut également voir en *go* le corrélat sonore de *co-*, auquel se greffe un agrégat consonantique que l'on peut sans peine rapprocher du submorphème *M*, marque de première personne. Eloignement d'une part (*to go*), rapprochement, du locuteur, de l'autre (*to come*).

<sup>502</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, *op. cit.*, s. v. *ir*, p. 1443.

<sup>503</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, *op. cit.*, § 331, p. 349. On peut néanmoins faire remarquer que parler de sens ici peut prêter doublement à confusion.

<sup>504</sup> Antonio María Badía Margarit (1952), « Los demostrativos y los verbos de movimiento en iberorromano », EDMP, III, 3-31 in Bialick Huberman Gisela, *Mil obras de lingüística Española e Hispanoamericana : Un ensayo de síntesis crítica*, Madrid, Plaza Mayor, 1973, p. 252.

En catalan, le verbe *venir* est également défini comme :

1) desplaçar-se cap al lloc on es troba un dels dos interlocutors 2) desplaçar-se en companya de l'interlocutor<sup>505</sup>

Le système personnel catalan serait alors à rapprocher du système personnel français, tous deux s'opposant au système de la personne espagnol. D'après l'auteur, « *los tres términos de demostración locativa* » du latin sont à mettre en relation avec « *las tres personas del discurso* », mais les langues romanes tendent à réduire ces termes. L'espagnol, cependant, les a conservés.

Jean-Claude Chevalier affirme par ailleurs que :

L'intuition de A. Badía Margarit était qu'il y avait une relation entre les divisions du système spatial et les aptitudes de VENIR : à trois positions distinguées correspondraient des pouvoirs restreints (mouvement vers le seul être qui parle), à deux positions des capacités généralisées.<sup>506</sup>

C'est donc dans le fonctionnement du système personnel qu'il faut chercher, non seulement le fondement du système déictique, mais également celle de l'emploi des verbes *ir* et *venir*. Nous verrons d'ailleurs plus avant qu'à ces deux verbes correspondent des déictiques particuliers, qui leur sont en quelque sorte attribués.

Dolorès Ligatto et Béatrice Salazar parlent d'ailleurs de la « relation déictique » des « verbes de mouvement » :

12.12 Les verbes de mouvement et la relation déictique : IR, VENIR, LLEVAR, TRAER

Comme les démonstratifs, les verbes espagnols **ir**, **venir**, **llevar**, **traer** ont une valeur **déictique**. Leur emploi dépend de la direction vers laquelle se fait le mouvement. « **ir** et **llevar** indiquent que le mouvement se fait vers un endroit différent à celui où se trouve le locuteur, au moment où il parle :

Voy a tu casa y te llevo el libro.<sup>507</sup>

La déicticité s'étend donc au système verbal, dans lequel *ir* et *venir* s'opposent et se complètent. Et cette opposition se déroule sur un terrain bien particulier : celui du point d'observation. C'est donc d'une affaire de point de vue qu'il s'agit.

### L'analyse de Jean-Claude Chevalier

Dans son article, « Sur l'idée d' "aller" et de "venir" »<sup>508</sup>, Jean-Claude Chevalier s'est attaché mieux que quiconque à décrire le fonctionnement de ces verbes et de leurs équivalents espagnols, ainsi que les systèmes personnels des deux langues.

<sup>505</sup> « *venir* :1) se déplacer vers le lieu où se trouve l'un des deux interlocuteurs 2) se déplacer en compagnie de l'interlocuteur »

<sup>506</sup> Jean-Claude Chevalier (1976), « Sur idée d' "aller" et "venir" », in *Bulletin Hispanique*, n°78, p. 304-305.

<sup>507</sup> Dolorès Ligatto, Béatrice Salazar, *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris, Masson, 1993.

Pour lui, la genèse mentale des personnes n'est pas la même en français et en espagnol. Car bien que ces deux langues comptent le même nombre de personnes, elles n'entretiennent pas le même rapport entre elles. Et il faut chercher l'explication de cette différence dans le découpage spatial qui diffère entre les deux systèmes linguistiques, comme en témoigne le système des déictiques.

En français comme en espagnol, le système se construit autour du locuteur. Cependant, le système personnel du français se construit autour de l'interlocution (moi/toi) :

Cette intervention d'un moi est ce qui sépare VENIR de ALLER. C'est elle qui est au fondement de l'impression laissée par l'emploi de l'un ou l'autre verbe.<sup>509</sup>

...alors que l'espagnol se construit autour de l'opposition moi/non-moi (le non-moi ne correspondant pas au « toi », mais pouvant être à son tour subdivisé).

Il y a donc un « lien entre le système des personnes et la représentation de l'espace »<sup>510</sup>, et la différence entre les deux systèmes entraîne des différences dans l'emploi des verbes *venir* (français et espagnol). En espagnol, on ne peut employer *venir* que si l'observateur se confond avec le « moi » (*i. e.*, le locuteur<sup>511</sup>), à exclusion de tout autre ; le français, en revanche, ne limite pas l'identification de l'observateur au moi, mais l'étend au « toi » :

Là où avec ALLER l'observateur se tenait à distance [...] avec VENIR il se place au côté de l'un des acteurs celui qui est au terme du parcours – se coalise avec lui et lui fait partager sa perception.<sup>512</sup>

Au présent, le moi locuteur et le moi délocuté se confondent. Si ce n'est pas le cas, comme dans le présent de narration (« c'est-à-dire si le MOI *délocuté* et le MOI *locuteur* sont dissociés »<sup>513</sup>), l'espagnol choisit plutôt *ir* que *venir*<sup>514</sup> :

[...] tout mouvement qui – l'espace du MOI *locuteur* étant posé – a l'espace du MOI *délocuté* pour terme se voit signifier comme le mouvement qui vise une troisième personne : par IR.<sup>515</sup>

Rappelons également que « deux êtres peuvent siéger dans un même espace mais ne sauraient occuper le même lieu »<sup>516</sup>.

Ce qui dans le cas du verbe espagnol *venir*, est déterminant, puisque :

<sup>508</sup> Jean-Claude Chevalier (1976), « Sur idée d'“aller” et “venir” », *op. cit.*, p. 254-312.

<sup>509</sup> *Ibid.*, note 28, p. 302.

<sup>510</sup> *Ibid.*, p. 282-283.

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>513</sup> *Ibid.*, note 32, p. 309.

<sup>514</sup> *Ibid.*, p. 306-307.

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>516</sup> *Ibid.*, p. 289.

VENIR [dit] que son mouvement court au lieu où siège l'observateur et s'y éteint.<sup>517</sup>

Que je prenne VIENES, et je connais que le mouvement a un terme, mais que ce terme est occupé par un observateur, et un observateur qui est le locuteur. Au *Discours*, à la phrase où entrera VIENES il n'est donc plus laissé que de dire l'identité de ce locuteur et les coordonnées de son lieu. [...] l'agent de la fermeture dans VIENES reçoit dès la *Langue* un commencement de définition, quand dans VAS il ne manifeste que sa présence, sans plus.<sup>518</sup>

Ce « commencement de définition », on l'aura compris, est l'identité de l'observateur, qui ici se confond avec le locuteur. Locuteur et observateur ne font qu'un lorsque l'on utilise *venir*, alors que par l'emploi de *ir*, on ne fait que déclarer la présence d'un observateur.

Arrêtons-nous un instant sur la notion d'observateur, impliquée dans l'opération de *ir* et de *venir*.

Ce besoin d'un observateur peut nous éclairer sur une homonymie partielle particulière (une homophonie et une homographie), celle des formes *ve(s)* et *ven*<sup>519</sup>.

Car c'est bien l'observation qui réunit *ve* et *ven*. Deux formes qui impliquent une certaine **vision** de l'événement.

On peut voir en *ve* l'expression de l'altérité singulière. Celle d'une personne simple, de troisième rang, et donc délocutée – « l'autre » – dans le cas de *ver* ; celle d'une injonction simple, n'impliquant que la personne affectée par l'opération de *ir*, en direction d'un ailleurs.

La forme *ven*, elle, représente une altérité plurielle. Celle d'une personne multiple (mais homogène) dans le cas de *ver* ; celle d'une injonction plus complexe, impliquant à la fois la personne affectée par l'opération de *venir* et le locuteur, qui se pose comme terme de l'opération.

Observation et délocution (une forme particulière d'observation) permettent à *ve* et à *ven* d'entrer dans les deux paradigmes (*ver*, *ir*). Délocution dans le cas des personnes de rang 3 et 6, délocution impliquée par la forme impérative (l'impératif est souvent marqué par la suppression du *-s* de deuxième personne, ce qui le rapproche, d'une certaine façon, des personnes de rang 3).

D'autre part, le négateur *N* peut être également envisagé comme un inverseur (de singularité/pluralité ou de direction, c'est-à-dire la marque d'une certaine altérité, de l'opposition, moi/non-moi, singulier/pluriel. Sur la base d'une injonction à s'éloigner (*ve*), l'élément négateur inverserait la direction, ayant pour résultante une orientation

---

<sup>517</sup> *Ibid*, p. 272.

<sup>518</sup> *Ibid*, p. 272-273.

<sup>519</sup> Bien sûr, un signe n'est pas qu'une simple matière phonique, et ces homonymes n'entrent pas dans les mêmes paradigmes, dans les mêmes réseaux d'association et d'opposition, mais on peut se demander pourquoi l'homonymie se maintient.

vers le locuteur, l'exhortation à se rendre vers l'ailleurs devient exhortation à se rendre vers soi (le locuteur qui se pose comme terme).

N'oublions pas qu'en latin déjà, la ressemblance entre VADERE / VEDERE était frappante, et que l'on peut voir dans cette parenté sémiologique la marque d'une parenté sémantique<sup>520</sup>.

En somme, *ir* déclare, à travers son signifiant épuré, l'existence d'un observateur. *Venir*, lui, manifeste sa plus grande complexité sémantique, à travers un signifiant plus touffu, qui révèle l'identité de l'observateur.

Une vision objective, celle de *ir*, face à une vision subjective, celle de *venir*.

Cela permet peut-être d'expliquer les interprétations suivantes :

*venir*

El verbo latino *venire* (*venio*, *-is*) equivale al español venir, pero los autores clásicos le habían dado una amplia gama de significados, tales como 'avanzar', 'atacar', 'nacer' (el sol o un astro), 'resultar' (en el sentido de 'ser producto de una operación aritmética'). Virgilio decía *aquila veniente* para significar 'cuando el águila cae (sobre las palomas)', y Cicerón usaba *venire contra alienum* con el sentido de 'entablar un juicio a un extranjero'. El supino de *venio* es *ventum*, de donde procede *ventus*, *-i*, que dio en español viento. Y también ventura y aventura.<sup>521</sup>

En effet, les idées véhiculées par les verbes *avanzar*, *atacar*, *resultar*, ainsi que l'idée de chute impliquent un terme auquel on parvient (*avanzar* signifie que l'on progresse, *atacar* que l'on atteint quelqu'un, *resultar* que l'on atteint un but), de même que les substantifs *ventura* et *aventura* (ce qui survient à quelqu'un).

Cette vision plus subjective semble offrir à *venir* une puissance dérivationnelle que *ir* ne connaît pas :

El sentido de llegar lo obtenían los latinos con el prefijo *ad-*, formando el verbo *advenire* (*advenio*, *-is*), a partir de cuya forma supina *adventum*, se derivaron palabras castellanas como advenio y advenimiento.

Con el prefijo *prae-*, se formó *praevenire*, para denotar 'preparar', 'avisar' o 'advertir', o sea, prevenir; y con el prefijo *con-*, el verbo *convenire*, con el sentido de 'ir juntos a un lugar' o 'ir todos al mismo lugar', de donde se derivaron las palabras castellanas convenio, conveniente, convención y convento.

Si, en cambio, se antepone el prefijo *in-*, se formaba el verbo *invenire* 'encontrar', 'descubrir', 'inventar', 'obtener'. El supino de *invenire* era *inventum*, que dio lugar al sustantivo masculino *inventus*, empleado por Plinio

<sup>520</sup> Pourrait-on également ajouter le verbe *volver* (*vol/ver*) à ce réseau, et voir dans le radical *v-* un formant ? On remarquera au passage que français et espagnol n'utilisent pas les mêmes moyens signifiants pour marquer le redoublement : le français s'appuie sur le préfixe *re-* (« Pars tout de suite et reviens idem », phrase de Victor Hugo citée par le *Petit Robert*, s. v. *idem*), tandis que l'espagnol opère un redoublement consonantique (*volver*).

<sup>521</sup> <http://www.elcastellano.org/palabra.php?id=2280>

con el sentido de ‘invención’ o ‘hallazgo’, que derivó en nuestro invento. Pero la denotación de ‘hallazgo’ dio lugar también al latín medieval *inventorium* ‘lo que se encuentra’, ‘lo que está allí’, de donde proviene nuestro inventario. En el castellano medieval se formó *avenir*; con el sentido de ponerse de acuerdo, **avenirse**, como ocurre con las parejas o con los socios *bien avenidos*.<sup>522</sup>

Or si l'on en croit l'étymologie :

**De dónde provienen las palabras Inventus y ventus *advento=llegada***

El verbo "venio" tiene su origen en el raíz indoeuropeo \*gwen/gwem y emparenta al griego "βαίω" (marchar), al alemán "kommen" y al inglés "to come". Estos ejemplos confirman que tocante a la etimología no hay que fiarse de las apariencias.<sup>523</sup>

...on peut se demander si la racine indo-européenne GWEN ne s'est pas adjoint plus tardivement la racine IR en raison de la relation sémantique qu'ils entretenaient (ce qui justifierait que l'on décompose le verbe latin VENIRE en VEN/IRE et en espagnol, le verbe *venir* en *ven/ir*).

*Ir y venir*

Ces deux verbes sont donc intimement liés. Liés sémantiquement, mais également sémiologiquement.

L'euphonie et l'analogie peuvent être invoquées, dans un terme tel que *vaivén* :

El vestido de Sara, cumpliendo sus propiedades, se había ido subiendo con el leve movimiento de **vaivén** que se imprimían, y se encontraba a la altura de las ingles.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 55.

Au présent, l'euphonie devient particulièrement évidente, puisque c'est précisément le radical *v-* qui entre en relation avec *venir*.

Une relation telle, que l'utilisation de l'un semble parfois entraîner l'emploi de l'autre :

Me está costando mucho olvidar que este fin de semana no **vamos** al desierto; en cambio, te aseguro que el desierto sí que ha **venido** a mí. Es así como siento este tiempo que pasa y el que va a pasar sin que nuestras manos recorran nuestras pieles.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 115.

Le « mouvement » se fait dans une direction, dans la première partie de la proposition : le désert est le but, la destination des amants. En revanche, dans le second,

<sup>522</sup> <http://www.elcastellano.org/palabra.php?id=2280>

<sup>523</sup> <http://forum.wordreference.com/showthread.php?t=956533>

le personnage féminin devient le seul récepteur de ce « mouvement », qui s'oriente en sa direction : c'est ce que déclare clairement « *ha venido a mí* ».

Souvent les deux verbes apparaissent conjointement, se répondent, se font écho dans une sorte d'effet spéculaire :

Todavía no era moda ir a buscarlos a África, y los **venían** a buscar aquí [...].  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 151.

Dans cet exemple de Galdós, il est évident que l'Afrique est le lieu vers lequel on va, et qui s'oppose au lieu où l'on se trouve (*aquí*), et qui se pose comme le terme logique du verbe *venir*.

[...] nos **vamos** a todo correr, no sea que **venga** la policía.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 46.

– Amigo Ballester, le convido a usted a Variedades esta noche. ¿Quiere?  
– ¿Pues no he de querer? Bueno **va**. [...] **Iremos**... en el bien entendido de que **venga** Padilla esta noche a quedarse de guardia.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 285.

Dans ces deux derniers énoncés, le départ des uns dépend de l'arrivée des autres.

Une mise en parallèle des deux verbes que l'on retrouve également dans des énoncés classiques, ici dans la bouche du Bachiller et d'Humillos :

BACHILLER.  
**Vaya** de examen, pues.  
HUMILLOS.  
De examen **venga**.  
Miguel de Cervantes, « La elección de los alcaldes de Daganzo », in *Entremeses*, p. 154.

Ou dans celle de Magdalena, qui oppose deux constructions adjectivales :

MAGDALENA.  
[...] ese [bolsillo] **viene** entero,  
y el que me hurtó **va** cortado.  
Tirso de Molina, *La celosa de sí misma*, Acto primero, v. 647-648,  
p. 153.

Dans l'énoncé suivant, en revanche, le locuteur n'accepte de se rendre à une soirée que si une tierce personne se joint à lui :

Pues bien, yo **iré** si **viene** también su esposa. Así seremos dos a comprenderle.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 81.

Cet effet spéculaire est exploité tout particulièrement dans la combinatoire substantivée suivante :

ir y venir (u.p.) A: [sustantivo] *movimiento continuo de un lugar para otro*. B: [verbo] *hacer u.p. movimientos ininterrumpidos de un lugar para otro*.<sup>524</sup>

Ces deux verbes se combinent d'ailleurs depuis les origines de la langues :

**id e venit** a la fabla otro día, por mesura,  
pues que oy non me creedes o non es mi ventura;  
**it e venid** a la fabla [...].

J. Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « Aquí dize de cómo fue fablar con Doña Endrina el Arçipreste » [1330/1343], § 675, p. 169.

[...] **it et venit** a la fabla, que mugeres e varones  
por las palabras se conosçen, e son amigos e compañones.

J. Ruiz, *Libro de Buen Amor*, « Aquí dize de cómo fue fablar con Doña Endrina el Arçipreste », § 677, p. 169.

Plus près de nous, on les trouve déclinés à tous les temps :

**Va y viene** como una serpentina enroscada sobre la tierra verde.  
Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 59.

*La Tambora iba y venía* caminando por lo que era ya un pedazo de río, echando a la calle sus gallinas para que se fueran a esconder a algún lugar donde no les llegara la corriente.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 53.

La gente **iba y venía**.

Jorge Luis Borges, « La señora mayor », in *El informe de Brodie*, p. 65.

La mujer **iba y venía** con el mate en la mano.

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 15.

Las ropas **iban y venían** [...]

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 115. [ordena]

Las mujeres con sus capazos **iban y venían** del mercado.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 191.

Un mouvement permanent, un éternel recommencement<sup>525</sup> :

[...] **voy y vengo**, resulto eficaz, me ascienden [...]

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 141.

<sup>524</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>525</sup> On retrouve cet effet en français, et en catalan, puisque l'on trouve la définition suivante « *anar i venir* : moure's en direcció contràries. » (« se mouvoir en direction contraire »), in *Diccionari Català, Valencià, Balear*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 2<sup>a</sup> edición, 1968, s. v. *anar*. Une définition qu'illustre parfaitement l'énoncé de Miquel Angel Riera : « [...] una dolorosa línia que **anava i venia** [...] », in *Illa Flaubert*, Barcelona, Ediciones Destino [1990] 1994, p. 206.

Y así, con palabras de unos y otros, me fue encajando el **ir** y **venir** de días anteriores [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, 100.

Yo puedo **ir** y **venir** donde me dé la gana. No pertenezco a nadie.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 130.

Las **idas** y **venidas**.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 43.

Me dijo que tenía un campito por el lado de Pergamino y que **yendo** y  **viniendo** por la provincia había ido juntando esas cosas.

Jorge Luis Borges, « El encuentro », in *El informe de Brodie*, p. 43.

**Volando voy, volando vengo**, por el camino yo me entretengo

Chambao, in *Volando voy*, 2002.

...une direction puis la direction inverse, qui offre la représentation d'un espace que l'on **parcourt**, mais qui permet aussi d'exprimer l'incertitude directionnelle, lorsque les deux verbes se trouvent dans un contexte qui s'y prête (l'incertitude offerte par *no sabemos*, et l'alternative offerte par la conjonction *o*) :

Se va la vida deshaciendo  
Y renaciendo sin cesar:  
La ola del mar que nos salpica  
No sabemos si **viene** o **va**.

Antonio Gala por Clara Montes in *No por amor*

Dans l'énoncé précédent, on remarque que l'ordre combinatoire des deux verbes peut donc être inversé, ce que confirme l'énoncé de Lorca :

ALEGRITO  
Hay un miedo que da miedo.  
Las calles están desiertas.  
Sólo el viento **viene** y **va**;  
pero la gente se encierra.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Tercera, Escena III, p. 288.

...même si cet ordre (*venir* puis *ir*), moins fréquent que l'ordre inverse, semble réservé à un usage poétique.

La présence du pronom *se* qui porte sur *ir* ne rompt pas l'impression d'aller et retour :

Unos habladores se **iban** y **venían** otros.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 164.

Cette solidarité sémantique et sémiologique permet également des structures telles que :

**SUSTANTIVO + va, SUSTANTIVO + viene** (inf.) *con sustantivos que implican alguna acción; expresión que indica acciones repetidas*]: “Empezaron a discutir y, palabra va, palabra viene, terminaron agarrándose por el pelo.”<sup>526</sup>

...qui produisent l’effet d’une sorte d’échange, de « ping-pong » interlocutif :

Pelotazo **va**, pelletazo **viene**.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 345.

Porrazo **va**, porrazo **viene**, la verdad es que sacaré de ella una mujer en toda la extensión de la palabra.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 546.

Cuando una está encerrada entre tanta cosa de religión, misa **va** y misa **viene**, sermón por arriba y sermón por abajo [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 631.

Enfin, les formes impératives des deux verbes peuvent également apparaître associées de façon complémentaire :

**Ven, vamos** a bañarnos.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 58.

**Vamos, vente**, aquí hay mucha luz.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 104.

### Venir et la pronominalisation

Lorsque la pronominalisation porte sur les deux verbes mais que l’être-gène, commun aux deux, est distinct du site bénéficiaire des opérations, la combinatoire sert à l’expression de ce qui affecte un bénéficiaire :

Las risas le **iban** y le **venían** [...].

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 260.

...ou, lorsqu’elle est négativée, ce qui ne affecte ou ne convient en aucune manière :

Claro que a mí, lo que os ocurra, ni me **va** ni me **viene**.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 143.

Hace tiempo que ni me **va** ni me **viene** [...]

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 197.

He de advertir a Julián, ¿no lo entiendes? Es por su bien. A mí, mujer, ni me **va** ni me **viene**.

– Algo te **irá**, cuando tanto insistes.

<sup>526</sup> Fernando Varela, Hugo Kubarth, *Diccionario fraseológico del español moderno*, op. cit., s. v. *ir*.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 202.

Lorsque le verbe *venir* est combiné à un adjectif, cette idée de convenance, d'ajustement s'impose également :

Subió a su habitación y se tendió en la cama, pensando que aquel asunto le **venía** grande [...]

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 159.

De même, lorsque la présence du bénéficiaire est complété par un complément de manière, c'est l'idée de convenance (*convenir*) qui prévaut, et porte une plus grande subjectivité que si on le substituait *venir* par *ir* :

¿Cómo anda el asunto de mi cuñado? ¿**Va** bien? [...]

– Hace seis años que **va** bien

– [...] No sé lo que pasaría si **fuera** mal, me cago en diez.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 260.

D'après Emilio Martínez Amador :

Quiso Baralt proscribir el uso de *ir* en el sentido de sentar bien. Pero la Academia lo admite como equivalente de *venir* [...] <sup>527</sup>

Les énoncés suivants, dans lesquels divers éléments remplissent le rôle de complément (*bien, de perlas, como anillo al dedo*), attestent de cet « effet de sens » :

No creas, me **vendría** bien que esto matara, porque así me iba pronto de este mundo, que maldita la gracia que tiene, con las jaquecas que me das y lo mucho que nos haces sufrir.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 279.

El dinero que usted nos va a enviar nos **viene** pues como anillo al dedo.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 298.

Probablemente, la ayuda de Copérnico le habría **venido** de perlas para desbrozar la trama de aquel misterio.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 159.

En revanche, lorsque le bénéficiaire et le site de l'opération ne font qu'un, c'est l'idée de terme, d'achèvement (*venir* est alors équivalent d'*acabar*) qui ressort :

[los judiciales] Se **viene**n con todo.

Paco Ignacio Taibo II, *La vida misma*, p. 164

Une pronominalisation qui semble dissocier la combinatoire avec gérondif :

---

<sup>527</sup> Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical, op. cit., s. v. ir*, p. 775.

Total, que por fin me soltaron, y aquí me **vine** corriendo.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 488.

...même si l'impression de concrétion est également à mettre au crédit du verbe au gérondif, *correr*.

Mais au-delà de la pronominalisation, et à l'instar de *ir*, *venir* apparaît dans un grand nombre de combinatoires. L'énoncé de Galdós est en cela révélateur :

No tardó en **venir** Izquierdo [...] **Venía** el bárbaro dando resoplidos, cual si le rindiera la fatiga de tanto negocio como entre manos traía [...] – **Vengo** de en cá Bicerra...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 368.

Nous commencerons par observer l'une de ces combinatoires, celle qui se construit avec le gérondif, dont *venir* peut servir de support. Pour rappel, il est considéré comme ayant une valeur durative ou progressive aux côtés de *estar*, *ir*, et parfois même *andar*<sup>528</sup>.

### Venir et le gérondif

Le signifié de *venir*, plus étoffé que celui de *ir* fait conclure aux grammairiens tels que Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche que sa « valeur lexicale d'origine » persiste, sans pour autant empêcher sa grammaticalisation :

[...] en español la perífrasis *venir* + gerundio queda fijada como marcador del valor léxico original de su auxiliar, por lo que, como se ve, la denominada “persistencia” no parece necesariamente actuar siempre en contra de la gramaticalización.<sup>529</sup>

Or comme nous l'avons vu dans le cas de *ir*, cette « valeur originelle » ou en d'autres termes, l'intégrité du signifié de *venir* n'est pas plus altérée dans les combinatoires avec gérondif que ne l'est *ir* dans la même situation.

Certains s'efforcent d'offrir des descriptions précises, dans lesquelles l'emploi de *venir* se démarque de celui de *ir* ou de *andar* :

**Venir** + gérondif : indique [...] la progressivité de l'action. Mais le verbe **venir** situe cette action par rapport au sujet et au temps du récit ou de l'énoncé, en indiquant qu'elle se prolonge ou s'est prolongée jusqu'à lui.<sup>530</sup>

<sup>528</sup> « El aspecto durativo expresado por el gerundio explica las frases verbales que forma con *estar*, *ir*, *venir*, y otros auxiliares. » Samuel y Gaya, *Curso...*, § 145. « El valor durativo es corriente en las perífrasis con gerundio. [...] En este grupo entran *estar* + gerundio, *venir* + gerundio (“como te vengo diciendo”), *andar* + gerundio, *ir* + gerundio (“*ir ganando tiempo*”, “*ir aprendiendo*”), etc. Todas ellas tienen sentido progresivo. » Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 884.

<sup>529</sup> Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 571.

<sup>530</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 398, p. 412.

On voit apparaître ici les notions de « sujet », et de temps du récit, auxquelles on peut aisément substituer celle de locuteur, qui réunit les deux conditions proposées par Jean-Marc Bedel.

En revanche, il nous est difficile de comprendre ce qui fait dire à Jean Coste et Monique Baqué que :

- venir + gérondif. Cette tournure permet non seulement d'exprimer qu'une action se poursuit mais encore d'ajouter depuis quand elle a été entreprise et c'est pourquoi elle doit être accompagnée d'un complément qui en précise le point de départ dans le temps.<sup>531</sup>

Tout d'abord, s'il est probable qu'un repère – qu'un ancrage – temporel soit offert par le signifié même de *venir*, on ne voit pas que la combinatoire ait forcément besoin d'un complément « qui en précise le point de départ dans le temps ». Car si cette affirmation semble être parfaitement illustrée dans les énoncés qui suivent :

– [Separarnos] **fue** una iniciativa suya. En realidad lo **venía** diciendo *desde hacía algún tiempo* [...]

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, 32.

*Hace tiempo* que **vengo** notando serias anomalías en el negocio y fuera del negocio.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 199.

[...] nada le quedaba del verdadero Gary Cooper, fue cumplir con un destino que *desde mucho tiempo atrás* **venía** anunciándose en su cuerpo y en su atavío.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 65.

[...] los sucesos no discrepaban ni tanto así de lo que *día a día* había **venido** él profetizando.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 294.

Hemos **venido** caminando *desde el amanecer*.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 37.

*Desde el 2002* la Asociación de Jóvenes Investigadores de Historiografía e Historia de la Lengua Española (AJIHLE) **viene** organizando una serie de Jornadas monográficas de manera paralela a sus congresos anuales.

Presentación INFOLING] III Jornadas AJIHLE: “Linguística histórica: cuestiones terminológicas” Salamanca(España)- julio 2009

En la actualidad, las administraciones ofrecen ya muchos de los servicios sociales que había **venido** llevando a cabo Cruz Roja en España.

*Diario de Ibiza*, 5 de agosto de 2008.

...on trouve également des énoncés ne contenant aucun complément de ce type :

---

<sup>531</sup> Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne, op. cit.*, p. 222.

Rece mucho para que su mujer no tenga que pasar lo que yo **vengo** pasando.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 252.

Los Torricos me **venían** siguiendo.  
Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 47.

[...] aunque **venían** andando despacio traían la cara como si hubieran llegado corriendo [...]  
Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 100.

Tú sabías el nombre de la calle; no **vengas** echándotelas de zahorí...  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 207.

Dans tous ces énoncés, les deux formes verbales combinées, dont les opérations sont simultanées, parviennent à leur terme au moment de l'énonciation – que ce temps soit celui du présent, celui de l'énonciation, ou du passé, le temps du récit.

Dans l'énoncé de Mendoza par exemple, le personnage met l'accent sur la durée de l'épreuve qui trouve son origine dans le passé, jusqu'au moment présent. L'épreuve que traverse le personnage pourrait se prolonger dans le futur, mais cela, *venir* ne le déclare pas ; il se contente de déclarer la durée passée, dont le terme est le présent.

Jean Coste et Augustin Redondo reprennent cette idée de marquage temporel tout en faisant appel à la notion de locuteur, sans laquelle on ne peut envisager l'opération dite par *venir* :

« **Venir** + gérondif ». Comme la tournure précédente [*ir* + gérondif], cette locution indique que l'action est progressive. Mais l'emploi du verbe « **Venir** » implique que l'action a un *point de départ précis*, situé dans le passé et le plus souvent exprimé, et qu'elle se prolonge *jusqu'au moment où l'on parle, où l'on écrit*, etc.... La construction « **venir** + gérondif » indique *depuis quand dure une action*.<sup>532</sup>

Les auteurs évoquent un point de départ précis. Que la construction avec gérondif implique du temps, le temps de l'effection dite par ce gérondif, certes. En revanche, rien dans cette combinatoire ne nous permet de savoir « depuis quand dure une action », mais simplement qu'elle dure depuis un certain temps, et ce jusqu'à l'instant présent.

C'est bien ce qu'illustrent les énoncés suivants :

¿ Sabe usted lo que **venía** pensando ?  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 501.

Ici, *lo* se rapporte à la pensée, qui n'est pas considérée comme un mouvement, et la combinatoire prend une allure plus « abstraite ».

Un effet similaire à celui produit par l'énoncé suivant dans lequel le cri Evohé, qui n'est pas un être mobile, est combiné au verbe *ser* :

<sup>532</sup> Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 465.

Evoché **viene** siendo el grito climático del acto amoroso.  
*Sobre Cortázar*, Gonzalo Celorio, mexicano

Enfin dans ce dernier exemple de Rulfo, il est difficile de déterminer si cet exemple serait considéré comme une périphrase ou non :

Parecía **venir** huyendo.  
 Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 62.

Le présent apparaît également comme le terme de l'opération dite par *venir* dans l'énoncé suivant :

Al ser la forma léxica del verbo la que expresa este contenido, sería redundante ir explicando una por una las diferentes formas de las perífrasis verbales del español, pues vemos que la posterioridad se expresa a través de las mismas formas que hemos **venido** analizando.

F. J. Amado Vilariño, *La expresión del tiempo futuro*, Actas del I Congreso de Lingüística Contrastiva. Lenguas y Culturas, Universidad de Santiago de Compostela, 1998, p. 117-118.

Il faut également remarquer que l'interpolation est possible dans cette combinatoire particulière :

A ésa es a la que **venía** yo buscando. Si la pillo, la dejo tiesa.  
 El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 189.

De vez en cuando, también, **venían** los cuervos volando muy bajito y graznando fuerte como si creyeran estar en algún lugar deshabitado.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 45.

Enfin dans cet énoncé de Galdós :

Y cuando más descuidado está el cazador, **viene** callandito por detrás una pulmonía de las finas, le apunta, tira, y me le deja seco.  
 Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 444.

...le gérondif semble prendre une valeur adjectivale, puisqu'il s'offre ici la possibilité d'une marque de diminutif.

Voyons maintenant ce qui se passe avec les combinatoires avec adjectif.

### Venir et les adjectifs

L'opération entreprise à un moment du passé arrive à son terme au moment de l'énonciation, dans le premier énoncé, ou au moment du passé à partir duquel l'énonciateur observe ce dont il parle, dans le second :

[...] el viejo Esteban **viene** montado en el lomo de una vaca, arreando el ganado de la ordeña.

Juan Rulfo, « En la madrugada », in *El llano en llamas*, p. 66.

**Venía** vestido con los trapitos de cristianar [...]
   
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 412.

L'opération dite par *venir* déclare donc un terme, un achèvement, une borne finale atteinte, là où *ir* représente tout le contraire (une opération qui tend vers le moment suivant).

Ce qui est offert par l'adjectif participial est donc un ancrage dans une temporalité passée, caduque, qui se prolonge jusqu'au moment de l'énonciation, et « s'y éteint », pour reprendre l'expression de Jean-Claude Chevalier<sup>533</sup>.

Remarquons l'inversion et l'interpolation sont possibles comme en atteste la souplesse syntaxique des énoncés de Cervantes :

[...] más ligero **vengo** que solía [...]
   
Miguel de Cervantes, « El rufián viudo llamado Trampagos », in *Entremeses*, p. 137.

Ya **venía** él refrendado de casa.
   
Miguel de Cervantes, « El vizcaíno fingido », in *Entremeses*, p. 208.

LUIS.
   
¿**Venís** muy enamorado?
   
Tirso de Molina, *La celosa de sí misma*, Acto primero, v. 901, p. 165.

### Venir et les locutions prépositionnelles

#### **Venir a**

La *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* établit une différence entre « *Esto viene a costar* », considérée comme « *oración simple* » et « *Juan viene a estudiar* », considérée comme « *oración compleja (con principal y subordinada)* »<sup>534</sup>. Il faut cependant faire remarquer que les énoncés proposés en illustration sont faussés, puisque le support de prédication est dans le premier cas *esto*, alors que le second est un être animé, mobile (*Juan*), qui peut donc être soupçonné de se livrer à un mouvement puisqu'il est apte à le faire.

Cette combinatoire fait l'objet de diverses interprétations :

**Valor modal epistémico** (de *venir a* + I) “**valor de cálculo**” (“conduce a la meta del resultado”); “**valor de semejanza o parecido**” (“resultado de un proceso”)<sup>535</sup>

<sup>533</sup> Jean-Claude Chevalier (1976), « Sur idée d'“aller” et “venir” », *op. cit.*, p. 272.

<sup>534</sup> *Op. cit.*

<sup>535</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*... », *op. cit.*, p. 5-6.

Il faut néanmoins remarquer que cette dernière valeur (el « *valor de semejanza o parecido* ») est illustrée par des comparaisons avec *como...*

Manuel Pérez Saldanya énumère les diverses « valeurs » qu'il attribue à *venir* et à *ir* :

Los demás auxiliares seguidos de un participio pasado. Todos se emplean como variantes de *estar* y expresan la modalidad del resultado: *ir*, *venir*, *andar...*<sup>536</sup>

“Los verbos *ir* y *venir* son candidatos óptimos para la gramaticalización:

- a) son verbos muy usuales;
- b) tienen un significado muy general, y
- c) aparecen con frecuencia seguidos de una forma verbal no finita, como en las oraciones de movimiento final:

(1) El conde {*va/viene*} (a) ver el rey

(2) ‘*ir (a)*’ + **infinitivo** con valor de futuro

(3) ‘*ir*’ + **infinitivo** con valor (de pasado) completivo

(4) valores de “*venir a + infinitivo*”:

a. **Valor culminativo** (= ‘*llegar a + infinitivo*’)

b. la gallina [...] *viene a enfermar* ...

c. **Valor continuativo** (= ‘*pasar a + infinitivo*’)

d. **Valor continuativo** (próximo al futuro) como se contará en el siguiente capítulo que *viene a hablar* dél (Ortúñez, *Espejo*: 218 [1555])<sup>537</sup>

...bien qu'il reconnaisse cependant l'influence du contexte (il évoque l'influence de la présence de quantificateurs dans la valeur de « calcul »).

D'après lui :

[La interacción del significado de la unidad que se gramaticaliza con factores gramaticales, textuales y pragmáticos] explica que verbos como *ir* y *venir*, que no implican un contacto con la meta, asumieran, respectivamente, un valor “completivo” y “culminativo”.<sup>538</sup>

Et lorsqu'il est combiné à un infinitif, ce dernier s'offre comme le terme auquel parvient l'opération dite par *venir* :

**Factores contextuales** del valor culminativo: *venir* se conjuga en un tiempo perfectivo, el infinitivo designa un estado y la perífrasis se inserta en una secuencia de hechos en la que el estado designado por el infinitivo se presenta como el resultado final de uno o varios acontecimientos previos (explícitos o implícitos).<sup>539</sup>

Par ailleurs, Manuel Pérez Saldanya distingue clairement un *venir* spatial d'un *venir* auxiliaire – alors que l'on est face à un seul et même signifiant :

<sup>536</sup> Bernard Pottier, « Sobre el concepto de verbo auxiliar », *op. cit.*, p. 326-327.

<sup>537</sup> Manuel Pérez Saldanya, « Entre *ir* y *venir*, del léxico a la gramática », *op. cit.*, p. 1.

<sup>538</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>539</sup> *Ibid*, p. 5.

Si el *venir* espacial designa el proceso que conecta un origen generalmente implícito con una meta focalizada, el *venir* auxiliar se refiere al proceso que conecta unos acontecimientos anteriores al tiempo designado por la perífrasis y a veces implícitos, con la situación designada por el infinitivo, que es la que aparece focalizada y se presenta como culminación de dichos acontecimientos.<sup>540</sup>

Cependant, on pourrait parler de « culminación » dans tous les cas de figure, si on l'envisageait comme le terme où se trouve le locuteur, ou plus largement, le second élément de la combinatoire.

Il y voit même une « valeur intersubjective », purement pragmatique :

**Valor intersubjetivo.** “Uso reciente como minimizador del coste pragmático de un acto de habla”: (*Te lo vengo a decir...*)<sup>541</sup>

...que son exemple n'éclaire pas.

Si l'on se tourne vers des énoncés concrets, on peut être tenté de reconnaître cette valeur auxiliaire ou pragmatique :

[...] como la política y las guerras **viene**n a ser las fibras con que se teje la Historia, hablóse de la Revolución francesa [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 419.

Mais en réalité pourquoi en est-il ainsi ? Dans cet énoncé de Galdós, *ser* se pose comme le terme atteint, de même que dans les énoncés suivants *sentar* (*bases*), *hacerse* (*la consideración*), *confirmar*. Toutes ces opérations sont relativement abstraites, ce qui, combiné à la mise à distance opérée par l'usage de la personne délocutée, qui plus est, au prétérit, conduit inévitablement à l'interprétation périphrastique :

Pues pensando en su sobrina, **vi**no a sentar ciertas bases que distinguió consigo misma, dándolas al fin por destructibles [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 439.

Y anda que andarás, **vi**no a hacerse la consideración de que no sentía malditas ganas de meterse en su casa.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 685.

Aquellas palabras **vi**ieron a confirmar a Sara sus sospechas.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 46.

Par l'emploi d'une troisième personne, on exclue la possibilité que le terme de l'opération soit le locuteur, bien que celui-ci se trouve toujours présent en tant qu'observateur. Et dès qu'une opération d'une plus grande concrétion se pose comme terme atteint, on est tenté de considérer *venir* comme un verbe de « mouvement », ce qui est renforcé par l'emploi de la première personne :

<sup>540</sup> *Ibid*, p. 5.

<sup>541</sup> *Ibid*, p. 6.

**Vengo** a proponerte un trato: quiero que me protejas.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 101.

He **venido** a ayudarla en lo que pueda.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 105.

Il en va de même si le terme est un lieu (ici implicitement évoqué par l'événement) :

Dicen que **vinieron** al funeral, pero es mentira. Vaya, no sé bien a qué **vinieron**.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 279.

On constate par ailleurs que lorsque *qué* s'offre comme « point culminant », *venir* semble immédiatement troquer sa concrétion spatiale directionnelle pour une intention directionnelle (la direction étant, dans les deux cas, celle vers le locuteur), ce qui est également le cas dans les énoncés suivants :

Al ir recuperando la conciencia, la ira de Romero iba en aumento. Tampoco él era capaz de adivinar a qué **venía** aquella reacción de Sara que había estado a punto de mandar al otro barrio.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 65.

¿A qué **vendrá** tanto interés? – iba diciendo.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 258.

Pero no entiendo a qué **viene** tanta prisa.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 141.

Une concrétion que l'on croit reconnaître lorsque *venir* est accompagné d'un adverbe spatial :

No soportaba las perturbaciones en el equilibrio cósmico: “La gente que va alterando el orden ambiente y provocando distorsiones que los que **vienen** detrás deben padecer o remediar.”  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 18.

Ou encore lorsque *a* se conjugue à *por* :

– Pues la señora esa era la mujer de mi ex jefe y **venía** a por mí. Si me engancha, me deja seca.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 199.

Dans le premier énoncé de Wyoming, dire « *los que vienen detrás* » est une façon dissimulée de s'inclure en tant que locuteur (dont la présence est masquée derrière une forme d'impersonnel).

Dans le second, le locuteur – dont la présence est révélée par le pronom personnel *mí* – est alors le terme évident de l'opération qu'il observe.

***Venir de***

Avec la préposition *de* (rappelons que l'élément régi occupe alors le poste assigné), l'opération dite par l'infinitif n'apparaît plus comme le terme à atteindre, mais comme le terme déjà atteint :

Más que **venir** de hacer el amor, siento como si me hubiera pasado por encima un encierro de San Fermín.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 69.

**Venían**, al parecer, de visitar una importante exposición de pintura y estaban excitados por la muestra.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 104.

**Venimos** de ver la obra que se estrenó anteanoche.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 294.

Adiós, adiós... **vengo** de dar mi paseíto...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 333.

De même que pour la préposition *a*, *de* permet d'introduire d'autres éléments que l'infinitif :

Estás equivocada si piensas que **vengo** de malas.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 460.

Le personnage, dans ce cas précis, ne arrive avec de mauvaises intentions, dans un état d'esprit qui serait **déjà** le sien avant qu'elle ait rejoint son interlocuteur.

### *Venir con*

La préposition *con* est également fréquemment employée aux côtés du verbe *venir* :

Que no me **vengan** con tonterías.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 277.

Tú me quieres matar, y en vez de pegarme un tiro, me **vienes** con esta historia.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 467.

[...] la esposa no podía contestar a su suegra cuando le **venía** con aquellas historias [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 283.

On remarquera que cette construction se double d'une construction pronominale, ce qui renforce l'impression de direction vers le locuteur.

Venir et les déictiques

Comme nous l'avons vu plus haut (à travers l'énoncé de Galdós qui opposait « *ir a buscarlos a Africa* » et « *los venían a buscar aquí* »), *ir* tend à être associé à l'ailleurs, tandis que *venir* se rattacherait au *hic et nunc* de l'interlocution :

¿No ha **venido** aquí con la misma actitud con la que **va** a los prostíbulos?  
Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 136.

[...] **ven** aquí, a mi lado, no nos vayamos a liar el uno por el otro.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 256.

Le signifié même de *venir* exclue la possibilité de \**ven ahí*, \**ven allí* ou encore \**ven allá*, tout comme celui de *ir* exclue celle de \**ve aquí* ou \**ve acá*.

Evoquant le travail de Norman P. Sacks, qui remarque le manque d'uniformité entre les adverbes en *-í* et en *-á*, Gisela Bialick Huberman déclare :

Concluye Sacks que existe una gran influencia de un grupo de frases que ocurren muy frecuentemente, que implican el verbo *venir* con la forma 'acá' y el verbo *ir* con la forma 'allá', más el uso del latín clásico y [...] estas influencias probablemente son las responsables por las reglas de movimiento/descanso encontradas en las gramáticas de Salvá, Bello y Ramsey.<sup>542</sup>

Les deux verbes sont donc liés, associés à des déictiques spécifiques, et cela déjà dans la langue classique :

SOLDADO.  
¿ Buscas por ventura a Cristinica, la fregona desta casa ?  
SACRISTAN.  
*Tu dixisti.*  
SOLDADO.  
Pues **ven** acá, sota-sacristán de Satanás.  
SACRISTAN.  
Pues **voy** allá, caballo de Ginebra.  
Miguel de Cervantes, « La guarda cuidadosa », in *Entremeses*, p. 171.

*Ir* est associé à un déictique correspondant à la personne de rang 3 (*allá*), ce qui confirme l'objectivité du verbe, associé à une personne délocutée, tandis que *venir* est associé à un déictique renvoyant à la personne de rang 1, ce qui confirme la subjectivité inhérente à ce verbe, associée au « moi » du locuteur.

---

<sup>542</sup> Cf. Norman P. Sacks, « Aquí, acá, allí y allá », *Hispania*, XXXIII, p. 263-266, in Gisela Bialick Huberman, *Mil obras de lingüística Española e HispanoAmericana...*, op. cit., p. 252.

Venir « seul »

Enfin, le verbe *venir* peut apparaître « seul » :

CLAVELA

**Venía** un andaluz.

Mocito y galán.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena I, p. 207-210.

MARIANA

¡Ay que la ronda ya **viene**!

y empezó el tiroteo.

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Apéndice, fragmento 4, estampa 2<sup>a</sup>, escena IX, p. 355-356.

– Sí, esos también **vienen** en nuestro grupo.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 167.

Dans tous les cas, le locuteur-observateur se pose comme le terme des opérations.

Mais alors, comment expliquer la valeur « prospective » de *venir* dans l'énoncé suivant :

– [...] creo que todo lo que está sucediendo estos días no son más que signos de lo que ha de **venir**.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 156.

Une interprétation qui s'explique par la présence de *haber de*, mais dont l'emploi qui n'est pas sans rappeler l'expression consacrée « *el año que viene* » :

– El año que **viene** termina los estudios y hay que empezar en su futuro.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 13.

On peut supposer que dans ce cas précis, où « *el año* » est le sujet de *venir*, on envisage cet espace temporel comme effectif, alors même qu'il se situe dans le futur. On s'y place déjà, le futur étant ce qui nous arrive (d'où le terme français *avenir* et espagnol, *porvenir*), ce qui parvient jusqu'à nous.

Les formes impératives de *venir* : *ven*, *venga*, *veni(d)*

Nous ne reviendrons pas sur la forme *ven*, que nous avons largement évoquée plus haut, en revanche, quelques remarques peuvent être faites sur les autres formes impératives, dont *venid*, illustrée dans l'énoncé suivant :

– **Venid** para acá.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 139.

On peut reconnaître dans *venid* l'enclassement de *ven* (impératif aussi, adressé à l'allocutaire, et qui s'oriente vers le locuteur) et de *id* (impératif « pluriel »). *Venid* devient *vení*, forme de tutoiement dans le parler du Río de la Plata :

**Vení** [...].

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 18.

...et remplace le plus classique *ven*.

Quant à *venga*, cette forme est considérée comme une autre de ces *muletillas* que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer. L'utilisation de *venga* répond à un désir de motiver l'interlocuteur à faire ce que l'on souhaite qu'il fasse :

¡**Venga!** ¡Ya se estás<sup>543</sup> yendo a la puta calle!

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 115.

– ¡**Venga!** ¡Andando<sup>544</sup>!

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 20.

Et motiver, n'est-ce pas « mettre en motion »<sup>545</sup>, en se prenant soi-même comme référence ?

### Venir et la subjectivité

En somme, *venir* est le versant subjectif de l'opération dite par *ir*. Et à y regarder de plus près, on peut légitimement se demander si *venir* n'est pas une forme dans laquelle on peut reconnaître le signifiant même de *ir*, une création analogique (racine indoeuropéenne + *ir*) qui remonte au latin et qui permettrait d'expliquer la relation sémantique qu'entretiennent ces deux verbes.

La nécessité d'identifier l'observateur au locuteur restreint bien évidemment l'emploi de *venir*, par rapport à celui de *ir*, faisant du premier verbe un cas particulier du second.

Mais qu'en est-il de *andar* ? Existe-t-il pour ce verbe des restrictions d'emploi ? Et si oui, qu'est-ce qui, dans son signifiant et dans son signifié, permet de l'expliquer ?

---

<sup>543</sup> Cette pronominalisation est un cas remarquable de transgression de la norme...

<sup>544</sup> Nous aborderons cette autre *muletilla* lorsqu'il sera question de *andar*.

<sup>545</sup> *Le Petit Robert* relie le verbe *motiver* à l'ancien adjectif *motif*, « qui met en mouvement », qui trouve son origine dans le latin *motivus*, mobile. in *Le Petit Robert*, s. v. *motif*. D'ailleurs, ce qui nous motive, c'est davantage le désir de nous trouver dans un autre état d'existence au moment suivant que dans un ailleurs.

*Ir et andar*

« It is when your spirit goes wandering upon the wind »<sup>546</sup>  
 Khalil Gibran, « Crime and Punishment », in *The Prophet*<sup>547</sup>

En plus du verbe *venir*, il nous faut maintenant évoquer un autre verbe que l'on associe souvent à *ir* : le verbe *andar*. Deux verbes pour exprimer deux concepts qui semblent bien proches, ce qui en français ne se traduit que par l'« aller ». Seuls l'espagnol et le portugais ont fait le choix de maintenir deux formes fort distinctes pour exprimer ce qui apparaît comme une seule et même idée. Les autres langues romanes ont depuis longtemps fait leur choix : l'italien a opté pour *andare*, le catalan et l'occitan pour *anar*, le roumain pour *umbla*. Cependant pour toutes ces formes, les étymons s'entremêlent, alors que l'espagnol les distingue : les formes issues de IRE et de VADERE entrent dans la composition de *ir*, tandis que *andar* se contente des formes issues, d'après les linguistes, d'AMBULARE ou d'AMBITARE.

Deux verbes de mouvement qui en apparence pourraient se faire concurrence. Pourtant leur différence est frappante. Bien que ces deux verbes apparaissent dans des conditions similaires, se prêtent à des rôles syntaxiques très semblables et ainsi que le remarquent Luis García Fernández et Bruno Camus Bergareche<sup>548</sup>, ne semblent connaître aucune contrainte (temps, personne, collocation), ils offrent une dissemblance évidente : celle de leur signifiant.

Ainsi ces deux verbes s'opposent et se complètent : *ir*, dont l'abstraction est proportionnelle à sa fréquence d'emploi, présente un signifiant si maigre que l'on pourrait le croire terminaison verbale, alors que *andar*, moins utilisé<sup>549</sup>, présente un signifiant plus étoffé ; de plus, il n'est pas inutile de souligner que face à *ir* qui fait appel à plusieurs étymons, *andar* se contente d'un seul, et ne connaît d'irrégularité qu'au prétérit.

Pourtant, même si *andar* est bien moins irrégulier que *ir*, sa concrétion est loin d'aller de soi.

---

<sup>546</sup> « C'est quand ton esprit part en vagabond sur le vent » (*Le Prophète*, Paris, Mille et une nuits, traduction de Guillaume Villeneuve, postface de Sélim Nassib [1923] 1994, p. 36).

<sup>547</sup> Pan Books, 1991, p. 55.

<sup>548</sup> « [...] son construcciones que no presentan limitaciones a la hora de ser conjugadas en cualquier tiempo, dado que no están aspectualmente condicionadas. En esta situación se hallan todavía en nuestra lengua *estar*, *ir*, *andar* + gerundio y *tener* + participio. » in Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit., p. 511-522.

<sup>549</sup> Voir pour cela les tableaux de fréquence de Josse De Kock, *Gramática española*, op. cit.

### La notion de mouvement

L'idée d'un mouvement ou d'une progression<sup>550</sup> est souvent associée à *andar*. Dans l'ensemble, grammairiens et linguistes s'accordent à définir ce verbe de la sorte, et certains même, se laissant abuser par leurs énoncés, y voient un déplacement horizontal<sup>551</sup>, ou affirment que, dans sa construction avec gérondif « C'est la seule construction qui présente un aspect en relation, non plus avec le temps comme les précédentes, mais avec l'espace. En effet, elle indique que le sujet se déplace constamment pour accomplir l'action.<sup>552</sup> »

Les énoncés qui semblent aller dans ce sens ne manquent d'ailleurs pas :

**Anduve** callejeando sin rumbo durante más de una hora hasta llegar a los pies del monumento a Colón.

Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, p. 67.

Parece, según se ve, que **andan** recorriendo la tierra, tanteando todos los terrenos.

Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, cap. 61, p. 177.

Fui **andando** por la calle real en esa hora.

Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, cap. 2, p. 70.

[...] a todos parecía una locura que los estudiosos [...] **anduvieran** por el mundo investigando en qué época y en qué lugar estuvo el edén [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 77.

Contemplo en la arena las huellas de mis pasos, los mismos que **anduvimos** tú y yo, los mismos que recorrí esta mañana para sentir de nuevo tu presencia.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 80.

**Anduvo** calles y más calles, retrocedió, dio vueltas a ésta y la otra manzana, y la *dama nocturna* no parecía.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 467.

**Andar**, **andar** y soñar al compás de las piernas, como si su alma repitiera una música cuyo ritmo marcaban los pasos, era lo que a él le deleitaba.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 460.

Dans chacun de ces énoncés, les personnages semblent bien se mouvoir, et il semble également que ce mouvement soit porté par *andar*. Dans tous les cas, le

<sup>550</sup> « *Ir, andar, venir* Traduisent un **mouvement**, une **progression**. » in Gabriel Vincent, Jean-Paul Duviols, *Grammaire espagnole*, op. cit. ; Josse De Kock, *Gramática española*, op. cit. ; Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, op. cit. ; Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit.

<sup>551</sup> « [...] verbos que representan un desplazamiento horizontal », in Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », op. cit., p. 357. L'auteur oppose *andar* aux autres verbes, qui d'après elle, disent la verticalité.

<sup>552</sup> Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 222.

personnage est à la fois « l'objet » et le « sujet » du mouvement (son gène et son site, pour reprendre la terminologie de Jean-Claude Chevalier).

Cependant, est-ce réellement *andar* qui porte le mouvement ? N'y-a-t'il pas, dans chacune de ces phrases, des éléments qui offrent à l'ensemble de l'énoncé une concrétion, et l'image d'une mobilité spatiale : *callejear/sin rumbo/llegar a los pies del monumento ; recorrer ; por la calle ; por el mundo ; las huellas/mis pasos/recorrí ; calles y más calles ; al compás de las piernas/los pasos*.

De plus, ne conclut-on pas à un mouvement du fait que le sujet d'*andar* est dans chacun de ces énoncés, un personnage, par conséquent un être considéré comme mobile ?

La concrétion de *andar* est donc, non pas une question de multiplicité de sens, mais, comme pour le verbe *ir*, affaire de contexte et de sujet.

Un automatisme pourrait-on dire, qui englobe et annonce une succession d'actions : se *trouve* dans les parages, dans une proximité environnante (dans les « alentours ») « *por ahí* ». Certes, il y a passage d'une action à une autre, mais plus que de figurer un déplacement, ou un mouvement, dans ce qu'il a de visuel, *andar* semble ici englober chacune des actions qui suivent et révéler une existence saisie dans la durée. Jean-Marc Bedel rend d'ailleurs compte de cette aptitude lorsqu'il fait état de la combinatoire avec gérondif :

[...] cette tournure traduit aussi le caractère progressif de l'action, mais indique en outre que le sujet se déplace pour la réaliser ou l'applique à des objets différents. Pour la rendre en français, on pourra avoir recours à des expressions telles que *de-ci de là, par-ci par là*, etc.<sup>553</sup>

Plus généralement, il peut s'agir d'une façon d'envisager l'existence, la relation entre le sujet et son environnement, ou plus largement, avec le monde :

[Alberto Santos] a partir de aquella noche ya siempre **anduvo** robando horas al sueño y a su vida para estar al lado de Lina.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 193.

*Andar* est d'ailleurs l'un des verbes qui apparaissent aux côtés de *ir* dans les descriptions des périphrases verbales<sup>554</sup>. Sans revenir sur cette notion, il est intéressant d'observer le comportement de ce verbe lorsqu'il est combiné à certains éléments tels que le gérondif et les adjectifs.

---

<sup>553</sup> Jean-Marc Bedel, *Grammaire espagnole moderne*, op. cit., § 331, p. 349.

<sup>554</sup> « Las perífrasis con los verbos de movimiento *venir, ir, andar* + G », in Luis García Fernández, Bruno Camus Bergareche, *El pretérito imperfecto*, op. cit. ; « En espagnol, les périphrases au gérondif sont nombreuses et fréquentes (on considère habituellement que les verbes pouvant jouer le rôle d'auxiliaire devant *-ndo* sont *estar, ir, venir, seguir, llevar, andar, quedar(se)* et *continuar*) », in Chrystelle Fortineau, « Analyse contrastive de la syntaxe des morphèmes *-ndo* et *-ant* », op. cit., p. 67-78.

Andar et le gérondif

Les grammairiens voient également dans ces combinatoires une « valeur durative » (« *valor durativo con sentido progresivo* »<sup>555</sup>), qui constituent des « périphrases aspectuelles duratives »<sup>556</sup> ou même une « voie durative » (« *subespecificación progresiva de voz durativa* »<sup>557</sup>), qui comme on l'a vu plus haut, sont le propre du gérondif.

Le revelé lo que Ferrari **andaba** tramando.

Jorge Luis Borges, « El indigno », in *El informe de Brodie*, p. 27.

Algo **andaba** tramando; se me acercó y entró a ponderarme.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 38.

Alguien podía pensarse cobarde y ser un valiente, y asimismo al revés, como le ocurrió a ese pobre Damián, que se **anduvo** floreado en las pulperías con su divisa blanca y después en Masoller.

Jorge Luis Borges, « La otra muerte », in *El Aleph*, p. 85.

– Todos **andan** preguntando por ti.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 12.

Ya sé que ustedes dos no se pueden ver y que se **andan** buscando desde hace rato.

Jorge Luis Borges, « El otro duelo », in *El informe de Brodie*, p. 82.

Ce dernier énoncé est d'ailleurs à mettre en relation avec une autre structure :

– Guillermina me ha dado un recado para usted... Hoy no hay *odisea filantrópica* a la *parroquia de la chinche*, porque **anda** en busca de ladrillo portero para cimientos.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 295.

[...] cada cual **andaba** rumiando sobre aquello del dolor y la sangre o sobre el asunto de los microbios.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 42.

Il faut reconnaître que tout comme pour *ir*, un lien étroit semble lier *andar* au gérondif qui le suit, lien qui met en lumière et confirme l'abstraction de *andar*. Pas de

<sup>555</sup> « El valor durativo es corriente en las perífrasis con gerundio. [...] En este grupo entran *estar* + gerundio, *venir* + gerundio (« *como te vengo diciendo* »), *andar* + gerundio, *ir* + gerundio (« *ir ganando tiempo* », « *ir aprendiendo* »), etc. Todas ellas tienen sentido progresivo », in Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 884.

<sup>556</sup> (Perífrasis) Aspectuales durativas *Estar*, *llevar*, *andar*, *seguir* (*continuar*), *venir* in Corina González Araña, Carmen Herrero Aisa, *Manual de gramática española*, op. cit.; « Dietrich (1983 : 14-15) considera que forman « perífrasis verbales aspectuales en español » <ir, andar, seguir + participio o adjetivo> », in Real Academia Española, op. cit., p. 3425.

<sup>557</sup> « La voz durativa : *estoy escribiendo*, con su subespecificación progresiva : *voy, vengo, ando, paso, sigo escribiendo*. » in Ignacio Bosque (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 2001.

véritable lien cohésif donc, et la Real Academia se trouve d'ailleurs obligée de postuler une désémantisation dans des énoncés qui ne convoquent aucun gérondif :

[...] cierta desamentización de algunos verbos se da tanto en estructuras perifrásticas como en otras no perifrásticas. Así, *andar* posee el mismo carácter semántico en *Juan anda triste estos días* que en *Juan anda diciendo que no se encuentra bien*.<sup>558</sup>

Or, il n'y a pas plus de dématérialisation pour *andar* que pour *ir*, puisque son signifiant est également resté inchangé depuis les origines de la langue. Cette invariance formelle permet de postuler que son signifié est lui aussi resté inchangé.

### L'analyse de Rafael Lapesa

Rafael Lapesa est l'un des seuls à remettre en question la validité de ce concept de périphrase. Rappelons ses propos, qu'il illustre avec *andar* :

[...] “unión de un verbo que pierde total o parcialmente su originario sentido concreto con otro verbo que conserva su valor conceptual modificado por el valor más o menos funcional que ha pasado a adquirir el primero”. Esta definición presenta problemas de índole semántica y otros de tipo funcional. Entre los semánticos está la exigencia de que uno de los dos verbos pierda su sentido concreto. [...] Pero la idea de la pérdida o atenuación del significado propio del auxiliar en la perífrasis es muy vaga e imprecisa: ello nos llevaría a dudar de que en “Fulano *anda diciendo* que...” haya perífrasis, pues el valor de *andar* ahí es muy parecido al que tiene en “Fulano *anda en dificultades*”; no sabemos, pues, si hay que deshechar la posibilidad de que *andar* + gerundio constituya una perífrasis. Por otra parte, hay verbos como *seguir*, *comenzar*, que se combinan con infinitivos, gerundios o participios, pero sin perder su significación propia y formando conjuntos que desde el punto de vista funcional podrían considerarse perífrasis.<sup>559</sup>

Des énoncés tels que l'énoncé suivant posent d'ailleurs le problème de la cohésion entre les deux éléments de la combinatoire. Car si *andar* et *sacudiéndose* ne sont pas juxtaposés, le complément prépositionnel qui s'interpole entre eux ne semble pas rompre l'impression de sujétion :

Moreno se echó a reír. Su persona tenía tal aire inglés, que quien le viera, tomaríale por uno de esos lores aburridos y millonarios que **andan** por el mundo sacudiéndose la morriña que les consume.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 69.

Il en va de même lorsque l'on interpole le sujet :

**Andaba** yo pensando cómo contestar aquella pregunta [...].

<sup>558</sup> Real Academia Española, *op. cit.* (52.1.2.3). « Muchos verbos de movimiento como *ir*, *andar*, *salir*, *venir*, etc. se comportan como pseudo-copulativos y exigen predicativos obligatorios. » RAE, *op. cit.* (38.3.4.1).

<sup>559</sup> Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, *op. cit.*, p. 879.

Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, 239.

Rappelons-le, cette impression de « sujétion » et cette sensation d'unité s'explique, d'une part par la grande abstraction du verbe *andar*, de l'autre, par le besoin du gérondif d'un support, et non par l'existence d'un fait syntaxique appelé périphrase et par une perte occasionnelle de sens, puisque cela reviendrait à accepter l'existence de plusieurs sens (et même d'un nombre non déterminé de sens) là où un seul et même signifiant apparaît.

Plutôt donc que d'affirmer que *andar* est un verbe déclarant un mouvement concret, mais qu'il prend, par le biais de la métaphore, des valeurs plus abstraites, nous pensons qu'il est plus juste de postuler, comme dans le cas de *ir*, un signifié abstrait en toutes circonstances, qui peut s'accommoder d'un contexte concret, spatial.

Postuler une telle abstraction permet également de comprendre l'affinité de *andar* avec une matière verbale disant un procès, surtout s'il s'agit d'un procès en effecton (comme dans le cas du gérondif).

De plus, *andar* apparaît, tout comme *ir* dans des cas dits d'attribution.

#### Andar et les adjectifs

On ne peut manquer de faire état de la capacité de *andar* à fonctionner comme un verbe copulatif<sup>560</sup> ou comme verbe d'attribution<sup>561</sup>. Rafael Lapesa fait remarquer que *andar*, remplit ce rôle de verbe copulatif suivi d'« *adjetivo verbal* » depuis le XII<sup>e</sup> siècle (« *andas trist e pesado* » *Apolonio*, 333c).

Une capacité, parfois qualifiée aussi d'auxiliarité, qui remonte au latin vulgaire :

---

<sup>560</sup> « ...la significación del verbo [es] atenuada y funciona casi como un verbo copulativo. [...] En el centro de la Península estas frases aparecen desde el s. XII. En la España islámica Ben Quzmán ya dice de alguien que “anda bastito” (“anda muy honrado”). Otros ejemplos: “andas trist e pesado” (*Apolonio*, 333c), “de escamas e de sangre van llenos los vallejos (LBA, ...17d = “están”), “Paco había andado siempre medio malo...” (Cela, *La colmena*, 15) [...] Entre estos dos polos hay infinitos grados intermedios: en una frase como “complida de muchos bienes, anda mansa e leda” (LVA, 79b) se pinta a la vez el andar reposado y el temple moral de la dueña. [...] El adjetivo predicado se liga al sujeto por verbos que indican “situación”, “continuidad”, “evolución”, “cambio”, “principio” o “fin” de un “progreso” o de una “acción”, etc. », in Rafael Lapesa, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, op. cit., p. 796-797 ; « En el párrafo dedicado al adjetivo verbal como “complemento predicativo” (§ 3.16.12.a) se mencionan *andar*, ..., *ir...venir*, al lado de *ser*, sin que se precise si deben considerarse como auxiliares. [...] El Esbozo recuerda finalmente (§ 3.3.5) que además de los verbos *ser* y *estar* “copulativos”, “numerosos” verbos – se citan ejemplos con *andar* e *ir* – pueden no conservar su sentido propio, cuando desempeñan “el oficio de nexos o enlace entre el sujeto y el complemento predicativo” », in Josse De Kock, *Gramática. La noción de auxiliaridad*, Salamanca, Ediciones Universitarias de Salamanca, 1990, p. 125-126.

<sup>561</sup> « Les constructions attributives. », in Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne*, op. cit., p. 332-333 ; « [*ir*, *venir* et *andar*] se substituent à *estar* et comportent une nuance que n'ont ni le verbe *estar* ni le verbe *être* français. » in Gerboin et Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, op. cit., p. 276.

[...] el grado avanzado de desgaste semántico y gramaticalización sufridos por *ambulare* en latín vulgar se nota por frases como *utres inflati ambulamus!* de Petronio, XLII, 4, donde más que ‘*andamos* (por el mundo como) *odres hichados*’ hay que traducir ‘*somos*’<sup>562</sup>

Gilles Luquet – tout comme Bernard Pottier<sup>563</sup> – le décrit comme un substitut possible d’*estar* :

*Andar* [...] est un équivalent approché de *estar* dans les emplois du type *andar preocupado, andar malucho, andar mal de dinero, andar sin trabajo, andar por el extranjero, ese pueblo anda por el norte de España*, etc. Il s’attribue même l’une des valeurs de *haber*, la valeur existentielle, dans les emplois familiers du type *anda mucho ladrón por aquí*.<sup>564</sup>

Cependant, si ces deux verbes peuvent avoir un fonctionnement syntaxique semblable, on ne peut toujours substituer l’un à l’autre. Leurs signifiants et leurs signifiés diffèrent, et *andar* introduit une empathie que *estar* ignore.

On ne reviendra pas sur ce qui a déjà été dit concernant les « périphrases avec participe passé<sup>565</sup> ». Nous nous contenterons de citer Andrés Bello, qui y voit une « *rama de la conjugación* », et la Real Academia qui reconnaît une fois de plus un aspect « progressif ».

On peut également se demander quel est l’auxiliaire dans des structures enchassées telles que :

Ha de haber **andado** borracho.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 48.

El señor Laferrer me previno que con él yo iba a tener que **andar** derecho y que podía llegar a guardaespaldas.

<sup>562</sup> Joan Corominas, José A. Pascual, *Diccionario etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 1980 (6 vol.), s. v. *andar*.

<sup>563</sup> « Los demás auxiliares seguidos de un participio pasado. Todos se emplean como variantes de *estar* y expresan la modalidad del resultado: *ir, venir, andar...* », in Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 326-327.

<sup>564</sup> Gilles Luquet, *Regards sur le signifiant*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>565</sup> « *Amando*, en su calidad de participio activo, sirve en segundo lugar para formar tiempos compuestos en unión de un verbo que accidentalmente tome carácter de auxiliar, cuales son *estar, andar, venir* y algunos otros; combinaciones en que, quedándole al verbo sólo una significación genérica y asumiéndola específica el participio, se forma de los dos una serie de tiempos compuestos en que el participio hace el principal papel, y que por esta razón puede considerarse como una rama de la conjugación del verbo del que sale el participio; así yo estoy pensando, más denota la idea de pensar que la de *estar* [...] », in Andrés Bello, *Gramática de lengua española destinada al uso de los americanos*, Santiago de Chile, 1847, éd. avec notes de Rufino José Cuervo, 1874. Edición de Niceto Alcalá Zamora y Torres, Buenos Aires, 1958, 5ª ed., note 72 de Cuervo, p. 441 ; « *Andar* aparece en numerosos ejemplos con participio, expresando un estado de carácter transitorio. Su sentido de verbo de movimiento sin dirección definida le añade un matiz ‘intensivo’, una noción de ‘insistencia’. El locutor implica su punto de vista, modalizando la acción y presentándola con tintes irónicos, reprobatorios, etc. Sólo en muy raros casos puede considerarse realmente perífrasis [...] », in Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, *op. cit.*, p. 3432.

Jorge Luis Borges, « Historia de Rosendo Juárez », in *El informe de Brodie*, p. 35.

La confusion entre participes passés et adjectifs participiaux conduit à certaines incohérences. Ainsi pour la Real Academia :

Tampoco puede hablarse de perífrasis cuando el participio puede coordinarse con un adjetivo:<sup>566</sup>

La Real Academia propose alors l'énoncé suivant : « *anda enamorado y contento* » On comprend mal pourquoi une séquence du type *anda enamorado* constituerait une périphrase alors que *anda enamorado y contento*, ou les énoncés suivants, seraient bannis :

¡[...] los curas de caballería que **andan** por ahí sueltos y sin licencias!  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 154.

[...] **andaba** por ahí restablecido aunque algo cojo [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 187.

Car tout comme le gérondif, les adjectifs ont besoin d'un support. Ils peuvent être dans l'immédiate proximité d'*andar* ou séparés par un adverbe tel que *siempre*, *algo* ou *muy* :

(bienes y males **andan** siempre aparejados en la vida)  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 536.

[...] no tenía duda de que Juan **andaba** algo distraído [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 283.

No conocía la distribución de los aposentos ni la colocación de los muebles, de modo que **anduve** muy cauteloso para no tropezar y hacer ruido.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 282.

...le précéder :

– Hay dos mundos, el que se ve y el que no se ve. La sociedad no se gobierna con las ideas puras. Buenos **andaríamos**...  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 236.

[...] me dejaron volver a los senderos del Señor, donde el trigo y la cizaña tan mezclados **andan**.  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 116.

¡Ah!, si yo gobernara, si yo fuera ministra, ¡qué derechos **andarían** todos!  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 154

...ou être l'un des éléments d'une « mise en facteur » :

---

<sup>566</sup> Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, op. cit., p. 3399.

[...] Wells, para mayor verosimilitud, nos muestra a un hombre albino que se baña en un líquido singular y que tiene que **andar** desnudo y descalzo, porque la ropa y el calzado no son invisibles como él.

Jorge Luis Borges, « Herbert George Wells : La máquina del tiempo. El hombre invisible », in *Biblioteca personal*, p. 36.

[...] uno de esos [cuatro hombres rectos] hubiera sido el juez más cabal. ¿Pero dónde encontrarlos, si **andan** perdidos por el mundo y anónimos y no se reconocen cuando se ven y no ellos mismos saben el alto ministerio que cumplen?

Jorge Luis Borges, *El hombre en el umbral*, in *El Aleph*, p. 172.

...mise en facteur qui peut même combiner adjectif et gérondif :

[...] cada uno de nosotros iba apoyado en el resto aunque **anduviéramos** separados y mirando al suelo [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 57.

Encore une fois, plus l'adjectif qui se trouve aux côtés de *andar* est concret, plus le verbe semblera exprimer un déplacement. En revanche, si l'adjectif renvoie à un état animique (*buenos, mezclados, derechitos*), la concrétion disparaît, alors qu'avec des adjectifs relatifs à l'apparence ou au physique (*desnudo y descalzo*) ou qui impliquent une certaine spatialité (*separado*), *andar* semble décrire une opération plus mécanique.

Les adjectifs *desnudo* et *descalzo* reviennent de façon récurrente. Lorsqu'ils apparaissent, ils impliquent un jugement moral : la nudité sous tous ses formes est une marque d'indécence, de ce qui va donc à l'encontre des bonnes manières et de la bienséance ou qui est la marque du monde « non-civilisé » :

Su nombre se ha perdido o nunca se supo, pero **andaba** desnudo por estas calles, o cubierto de harapos [...].

Jorge Luis Borges, « El hombre en el umbral », in *El Aleph*, p. 172.

[Los hombres-monos, Apemen] **Andan** desnudos; las artes del vestido y del tatuaje les son desconocidas.

Jorge Luis Borges, « El informe de Brodie », in *El informe de Brodie*, p. 111.

Dans l'exemple de Borges, le fait d'*andar desnudo y descalzo* est un élément révélateur de la singularité du protagoniste de la nouvelle de Wells.

D'autres adjectifs apparaissent fréquemment dans l'environnement de *andar*. C'est le cas de *loco*, de *perdido*, ou encore de *suelto* :

PEDROSA

– Perdonad, Mariana.

Pero hace ya tres meses que **ando loco**, sin poder capturar a un cabecilla...

Federico García Lorca, *Mariana Pineda*, Estampa Segunda, Escena IX, vv. 827-829, p. 262.

[...] tal como **andan** de revueltos los tiempo, ¿quién me aseguraba que no lo liquidarían a la vuelta de un mes o de un año?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 238.

María Coral chocaba contra los muebles y su **andar** inseguro y un hipo esporádico y descarado me advirtieron que había bebido en exceso.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 254.

Los Gutres lo seguían por las piezas y por el corredor, como si **anduvieran** perdidos.

Jorge Luis Borges, « El Evangelio según Marcos », in *El informe de Brodie*, p. 105.

– ¡No suba, señor! Puede ser un ladrón o un maleante o un huelguista que **anda** huido.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 282.

También **ando** liado con el dentista.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 156.

Se alegraba de verle para saber lo que ocurría en la familia, y para que le contara por qué demonios **andaba** suelto Maxi por esas calles.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 412.

Tous ces énoncés expriment une certaine instabilité : instabilité obsessionnelle chez Pedrosa, politique dans le premier exemple de Mendoza, ambulatoire pour María Coral, orientatoire chez Borges, spatiale chez Mendoza, relationnelle chez Millás. Nous verrons plus loin que cette affinité sémantique est loin d'être anodine.

En plus des énoncés avec gérondif et adjectifs, il est également intéressant d'observer le type de compléments qui suivent le verbe *andar*.

### Andar et les locutions prépositionnelles

En effet, *andar* est souvent accompagné de compléments prépositionnels introduits par *hacia*, *hasta*, *en*, *con*, *sin*, *de* ou *a*.

#### ***Andar hacia, andar hasta***

[...] lo dejaba acercarse mientras yo **andaba** hacia ellos sintiendo que la oscuridad del día también entraba en mi pecho y que todo mi cuerpo y alma se llenaban de sombras.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 163.

[...] ellos salían **andando** hacia atrás, doblando el espinazo, risueños, serviles...

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 280.

[Lina] **Fue andando** hasta el piso vacío [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 196.

**Andar en**

Julio no habló. Estrechó la mano del joven escritor y comenzó a **andar** en dirección contraria a la seguida por éste.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 104.

En estas reflexiones **andaba** cuando advertí un cierto revuelo en las calles del pueblo.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 267.

[...] hubiera querido ser un poco menos viejo para meterme en los trabajos en que ellos **andaban**.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 46.

[...] allí vi yo la señal de que no estaba hecho ya para **andar en andanzas**.

Juan Rulfo, « La cuesta de las Comadres », in *El llano en llamas*, p. 46.

Mi madre, que era costurera de cargazón, **andaba** en la mala.

Jorge Luis Borges, « Juan Muraña », in *El informe de Brodie*, p. 53.

**Andar con, andar sin**

[...] Avelino pintaba muy despacio, y a todas partes **iba andando** con mucha lentitud [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 143.

Lo hice para que supieseis lo que está sucediendo y os **andaseis** con cuidado.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 156.

[...] **andaban** con recelo y vacilación, como quien camina en la sombra.

Jorge Luis Borges, « Diálogo de muertos », p. 29.

De tener un marido, un nombre, una casa decente, a **andar** con la *alquila* levantada, como los simones, a éste tomo, a éste dejo, va mucha diferencia para que no te pares a pensar bien lo que haces...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 141.

Yo le pregunté a un señor que vio cuando la arrastraba el río si no había visto también al becerrito que **andaba** con ella.

Juan Rulfo, « Es que somos muy pobres », in *El llano en llamas*, p. 53.

Para alimentar ese error, procuré **andar** siempre sin armas.

Jorge Luis Borges, « El informe de Brodie », in *El informe de Brodie*, p. 119.

**Anduve** sin parar hasta coronar la cima.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 272.

**Andar de**

– Cuando **ande** de ánimo me lo dice [...]
   
Paco Ignacio Taibo II, *La vida misma*, p. 143.

[...] no sabe lo caro que cuesta **andar** de hindú en una limusina alquilada.
   
Paco Ignacio Taibo II, *Sombra de la sombra*, p. 255.

Siempre **andaba** de negro.
   
Jorge Luis Borges, « El indigno », in *El informe de Brodie*, p. 22. [P3]

El número se llevó la mano al tricornio y se retiró **andando** de espaldas.
   
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 268.

**Andar a**

Nos subimos los cuellos de las chaquetas y **anduvimos** a buen paso hacia el automóvil, que tardó en arrancar a causa de la congelación de sus líquidos.
   
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 41.

Por ejemplo, que no hay que galopar cuando uno se está acercando a las casas y que nadie sale a **andar** a caballo sino para cumplir con una tarea.
   
Jorge Luis Borges, « El Evangelio según Marcos », in *El informe de Brodie*, p. 101.

Antes **andábamos** a caballo y traíamos una carabina.
   
Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 38.

[...] Romero se había tomado aquel gesto [turista americana que se tira un pedo en el Prado] como una agresión imperialista y “una falta de consideración hacia un museo que exponía obras que ya existían cuando en América todavía **andaban** a cuatro patas”.
   
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 19.

Al comprobar que cada uno “**andaba** a lo suyo” fue ganando confianza y pasó un brazo por encima de ella, estrechándola en un gesto consolador.
   
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 105.

Le cas, fréquent, de *andar a caballo* (comme celui de *andar en coche*) montre bien que *andar* n’implique pas la marche humaine, mais la marche dans son automatisme, qui peut donc être associée à tout élément apte à fonctionner.

La combinatoire avec infinitif se trouve essentiellement dans le Río de la Plata (et *andar* est alors à la forme impérative), mais l’on en trouve des exemples dans le *Viaje de Turquía* :

[...] les pesa que nadie diga que quiere ser turco, y muy muchos vi yo que **andaban** a rogar que los hiziesen turcos [...]
   
*Viaje de Turquía*, Capítulo V, « La vida en el cautiverio » [1557], p. 175.

Mais la préposition qui introduit le plus souvent les compléments d'andar est *por*, préposition avec laquelle *andar* semble entretenir une relation particulière.

### ***Andar por***

Ainsi, on trouve une affluence d'énoncés avec le complément *por ahí* :

[...] no **andaba** por ahí besando a la gente.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 150.

[...] daba quince y raya a muchas fantasmonas exprimidas que **andan** por ahí.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 142.

¡Dar una canonjía a un clérigo joven, que entra en su casa a la una de la noche y pasa el tiempo charlando en el café con los curas de caballería que **andan** por ahí sueltos y sin licencias!

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo II, p. 154.

Pasados algunos días, y cuando ya Estupiñá **andaba** por ahí restablecido aunque algo cojo, Barbarita empezó a notar en su hijo inclinaciones nuevas y algunas mañas que le desagradaron.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 187.

...*por el mundo, por la tierra, por las calles, etc.* :

[...] mejores compañeras que mucho bergante que **anda** por el mundo [...]

Paco Ignacio Taibo II, *Sombra de la sombra*, p. 220.

Avido, curioso, casual, sin otra ley que la fruición y la indiferencia inmediata, **anduvo** por la variada tierra y miró, en una u otra margen del mar, las ciudades de los hombres y sus palacios.

Jorge Luis Borges, « El hacedor », p. 9-10.

[...] ya el hecho de nombrarlo  
y de conjeturar su circunstancia  
lo hace ficción del arte y no criatura  
viviente de las que **andan** por la tierra.

Jorge Luis Borges, « El otro tigre », in *El hacedor*, p. 86.

Juan Pablo, que siempre se había equivocado en lo referente a sí mismo y **andaba** por caminos torcidos, acertó al disponer que su hermano pequeño siguiese la carrera de Farmacia.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 455.

Por la mañana mientras Barbarita y Plácido **andaban** por esas calles de tienda en tienda, entregados al deleite de las compras precursoras de Navidad, Jacinta salió acompañada de Guillermina.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 315-316.

[...] **anduvieron** por las calles aledañas.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 53.

Sabe Dios los colores que la suerte / propone al hombre más allá del día ; yo **ando** por estas calles.

Jorge Luis Borges, « *in memoriam A. R.* », in *El hacedor*, p. 93.

[...] nada nos dijo que la historia argentina echaría a **andar** por las calles [...]

Jorge Luis Borges, « Mil novecientos veintitantos », in *El hacedor*, p. 97.

Palermo del cuchillo y de la guitarra **andaba** (me aseguran) por las esquinas [...].

Jorge Luis Borges, « Juan Muraña », in *El informe de Brodie*, p. 50.

Entre los hombres que **andan** por mi Buenos Aires hay uno solo que está privilegiado por la leyenda y que va en ella como en un coche cerrado; ese hombre es Irigoyen.

Jorge Luis Borges, « El tamaño de mi esperanza », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 15-16.

[...] la *individua*, señora... o lo que fuera... **andaba por** Madrid, ¿Pero dónde demonios **andaba**?

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 440.

[...] no **andaba** ella muy a gusto por aquellos derroteros.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 145.

Precisamente por aquellos pagos **anduvo**, a fines del siglo, otro pendenciero de mentas: Juan Almanza.

Jorge Luis Borges, « El encuentro », in *El informe de Brodie*, p. 48.

Por esa brava  
región **anduvo** el sórdido cuchillo.

Jorge Luis Borges, « Alusión a una sombra de mil ochocientos noventa y tantos », in *El hacedor*, p. 89.

Por la verde región **anda** la guerra [...]

Jorge Luis Borges, « A la efigie de un capitán de los ejércitos de Cromwell », in *El hacedor*, p. 83.

A primera vista parecía **andar** siempre por las nubes [...]

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 127.

[...] **iba** por los caminos de Ferrara  
y al mismo tiempo **andaba** por la luna.

Jorge Luis Borges, « Ariosto y los árabes », in *El hacedor*, p. 104.

[Nilsen] Sé que eran altos, de melena rojiza. Dinamarca o Irlanda, de las que nunca oírían hablar, **andaban** por la sangre de esos dos criollos.

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 13.

Dans la plupart de ces énoncés, et bien que les compléments soient des compléments locatifs, *andar* ne réfère nullement à la marche dans sa concrétion, d'autant que les lieux sont pour la plupart plutôt indéterminés et vagues (*el mundo, las calles, las esquinas*, ce dernier lieu étant celui qui permet de se soustraire à la vue, afin

de se livrer, dans le meilleur des cas, à une observation dissimulée), quand il ne s'agit pas du lieu du rêve (*las nubes* ou *la luna*), ou du lieu symbolique des origines (*la sangre*).

Plus immatériels encore, et fort nombreux, les compléments qui impliquent l'esprit, des sentiments (*por mi memoria*, *por dentro*) :

**Andaban** por mi memoria y mi mente el ruido de los zapatos del Mocos camino de ninguna parte.

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 167.

Era preciso dudar, porque estas cosas son muy delicadas. Pero la procesión me **andaba** por dentro.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 410.

El la miraba y se ponía serio. Parecía que le adivinaba el pensamiento, y ella tenía tal expresión en sus ojos y en su sonrisilla picaresca, que casi casi se podía leer en su cara la palabra que **andaba** por dentro.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 215.

Al mismo tiempo la apatia y la pereza quedaban vencidas. **Andábale** por dentro comezons y pruritos nuevos, un deseo de hacer algo, y de probar su voluntad en actos grandes y difíciles...

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 470.

Rien n'empêche le verbe *ir* de « prendre cette place » auprès d'un tel complément, comme le prouve l'énoncé suivant :

También pensaba Barbarita, oyendo a su novio, que la procesión **iba** por dentro y que el pobre chico, a pesar de ser tan grandullón, no tenía alma para sacarla fuera.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 139.

Pourquoi alors cette préférence pour *andar*, utilisé si fréquemment par Galdós ? Il semblerait que *ir* offre une vision plus neutre de l'événement, c'est d'ailleurs l'opinion de Barbarita qui est offerte par l'énoncé de Galdós. Malgré la focalisation interne :

**Iba** Jacinta tan pensativa, que la bulla de la calle de Toledo no la distrajo de la atención que a su propio interior prestaba.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 316.

...le narrateur entrevoit l'action de façon plus objective que s'il utilisait *andar*.

Plus le contexte est précis, concret, plus l'impression de concrétion augmente. Ainsi du vague des *andurriales*, ou du « *libro de sueños* », (remarquons que le sujet participe de l'abstraction, puisque l'on trouve dans un cas *mi popularidad*, dans l'autre *la extrañeza de Praga*) on passe à une plus grande concrétion, celle d'une localisation précise (*entre las mesas*) :

No sé cómo **andaré** mi popularidad por estos andurriales –

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 227.

Con todo, algo de la extrañeza de Praga **anda** por ese libro de sueños que se pierden en otros sueños.

Jorge Luis Borges, « Guayaquil », in *El informe de Brodie*, p. 96.

[...] ahora tenía [Rovira] un horario caprichoso y **andaba** por entre las mesas con mucha calma, cada vez se demoraba más en hacer sus fotos [...]

Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 135.

### Andar et les adverbes

Le complément peut également être un adverbe (exprimant parfois le lieu mais plus souvent la manière) :

**Andemos** despacito ahora, sin malquerencia valbuenera ni voluntad de revenciar, idolátrica.

Jorge Luis Borges, « Examen de un soneto de Góngora », in *El tamaño de mi esperanza*, p. 124.

El arreglo **anduvo** bien por unas semanas, pero no podía durar.

Jorge Luis Borges, « La intrusa », in *El informe de Brodie*, p. 15.

[...] el médico la examinó y declaró que todo **andaba** bien.

Jorge Luis Borges, « La señora mayor », in *El informe de Brodie*, p. 67.

Alicia saltó de la bicicleta y corrió hacia el porche, consciente de que algo **andaba** mal.

Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 91.

[...] la observadora y suspicaz Jacinta notó que su marido entraba en casa fatigado, como hombre que ha **andado** mucho.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 440.

Tous les adverbes offrent l'expression d'une modalité (*despacito, bien, mal, mucho*).

Quant aux interrogations, elles portent le plus souvent sur la manière :

Y de dinerillo qué tal **andamos**.

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 176.

¿Y de lo otro qué tal **andas**?

El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 188.

¿Y ese trabajo, qué tal **anda**?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 234.

Ya sabes cómo **andan** las cosas últimamente.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 198.

Dans tous ses énoncés, il est évident que *andar* n'exprime aucun mouvement concret, mais un fonctionnement, mis en exergue par l'interrogation au moyen de

« ¿qué tal ? », ou « ¿cómo ? », qui situent très clairement l'opération dans le domaine de la manière, du mode, de la modalité.

Dans les suivants, cependant, on pourrait voir un déplacement :

– ¿Quién **anda** ahí?

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 47.

¿Qué pasa? ¿Quién **anda** ahí?

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 192.

Cela n'est dû qu'au fait que la question porte sur l'interlocuteur. « ¿Quién *anda por ahí* ? » se traduirait par « qui va là ? », que l'on pourrait gloser et comprendre comme « qui se trouve dans les alentours ? ».

### Andar « seul »

*Andar*, tout comme *ir* et *venir*, fonctionne également « seul » :

Supé que el lazo, que antes **anduvo** y sujetó a los toros del pastizal, no era sino una gala insolente del apero de los domingos.

Jorge Luis Borges, « Mutaciones », in *El hacedor*, p. 43.

...en particulier sous sa forme impérative.

### Les formes impératives de andar

Duerme un poco, **anda**, hasta que llegue el médico.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 50.

Bueno, **anda**, llama al médico ahora mismo [...]

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 20.

**Anda**, boba, seamos amigas y cuéntame la verdad.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 34.

**Anda**, zalamera... quien no me quiere nada eres tú.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 313.

**Anda**, que también te has reído de mí.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 115.

Une forme impérative par laquelle, plutôt qu'une sollicitation de mise en marche, ou de marche, s'opère une sollicitation de l'**attention** de l'interlocuteur.

Les impératifs combinés de *andar* et *ir* ne rendent cela que plus évident : le premier sert à capter l'attention, le second enjoint à la « mise sous tension vers » :

- **Anda, ve** a ducharte y ya hablaremos.  
El Gran Wyoming, *Te quiero personalmente*, p. 51.

**Anda, ve**, ¿qué haces ahí parada? ¿No ves que voy a entrar en el baño?  
Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 135.

¿cómo quiere usted que yo le diga, **anda** y **vete** a los demonios?  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 536.

Par ailleurs, *andar* se substitue à *ir* dans le parler du Río de la Plata :

- **Andá** con cuidado.  
Jorge Luis Borges, « El indigno », in *El informe de Brodie*, p. 27.

...mais on trouve également ce type d'emploi dans l'espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>567</sup> :

[...] **andá** con Dios.  
J. Ruiz, *Viaje de Turquía*, Capítulo XI, « En el monte Athos » [1557],  
p. 278.

Il faut enfin faire état de la capacité d'*andar* à être transitif :

**Anduvo** calles y más calles, retrocedió, dio vueltas a ésta y la otra manzana, y la *dama nocturna* no parecía.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 467.

Contemplo en la arena las huellas de mis pasos, los mismos que **anduvimos** tú y yo, los mismos que recorrí esta mañana para sentir de nuevo tu presencia.  
Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 80.

On remarquera par ailleurs que dans l'énoncé de Blay, une différence s'établit entre l'*andar* des amoureux et le *recorrer* de l'âme esseulée qui cherche à retrouver les sensations partagées la veille.

Il est temps maintenant de tenter d'approcher le signifié de *andar*.

### Vers une définition de *andar*

Avant toute chose, les affinités entre *andar* et ses compléments nous semblent ne pas devoir être ignorées. C'est pourquoi nous avons établi un tableau qui en rend compte, et qui comprend, en plus de notre corpus littéraire, une recherche sur les corpus en ligne de la Real Academia (CREA et CORDE).

---

<sup>567</sup> On le trouve également dans l'espagnol populaire actuel.

*Affinités syntaxiques*ÉNONCÉS DU CORPUS<sup>568</sup> :

<i>ANDAR</i> +	DANS L'ENSEMBLE DU CORPUS
• <i>Gérondif</i>	I) <i>buscar</i> (11+), <i>investigar</i> (+), <i>vagar</i> (3/1+), <i>rondar</i> (2), <i>dar vueltas</i> , <i>callejear</i> , <i>tantear</i> , <i>enredarse</i> , <i>recorrer</i>
	II) <i>tramar</i> (2), <i>pensar</i> (+), <i>rumiar</i> , <i>preguntar</i> (2), <i>pedir</i>
	III) <i>disimular</i> , <i>esconder</i> , <i>arriesgar</i> , <i>jugar</i> , <i>di/vertir</i> (+)
	IV) <i>florear</i> , <i>velar</i> , <i>salir</i> , <i>largar</i> , <i>querer</i> , <i>penar</i> , <i>crear</i> , <i>robar</i> , <i>sacar</i> , <i>mirar</i> (+), <i>sacudirse</i> (+), <i>tomar</i> (+), <i>besar</i> (+)
• <i>Adjectifs</i>	I) <i>perdido</i> (4/1+), <b><i>errado</i></b> , <i>desencaminado</i> , <i>desbalagado</i> (+), <i>distraido</i> (2), <i>mezclado</i> (→), <i>revuelto</i> , <i>liado</i> , <b><i>mezclado</i></b> , <i>suelto</i> (6/1+), <i>salido</i> , <i>loco</i> (2), <i>separado</i> , <i>huido</i> , <i>borracho</i> , <i>cojo</i> (+), <i>inseguro</i> (~adv.)
	II) <b><i>fingido</i></b> , <b><i>tapado</i></b>
	III) <i>desavenido</i> , <i>atontado</i> , <i>desalado</i> , <i>preocupado</i> , <i>caviloso</i> , <i>empeñado</i> , <i>furioso</i> , <i>displicente</i> , <i>asustado</i> , <b><i>celoso</i></b> , <b><i>malencónico</i></b> , <b><i>triste</i></b> , <b><i>decaído</i></b> , <i>solo</i> , <i>remoto</i>
	IV) <i>cauteloso</i> , <i>atento</i> ( <b><i>andarse</i></b> ), <i>descalzo</i> (1/1+), <i>desnudo</i> (3/1/1+), <b><i>necio</i></b> , <i>bueno</i> (→), <i>metido</i> , <i>entregado</i> (+), <i>armado</i> , <i>aparejado</i> (1/1+), <i>apoyado</i> , <i>escotado</i> , <i>restablecido</i> (+), <i>derechito</i> (2), <i>ligero</i>
• <i>Adverbes</i>	• <i>lejos</i> , <i>así</i> (2), <i>a prisa</i> , <i>rápido</i> , <i>despacio</i> , <i>despacito</i> , <i>cerca</i> , <i>afuera</i>
• <i>Por</i> ( <i>C<sup>t</sup> de lieu</i> )	I) <i>por dentro</i> (3), <i>por mi memoria y mi mente</i> , <b><i>por los aires</i></b> , <i>por la luna</i> , <i>por las nubes</i>
	II) <i>por dónde</i> (→), <i>por ahí</i> (11/1→), <i>por allí</i> (2), <i>por aquí</i> (2/1)
	III) <i>por caminos torcidos</i> , <i>por estos andurriales</i> , <i>por aquellos derroteros</i> , <i>por aquellos pagos</i> (→), <i>por tan opuestas cosas</i> , <i>por su mitad</i> , <i>por ese libro de sueños</i> , <i>por la sangre</i>
	IV) <i>por el mundo</i> (4), <i>por la tierra</i> , <i>por la variada tierra</i> , <i>por América</i> , <i>por los campos de América</i> , <i>por el campo</i> (2), <i>por regiones lejanas</i> , <i>por esa brava región</i> (→), <i>por la verde región</i> (→), <i>por mi Buenos Aires</i> , <i>por Madrid</i> , <i>por esas/estas/las calles</i> (5/1+), <i>por las esquinas</i> , <i>por entre las mesas</i> , <i>por una enorme pieza</i>
• <i>A</i> ( <i>C<sup>t</sup> de manière</i> ) y compris CREA-CORDE	• <i>a la busca</i> , <i>a los tropezones</i> , <i>a tientas</i> , <i>a cuatro patas</i> , <i>a la búsqueda</i> , <i>a la caza</i> , <i>a la ventura</i> , <i>a vueltas</i> , <i>a la ronda</i> , <i>a la redonda</i> , <i>a la deriva</i> , <i>a tientas</i> , <i>a trompazos</i> , <i>a tropezones</i> , <i>a trompicones</i> , <i>a tumbos</i> , <i>a trancas y barrancas</i> , <i>a gatas</i> , <i>a rastras</i> , <i>a la pata coja</i> , <i>a los traspiés</i> , <i>a puntapiés</i> , <i>a reculones</i> , <i>a oscuras</i> , <i>a ciegas</i> , <i>a la zaga</i> (5/36)
	• <i>a buen paso</i>
	• <i>a caballo</i> (2)
• <i>A</i> + <i>infinitif</i>	• <b>Impératifs</b> dont <i>andá a saber</i> (3) <sup>569</sup>
• <i>De</i>	• <i>de ánimo</i>
	• <i>de negro</i> , <i>de hindú</i>

<sup>568</sup> Par souci de clarté, nous avons choisi de présenter les formes infinitives des verbes, et les formes non marquées (masculin singulier) des adjectifs qui suivent *andar*. Les éléments en caractères gras sont issus du corpus classique, entre parenthèses figurent le nombre d'occurrences lorsque celles-ci sont multiples, ainsi que les cas d'interpolation (+) ou d'inversion (→).

<sup>569</sup> Il faut cependant préciser le caractère local de cette combinatoire, marquée géographiquement (Río de la Plata). On peut peut-être expliquer cette préférence pour le verbe *andar* par la présence d'une forte communauté d'origine italienne, et du verbe *andare*, ou plutôt de l'absence d'un verbe *\*ire* en italien.

- *En*
  - *de mano en mano, de por medio*
  - *en busca(2), en aquel lío, en dirección contraria, en andanzas, en boga*  
*en la mala, en la vida libre*
  - *en estas reflexiones(→)*
  - *en el mar, en barco, en la escalera, en el traste*
  - *en compañía, en cuatro, en cueros (cf. desnudo)*
- *Con*
  - *con un humor de perros, con vueltas, con mucha lentitud, con cuidado*  
*con recelo, con cautela grande*
  - *con cosas, con el arte*
  - *con el profesor, con mi general Obregón, con Dios,*
  - *con un gorro, con la alquila levantada, con un trapo*
- *Comparaison*
  - *como un sonámbulo, como cangrejos, como los que llevan en el cerebro*  
*ese cascabel que se llama idea fija*
  - *como Dios manda*

Si l'on reprend le contenu de ce tableau dans le détail on constate que :

- les verbes au gérondif renvoient de façon majoritaire à trois types de classes sémantiques :
  - la recherche, avec ce que cela peut impliquer d'incertitude et d'errance
  - la dissimulation, le jeu, la tromperie, en bref, la duplicité
  - l'activité de l'esprit (pensée, rêverie)
- les adjectifs renvoient à des catégories sémantiques fort semblables :
  - l'errance et la recherche
  - la dissimulation (comportementale ou physique)
  - un état animique perturbé
- les compléments – de lieu – suivant la préposition *por* renvoient au domaine de l'esprit, du rêve, de l'indétermination (*por ahí*), de l'errance dans de vastes étendues (*por el mundo...*) ;
- les compléments – de manière pour la plupart – suivant la préposition *a*, peu nombreux (voir également le relevé issu du CORDE-CREA) renvoient essentiellement à l'errance ;
- les compléments suivant la préposition *en* renvoient pour la plupart à la recherche, à l'errance, à la contrariété et à l'obsession ;
- les compléments suivant la préposition *con*, renvoient entre autres à l'humeur, aux détours, plus généralement à la manière, mais aussi à l'accompagnement et à l'apparence ;

- les comparaisons renvoient souvent à la déambulation et à l'obsession.

Une affinité certaine, donc, avec des verbes, adjectifs ou compléments exprimant l'indétermination, l'incertitude, l'hésitation, l'errance<sup>570</sup>, le flou – signifié par « *por ahí* » (prononcé [aj]) qui apparaît dans de très nombreux exemples), la dissimulation et les états animiques contrariés. Le signifié de *andar* contiendrait-il l'idée d'incertitude et d'errance comme le suggèrent ces affinités, et comme le confirment d'autres énoncés :

**Anduve** callejeando sin rumbo durante más de una hora hasta llegar a los pies del monumento a Colón.

Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, 67.

[...] **anda** dando vueltas como buscando algo que no aparece.

Julio Cortázar, *Los premios*, Primer Día, cap. XXIX, p. 317.

– ¿Y tu alma? ¿Dónde crees que haya ido?

– Debe **andar** vagando por la tierra como tantas otras; buscando vivos que recen por ella. ella.

Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, cap. 39, p. 135.

**Anduvo** calles y más calles, retrocedió, dio vueltas a ésta y la otra manzana, y la *dama nocturna* no parecía.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 467.

Por la mañana, mientras Barbarita y Plácido **andaban** por esas calles de tienda en tienda, entregados al deleite de las compras precursoras de Navidad, Jacinta salió acompañada de Guillermina.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 315-316.

**Anduve** de grupo en grupo, preguntando cómo se podía **ir** a Barcelona. La mayoría me señalaba la carretera y me aconsejaba que **anduviese**.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, p. 272.

Dans ces deux derniers énoncés, l'accumulation d'une part, la déambulation de lieu en lieu de l'autre, renforce l'impression d'errance.

Car s'il est impossible de déterminer un champ sémantique privilégié associé au verbe *ir*, *andar* appelle à lui de façon récurrente des éléments qui vont dans le même sens.

Un petit rappel étymologique peut s'avérer utile. L'étymologie de *andar* reste un sujet débattu ; certains y reconnaissent l'ADNARE latin :

Le verbe *adnare* voulait dire « nager vers », il est composé de la préposition *ad* exprimant la direction et de *nato*, *navi*, *nare* qui se retrouve dans la formation des verbes *nager* ou *naviguer* en français. Le verbe a donné régulièrement *anar* en occitan et en catalan par assimilation de la dentale, mais il s'est produit une métathèse en italien (*andare*), en espagnol et en portugais (*andar*). Cette

---

<sup>570</sup> Comment ne pas penser à la traduction du *Caballero andante* en *Chevalier errant* ?

interversion est probablement due à l'influence de l'adverbe *inde* qui exprime le point de départ.<sup>571</sup>

...d'autres, les verbes *AMBULARE* et *\*AMBITARE*.

### ***L'étymologie de Joan Corominas***

Éva Buchi<sup>572</sup> expose les trois hypothèses de Joan Corominas qui ne propose qu'un seul étymon, *AMBULARE*. Un étymon pour lequel il propose trois évolutions possibles :

- *\*AMLARE* (prononciation négligée) puis *AMNARE* (assimilation progressive) et les formes *anar*, *andar(e)*
- *\*AMLARE* et, simultanément, *\*AMDARE*, d'où seraient issus *andar(e)*
- *\*AMLARE* aurait subit l'influence de *VADERE* et aurait donné *andar(e)*

De nombreuses hypothèses, des évolutions phonétiques qui ne sont pas évidentes, d'autant qu'aucune des formes intermédiaires supposées n'est attestée. De plus, on peut se demander comment un verbe aussi formellement différent du supposé *\*AMLARE*, à savoir *VADERE*, aurait pu avoir une telle influence sur l'évolution du point d'articulation. Car même si *AMBULARE* et *VADERE* sont sémantiquement apparentés, on constate par ailleurs que *VADERE* n'a eu aucune influence sur les formes du verbe *IRE*, bien que tous

<sup>571</sup> <http://monsu.desiderio.free.fr/curiosites/allen.html>

<sup>572</sup> Éva Buchi (2006), « Joan Corominas et l'étymologie lexicale romane : l'exemple roumain », in *Homenatge de l'Institut d'Estudis Catalans a Joan Corominas, en el centenari de la seva naixença*, Antoni M. Badia i Margarit (éd.), 43-80 (<http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/04/93/89/PDF/CorominasBuchi.pdf>) :

« La première étymologie originale touchant au lexique roumain que propose Corominas nous amène d'emblée, selon l'expression de Max Pfister et Antonio Lupis, à «uno dei più spinosi problemi in campo romanzo» (Pfister/Lupis 2001, 133).

Prenant le contre-pied de Meyer-Lübke, qui distinguait les étymons lat. *AMBULARE* "aller et venir" et lat. vulg. *\*AMBITARE* "aller autour", Corominas, qui s'appuie sur une base documentaire particulièrement large, propose une puissante explication monogénétique à cet ensemble lexical. L'hypothèse de Corominas comporte deux variantes [...]

Corominas fait d'abord un sort au catalan et à l'occitan *anar*, que des raisons phonétiques interdisent de rattacher à un *\*AMBITARE*: «el cat. *anar* se o pone també, pues aquí sólo ND primario se reduce a n s.v. *anar*). Reste ensuite à expliquer les formes comportant un /d/ : espagnol et portugais *andar* et italien *andare*.

La première variante de l'hypothèse corominiennne les analyse comme le résultat d'une différenciation phonétique comparable à l'esp. *legunde*, issu de *LEGUMNE* :

[...] La seconde variante de la thèse unificatrice de Corominas projette l'origine du /d/ que comportent les formes espagnole, portugaise et italienne au latin : il postule un prototype *\*AMDRE*, issu d'une seconde assimilation progressive basée sur le mode d'articulation.

[...] Ce qui continuait toutefois à fragiliser l'hypothèse monogénétique de Corominas – l'existence de deux variantes hypothétiques (cf. graphiques 1 et 2) en témoigne amplement –, c'est le statut incertain du type le plus évolutif *\*andare*. [...] [Nocentini 2003] propose avec bonheur une explication d'ordre morphologique [...] cet auteur ramène en effet la question au phénomène de supplétisme observé dans la morphologie de *ire* : le paradigme *vado, vadi, amlamo, amlate* génère des formes analogiques *amdamo, amdare*. En dernière analyse, les formes en /d/ sont donc issues d'un croisement avec *VADERE* : [...]

deux aient fini par entrer dans la composition – après évolution – des paradigmes du verbe *ir*. En effet, chacune des formes dérivées de *VADERE* et *IRE* ont indépendamment suivi leur évolution sans se perturber les unes les autres. C'est pourquoi on peut légitimement se demander s'il n'y a pas eu innovation morphologique dans le cas précis de *andar*. Il pourrait s'agir d'un cas exemplaire de motivation du signe.

Reste que sans prendre parti pour l'une ou l'autre des hypothèses, – celle de plusieurs étymons, d'un seul, d'une assimilation plus ou moins tardive, d'un croisement avec *VADERE* ou d'une innovation –, on ne peut manquer de s'arrêter sur le sens de ces deux étymons. Le premier, *AMBULARE* signifie : « aller et venir », et le second (contesté) *AMBITARE*, fréquentatif d'*AMBIRE* (soit *AMB/IRE*) « aller à l'entour, autour »...

En bref, « aller de part et d'autre ».

Car même si l'on rejoint Joan Corominas et que l'on accepte que le seul *AMBULARE*, celui-ci ne nous fournit-il pas les termes espagnols – et leurs équivalents dans les autres langues romanes – *deambular*, *ambulancia*, *ambulante*, *ambulatorio*, *preámbulo*, *amblar*<sup>573</sup>, *sonámbulo/ismo*, *noctámbulo/ismo*, *funámbulo/ismo*... ?

*Andar* aurait-il gardé – *mutatis mutandi*, puisque son signifiant est différent –, quelque chose du signifié de son étymon ? Combinerait-il en quelque sorte les signifiés de *ir* et de *venir*, pour former avec eux un système tripartite ? On ne peut nier que les énoncés semblent aller dans ce sens : *aller et venir*, *aller de l'un et l'autre côté*, *parcourir*, *déambuler* (*i. e.* se mouvoir sans but précis)... L'impression d'indétermination, d'incertitude, d'hésitation, d'errance... en découle aisément.

Le dictionnaire en ligne Wordreference propose d'ailleurs une série de renvois très révélateurs :

**andarse** vpr (obrar) andarse con rodeos/cuidado // y aller par quatre chemins/  
faire attention

'**andarse**' también aparece en estas entradas

Español : **contemplación** - *chiquitas* - **divagar** - *melindre* - *pañó* - *rama*

Français : **biaisier** - *aller* - *chemin* - *façon* - *main* - *petitesse* - *pot* - **vague**<sup>574</sup>

D'autres définitions vont également dans ce sens :

[...] sentido de verbo de movimiento **sin dirección definida** [...] <sup>575</sup>

No expresa **dirección determinada** el verbo *andar* construido con gerundio [...] <sup>576</sup>

<sup>573</sup> En français on trouve l'expression *aller l'amble* que *le Petit Robert* définit comme : « allure d'un quadrupède qui se déplace en levant en même temps les deux jambes du même côté. (sa mule) « prenait un petit amble **sautillant** » (Daudet). » in *Le Petit Robert*, s. v. *amble*. C'est nous qui soulignons.

<sup>574</sup> <http://www.wordreference.com/esfr/andarse>

<sup>575</sup> C'est nous qui soulignons. in Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *Gramática Descriptiva...*, op. cit., p. 3432.

<sup>576</sup> C'est nous qui soulignons. in Emilio Martínez Amador, *Diccionario Gramatical*, op. cit., s. v. *Conjugaciones perifrásticas*.

‘andar’ [...] posee un rasgo de **orientación poco preciso**. Podrían incluirse también *vagar, deambular, pasear, caminar* y otros similares.<sup>577</sup>

Pas de direction déterminée, une orientation peu précise... Comme le suggèrent les paroles du groupe Chambao, dans lesquelles il est question d’incertitude et où les verbes *andar* et *rondar*<sup>578</sup> se font écho « *No sabe adónde ir / por los malos caminos tu vas **andando**, tu **vas rondando** ».*

On pourrait aller plus loin, et parler d’automatisme (pour reprendre la très élégante expression utilisée dans le domaine de l’image, « *motion without movement* », un « mouvement sans approche »). De cet automatisme se dérive aisément le côté obsessionnel, de la pensée bouclée qui se nourrit d’elle-même, qui renvoie à l’automatisme de la marche lorsque celle-ci est prolongée et explique la possibilité d’énoncés tels que *andando el tiempo*. L’énoncé de Galdós qui suit est à ce titre exemplaire, dans ce qu’il contient d’automatisme et d’obsession :

Quedóse tan profundamente ensimismada, que olvidó dónde estaba. Pero levantándose de repente, echó a **andar** hacia abajo, como los que llevan en el cerebro ese cascabel que se llama *idea fija*.

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 686.

On peut aller encore plus avant dans l’analyse en observant plus attentivement le signifiant d’*andar*.

A commencer par la première syllabe : *an-* (dans lequel on identifierait le préfixe *amb-*: double, formant de AMBULARE ou le préfixe *am-* : autour de, formant de AMBITARE). *Andar* serait le double (la duplicité, la discorde), l’ambigu, l’instable, alors que *ir* serait l’unité, le stable. Il y a continuité dans les deux cas, mais cette continuité est **contrariée** dans le cas d’*andar*. Là où *ir* accomplit son parcours de façon stable, sans à-coups, *andar* semble peiner à le faire, effectuer une progression indirecte.

Nous nous appuyerons sur le modèle proposé par Didier Bottineau (2007)<sup>579</sup> afin de tenter de mieux appréhender le signifié de *andar*.

En effet, Didier Bottineau analyse certaines matrices consonantiques génératrices de séries sémantiquement apparentées, ainsi que des voyelles en tant qu’elles présentent une capacité à alterner dans certains paradigmes. Ses analyses ne sont pas sans rappeler les théories avancées par Maurice Molho sur le formant<sup>580</sup>. Il nous faut également préciser que si Didier Bottineau s’attache essentiellement à analyser des morphèmes

<sup>577</sup> C’est nous qui soulignons. in Carmen Galán Rodríguez (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », *op. cit.*, note 2, p. 357.

<sup>578</sup> On ne peut s’empêcher de remarquer l’euphonie, exploitée par le groupe, entre les deux verbes.

<sup>579</sup> Didier Bottineau (2007), « The Cognemes of the Spanish Language... », *op. cit.*, p. 50-74.

<sup>580</sup> Maurice Molho (1988), « L’hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d’études rassemblées par Claire Blanche-Benveniste, André Chervel et Maurice Gross, Publications de l’Université de Provence, 291-303.

grammaticaux, il reconnaît des zones de chevauchement et établit des passerelles entre le domaine grammatical et le domaine lexical<sup>581</sup>.

Il va de soi que l'on ne peut appliquer ces analyses à chacun des signifiants de la langue espagnole ; il n'est cependant pas déraisonnable de penser que pour des verbes aussi « matriciels » ou, pour reprendre les termes de Gilles Luquet, des verbes dont le « contenu [est] suffisamment générique pour se concevoir dans l'antériorité de ce qu'expriment de longues séries de verbes d'activité »<sup>582</sup>, les signifiants nous en disent peut-être bien plus que nous ne le pensons.

Si l'on s'applique à observer le radical du verbe *andar* dans cette perspective, on observe que s'enchaînent plusieurs cognèmes: le *A*, qui de par son degré d'aperture, traduit la distanciation :

« *A* could be alleged to mimick distanciation because of both the manner of articulation and the perceivable formant at conscious level (Arapu 1988). »<sup>583</sup>

...suivi du marqueur de négation, *N*, et enfin de la consonne implosive *D*, résultat d'un « obstacle on the direct path of the air flow »<sup>584</sup>, marqueur d'interruption.

On peut donc analyser le radical *and-* comme une distanciation à laquelle s'adjoint une négation de l'interruption, c'est-à-dire d'une **continuité**.

Contrairement à la continuité dite par *ir*, la continuité dite par *andar* est contrariée par une distanciation. Au résultat, deux continuités certes, obtenues par des stratégies totalement opposées.

Enfin, on ne peut passer sous silence l'analogie entre le radical *and-* et la plus fréquente des terminaisons du gérondif. Or voici la lecture que Didier Bottineau fait du gérondif :

[...] The dental suffix of the past participle *cantado* “sung” is indicative of a process of **interruption**, from which the notion of perfectivation stems. If one considers the term *imperfect*, one will see that the **notion of continuousness is obtained negatively by prefixing a negative marker which indicates that the final limit has not been reached** [...] <sup>585</sup>.

*Andando* peut même apparaître comme un enchassement de morphèmes lexicaux et grammaticaux qui se font écho (*a-nd-a-nd-o*). De même, on pourrait rapprocher la terminaison du gérondif des verbes du premier groupe (*-ando*), du verbe *andar* et de sa

<sup>581</sup> Didier Bottineau établit des passerelles de ce type lorsqu'il analyse le groupe consonantique *ST* en espagnol (« The Cognemes of the Spanish Language... », *op. cit.*, p. 64-66).

<sup>582</sup> Gilles Luquet, « Un cas de motivation du signe linguistique : l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des prétérits indéfinis », *op. cit.*, p. 49.

<sup>583</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>584</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>585</sup> C'est nous qui soulignons. *Ibid.*, p. 67. On pourrait étendre l'analyse aux adverbes en *-mente*, aux substantifs en *-miento*, aux suffixes formateurs de nom d'agent et aux adjectifs en *-ente* et *-ante*, dans lesquels on peut reconnaître le morphème latin *-NT-*.

première personne du présent (*ando*), ou la terminaison du gérondif des verbes des autres groupes (*-iendo*) de *ir* et de son gérondif (*yendo*). De tels échos font de *ir* et *andar* des parfaits candidats aux combinatoires avec gérondif.

Il faut également signaler que la combinaison de deux abstractions, celle de *ir* – ou de *estar* – et celle de *andar* offre l'impression d'une très grande concrétion :

[...] Rovira **iba** por el mundo, sonámbulo, como el soldado de Alicante **se fue andando** por el campo con un tiro y una fuente de sangre en la cabeza.  
Antonio Soler, *Las bailarinas muertas*, p. 92-93.

Fui **andando** por la calle real en esa hora.  
Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, cap. 2, p. 70.

Prefiero ir **andando**.  
Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, p. 418.

Sí, nos **iremos**... Lo que es por mí, ya estamos **andando** – decía la otra sin moverse del corredor [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 331.

Le redoublement semble avoir le même effet :

**Andando, andando** [...]  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 334.

**Andar, andar** y soñar *al compás de las piernas*, como si su alma repitiera una música cuyo *ritmo marcaban los pasos*, era lo que a él le deleitaba.  
Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, Tomo I, p. 460.

Ou serait-ce le gérondif et l'infinitif qui imposent une vision plus concrète, une véritable injonction de « mise en marche » dans le cas du gérondif, la marche concrétisée dans celui de l'infinitif :

**Andando** –  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 71 et p. 105.

– ¡Venga! ¡**Andando**!  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 20.

Pues **andando**.  
Carlos Ruiz Zafón, *El príncipe de la niebla*, p. 46.

Nuevamente soñé con el tigre azul, que al **andar** proyectaba su larga sombra sobre el suelo arenoso.  
Jorge Luis Borges, « Tigres azules », in *La memoria de Shakespeare*, p. 26.

Comment représenter cet « aller de part et d'autre » ? Nous suggérons l'hypothèse d'un automatisme bouclé (face au « rayon » représenté par *ir*), puisque l'on peut y

reconnaître à la fois l'aller-retour (saisie particulière), le « tourner autour », l'automatisme, l'obsession, l'incertitude.

### Définition de l'opération *andar*

Je veux dire qu'en marchant, c'est votre temps qui change **non** votre espace. Et l'on comprend pourquoi il n'est de vrai voyage qu'au cœur de cette durée réinstaurée que crée l'écoulement des sentes et des jours car elle agit sur le temps intérieur qui semble alors se dérouler à contresens [...]

Jacques Lacarrière, *Passager du temps*<sup>586</sup>

### **Hypothèse** : automatisme bouclé d'un élément e

*Andar* n'implique la représentation d'aucune borne, contrairement à *ir*<sup>587</sup>. *Andar* n'implique ni origine, ni terme. Il n'implique aucune direction particulière. Cette opération décrit un automatisme bouclé (un *rizo*), « spiralé », dans laquelle la spatialité n'est pas un élément opératoire, mais peut être offerte par ses compléments (ex. : *anda rumiando por los pasillos*). Une boucle vibrationnelle, d'où les effets de sens d'incertitude, d'obsession (ce qui vous « trotte » dans la tête), d'introspection, d'intériorisation, de focalisation interne, mais aussi la capacité à s'appliquer à des « sujets » non animés (comme des machines, ex. : *este coche anda bien*).

Un tel signifié permet également de comprendre les « effets de sens » de la forme impérative : dire ¡ *Anda* ! c'est solliciter l'attention ou encourager (*animar...*) quelqu'un à faire quelque chose, et non solliciter sa mise en mouvement. Pour obtenir le même effet, *ir* est obligé de passer par une personne associative, d'impliquer conjointement locuteur et allocutaire (¡ *vamos* !) pour contrer la neutralité de son signifié.

*Andar* est en quelque sorte la variante « agitée » de *estar* : il offre un point de vue introspectif, l'expérience intériorisée d'une première personne, là où *estar* suppose un point de vue objectif et une focalisation externe dans laquelle l'observateur tient une place privilégiée. De plus, *andar* complète le réseau paradigmatique constitué par *ir* et *venir*, permettant l'expression d'une empathie que ces deux verbes ignorent.

Jean Coste et Monique Baqué avaient vu assez juste au sujet de *ir*, *andar* et *venir*, même si contrairement à eux, nous ne parlons pas de mouvement :

L'emploi des deux premiers ajoute une idée de mouvement, même si celui-ci n'est pas nettement perceptible, même s'il n'est pas clairement orienté ou même s'il est simplement fictif. Celui du dernier suppose, en revanche, que le déplacement se fait en direction du sujet parlant.<sup>588</sup>

<sup>586</sup> Cité par Jacques Jourdan et Michel Vigne, in *Marcher, méditer*, Paris, Albin Michel, Spiritualité, "Espace Libres" [1994] 1998, p. 128-129.

<sup>587</sup> Le signifié de *ir* ne déclare pas une origine, mais suppose un terme (qui peut être ou non spécifié dans la phrase, ex. : ¡ *Voy* !) vers lequel *ir* tend.

<sup>588</sup> Jean Coste, Monique Baqué, *Grammaire de l'espagnol moderne, op. cit.*, p. 332-333.

Un réseau d'associations et d'oppositions donc, ou comme nous le disions en introduction, de matrices signifiantes.

### *Ir, venir, andar...*

Cette partie du système verbal espagnol se construit donc à travers un réseau d'oppositions, puisqu'il offre deux visions de la continuité, celle d'un continuum simple, dit par *ir*, ainsi que celle d'un continuum contrarié, vibrationnel pourrait-on dire, exprimé par *andar* ; mais plus largement encore, on reconnaît deux modalités de l'« être ».

La langue espagnole distingue donc :

- l'être absolu et la continuité pure dits par des verbes monosyllabiques (*ser, ir*) qui, de surcroît, partagent une forme au prétérit (le paradigme *fu-*, dont les première et troisième personnes du singulier sont monosyllabiques – *fui, fue* –, morphème que l'on ne peut rapprocher que de lui-même) ;
- un être et une continuité plus spécifiques, grâce à des verbes bisyllabiques (*estar, andar*)<sup>589</sup>, qui ont une irrégularité commune, également au prétérit<sup>590</sup> – pur accompli – (avec un même thème vocalique à ce temps, -u- et la particularité d'avoir les deux prétérits forts les plus étoffés syllabiquement, trois syllabes aux 1<sup>ère</sup> et 3<sup>ème</sup> personnes du singulier contre deux pour tous les autres verbes)<sup>591</sup>.

Enfin, l'opposition uni/bisyllabique – le un et le double, le stable et l'instable – des verbes *ir/andar* se double de leur appartenance à un réseau construit autour de l'alternance I/A (« aquí/acá, allí/allá »)<sup>592</sup> dans le domaine grammatical, et l'on pourrait donc, avec *ir* et *andar*, envisager de faire figurer l'alternance dans le domaine lexical) c'est-à-dire de l'alternance proximité/éloignement.

<sup>589</sup> Remarquons également que ces deux verbes offrent des variantes analogues au prétérit (*estide/estode/estove* et *andide/andode/andove*).

<sup>590</sup> « Dans l'ordre du *signifiant* [les prétérits forts] – marqués – ont un accent, qui, à certaines personnes, s'*antériorise* à la désinence [...] Dans l'ordre du *signifié*, on observe [...] que les verbes dotés aujourd'hui d'un prétérit fort ont un contenu lexical qui s'*antériorise* notionnellement à celui des verbes dotés d'un prétérit faible ; quand ce ne sont pas des verbes fondamentaux ou puissanciers, dont le contenu lexical s'*antériorise* à toute représentation d'activité, ce sont des verbes à contenu suffisamment générique pour se concevoir dans l'antériorité de ce qu'expriment de longues séries de verbes d'activité. » In Gilles Luquet, « Un cas de motivation du signe linguistique : l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des prétérits indéfinis », *op. cit.*, p. 49. Il faut cependant préciser que, comme le dit Francisco Gómez Ortín : « Ciertas irregularidades verbales desaparecen por analogía en niveles diastráticos no cultos ([...] **andé, andaron**) », in Francisco Gómez Ortín, in *El dialecto murciano y sus variedades*, Universidad de Murcia.

(<http://www.um.es/tonosdigital/znum8/portada/monotonos/03-GORTIN.pdf>)

<sup>591</sup> Remarquons cependant que le radical *-ducir* n'existe que dans des trisyllabes.

<sup>592</sup> Didier Bottineau, « The Cognemes of the Spanish Language... », *op. cit.*, p. 59.

De plus le maintien de ces deux verbes en espagnol lui permet d'offrir une vision tripartite du « mouvement ». Deux tensions opposées et complémentaires (*ir* et *venir*), qui toutes deux impliquent un observateur, tandis que *andar* réalise la synthèse des deux, à la fois dans cette tension vibrationnelle qu'il offre, et parce qu'il dépasse l'observation pour incarner l'empathie et la focalisation interne.

*Ir* et *venir* offrent l'image de deux tensions dont les bornes sont inversées, de façon symétrique ou spéculaire, l'une orientée vers le terme (*ir*), l'autre vers l'origine, et plus exactement vers le locuteur (*venir*). *Andar*, quant à lui, offre une tension vibrationnelle aux bornes ouvertes, dans laquelle ne comptent et n'interviennent ni origine ni terme, mais bien au contraire une totale indétermination trajectorielle.

Dans un système personnel construit autour du locuteur et de l'opposition moi/non-moi<sup>593</sup> (et non autour de l'interlocution comme en français), cette opposition et cette complémentarité entre un verbe « empathique » (qui implique une certaine subjectivité, une expérience partagée) et deux verbes qui impliquent un observateur (que l'on rapporte à un « moi » pris comme ancrage, comme repère, objectif cette fois) est tout à fait cohérente.

En somme, tous ces verbes, quelles que soient leurs bornes, ouvertes ou fermées dans un sens ou un autre, décrivent une modalité particulière de l'existence, et non un mouvement.

C'est d'ailleurs ce qui les rapproche de verbes tels que *estar*, ou même *ser*, et ce que manifestent leurs signifiants à travers certaines marques (accentuation spécifique et voyelle thématique au prétérit fort, entre autres) considérées en général comme des irrégularités insignifiantes alors qu'elles nous révèlent une appartenance à un réseau bien particulier :

- *estar*, qui offre la représentation d'une certaine neutralité, peut donc être envisagé comme le verbe statique par excellence ;
- *andar* offre, d'un certain point de vue, une forme de statisme, dans son aspect empathique, obsessionnel, vibrationnel, tout en réunissant – ou transcendant les verbes *ir* et *venir*).
- *ir*, versant dynamique de *ser*, offre une existence orientée vers le terme, un point de vue prospectif neutre ;
- enfin *venir*, offre une existence orientée vers l'origine, un point de vue rétrospectif subjectif.

Aucune de ces formes d'existence n'implique une transformation. Il faut préciser qu'il s'agit là d'une condition nécessaire mais non suffisante (*existir*, dont le signifiant plus complexe suggère un signifié plus complexe, ne permet pas un emploi aussi souple

---

<sup>593</sup> cf. Jean-Claude Chevalier, « Sur l'idée d' 'aller' et de 'venir' », *op. cit.*, p. 279 et suiv. Voir également les travaux de Jack Schmidely, et en particulier *La personne grammaticale et la langue espagnole*, *op. cit.*

que *ser*, *estar* ou encore *ir*). Aucune de ces formes d'existence n'implique l'auxiliarité, comme nous l'avons vu au cours de ce travail, mais la déclaration d'une modalité de l'existence qui leur permet de servir de support à toute sorte d'éléments, pour autant que ceux-ci soient en accord avec leurs signifiés et les contraintes éventuelles qu'ils imposent.

Un réseau dans lequel n'entre pas, comme nous allons le voir, un verbe tel que *caminar*.

### La question de *caminar*

« You are the way and the wayfarers »<sup>594</sup>  
Khalil Gibran, « Crime and Punishment », in *The Prophet*<sup>595</sup>

Que dire de *caminar* ? Car si nous avons évoqué *ir*, *venir* et *andar*, on pourrait concevoir que cet autre « verbe de mouvement » pourrait lui aussi revendiquer son droit à appartenir au réseau d'oppositions et d'associations dont nous avons supposé l'existence.

Pourtant, pas de tentation dans ce cas de l'envisager comme auxiliaire, ni de lui reconnaître des capacités combinatoires particulières et (quasi-)illimitées.

Une fois de plus, il faut bien se rendre à l'évidence : cette plus grande concrétion, ou inversement, son moindre degré d'abstraction, son signifiant même le déclare, dans sa plus grande complexité, dans la « régularité » de ses conjugaisons, dans l'impossibilité de lui trouver des matrices signifiantes comme dans le cas de *venir*, ou des analogies lexico-grammaticales comme dans celui de *andar*.

*Caminar* dit bien une opération impliquant une spatialité, liée à son point d'ancrage (le vecteur, *el camino*)<sup>596</sup>, ce qui lui permet d'ailleurs un emploi transitif (c'est le cas dans les paroles de *Libre (Lady Justice)* par Henrik Takkenberg: « *Camino una tierra* »<sup>597</sup>).

Il y a donc bien déplacement dans le cas de *caminar*, un déplacement lié à la présence même du support du parcours (*el camino*) qui devient le centre même de ce déplacement, et fait oublier toute direction ou tout but à atteindre. Pas de « tension vers » dans cette opération, pas d'implication nécessaire du locuteur, pas d'errance ou d'obsession, mais une mécanique qui s'inscrit dans un espace purement corporel, et qui n'affecte pas l'espace mental.

---

<sup>594</sup> « Vous êtes le chemin et ceux qui cheminez » (*Le Prophète, op. cit.*, p. 37).

<sup>595</sup> Pan Books, 1991, p. 55.

<sup>596</sup> L'anglais dispose de l'anglais *path*, le hollandais *pad* et le farsi *path* (du grec *patein*, marcher, cheminer).

<sup>597</sup> <http://www.magnificentstrangers.com/Ing/Home.html>

Si l'on veut insister sur l'aspect moteur, voire musculaire on dira « ¡ *Qué bueno caminar!* » et non « \*¡ *Qué bueno andar!* ». Ce qui permet l'existence d'une combinatoire du type *voy caminando*, qui n'est en aucune manière redondante.

Cette différence entre *caminar* et *andar*, les énoncés suivants la reflètent à merveille :

Los transeúntes **caminaban** de manera eficaz en una u otra dirección con el gesto de quien **anda** ocupado en el funcionamiento de su propio mecanismo interior.

Juan José Millás, *El desorden de tu nombre*, p. 154.

Me contó que no era de por aquí, que era de un lugar muy lejos ; pero que no podía andar ya porque le fallaban las piernas: “**Camino** y **camino** y no **ando** nada.”

Juan Rulfo, « El hombre », in *El llano en llamas*, p. 64.

[...] a mí se me ocurre que hemos **caminado** más de lo que llevamos **andado**.

Juan Rulfo, « Nos han dado la tierra », in *El llano en llamas*, p. 38.

L'énoncé de Millás oppose précisément l'aspect moteur de l'opération affectant les *transeúntes* à leur processus intérieur. Il en va de même dans les énoncés de Rulfo, dans lesquels le *caminar* apparaît successivement comme une vaine manœuvre qui ne permet pas le dépassement de soi, et un résultat concret qui ne correspond pas au trajet intérieur. Dans les deux cas, il y a inadéquation entre les opérations dites par *caminar* et *andar*, parce qu'elles ne se situent pas sur le même plan (la première se situe sur un plan purement physique, moteur, la seconde, sur un interne, quasiment mental).

Une concrétion que n'offrent pas les signes qui entrent dans le paradigme du « verbe *ir* », comme nous l'avons vu tout au long de ce travail.

Ce que nous avons successivement décrit comme parcours, continuité et dynamisme reconduit, reporté d'instant en instant ou de proche en proche, continuité qui se prolonge au-delà de l'instant présent, dans l'instant suivant, et plus abstraitement, l'orientation vers, ne peut donc être simplement défini comme un mouvement. Car s'il est encore nécessaire de le rappeler, aucun mouvement n'affecte *la sententia*, pour ne prendre qu'un exemple, dans la phrase du grammairien Antonio de Nebrija « *va suspensa la sententia* ».

Et le trait commun à toutes les formes regroupées sous l'infinitif *ir* n'est en aucun cas le mouvement, comme nous allons tenter de le montrer dans les pages qui suivent.

## Quel(s) trait(s) commun(s) aux formes exploitées par « *ir* » – « dynamisme reconduit » ou tension ?

### Le trait commun

Que « le signifié échappe à la perception et à la conscience.<sup>598</sup> », ne nous empêche pas de chercher à appréhender et définir le trait commun qui se unit les différentes formes, hétérogènes, rattachées à la forme infinitive *ir*.

### La fuite en avant

Un corps en mouvement acquiert dans l'espace autant de place qu'il en perd.

Léonard de Vinci, *Aphorisme*<sup>599</sup>

Nous continuâmes notre course comme on fait en pareils cas, c'est-à-dire en créant l'espace devant soi au fur et à mesure qu'on avance.

Italo Calvino, « Jeux sans fin », in *Cosmicomics*<sup>600</sup>

Au fond, notre mouvement équivaut à n'importe quel autre mouvement, c'est-à-dire qu'il consiste à occuper l'espace qu'on a devant soi et à le laisser derrière soi, et ainsi à peine se forme-t-il devant moi un espace libre que je l'occupe, sinon un autre s'empresserait de l'occuper [...] En somme cet espace on ne le voit jamais et peut-être n'existe-t-il pas, c'est seulement l'étendue des choses et la mesure des distances [...].

Italo Calvino, « La poursuite », in *Temps zéro*<sup>601</sup>

Au sujet du français, Jean-Claude Chevalier affirme qu'*aller* « n'a d'yeux sans cesse que pour la position nouvelle qui devant lui se présente et qu'il aborde »<sup>602</sup>. Ce qu'il formalise de la façon suivante : « se rendre en  $P_{n+1}$  c'est désertter  $P_n$  »<sup>603</sup>,  $P_n$  étant un point, et  $P_{n+1}$  étant le point qui se présente à nous à l'instant suivant.

En revanche, les signes exploitées par le « verbe *ir* » ne disent pas tout à fait la même chose. Car ainsi qu'il le fait remarquer, autant le Français qui dit « je vais » dénote l'impression d'errance, autant l'Espagnol qui dit « Voy » suppose qu'il se dirige

<sup>598</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 36.

<sup>599</sup> Paris, Gallimard, traduit par Louise Servicen, 2005, p. 66.

<sup>600</sup> Paris, Points, Seuil, traduit par Jean Thibaudeau [1967] 1997, p. 71.

<sup>601</sup> *Ibid*, p. 120.

<sup>602</sup> Jean-Claude Chevalier (1976), « Sur idée d'«aller» et «venir» », *op. cit.*, p. 266.

<sup>603</sup> *Ibid*, p. 266.

– ou plutôt qu’il tend – vers quelque chose ou quelqu’un. Le moyen choisi par le français pour y remédier et s’offrir un terme est l’emploi du pronom *y*. Un pronom dans lequel on ne peut s’empêcher d’apercevoir le formant *y*, celui que l’on peut reconnaître dans la semi-voyelle couvrante de désinence *-y*, dans l’infinitif *ir*, et plus largement, dans le radical *i*... Quant à l’errance, c’est, comme nous l’avons vu, *andar* qui se charge d’en assumer l’expression. Cette différence entre *aller* et les formes utilisées par *ir* est ce qui conduit l’auteur de *Verbe et phrase* à les représenter de façon différente. Si *aller* offre des intervalles ouverts (ce que Jean-Claude Chevalier représente à l’aide de symboles mathématiques :  $]p_i, p_u[$ ), *ir*, en revanche, peut être formalisé par « un intervalle fermé à droite  $]p_i, p_u]$  »<sup>604</sup>. C’est ce qui permet qu’« Il en tire le pouvoir d’être employé seul, sans indication de lieu »<sup>605</sup>.

L’opération dite par *aller* n’implique, en elle-même, ni origine ni terme, ni borne de départ, ni borne d’arrivée. Celles dites par les formes construites sur les radicaux *v-* et *i-*, si elles n’impliquent pas de borne de départ, supposent une borne d’arrivée, un terme vers lesquelles elles tendent.

Une continuité, une reconduction d’existence de proche en proche, d’instant en instant. Et plus que d’éloignement de l’instant précédent il y a rapprochement du suivant. Une succession de « mouvement vers »<sup>606</sup>, une dynamique sans déplacement impliqué, sans rapport à l’environnement, comme c’est le cas pour *caminar*.

Car répétons-le, aucun mouvement, aucun déplacement n’est impliqué, même si en Discours, associé à d’autres éléments, les formes en *v-* et en *i-* peuvent en permettre l’expression. Pas de mouvement ni de mutation, de passage d’un état à un autre, mais une reconduction de cet état. Ne quittant pas un état pour passer à un autre état à l’instant d’après, l’être se maintient de façon stable et continue, dans la durée. Une succession stable et continue d’“être”, de positions occupées. Ce qui les différencie du verbe *estar*, c’est précisément que ces formes envisagent l’au-delà, qu’elles supposent une sorte de fuite en avant, mais aussi qu’elles n’ont pas besoin de s’ancrer dans une spatialité.

Car si la notion d’espace est indispensable au mouvement (on peut définir ce dernier comme le parfait couplage de l’espace et du temps), elle ne l’est pas à la conceptualisation de chacune des formes réunies dans le paradigme de « *ir* ». La notion de temps, elle, est indissociable de sa lexicogénèse. Et si « l’être », matérialisé par *ser*, est hors du temps et de l’espace, *ir* est, au moins, immergé dans la temporalité.

C’est cette continuité temporelle qui explique la possibilité d’énoncés du type : « *en lo que va de año, va para una semana que...* » ou encore, l’énoncé suivant :

Ya **van** cuatro las semanas sin ti, y cuantos más días pasan, más busco tu piel para agarrarme.

<sup>604</sup> *Ibid*, p. 271.

<sup>605</sup> *Ibid*, p. 271.

<sup>606</sup> Il faut à nouveau citer Jean-Claude Chevalier « *ALLER est fait d’une suite de ‘mouvements vers’*. *Et de rien de plus.* », in « Sur l’idée d’ ‘aller’ et de ‘venir’ », *op. cit.*, note 7, p. 266.

Pep Blay, « Cartas de amor a la Mujer Burbuja » in *Erótica Mix*, p. 116-117.

Le personnage féminin compte les semaines qui la séparent de son amant. Par l'utilisation de la forme *van*, elle n'établit pas un constat – « *han pasado cuatro semanas* » – mais insiste à la fois sur le temps passé, sur le procès en cours et sur la probable prolongation de ce procès, la forme en *v-* tendant vers une borne sans pourtant l'atteindre.

Le trait qui unit les différents signes inclus dans le paradigme de *ir* peut être également envisagé comme une « mise en route vers », impliquant la présence d'un observateur.

### **La présence de l'observateur**

[...] un espace n'existe pas indépendamment des corps qui l'occupent, la poursuite consistera seulement en une série de variations des positions relatives de tels corps.  
Italo Calvino, « La poursuite », in *Temps zéro*<sup>607</sup>

Quand je vois les êtres en mouvement, je les vois en mouvement réciproque.  
Raymond Ruyer, *La gnose de Princeton*<sup>608</sup>

A ces formes, on peut on peut reconnaître une automotion, qui n'implique ni la subjectivité nécessaire à *venir*, ni l'empathie indispensable à *andar*. Qui dit objectivité, dit observateur, car n'est objectif que l'objet, ce qui est observé. Or la relativité suggérée par les citations de Calvino et de Ruyer implique précisément la présence d'un observateur. Dans chacun des signes constituant le paradigme de « *ir* », se trouve la vision orientée de l'observateur. Une vision orientée vers un terme qui s'offre à eux, et qu'ils déclarent.

Il faut donc postuler un trait commun extrêmement abstrait.

Comme dans toute matière verbale, les formes exploitées par *ir* impliquent l'existence d'un gène et d'un site :

La matière lexicale se laisse analyser en une opération, l'être auquel cette opération s'applique – son site – et l'être qui engendre cette opération – son gène –<sup>609</sup>

---

<sup>607</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>608</sup> *Op. cit.*, p. 100.

<sup>609</sup> Marie-France Delpont (1986), « Transitivity, intransitivity, factivity », in *Actes du colloque de linguistique hispanique*, Rouen, Les Cahiers du CRIAR, n°6, Collection Linguistique Hispanique, Rouen, Université de Rouen, n°111, p. 83.

Or, ses formes étant un intransitives, le gène – qui génère l’opération – et le site sur lequel l’opération s’applique – sont corréférentiels. C’est pourquoi nous parlerons de *génosite*.

En tant que formes dynamiques, elles impliquent deux moments distincts, durant lesquels le *génosite* de l’opération est affecté d’un dynamisme reconduit. Leur seule contrainte étant de pouvoir maintenir ce dynamisme dans le temps, et de pouvoir se projeter dans le futur.

Comme nous l’avons dit, les radicaux *v-* et *i-* et le temps sont liés de façon indéfectible. Tant et si bien que les formes qui en découlent semblent presque se confondre avec le temps, et on pourrait même dire, avec la flèche du temps. Car la seule direction impliquée est temporelle, leur mouvement est « ascendant » comme le dirait Gustave Guillaume : prenant appui sur un en-deça temporel qu’elles viennent de traverser, les opérations dites par les formes du paradigme de *ir* se logent dans un instant qui envisage l’au-delà temporel. Un au-delà très proche, certes, car il n’est pas besoin de l’envisager comme allant au-delà de l’instant suivant. Il y a projection temporelle, prospection.

### Le « cours »

L’image utilisée par Héraclite de l’eau, du fleuve qui s’écoule s’accorde mieux que nulle autre avec la représentation des formes utilisées par *ir*. Un fleuve en constant et perpétuel « mouvement », vecteur, support d’information, qui porte et se transporte (et l’on retrouve ici le signifié du radical *v-*), qui fuit (et voilà le radical *fu-* qui surgit), qui reporte, reconduit sans cesse, de proche en proche son existence dans l’instant suivant (comme le dit le radical *i-*). Cet écoulement que l’on ne peut fixer dans l’espace est davantage celui du temps (« *The flow of Time* »).

Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos incluent d’ailleurs dans leur définition du verbe *ir* cette idée d’écoulement :

3. Tener su curso [una cosa de estructura lineal] + complemento de lugar o modo etc., *funcionar, resultar, ser, estar...*<sup>610</sup>

### La tension

« I go, I go ; look how I go,  
Swifter than an arrow from the Tartar’s bow. »<sup>611</sup>  
William Shakespeare, *A Midsummer Night’s Dream*<sup>612</sup>

<sup>610</sup> Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del Español Actual*, op. cit., s. v. *ir*.

<sup>611</sup> « J’y vais, j’y vais : vois comme je vole, plus rapidement que la flèche décochée par l’arc d’un Tartare. », *Le songe d’une nuit d’été*, traduction de M. Guizot, 1864, <http://www.gutenberg.org/files/17930/17930-h/17930-h.htm>

Un « écoulement », un flux qui peut aisément se résoudre en terme de tension. Car le trait commun à toutes nos formes n'est rien d'autre chose que cela.

Italo Calvino a suggéré qu'*aller*, c'est l'être qui désire : « cette tension vers le dehors, l'ailleurs, l'autrement, qui est finalement ce qu'on appelle un état de désir »<sup>613</sup>. La tension vers l'extérieur, vers l'instant suivant est ce qui caractérise les formes utilisées par *ir*. On peut d'ailleurs aisément en réduire la représentation à une flèche, semblable à celle du temps.

Une tension entre deux instants, à la fois le parcours et la durée, le passage en situation de tension entre ces deux instants, en direction du suivant.

Le *Petit Robert* définit la tension comme :

Différentiel de potentiel. Effort soutenu. Didact. le fait de se diriger vers, de tendre à...<sup>614</sup>

Et l'on trouve, sous l'entrée *tendre*, les descriptions suivantes :

allonger ou présenter en avançant (une partie du corps). Diriger. Avoir un but, une fin, et s'en approcher, d'une manière délibérée. <sup>TM</sup>aspirer (à), viser (à) Aller intentionnellement vers [tel but] <sup>TM</sup>s'orienter. Avoir tendance à, évoluer de façon à. Conduire, mener à [tel effet] sans le réaliser pleinement.

Aucune de ces « valeurs » ne semble entrer en contradiction avec ce qu'expriment chacun des radicaux « du verbe *ir* » : le « différentiel de potentiel » implique un passage ; l'effort soutenu, un maintien dans la durée, et donc une reconduction ; la résistance et l'effort rappellent les combinatoires avec gérondif et l'impression de palier. Quant à « viser à », on retrouve une fois de plus la parenté sémantique avec l'idée de vision.

Mais ce que l'on retiendra surtout de cette définition du dictionnaire est la dernière des valeurs proposées par le *Petit Robert*, celle de « S'approcher d'une valeur limite sans l'atteindre »<sup>615</sup>.

Car cette approche d'une valeur limite non atteinte est bien ce que ces signes permettent d'exprimer. Un concept d'une très grande simplicité que ne dément pas le signifiant d'infinitif, puisque dire de l'infinitif *ir* qu'il se confond avec une flexion verbale revient à dire qu'il est pure tension.

Une tension, une « fuite en avant » qui implique que l'on conçoive un au-delà temporel. Schématiquement, la flèche si bien évoquée par Shakespeare. Une flèche qui

<sup>612</sup> in *Complete Works*, Glasgow, Harper Collins, introduction by Anthony Burgess, édition by Alec Yearling, Peter Alexander, Germaine Greer, David Newell [1592-1608] 1994, Act III, Scene II, v. 100-101, p. 230.

<sup>613</sup> Et il ajoute : « Ce mouvement de désir demeure au fond un désir de mouvement [...] », in « Mitose », *Temps zéro*, p. 69.

<sup>614</sup> in *Le Petit Robert*, s. v. *tension*.

<sup>615</sup> in *Le Petit Robert*, s. v. *tendre*.

évoque la direction vers un but, et rappelle la matérialisation du passage du temps telle que nous la concevons. Une matérialisation forcément spatiale, comme toute représentation, mais qui déclare l'écoulement temporel. Tout comme l'onde et la particule sont la même chose, nous ne concevons pas l'espace et le temps indépendamment l'un de l'autre, mais comme les deux facettes d'une même réalité. Car si l'on considère souvent que le temps ne se construit que par rapport à l'espace (il en serait la quatrième dimension), on peut également envisager l'inverse : sans temps point d'espace, sans temps point de mouvement.

Dans cette perspective, si la forme *ir* constitue la tension dans son état le plus pur, on peut voir en *venir* une tension vers le locuteur, et en *andar* une tension sursautante, boucle vibrationnelle, sans direction particulière.

Les formes du paradigme « *ir* » proposent un terme vers lequel elles se dirigent, mais que la phrase ne se doit pas forcément de déclarer. Contrairement à *andar*, qui dans son automatisme ignore toute direction, elles tendent vers un but qui se trouve dans l'instant suivant, dans le futur.

Une tension et un pur vecteur<sup>616</sup>. Vecteur dans son sens le plus mathématique, porteur d'information, d'où la possibilité de dire *va vestido*.

### **Comment (se) représenter les opérations permises par *ir* ?**

L'« être »<sup>617</sup> est affecté d'un « dynamisme reconduit » (orienté), qui se résoud en terme de tension.

Il faut donc concevoir plusieurs instants, comme pour tout verbe dynamique<sup>618</sup>, et entre ces instants, un flèche.

#### Éléments de l'opération

— Géosite (identité du gène y et du site x).

<sup>616</sup> Rappelons une fois de plus la parenté sémiologique, et sémantique, entre VEHERE, VEDERE et VADERE. Un site offrant les traductions possibles du verbe *go* en latin propose les trois verbes (*go* : VEHERE, VADERE, IRE). Des verbes latins qui à l'inverse, se voient définis par les concepts suivants : *to ride, to travel, to wear, to carry*. En bref, l'idée de *vecteur*. in <http://freepages.rootsweb.ancestry.com/~wakefield/translations/englat.html>

<sup>617</sup> Cet « être » peut être animé ou non. Nous ne parlerons pas de mobile, puisque cela nous renverrait à l'idée de mouvement. Sur ce concept de mobile, on [pourra consulter](#) Jean-Claude Chevalier : « ALLER, par idéogénèse, ne met pas en cause moins d'éléments : espace, parcours, mobile, observateur. Mobile et observateur, d'abord sont confondus, et en chacun des moments du parcours [*aller*] offre l'image pure et simple d'un mouvement réduit à ses propriétés les plus intrinsèques. [...] le mobile s'approchant indéfiniment d'une certaine position puis d'une autre et ipso facto, s'éloignant de celle qui la précède. », in « Sur l'idée d' 'aller' et de 'venir' », *op. cit.*, p. 264 et 265. Bien qu'il s'agisse du verbe *aller*, ces conclusions peuvent s'appliquer à *ir*.

<sup>618</sup> Cf. Marie-France Delpont, *Deux verbes espagnols : haber et tener*, *op. cit.*, p. 158.

### Opération

— Passage pour l'être  $e$  d'un point  $a$  en  $T_n$  à un point  $b$  en  $T_{n+1}$ , tendant vers un point  $c$  en  $T_{n+q}$  sans altération du mobile au cours de l'opération.

L'intervalle, ouvert à gauche, est en revanche fermé à droite :

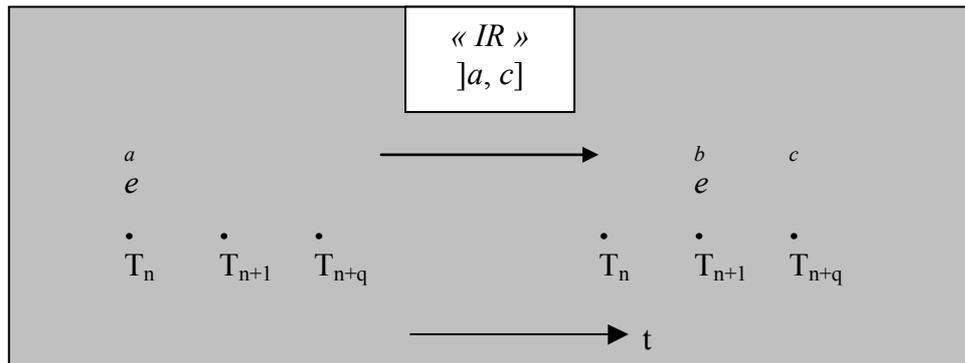
[IR porte] un intervalle fermé à droite  $]p_i, p_u]$ . Il en tire le pouvoir d'être employé seul, sans indication de lieu.<sup>619</sup>

Car les opérations dite par les radicaux exploités par *ir*, si elles ne proposent pas le terme, en supposent l'existence :

IR, intervalle fermé à droite, porte en soi l'indication que ce lieu existe ; son environnement textuel a nommé ce lieu :  $c$ 'est assez.<sup>620</sup>

### Idéogénèse de « *ir* »

— En un repère temporel  $t$ , plusieurs instants  $T_n, T_{n+1}$  et  $T_{n+q}$  et un être  $e$  :



Le passage d'un point temporel à un autre, tendant vers le suivant et cela sans détour, de façon continue (un flux), ce qui justifie un trait plein dans la représentation, et non un parcours en pointillé, qui offrirait une image discrète<sup>621</sup>.

Pour reprendre une formulation de Yukio Mishima, l'utilisation des formes exploitées par *ir* permettent de « passer d'un point pur à l'autre »<sup>622</sup>. Elles permettent l'effection de l'être (forme potentielle), sa forme effective, réalisée. Elles impliquent

<sup>619</sup> Jean-Claude Chevalier (1976), « Sur idée d'«aller» et «venir» », *op. cit.*, p. 271.

<sup>620</sup> *Ibid*, p. 272.

<sup>621</sup> En géométrie les pointillés s'utilisent pour décrire la translation, le déplacement, le mouvement. Des pointillés qui dans le domaine de la bande dessinée, révèlent la vitesse. Or aucun de ces concepts ne correspond, d'après nous, au signifié de *ir*.

<sup>622</sup> Yukio Mishima (Kimitake Hiraoka), *Les amours interdites*, Paris, 'Folio', Gallimard, traduction de R. de Ceccaty et R. Nakamura [1951] 1994, p. 399.

donc la représentation d'un instant ouvrant sur son au-delà, un au-delà très proche. Des formes qui tendent vers une borne immédiate (temporelle), dont elles s'approchent d'instant en instant, un dynamisme reconduit qui se nourrit de lui-même, d'instant en instant.

Une tension, rien de plus, ce que déclare bien le signifiant d'infinitif qui coiffe des paradigmes aussi hétérogènes, un signifiant d'une économie extrême, qui, comme nous l'avons suggéré, se confond avec une terminaison d'infinitif.

Une preuve de la « très fine et très subtile accommodation de la construction psychique à la construction physique »<sup>623</sup>.

---

<sup>623</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 41.



## Conclusion

Tout au long de ce travail, nous avons pu apprécier la tendance, observable chez de nombreux linguistes et grammairiens, à offrir une observation et un raisonnement essentiellement résultatifs de la langue.

Nous avons vu que dans des situations semblables de discours, seul le contexte et le sémantisme de chacun des éléments (l'affinité entre chacun des signifiés verbaux, du verbe *ir* et de formes verbales telles que le gérondif) semblait départager les énoncés en périphrases ou constructions non périphrastiques.

Plus que d'une observation réelle de la langue et de ses signes, ou qu'une appréhension de ses signifiés, il s'agit la plupart du temps d'une observation des faits de discours, qui trop souvent conduit les analystes à opérer des raccourcis rapides et à parvenir à des conclusions, à nos yeux erronées ou faussées, dans le domaine de la langue. Car comme nous l'avons vu, l'absence de critères morphologiques, sémantiques et syntaxiques confirme cette confusion entre Langue et Discours.

Seule une observation des signifiants peut, selon nous, constituer une approche objective et, si tant est que cela est possible, révéler la nature du signe pour permettre de mieux comprendre son fonctionnement dans la phrase.

La difficulté à faire la part de la langue et du discours nous a amené à supposer l'existence d'une « structure de relais »<sup>624</sup>, d'une compétence linguistique, c'est-à-dire d'un savoir « qui permet au sujet d'utiliser correctement les signes, [et qui est] une connaissance non pas du rapport *signifiant / signifié*, mais du rapport *signifiant / référent conceptuel* »<sup>625</sup>.

Cet outil, d'une très grande puissance théorique et explicative, nous semble être indispensable au dépassement d'une dichotomie qui ne permet pas de rendre compte de façon satisfaisante des phénomènes linguistiques ou de l'articulation entre sémantique et syntaxe.

Cet outil permet également d'envisager l'apprentissage sous un autre angle, l'utilisateur de la langue ne faisant précisément pas, pour nous, l'apprentissage de la langue, ni du discours, mais de cette compétence linguistique, de ce qui est convenable et possible, de la norme et des possibilités de dépassement de cette norme. Un apprentissage permis par l'organisation de la langue en un système motivé, dans lequel l'analogie joue un rôle prépondérant, et permet au système non seulement de se maintenir mais aussi d'évoluer.

Reconnaître l'importance de la compétence linguistique des utilisateurs de la langue implique également que l'on fasse une place dans la linguistique d'inspiration

---

<sup>624</sup> MoLaChe (Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *op. cit.*, p. 38.

<sup>625</sup> *Id.*

guillaumienne à cet utilisateur, non pour se laisser entraîner par des considérations trop pragmatiques, mais pour rendre pleinement compte des phénomènes linguistiques, sans s'en remettre totalement à la trop grande abstraction à la Langue et/ou sans s'égarer dans la trop grande diversité du Discours.

Il est bien évidemment de nombreux autres champs d'application à notre analyse, et de nombreux sujets qui mériteraient l'intérêt du linguiste.

Il serait par exemple intéressant d'aborder la relation qu'entretiennent les quatre verbes monosyllabiques de la langue espagnole (*ser*, *ir*, *dar* et *ver*). En effet, *dar* offre la possibilité d'une double complémentation – ce verbe accepte des compléments d'objet directs, et indirects – ce qui lui confère un statut particulier. *Ver* quant à lui implique, comme nous l'avons évoqué, l'observation, une interaction avec le monde permise par la vision, l'une de nos principales voies d'accès à ce monde.

Une telle analyse permettrait de déterminer s'ils forment ou non un sous-ensemble homogène de verbes, dont le trait commun et la caractéristique serait leur extrême concision sémiologique, révélatrice de leur abstraction et de leur place dans la hiérarchie verbale et sémantique, de leur statut de verbes « d'existence », de verbes exprimant des opérations minimales et essentielles.

Pour l'heure, notre analyse se clôt sur une approche très épurée du trait qui unit les différents signes exploités par le « verbe *ir* » : celle d'une « tension vers ».

## Représentation de « *ir* »

### Éléments de l'opération

— Géosite (identité du gène  $y$  et du site  $x$ ).

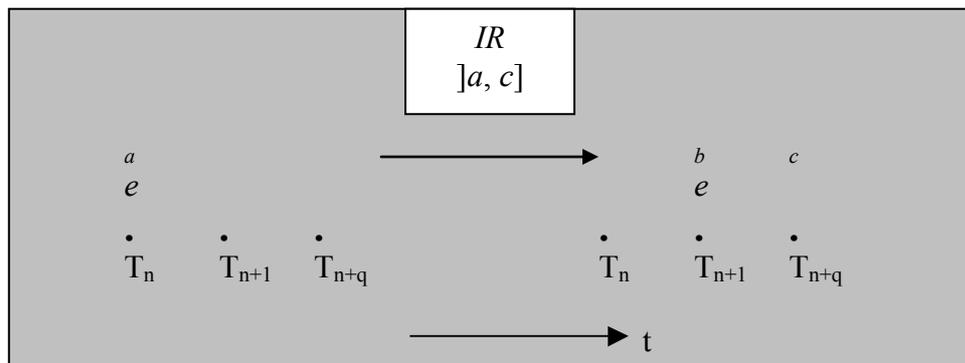
### Opération

— Passage pour l'être  $e$  d'un point  $a$  en  $T_n$  à un point  $b$  en  $T_{n+1}$ , tendant vers un point  $c$  en  $T_{n+q}$  sans altération du mobile au cours de l'opération.

— Intervalle ouvert à gauche et fermé à droite  $]p_i, p_u]$

### Idéogénèse de « *ir* »

— En un repère temporel  $t$ , plusieurs instants  $T_n, T_{n+1}$  et  $T_{n+q}$  et un être  $e$  :





## Corpus

### Espagnol

#### Contemporain

- BLAY, Pep, *Erótica Mix*, Barcelona, Plaza y Janés, 2009.
- BORGES Jorge Luis, *Biblioteca personal*, Madrid, Alianza Editorial [1988] 1999.
- BORGES, Jorge Luis, *El Aleph*, Madrid, Alianza Editorial [1949] 1997.
- BORGES, Jorge Luis, *El hacedor*, Madrid, Alianza Editorial [1960] 1997.
- BORGES, Jorge Luis, *El informe de Brodie*, Madrid, Alianza Editorial [1970] 1997.
- BORGES, Jorge Luis, *El libro de arena*, Madrid, Alianza Editorial [1975] 1999.
- BORGES, Jorge Luis, *El tamaño de mi esperanza*, Madrid, Alianza Editorial [1926] 1999.
- BORGES, Jorge Luis, *Evaristo Carriego*, Madrid, Alianza Editorial [1930/1974] 1998.
- BORGES, Jorge Luis, *Historia universal de la infamia*, Madrid, Alianza Editorial [1935] 1998.
- BORGES, Jorge Luis, *La memoria de Shakespeare*, Madrid, Alianza Editorial [1983] 1997.
- CORTÁZAR Julio, *Rayuela*, Madrid, Cátedra [1963] 1997.
- GARCÍA LORCA, Federico, *Mariana Pineda*, Madrid, Cátedra, edición de Luis Martínez Cuitiño [1926] 1997.
- GARCÍA LORCA, Federico, *Yerma*, Madrid, Cátedra, edición de Ildefonso-Manuel Gil [1934] 1995.
- MENDOZA, Eduardo, *La verdad sobre el caso Savolta*, Barcelona, Seix Barral, 1984.
- MILLAS, Juan José, *El desorden de tu nombre*, Barcelona, Destino [1988] 1997.
- PEREZ GALDOS, Benito, *Fortunata y Jacinta*, Madrid, Cátedra, edición de Francisco Caudet [1887] 1997-5, T. I y II.
- RUIZ ZAFON, Carlos, *El príncipe de la niebla*, Barcelona, Planeta [1993] 2007.

RULFO, Juan, *El llano en llamas*, Madrid, Cátedra, edición de José Carlos González Boixo [1953] 2008.

RULFO Juan, *Pedro Páramo*, Madrid, Cátedra [1954] 1998.

SOLER, Antonio, *Las bailarinas muertas*, Barcelona, Anagrama, 1996.

TAIBO II, Paco Ignacio, *La vida misma*, Tafalla, Txalaparta [1987] 1998.

TAIBO II, Paco Ignacio, *Sombra de la sombra*, Tafalla, Txalaparta [1986] 1998.

### Classique

CERVANTES y SAAVEDRA, Miguel de, *Entremeses*, Madrid, Cátedra, edición de Nicholas Spadiccini [1615] 2005.

CERVANTES y SAAVEDRA, Miguel de, *Novelas Ejemplares*, Madrid, Cátedra, edición de Harry Sieber [1613] 1995-7, T. I y II.

*El Abencerraje* (Novela y romancero), Madrid, Cátedra, edición de Francisco López Estrada [1561] 1997.

JUAN DE LA CRUZ, San, *Poesía*, Madrid, Cátedra, edición de Domingo Ynduráin [1618] 1997.

*Libro de Apolonio*, Madrid, Castalia, edición de Carmen Monedero [1240] 1990.

LOPE DE VEGA, *Arte Nuevo de hacer comedias*, Madrid, Cátedra, edición de Enrique García Santo-Tomás [1609] 2006.

ROJAS, Fernando de, *La Celestina (Tragicomedia de Calisto y Melibea)*, Madrid, Cátedra, edición de Dorothy S. Severin [1330-1343] 1997.

RUIZ, Juan, *Libro de buen amor*, Madrid, Cátedra, edición de Alberto Blecua [1330-1343] 1995.

TIRSO DE MOLINA, *La celosa de sí misma, in Doze Comedias Nuevas*, Madrid, Cátedra, edición de Gregorio Torres Nebrera [1631] 2005.

*Viaje de Turquía (La odidea de Pedro de Urdemalas)*, Madrid, Cátedra, edición de Fernando García Salinero [1557] 2000.

### Français

ADAMO, Dr. Peter J. d', *4 Groupes sanguins 4 régimes*, Paris, Michel Lafon, traduction d'A. Lavédrine, 2005.

- BALZAC, Honoré de, *Le Chef d'Œuvre inconnu*, Paris, Mille et une nuits [1837] 1993.
- BEAUMARCHAIS, Pierre de, *Le barbier de Séville-La mère coupable*, Paris, Grund [1775] 1930.
- BERNANOS, Georges, *Sous le soleil de Satan*, Paris, Plon, 1926.
- CALVINO, Italo, *Cosmicomics*, Paris, Points, Seuil, traduit par Jean Thibaudeau [1965] 1990.
- CALVINO, Italo, *Les villes invisibles*, Paris, Points, Seuil, traduit par Jean Thibaudeau, préface de l'auteur [1972] 2002.
- FLAUBERT, Gustave, *La tentation de Saint-Antoine*, E. Fasquelle [1874] 1913.
- MORUS, Thomas, *L'Utopie*, Paris, Scripta Manent, traduit du latin par V. Stouvenelle, illustrations de H. Chapront [1516] 1927.
- REVEL, Jean-François, RICARD Matthieu, *Le moine et le philosophe – Le bouddhisme aujourd'hui*, Paris, NiL éditions, 1997.
- SULLIVAN, Michael, *Introduction à l'art chinois*, Paris, Poche [1961] 1968.
- THEOPHRASTE, *Caractères*, Paris, Belles Lettres, traduction de O. Navarre [IV<sup>e</sup> a.C.] 1920.

### **Catalan**

- AMADES, Joan, *La mort – Costums i creences*, introducció de Núria Cavallé, Tarragona, El Mèdol, Biblioteca Joan Amades (Tradicions populars) [1933-1937] 2001.
- GOMIS I MESTRE, Cels, *La bruixa catalana (aplec de casos de bruixeria, creences i supersticions recollits a Catalunya a l'entorn dels anys 1864 a 1915)*, Barcelona, ed. Alta Fulla (Arxius del Folklore Català, 1), 3<sup>a</sup> ed., 1996.
- Guia Turística de Patrimoni Cultural d'Eivissa i Formentera*, Conselleria de Turisme, Consell Insular d'Eivissa i Formentera, 2005.
- RIERA, Miquel Angel, *Illa Flaubert*, Barcelona, Destino [1990] 1994.

### **Anglais**

- HAWKING, Stephen, *A brief history of time, From the Big Bang to Black Holes*, London, Bantam, 1988.



## Bibliographie

*Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Arco Libros, 1987, 357-362.

ALARCOS LLORACH, Emilio, *Gramática de la lengua española*, Real Academia Española, Madrid, Espasa Calpe, colección Nebrija y Bello [1994] 1995.

ALCINA FRANCH, Juan, BLECUA, José Manuel, *Gramática española*, Barcelona, Ariel, 1975.

ALEZA IZQUIERDO, Milagros, *El español de América : aproximación sincrónica*, Valencia, Tirant lo Blanc, 2002.

ALONSO, Martín, *Diccionario medieval español*, T.II, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986.

ALONSO, Martín, *Gramática del español contemporáneo*, Madrid, ediciones Guadarrama, 1968.

ALVAR Manuel, *América la lengua*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2000.

ALVAR, Manuel, POTTIER, Bernard, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1983.

ANDRES, Olimpia (cf. SECO)

ANDRES-SUAREZ, Irene, *El verbo español. Sistemas medievales y sistema clásico*, Madrid, Gredos, 1994.

ANULA REBOLLO, Alberto (cf. FERNANDEZ LAGUNILLA)

AYALA, Manuel José de, *Diccionario de voces americanas*, Madrid, ArcoLibros, 1995.

BADIA MARGARIT, Antonio María (1952), « Los demostrativos y los verbos de movimiento en iberorromano », EDMP, III, 3-31, in BIALICK HUBERMAN Gisela, *Mil obras de lingüística Española e HispanoAmericana : Un ensayo de síntesis crítica*, Madrid, Plaza Mayor, 1973, 252 et ss.

BAQUE, Monique (cf. COSTE)

BARCELO, Gérard Joan (cf. BRES)

BAUHR, Gerhard (1987), « Dijo Dios, Sea la luz. Y la luz fue », in *Revista Española de Lingüística*, año 17, 2.

BAUHR, Gerhard (1989), « El futuro en -ré e ir a + infinitivo en español peninsular moderno », in *Romanica Gothoburgensia*, XXXIX, Acta Universitatis Gothoburgensis.

- BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *Initiation a la linguistique*, Paris, Nathan Université, 1990.
- BEDEL, Jean-Marc, *Grammaire espagnole moderne*, Paris, P. U. F, collection « Major », 1997.
- BEINHAUER, Werner, *El español coloquial*, prólogo de Damaso ALONSO, versión española de Fernando HUARTE MORTON, 3<sup>a</sup> ed., Madrid, Gredos [1964] 1991.
- BELLO, Andrés, *Gramática de lengua castellana*, Madrid, EDAF, 1996.
- BELLO, Andrés, *Gramática de lengua española destinada al uso de los americanos*, Santiago de Chile, 1847, éd. avec notes de R. J. Cuervo, 1874. Edición de Niceto Alcalá Zamora y Torres, Buenos Aires, 1958, 5<sup>a</sup> ed.
- BELOT, Albert, *L'espagnol mode d'emploi, Pratiques linguistiques et traduction*, Paris, Ellipses, 1997.
- BENABEN, Michel, *Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys, 1993.
- Bescherelle*, Paris, Simon, 1847.
- Bibliografía de la lengua española* (Caro y Cuervo), 1964.
- Bibliografía de lingüística general y española* (1964-1990), Alcalá.
- Bibliografía fundamental de la lengua española* (Ana M<sup>a</sup> RODRIGUER FERNANDEZ, Castalia).
- BLECUA, José Manuel (cf. ALCINA FRANCH).
- BOSQUE, Ignacio (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 2001.
- BOSQUE, Ignacio, DEMONTE, Violeta, *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia Española, Colección Nebrija y Bello, Madrid, Espasa, 1999-2000.
- BOTTINEAU Didier (1999), « Du son au sens : L'invariant de I et A en anglais et autres langues », Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie *Oralité et traduction* organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras).
- BOTTINEAU Didier (2002), « Sémantique et morphosyntaxe des verbes aspectuels anglais », in Claude Delmas, Louis Roux (éds.), *Construire et Reconstruire en linguistique anglaise, Syntaxe et sémantique*, C.I.E.R.E.C. Travaux 107, Publications de l'Université de Saint-Etienne, France, 209-242.
- BOTTINEAU, Didier (2003), « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », MONNERET, Philippe (dir.), *Cahiers de linguistique analogique*, no 1 – Juin 2003, *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*,

Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), Dijon, 209-228.

BOTTINEAU, Didier (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », Claude Delmas, Louis Roux (éds.), *La contradiction en anglais*, C.I.E.R.E.C.Travaux 116, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.

BOTTINEAU, Didier (2005), « Le statut théorique de la polysémie en psychomécanique du langage », SOUTET, O. (dir.), in *La polysémie*, Presses de l'université Paris Sorbonne, 75-86.

BOTTINEAU, Didier (2006), « Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels », NEVEU, F. (dir.), in *Syntaxe et sémantique*, 7, Presses Universitaires de Caen, 39-56.

BOTTINEAU, Didier (2007) « La théorie des cognèmes et les langues romanes : La submorphologie grammaticale en espagnol et italien », in *Colloque International La recherche en langues romanes : théories et applications*, Equipe d'Accueil 170 Langues romanes : acquisition, linguistique, didactique, Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, 29-30 juin 2007.

BOTTINEAU, Didier (2007), « The Cognemes of the Spanish Language : towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », in *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, n. 2, 50-74.

BOTTINEAU, Didier (2008) « The submorphemic conjecture in English: Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes », in *Lexis 2*, Toulouse, 17-40.

BOTTINEAU, Didier (2008), « Les périphrases verbales “progressives” en anglais, espagnol, français et gallo: aspect, phénoménologie et genèse du sens », à paraître.

BOUZET, Jean, *Grammaire espagnole*, Paris, Belin [1946] 1992.

BRES, Jacques, BARCELO, Gérard Joan, « La grammaticalisation de la forme *itive* comme *prospectif* dans les langues romanes », in Jocelyne Fernández Vest (éd.), *L'amour des langues, Mélanges pour les 70 ans de Claude Hagège*, 2007.

BUCHI, Éva (2006), « Joan Coromines et l'étymologie lexicale romane : l'exemple roumain », in *Homenatge de l'Institut d'Estudis Catalans a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*, Antoni M. BADIA I MARGARIT (éd.), 43-80. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/04/93/89/PDF/CorominesBuchi.pdf>

CAMUS BERGARECHE, Bruno (cf. GARCIA FERNANDEZ)

CANO AGUILAR, Rafael, *El español a través de los tiempos*, Madrid, ArcoLibros [1988] 1999.

CANO, Rafael, *Historia de la lengua española*, Barcelona, Ariel, 2004.

CASARES, Julio, *Diccionario ideológico de la lengua española*, Madrid, Gustavo Gili [1959] 1994.

CEJADOR Y FRAUCA, Julio, *Vocabulario medieval castellano*, New York, G. Olms Verlag, 1996.

CHARAUDEAU, Patrick, DARBORD Bernard, POTTIER Bernard, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan [1994] 1995.

CHEVALIER, Jean-Claude (cf. MOLACHE)

CHEVALIER, Jean-Claude (1976), « Sur l'idée d' 'aller' et de 'venir', sa traduction linguistique en espagnol et en français », in *Bulletin Hispanique* n° LXXVIII, 254-312.

CHEVALIER, Jean-Claude (1980), « Syntaxe des pronoms compléments », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 5, 25-66.

CHEVALIER, Jean-Claude (1992), « Temps des événements, temps de verbe, ("La Regenta" de 'Clarín') » in *Estudios de lingüística textual, Homenaje al Prof. Muñoz Cortés*, Murcia, Universidad de Murcia, 1998, 89-106.

CHEVALIER, Jean-Claude (1992/1990), « Le verbe, une fois de plus », in *Linguistique Hispanique Actuel de la recherche* (coll. sous la direction de Gilles LUQUET), Pulim, Actes du IV<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique, Limoges, 329-342.

CHEVALIER, Jean-Claude, *Verbe et phrase*, Paris, Éditions Hispaniques, 1978.

COSTE, Jean, BAQUE, Monique, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1993.

COSTE, Jean, REDONDO, Augustin, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, SEDES [1965] 1971.

CUENCA, María Josep, HILFERTY, Joseph, *Introducción a la lingüística cognitiva*, Barcelona, Ariel, 1999.

CUERVO, Rufino José (cf. BELLO).

CUERVO, Rufino José, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana (DCRLC)*, continuado y editado por el Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1993 (8 tomos).

DARBORD, Bernard (1998), « Notes sur les formes verbales composées en espagnol médiéval (Berceo, *Milagros de Nuestra Señora*) », 31-43 in *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès de Linguistique hispanique*, Nantes.

DARBORD, Bernard (cf. CHARAUDEAU).

DARBORD, Bernard, POTTIER, Bernard, *La langue espagnole*, Paris, Nathan Université, 1994.

DE KOCK, Josse, *Gramática española : Apuntes metodológicos 3. De la relatividad en lingüística*, Salamanca, Ediciones Universitarias de Salamanca, 1990.

DE KOCK, Josse, *Gramática española. La noción de auxiliaridad*, Salamanca, Ediciones Universitarias de Salamanca, 1990.

DE KOCK, Josse, *Gramática española : Enseñanza e investigación, II Gramática*, Salamanca, Ediciones Universitarias de Salamanca, 1990.

DELEANI, Simone, VERMANDER, Jean-Marie, *Initiation à la langue latine*, Paris, SEDES [1975] 1993.

DELPORT, Marie-France (1985), « Transitivity, intransitivity, activity », in *Actes du colloque de linguistique hispanique*, Rouen, Les Cahiers du CRIAR (Centre de Recherches et d'Études Ibériques et Ibéro-américaines), n°6.

DELPORT, Marie-France, *Deux verbes espagnols : haber et tener. Étude lexicosyntaxique*, Paris IV (Thèse de doctorat d'État dactylographiée, sous la direction d'André JOLY), 1998.

DELPORT, Marie-France, *Deux verbes espagnols : haber et tener. Étude lexicosyntaxique – Perspective historique et comparative*, Paris, Éditions Hispaniques, 2004.

DEMONTE, Violeta (cf. BOSQUE).

*Diccionari Català, Valencià, Balear*, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 2<sup>a</sup> edición, 1968.

*Diccionario de documentos alfonsíes*, Madrid, ArcoLibros, 2000.

*Diccionario de la prosa castellana del rey Alfonso X*, T. II, bajo la dirección de L. A. Kasten y J. J. Nitti, New York, Hispanic Society of America, 2002.

*Diccionario general de americanismos*, 1<sup>a</sup> ed., T.II, Méjico D.F., editorial Pedro Robredo, 1942.

*Diccionario Hispanoamericanismos no recogidos por la Real Academia*, coordinado por R. Richard, Madrid, Cátedra, 1997.

*Dictionnaire de l'Académie Française*, avec un supplément, Nismes, P. Beaume, 1786, Tomes I (A→K) et II.

*Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hatier, 1939.

DORANDEU, Joan, PRUDON, Montserrat Moral de, *El catalán sin esfuerzo*, Assimil, 1998.

DUVIOLS, Jean-Paul (cf. VINCENT)

*El pequeño Espasa Ilustrado*, Madrid, Espasa, 1998.

ESCOBAR, Ana María (cf. HUALDE)

*Estudios de lingüística textual*, Homenaje al Profesor Muñoz Cortés, Murcia, 1998.

FABREGAS ALEGRET, Inmaculada (2000), « Extensión y valor gramatical del pretérito perfecto <VADO + I> », in *Panorama de la Linguistique Hispanique*, Lille, Yves MACCHI (éd.), 2001.

FENTANES, Benito, *Tesoro del Idioma Castellano*, Madrid, Espasa, 1927.

FERNANDEZ LAGUNILLA, Marina, ANULA REBOLLO, Alberto, *Sintaxis y cognición, Introducción al conocimiento, el procesamiento y los déficits sintácticos*, Madrid, Síntesis, 1995.

FERNANDEZ RAMIREZ, Salvador, *Gramática española, 4-El verbo y la oración*, volumen ordenado y completado por Ignacio Bosque, Madrid, Arco Libros, 1986, 2ª ed.

FERNANDEZ, David, *Diccionario de dudas e irregularidades de la lengua española*, Barcelona, Teide, 1991.

FORESTIER, Louis, *Le verbe espagnol*, Paris, Bordas, 1993.

FORTINEAU, Chrystelle, « Analyse contrastive de la syntaxe des morphèmes -NDO et -ANT », in *La linguistique dans tous ses états*, Colloque de Linguistique Hispanique, Presses Universitaire de Perpignan, 2002, 67-78

FORTINEAU, Chrystelle, *Le gérondif espagnol. Éléments de syntaxe et de sémantique*, Paris IV (Thèse de doctorat dactylographiée, sous la direction de Jean-Claude CHEVALIER), Décembre 1997.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, Collection "Tel" [1966] 1990.

GALAN RODRIGUEZ, Carmen (1987), « Los verbos de movimiento en la prosa alfonsí », in *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco Libros, 1988, 357-362.

GARCIA FERNANDEZ, Luis, CAMUS BERGARECHE, Bruno, (éds.), *El pretérito imperfecto*, Madrid, Gredos, 2004, 511-522.

GARCIA-MACHO, M<sup>a</sup> Lourdes, PENNY, Ralph, *Gramática histórica de la lengua española : Morfología*, Madrid, UNED, 2001.

GERBOIN, Pierre, LEROY, Christine, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, collection "Points" [1991] 1994.

GILI Y GAYA, Samuel, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, VOX [1961] 1964.

GÓMEZ TORREGO, Leonardo, *Manual de Español Correcto*, Madrid, Arco Libros, 5<sup>a</sup> ed. [1989] 1994. II

GÓMEZ TORREGO, Leonardo (1977), « Configuración sintáctica de ir a + infinitivo », in *Revista de Filología Española*, T. LIX, Cuadernos 1<sup>o</sup>-4<sup>o</sup>, Madrid, Instituto Cervantes, 1979, 309-314.

GONZÁLEZ ARAÑA, Corina, HERRERO AÍSA, Carmen, *Manual de gramática española*, Madrid, Castalia, 1997.

GRACIA BARRON, Justino (cf. JIMENEZ)

GUILLAUME, Gustave, *Langage et science du langage*, Paris, A.G. Nizet, préface de Roch VALIN et R. L. WAGNER [1933-1958] 1994.

GUILLAUME, Gustave, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, A.G. Nizet, préface de Roch VALIN [1919] 1975.

GUILLAUME, Gustave, *Temps et verbe-L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion, préface de Roch VALIN [1929-1945] 1970.

HANSEN, Federico, *Gramática Histórica de la lengua castellana*, París, Ediciones Hispano Americanas, 1966.

HARE, Cecilia, *Problèmes de syntaxe espagnole*, Paris, L'Harmattan, 2001.

HERNANDEZ ALONSO, César, *Gramática funcional del español*, Madrid, Gredos, 1986.

HERRERO AISA, Carmen (cf. GONZALEZ ARAÑA)

HILFERTY, Joseph (cf. CUENCA)

HUALDE, José Ignacio, OLARREA, Antxon, ESCOBAR, Ana María, *Introducción a la lingüística hispánica*, Cambridge University Press, 2001.

JIMENEZ CANO, José María (Murcia), *Acercamiento a las unidades sintácticas sintagma y oración in [www.um.es/tonos\\_digital](http://www.um.es/tonos_digital)*

JIMENEZ, Maria, GRACIA BARRON, Justino (2006), « IR et SER : étude sémasiologique », in Gilles LUQUET (éd.), *Le signifié de langue en espagnol – Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, 61-76.

JIMENEZ, Maria (2008), « De a à de », in *Chréode*, n°1, Printemps 2008, Paris, Éditions Hispaniques, 221-246.

JIMENEZ, Maria (2003), « Por, algo será... », in *La linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique*, Presses Universitaires de Perpignan, 241-253.

JIMENEZ, Maria, GRACIA BARRON, Justino, *L'espagnol d'aujourd'hui en 90 leçons*, Paris, Poche, 1992.

KANY, Charles E., *Semántica Hispanoamericana*, versión española de Luis ESCOBAR BAREÑO, Madrid, Aguilar [1960] 1969.

KANY, Charles E., *Sintaxis Hispanoamericana*, versión española de Martín BLANCO ÁLVAREZ, Madrid, Gredos, 1969.

KUBARTH, Hugo (cf. VARELA)

*La linguistique dans tous ses états*, Actes du Xè colloque de Linguistique Hispanique, Perpignan, Christian Lagarde (éd.), 2002.

LAPESA, Rafael, *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, Madrid, Gredos, 2000.

LATHROP, Thomas W., *Curso de Gramática histórica española*, Barcelona, Ariel [1984] 1995.

LAUNAY, Michel (cf. MOLACHE)

LAUNAY Michel (1976), « Le verbe et la phrase. Problèmes posés à la grammaire systématique et à la grammaire générativo-transformationnelle », in *Mélanges Casa Velázquez*, 12, 447-467.

LAUNAY, Michel (1977), « Langue discours et penser. Une lecture de la grammaire systématique », in *Mélanges Casa Velázquez* 13, 425-446.

LAUNAY, Michel (1980), « Acerca de los auxiliares y frases verbales », in *Lingüística del español actual*, II T. 1 39-79.

LAUNAY, Michel (1983), « Gustave Guillaume : la loi et le symptôme », in *Congrès Fontenay-aux-Roses*, et in *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1985, 324-338 [motiv° du signe]

LAUNAY, Michel, *Recherches sur l'auxiliarité (le verbe, l'auxiliaire et la phrase en espagnol actuel)*, Paris IV (Thèse de doctorat d'État dactylographiée, sous la direction de Maurice MOLHO), 1980.

« Lengua española y estructuras gramaticales », in *Verba, Anuario Galego de Filoloxía*, Universidad de Santiago, 2001.

« Lengua y discurso », *Estudios dedicados al profesor Vidal Lamiquiz*, 2000.

LEROY, Pierre (cf. GERBOIN).

LIGATTO, Dolorès, SALAZAR, Béatrice, *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris, Masson, 1993.

*Linguistique hispanique*, Nantes, CRINI, 1998.

LUQUET, Gilles (2000), « De la répartition des trois radicaux du verbe *ir* entre les formes de la conjugaison espagnole », in *Actes du XI<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique*, à paraître.

LUQUET, Gilles (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol – Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010.

LUQUET, Gilles, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*, Arco Libros, colección Bibliotheca Philológica, Madrid, 2004.

LUQUET, Gilles, *Regards sur le signifiant*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2000.

MACCHI, Yves (1998), « L'anticipation syntaxique de l'attribut : esquisse de chronosyntaxe », in *Linguistique hispanique* (Actes du VIII<sup>e</sup> colloque de Linguistique Hispanique, Nantes), Nantes, (Antoine Résano éd.), 2000.

MAISTRE, M. Le Comte Joseph de, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la providence suivis d'un traité sur les sacrifices*, Paris, Librairie Grecque, Latine et Française, 1821, T. I.

*Manual de fraseología española*, Madrid, Gredos, 1996.

MARTÍNEZ AMADOR, Emilio, *Diccionario Gramatical*, Barcelona, Sopena, 1954.

MAS, Marta, MELCION, Joan, ROSANES, Rosa, VERGÈS, M. Helena, *Digui Digui... Curs de català per a estrangers*, Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya, Publicació de l'Abadia de Montserrat, l'Enciclopèdia Catalana, 1992.

MATTE BON, Francisco, *Étude de "ir" y "venir" en tant que modaux de l'énonciation*, Paris III (Mémoire de maîtrise, sous la direction de Jean-Claude CHEVALIER), 1982.

MOLACHE (Maurice MOLHO, Michel LAUNAY, Jean-Claude CHEVALIER) (1984), « La raison du signifiant, le fardeau », *Modèles linguistiques*, T. VI, fasc. 2, in *Langages*, 21, 82, 5-12., 1988.

MOLACHE (Maurice MOLHO, Michel LAUNAY, Jean-Claude CHEVALIER) (1985), « Pour une linguistique du signifiant », in *Actes du colloque de linguistique hispanique*, Rouen, Les Cahiers du CRIAR (Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-américaines), n° 6, 95-98.

MOLHO, Maurice (1971), « Essai sur la sémiologie des verbes d'existence », in *Mélanges de philologie romane dédiés à la mémoire de Jean Boutière*, Liège, éditions Soledí, 841-868.

MOLHO, Maurice (1980), « Verbe et personne en espagnol : de l'arbitraire du signe », in *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 5, 5-23.

MOLHO, Maurice (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la*

*mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Claire Blanche-Benveniste, André Chervel et Maurice Gross, Publications de l'Université de Provence, 291-303.

MOLHO, Maurice (cf. MOLACHE).

MOLHO, Maurice, *Linguistique et langage*, Paris, Ducros, 1969.

MOLHO, Maurice, *Sistemática del verbo español*, Madrid, Gredos, 1975 (2 vol.).

MOLINER, María, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos [1975] 1982 (2 tomos).

MORÍNIGO, Marcus A., *Diccionario del español de América*, Madrid, Anaya y Mario Muchnik [1993] 1996.

NARBONA JIMÉNEZ, Antonio, *Sintaxis española : Nuevos y viejos enfoques*, 1989.

NEBRIJA, Antonio de, *Gramática de la lengua española*, Valencia, París-Valencia [1492] 1997, édition fac-similé.

*Nuevo diccionario de americanismos-Nuevo diccionario de argentinismos*, T. II, dirigido por Günter Haensch, Reinhold Werner, Coordinadores Claudio Chuchuy, Laura Hlavacka de Bouzo, Santafé de Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1993.

OLARREA, Antxon (cf. HUALDE)

OSARTE GARAYOA, Xabier, *Comentarios sobre la lengua castellana*, Barcelona, Edunsa, 1985.

LOUDIN, César, *Tesoro de las dos lenguas española y francesa*, Paris, Ediciones Hispano-Americanas [1607] 2001.

*Panorama de la Linguistique Hispanique*, Lille, 2000. Textes réunis par Y. MACCHI.

PASTOR, Bárbara (cf. ROBERTS)

PENNY, Ralph (cf. GARCÍA-MACHO)

PENNY, Ralph, *A history of the spanish language*, Cambridge University Press [1991] 2002.

PENNY, Ralph, *Gramática Histórica del Español*, Barcelona, Ariel, 1991-1993.

PÉREZ SALDANYA, Manuel, « Entre ir y venir, del léxico a la gramática », in *VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Mérida, 2006.

*Petit dictionnaire français*, extrait du Dictionnaire Encyclopédique de Commelin et Rittier, Paris, Garnier, 1910.

PETITMANGIN, H., *Grammaire Latine*, Paris, J. de Gigord, 1938.

*Planeta usual*, Barcelona, Planeta, por F. Marsá, 1991.

POTTIER, Bernard (cf. ALVAR ; CHARAUDEAU ; DARBORD)

POTTIER, Bernard (1961), « Sobre el concepto de verbo auxiliar », in *Nueva Revista de Filología Hispánica – Homenaje a Alfonso Reyes*, año XV, n<sup>os</sup> 3-4, 325-331.

POTTIER, Bernard (cf. DARBORD ; CHARAUDEAU).

POUNTAIN, Christopher J., *A history of the spanish language through texts*, London, Routledge, 2001.

PRUDON, Montserrat Moral de (cf. DORANDEU)

RAMOS, Gabino (cf. SECO)

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Esbozo de una Nueva Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe [1973] 1996.

REDONDO, Augustin (cf. COSTE).

*Revista de Filología española*, T. XXXV, Instituto de la Lengua Española, 2005.

*Revista de Filología Románica*, Complutense de Madrid, 23, 2006.

*Revista Española de Linguística*, 1999-2000.

*Robert (Le Petit)-Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert [1967] 1993.

*Robert Collins Pratique. français-espagnol, espagnol-français*, Paris, Robert, 2004.

ROBERTS, Edward A., PASTOR, Bárbara, *Diccionario etimológico indoeuropeo de la lengua española*, Madrid, Alianza, 1997.

ROLDÁN, Mercedes (1970), « Towards a semantic characterization of ser and estar. Ser and estar in a New Light », in *Language Sciences*, 12, 17-20.

ROSAL, Francisco del, *Diccionario etimológico*, Madrid, Biblioteca de Filología Hispánica, Consejo Superior de Investigación Científica, 1992.

SACKS, Norman P. (1973), « Aquí, acá, allí y allá », *Hispania*, XXXIII, in BIALICK HUBERMAN Gisela, *Mil obras de lingüística Española e HispanoAmericana : un ensayo de síntesis crítica*, Madrid, Plaza Mayor, 1973, 263-266.

SALAZAR, Béatrice (cf. LIGATTO)

SARRAZIN, Sophie (2008), « Sur la séquence [fu- a + infinitif] », in Gilles LUQUET (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol – Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010, 45-57.

SCHMIDELY, Jack (1985), « La valeur existentielle de ser », in *Actes du colloque de linguistique hispanique*, Rouen, Les Cahiers du CRIAR (Centre de Recherches et d'Études Ibériques et Ibéro-américaines), n°6.

SCHMIDELY, Jack (1987), « La -y de *doy, estoy, soy, voy* », in *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco Libros, 1988, 611-621.

SCHMIDELY, Jack (1993), « La -y de hay », in *Congreso Internacional de historia de la lengua española, III*, Madrid, Arco Libros, 1996, 195-204.

SCHMIDELY, Jack (1999), « Los deícticos espaciales en -í en Niebla de Unamuno », in *Lengua y discurso, Estudios dedicados al profesor Vidal Lamíquiz*, 2000, 905-916.

SCHMIDELY, Jack, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Université de Rouen, 1983.

SCHREVELII, Cornelius, *Lexicon Manuale Græco-Latinum*, Paris, Le Mercier [1685] 1734.

SECO, Manuel, ANDRES, Olimpia, RAMOS, Gabino, *Diccionario del Español Actual*, Madrid, Aguilar, vol. II, 1999.

SECO, Manuel, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa [1986] 1989.

SESE, Bernard, ZULLI, Marc, *Vocabulaire de la langue espagnole classique, XVI et XVIIIè siècles*, Paris, Nathan Université [1997] 2001.

SICOT-DOMINGUEZ, María Soledad, *Recherches sur le pronom "SE"*, Paris IV (Thèse de doctorat dactylographiée, sous la direction de Jean-Claude CHEVALIER), Janvier 1994.

*Sinónimos castellanos*, Buenos Aires, Sopena [1940] 1946.

SKYDSGAARD, Sven (1965), « Análisis sintáctico de algunas construcciones de infinitivo español : preposición.conjunción + infinitivo », in *Actas del 2º Congreso Internacional de Hispanistas*, Nimega, Holanda, 1967, 611-616.

TERREROS Y PANDO, Esteban, *Diccionario castellano con las voces de Ciencias y Artes*, T. II, Madrid, ArcoLibros [1787] 1987.

TOMAS, Serge Philippe, *La grammaire visuelle de la langue espagnole*, Paris, Ellipses, 1999.

TRUJILLO, Ramón, *Introducción a la semántica española*, Madrid, Arco Libros, 1988.

VARELA, Fernando, KUBARTH, Hugo, *Diccionario fraseológico del español moderno*, Madrid, Gredos, 1994.

VERMANDER, Jean-Marie (cf. DELEANI).

VEYRAT RIGAT, Montserrat (2002), « La categoría “verbo” : un enfoque perceptivo », *in Tonos Digital*, n°3.

VINCENT, Gabriel, DUVIOLS, Jean-Paul, *Grammaire espagnole*, Paris, Bordas [1993] 2002.

*Diccionario avanzado de sinónimos y antónimos de la lengua española*, Barcelona, Vox, 1997.

ZULLI, Marc (cf. SESE)



## Index des notions

- analogie, 10, 104, 163, 167, 172, 201, 242, 247, 257  
 automatisme, 220, 229, 241, 243, 244, 253  
 automotion, 250  
 capacité référentielle, 33, 34, 35  
 chronosyntaxe, 45  
 cinétisme, 131  
 cognème, 63, 169, 242  
 commutation, 46, 47, 48, 132, 193  
 compétence linguistique, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 34, 42, 45, 64, 257  
 copule, 59, 88, 94  
 dématérialisation, 26, 29, 31, 32, 42, 49, 61, 87, 94, 164  
 désémantisation, 26, 28, 95, 222  
 dynamicité, 91, 93, 113, 126, 131, 194, 249  
 dynamisme reconduit, 51, 93, 105, 110, 116, 134, 248, 251, 253, 255  
 effection, 63, 68, 70, 110, 159, 170, 209, 223, 255  
 empathie, 224, 244, 245, 250  
 euphonie, 109, 172, 201, 240  
 focalisation externe, 244  
 focalisation interne, 232, 244, 245  
 formant, 63, 160, 169, 241, 242, 249  
 gène, 51, 59, 66, 90, 92, 102, 110, 131, 134, 220, 254, 259  
*génosite*, 251, 254, 259  
 grammaticalisation, 17, 23, 26, 27, 28, 30, 81, 114, 207  
 homonymie, 35, 36, 188, 199  
 idéogénèse, 254, 259  
 inchoativité, 116  
 intériorisation, 101, 244  
 interpolation, 38, 46, 57, 58, 59, 86, 94, 95, 128, 181, 210, 211  
 interrogation, 46, 50, 112  
 intransitivité, 90, 91, 112  
 introspection, 244  
 inversion, 46  
 lexigénèse, 15, 40, 250  
 locuteur, 244, 245, 247, 253  
 matrice consonantique, 241  
 matrice signifiante, 10, 11, 17, 244, 247  
 métaphore, 10, 12, 22, 29, 30, 114, 115, 223  
 mobile, 170, 209, 211, 220, 254, 259  
 morphématisation, 28  
 morphogénèse, 9

- motivation, 34, 36, 162, 164, 239  
 négation, 46, 57, 145, 242  
 observateur, 74, 186, 198, 199, 200, 213, 217, 218, 244, 245, 250, 254, 259  
 onomasiologie, 61, 87, 156  
 parcours, 54  
 participe passé, 43  
 permanence dynamique, 72, 92, 93, 97, 114, 115, 133, 147, 157, 158, 162, 176, 248  
 permutation, 47, 48, 51  
 permutations, 48  
 polysémie, 5, 11, 34, 35, 36, 149, 150  
 pronominalisation, 46, 52, 56, 57, 92, 113, 128, 132, 181, 182, 185, 186, 205, 206, 207  
 reconduction, 93, 249, 252  
 référent, 8, 59, 94, 257  
 renégociation, 46, 56, 59, 182  
 réseau paradigmatique, 192, 244  
 sémasiologie, 7, 87, 157, 166, 167  
 signifié conceptuel, 33  
 signifié d'effet, 33  
 signifié de puissance, 33, 34, 36  
 signifié référentiel, 33  
 site, 59, 90, 92, 102, 110, 131, 134, 220, 254, 259  
 socle de prédication, 48  
 subduction, 31, 32, 34, 164  
 submorphèmes, 63  
 substitution, 46  
 support commun, 46, 48  
 tension, 112, 177, 234, 245, 247, 248, 252, 253, 255, 258  
 transitivité, 91, 112  
 vecteur, 115, 171, 247, 251, 253  
 verbe dynamique, 93, 246, 251, 253

## Table des matières

<b>Préambule</b> .....	<b>6</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>8</b>
<b>Postulats</b> .....	<b>8</b>
Cadre théorique général .....	8
Une linguistique du signifiant .....	8
Signifié et référent .....	9
Le statut de la Langue .....	9
La compétence linguistique .....	14
Le « penser » de Michel Launay .....	16
Langue et Discours, sémantique et syntaxe .....	18
<b>Méthode</b> .....	<b>18</b>
Analyse d'exemples .....	18
Pour une linguistique de corpus .....	18
Synchronie et diachronie littéraire .....	19
Aire géographique .....	19
Analyse théorique .....	20
<b>I – De l'auxiliarité</b> .....	<b>21</b>
<b>L'auxiliarité</b> .....	<b>21</b>
Verbe plein vs verbe auxiliaire.....	24
Les semi-auxiliaires .....	26
Grammaticalisation, désémantisation, dématérialisation .....	28
La morphématisation .....	30
L'explication par la métaphore .....	32
<b>L'approche de Gustave Guillaume</b> .....	<b>33</b>
La subduction guillaumienne .....	33
Subduction ésotérique et subduction exotérique .....	33
Subduction ésotérique et diachronie .....	35
<b>L'approche « néo-guillaumienne »</b> .....	<b>36</b>
Du signifié de puissance à la capacité référentielle.....	36
<b>Pour une approche « unitaire »</b> .....	<b>37</b>
Un signe unique .....	37
L'unité du signifiant .....	37
L'homonymie .....	38
Le concept de périphrase verbale.....	39
<b>Les procédures d'identification à l'épreuve</b> .....	<b>48</b>
Commutation, substitution, permutation .....	50
Le support commun .....	52
L'interrogation .....	53
Le complément .....	54
La pronominalisation .....	55
La négation .....	60
L'interpolation .....	61
L'inversion.....	63
<b>II – Analyse dans le discours des capacités combinatoires de <i>ir</i></b> .....	<b>65</b>
<b>Définition provisoire du verbe <i>ir</i></b> .....	<b>65</b>
<b><i>ir</i> et le gérondif</b> .....	<b>65</b>
Définition du gérondif.....	66
Le mouvement .....	69

L'itération .....	71
L'inchoativité .....	72
Le déroulement de l'action .....	74
La valeur durative .....	75
La progression .....	78
La lenteur .....	81
La décomposition de l'opération .....	82
Affinités sémantiques .....	85
Structures apparentées .....	87
Quelques remarques pour conclure sur <i>ir</i> et le gérondif .....	92
<b><i>ir</i> et les adjectifs</b> .....	93
<i>ir</i> et l'adjectif participial .....	93
<i>ir</i> et l'adjectif qualificatif .....	100
<b><i>ir</i> et les locutions prépositionnelles</b> .....	102
<i>Ir con, ir contra</i> .....	102
<i>Ir en</i> .....	103
<i>Ir de</i> .....	104
<i>Ir sobre</i> .....	106
<i>ir</i> et les locutions prépositionnelles introduites par <i>por</i> et <i>para</i> .....	106
<i>Ir por</i> .....	106
<i>Ir para</i> .....	107
<i>ir</i> et les locutions prépositionnelles introduites par <i>a</i> .....	108
Un cas particulier : <i>ir + a + infinitif</i> .....	112
L'aoriste périphrastique ( <i>aorist perifràstic</i> ) .....	124
<b>Le cas de <i>ir y</i></b> .....	136
<b>Le cas de <i>ir que</i></b> .....	138
<b><i>ir</i> et les pronoms</b> .....	139
<i>Irse</i> : <i>ir</i> et le pronom <i>se</i> .....	139
<b><i>Ir</i> « seul »</b> .....	143
<b>Certaines formes particulières de <i>ir</i> : <i>vamos</i> et <i>vaya</i></b> .....	150
« <i>Vamos</i> » .....	150
« <i>Vaya</i> » .....	151
<b>Une forme impérative de <i>ir</i> : <i>ve</i></b> .....	153
<b>Approche du signifié du verbe <i>ir</i></b> .....	154
<b>III – Proposition de définition du verbe <i>ir</i></b> .....	157
<b>La multiplicité des acceptions</b> .....	157
<b>Un verbe irrégulier</b> .....	160
<b>Le verbe <i>ir</i> au fil du temps</b> .....	161
Les différents « paradigmes de <i>ir</i> » : la signifiante du signifiant .....	163
Le radical <i>i-</i> .....	166
<b>L'hypothèse du radical : <i>ir</i> infinitif et terminaison verbale</b> .....	169
La question de <i>eo</i> et de la terminaison <i>-(o)y</i> .....	171
Le radical <i>v-</i> .....	176
Le radical <i>fu-</i> .....	182
<b>Analyse contrastive de <i>ir</i>, <i>venir</i>, <i>andar</i> – L'existence d'un réseau paradigmatique</b> .....	201
<i>Ir</i> « substitut » d' <i>estar</i> .....	202
<i>Ir</i> et <i>venir</i> .....	204
L'analyse de Jean-Claude Chevalier .....	207
<i>Ir y venir</i> .....	211
<i>Venir</i> et la pronominalisation .....	215
<i>Venir</i> et le gérondif .....	217

<i>Venir</i> et les adjectifs .....	220
<i>Venir</i> et les locutions prépositionnelles .....	221
<i>Venir</i> et les déictiques .....	226
<i>Venir</i> « seul » .....	227
Les formes impératives de <i>venir</i> : <i>ven, venga, veni(d)</i> .....	227
<i>Venir</i> et la subjectivité .....	228
<b><i>Ir</i> et <i>andar</i></b> .....	229
La notion de mouvement .....	230
<i>Andar</i> et le gérondif .....	232
L'analyse de Rafael Lapesa .....	233
<i>Andar</i> et les adjectifs .....	234
<i>Andar</i> et les locutions prépositionnelles .....	238
<i>Andar</i> et les adverbes .....	244
<i>Andar</i> « seul » .....	245
Les formes impératives de <i>andar</i> .....	245
Vers une définition de <i>andar</i> .....	246
Définition de l'opération <i>andar</i> .....	255
<i>Ir, venir, andar</i> .....	256
La question de <i>caminar</i> .....	258
<b>Quel(s) trait(s) commun(s) aux formes exploitées par « <i>ir</i> » – « dynamisme reconduit »</b>	
<b>ou tension ?</b> .....	260
Le trait commun .....	260
La fuite en avant .....	260
La présence de l'observateur .....	262
Le « cours » .....	263
La tension .....	263
Comment (se) représenter les opérations permises par <i>ir</i> ? .....	265
Éléments de l'opération .....	265
Opération .....	266
Idéogénèse de « <i>ir</i> » .....	266
<b>Conclusion</b> .....	269
<b>Représentation de « <i>ir</i> »</b> .....	271
Éléments de l'opération .....	271
Opération .....	271
Idéogénèse de « <i>ir</i> » .....	271
<b>Corpus</b> .....	273
Espagnol .....	273
Contemporain .....	273
Classique .....	274
Français .....	274
Catalan .....	275
Anglais .....	275
<b>Bibliographie</b> .....	277
<b>Index des notions</b> .....	291
<b>Table des matières</b> .....	293

RECHERCHES SUR LA SEMI-AUXILIARITÉ : LE CAS DE *IR*

## RÉSUMÉ :

Le but principal de ce travail est l'approche de chacun des radicaux auxquels la langue espagnole fait appel pour constituer le "verbe *ir*". Après une remise en question de la catégorie "auxiliaire" et une analyse détaillée des combinaisons dans lesquelles on trouve ce verbe – qui expliquent les effets de sens produits en discours –, nous faisons l'hypothèse que le verbe *ir* n'a d'existence qu'à travers des radicaux signifiants divers, porteurs de signifiés (*uniques*) distincts. On ne peut donc envisager un seul signifié pour le "verbe *ir*", conglomérat de paradigmes hétérogènes, qui partagent tous cependant un trait commun : la "tension vers". Cette étude cherche également à définir les liens qui unissent ces formes verbales, regroupées sous l'infinitif *ir*, à d'autres verbes de la langue espagnole tels que *venir*, *andar*, *ser* ou *estar*.

ABOUT SEMI AUXILIARITY : THE EXAMPLE OF *IR*

## SYNOPSIS :

The main purpose of this work is to approach each one of the radicals used by the Spanish language to make up the "verb *ir*". Reappraising the category known as "auxiliary" and completing a detailed analysis of the combinations in which this verb is to be found (that explain the sense effects produced in discourse) leads us to the assumption that the verb *ir* only exists through different significant radicals, each of them bearing its own – its one and only – meaning. It is therefore *impossible* to consider that the "verb *ir*" has only one meaning, as it is a conglomerate of heterogeneous paradigms that all share a common feature : the "tension towards". This study also tries to define the links between those verbal forms, grouped under the infinitive *ir*, and other Spanish verbs such as *venir*, *andar*, *ser* or *estar*.

Mots clés : auxiliarité, sémasiologie, cognèmes, motivation, compétence linguistique, analogie

Key words : auxiliary, semasiology, cognemes, motivation, linguistic ability, analogy

UNIVERSITE PARIS 3 – SORBONNE NOUVELLE

ED 122 Europe latine – Amérique latine

EA 170 Langues romanes : acquisition, linguistique, didactique [CALIPSO]

Centre Bièvre, 1 rue Censier 75005 Paris